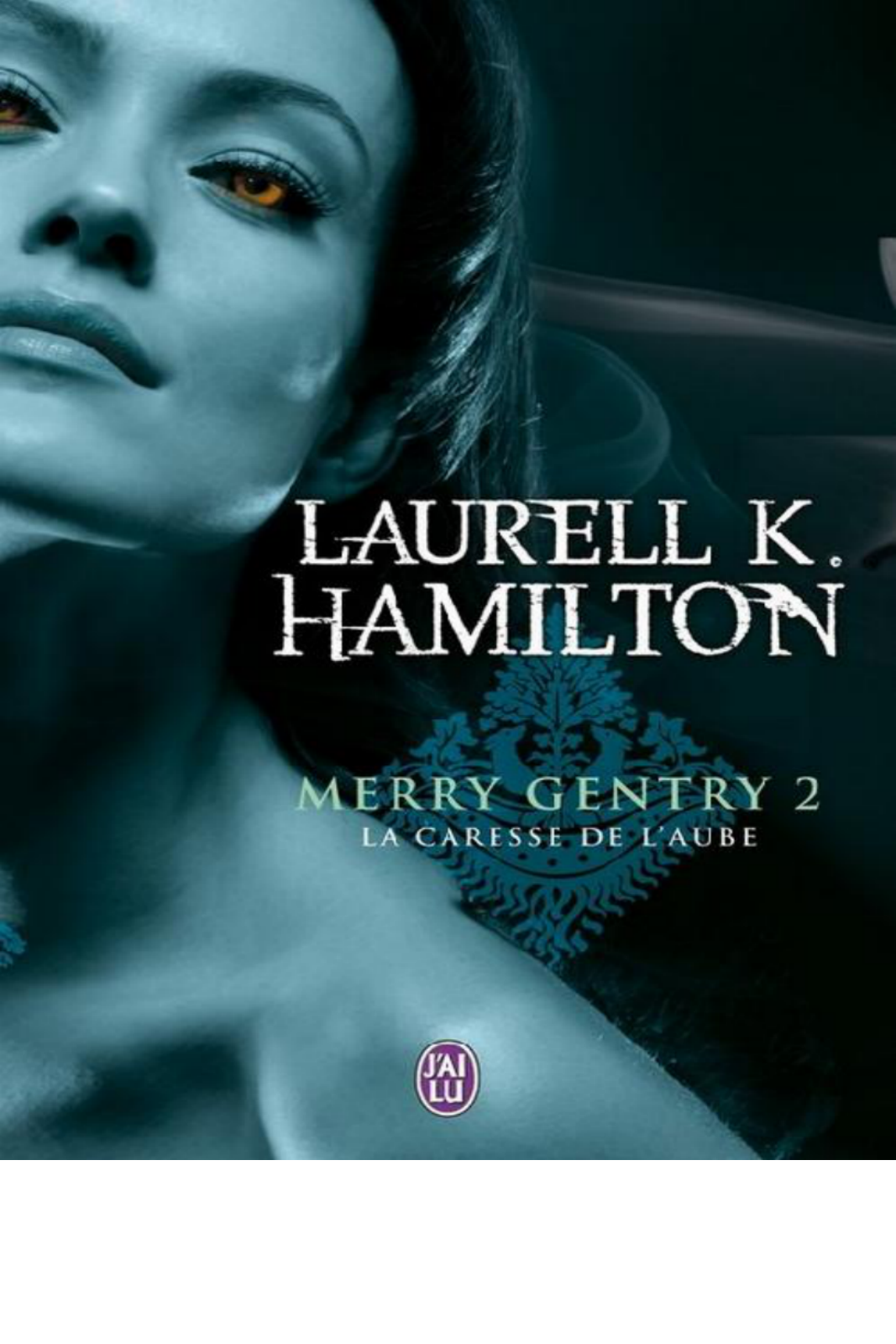


La caresse de l'aube

Hamilton, Laurell Kaye

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LAURELL K.
HAMILTON

MERRY GENTRY 2
LA CARESSE DE L'AUBE



Laurell K. Hamilton

La caresse de l'aube

Merry Gentry – 2

Traduit de l'américain par Laurence Le Charpentier



J'ai lu

Titre original

A CARESS OF TWILIGHT

Originally published in hardcover by Ballantine Books, an imprint of the Random House Publishing Group, a division of Random House, Inc., in 2002

© 2002 by Laurell K. Hamilton

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2010

Chapitre 1

Le clair de lune argentait la pièce, peignant le lit d'une myriade de nuances de gris, de blanc et de noir. Les deux hommes qui y étaient allongés étaient profondément endormis. Si profondément, que lorsque je me dégageai furtivement d'entre leurs corps, ils remuèrent à peine. Ma peau rayonnait d'un éclat laiteux sous le baiser de la clarté lunaire. Le rouge-sang pur de ma chevelure semblait noir. J'enfilai un peignoir en soie car il faisait froid. Les gens peuvent bien parler de la Californie ensoleillée, mais au petit matin, lorsque l'aube n'est encore qu'un rêve diffus, il fait froid. La noirceur nocturne qui s'infiltrait par ma fenêtre, telle une douce bénédiction, était celle d'une nuit de décembre. Si j'avais été chez moi dans l'Illinois, la senteur de la neige aurait été présente. Assez fraîche pour fondre quasiment sur la langue. Suffisamment froide pour embraser les poumons. Tellement froide qu'elle donnait la sensation de respirer un feu glacial. C'était ainsi qu'était supposée être la saveur de l'air au début de l'hiver. La brise qui se glissait dans mon dos par la fenêtre contenait l'intense senteur brute des eucalyptus et un distant parfum marin. Le sel, l'eau, et quelque chose d'autre, cette odeur indéfinissable qui parlait de la mer, et non de lac, de rien d'exploitable, de rien de potable. On peut mourir de soif sur les rivages d'un océan.

Trois années durant, j'étais restée plantée au bord de cet océan particulier, y dépérissant un peu plus chaque jour. Pas littéralement – j'aurais survécu –, mais la simple survie peut se révéler une tâche sacrément solitaire. J'étais née Princesse Meredith NicEssus, un membre de la Haute Cour de la Féerie. J'étais une Princesse fey dans la vraie vie, la seule et l'unique née sur le sol américain. Lors de ma disparition, environ trois ans plus tôt, les médias étaient devenus comme cinglés. On disait avoir aperçu la Princesse Sidhe américaine, ce qui avait rivalisé avec ces occasions où on avait cru entrapercevoir Elvis. On m'avait repérée dans le monde entier. En fait, pendant tout ce temps, j'étais à Los Angeles. Je m'étais cachée sous la simple identité de Meredith Gentry, Merry pour les amis. Simplement un autre humain d'origine fey travaillant pour l'Agence de détectives Grey, spécialisée dans les affaires surnaturelles et leurs résolutions

magiques.

La légende dit qu'un Fey exilé de la Féerie se languit et dépérit, avant de mourir. C'est aussi vrai que faux. J'ai suffisamment de sang humain dans les veines pour que vivre dans un environnement saturé de métal et de technologies ne me préoccupe pas plus que cela. Certains des Feys ordinaires s'étioleraient et mourraient littéralement dans une ville bâtie par l'homme. Toutefois, la plupart parviennent à se débrouiller en milieu urbain ; ils n'y seront peut-être pas très heureux, mais pourront néanmoins y survivre. Mais en effet, une part d'eux s'étiole, celle qui sait que tous les papillons qu'on voit ne sont pas à vrai dire des papillons. Cette part d'eux qui a vu le ciel nocturne tout empli de bruissements d'ailes vibrant à la vitesse d'un ouragan, des ailes de chair et d'écaillés à faire chuchoter les humains au sujet de dragons et de démons ; cette part d'eux qui a vu passer les Sidhes chevauchant des montures de lumière stellaire et de chimères. Cette part d'eux en vient à mourir.

On ne m'avait pas exilée ; je m'étais enfuie, parce que je n'aurais pu survivre aux tentatives d'assassinat. Je ne faisais simplement pas le poids, magiquement ou politiquement parlant, pour pouvoir me protéger. Je m'étais ainsi sauvé la vie, mais avais une autre perte à déplorer. J'avais perdu le contact avec la Féerie. J'avais perdu mon chez-moi.

À présent appuyée contre le rebord de ma fenêtre, les effluves de l'océan Pacifique dans l'air, je posais mon regard sur les deux hommes, et sus que j'étais à la maison en quelque sorte. Tous deux étaient Sidhes de la Haute Cour, Sidhes Unseelies, faisant partie de cette ténébreuse multitude sur laquelle je régnerais peut-être un jour, si je parvenais à échapper aux assassins. Rhys était allongé sur le ventre, une main retombant hors du lit, l'autre perdue sous son oreiller. Même au repos, ce bras visible était musclé. Sa chevelure, telle une cascade brillante de boucles blanches caressant ses épaules dénudées, se répandait le long de la puissante courbure de son dos. Le côté droit de son visage étant enfoui dans l'oreiller, je ne pouvais ainsi voir les cicatrices là où son œil avait disparu. Sa bouche en arc de Cupidon était recourbée, ébauchant dans son sommeil un demi-sourire. Il était beau comme un enfant et le serait à tout jamais.

Nicca était couché en chien de fusil. En état d'éveil, son beau visage semblait presque trop joli ; endormi, il avait le minois d'un enfant angélique. Semblant innocent, fragile. Son corps même était plus mou, moins musclé. Ses mains étaient encore rêches de la pratique de l'épée, et du muscle était perceptible sous la surface lisse de sa peau veloutée. Cependant, il était doux, comparé aux autres gardes, plus courtisan que mercenaire. Le visage était, sans vraiment l'être, assorti à son corps. Il faisait juste un peu plus d'un mètre

quatre-vingts, principalement constitué de jambes semblant s'allonger à l'infini ; sa taille svelte et de longs bras gracieux équilibraient cette stature longiligne. Nicca se présentait en majeure partie sous diverses tonalités de brun. Sa peau était de la couleur claire du chocolat au lait, et ses cheveux qui retombaient droits jusqu'à ses genoux étaient d'un brun riche foncé inaltéré. Non pas châains, mais de la couleur des feuilles récemment retournées après avoir reposé pendant très, très longtemps sur le sol de la forêt, jusqu'à ce que, remuées, elles se présentent sous un brun riche et moite, une matière dans laquelle vous pouviez plonger les mains et les en ressortir toutes humides, exhalant les effluves du renouvellement de la vie.

Dans l'obscurité éclairée par la lune, je ne pouvais nettement discerner son dos, ni même le haut de ses épaules, son corps disparaissant quasiment sous les draps. Mais c'était son dos qui offrait la plus grande surprise. Son père, une créature dotée d'ailes de papillon, n'avait pas été Sidhe, mais néanmoins Fey. La génétique avait tracé sur le dos de Nicca des ailes tel un gigantesque tatouage, mais bien plus vibrantes, plus animées que n'aurait pu le produire de l'encre ou de la peinture. Du dessus de ses épaules, descendant le long de son dos et au-delà de ses fesses puis circulant à l'arrière de ses cuisses en effleurant la pliure des genoux, s'entremêlait tout un assortiment de couleurs : chamois, brun-jaune clair, des cercles bleus, roses et noirs, comme autant de points en forme d'œil sur les ailes d'une phalène.

Il reposait dans l'obscurité drainée de toute couleur, et lui comme Rhys étaient semblables à deux ombres emmaillotées dans le lit, l'une pâle, l'autre sombre, quoiqu'il y eût des choses plus sombres auxquelles se coltiner que Nicca, bien plus sombres.

La porte de la chambre s'ouvrit alors sans bruit, et comme si je l'avais fait apparaître par mes pensées, Doyle se faufila dans la pièce. Il referma le battant derrière lui, aussi silencieusement qu'il l'avait ouvert. Je n'avais jamais pu comprendre comment il s'y prenait. Si moi, j'avais ouvert cette porte, elle aurait fait du boucan. Mais lorsque Doyle le voulait, il pouvait évoluer comme la tombée de la nuit même, sans le moindre bruit, en apesanteur, indétectable, jusqu'à ce que vous réalisiez que toute lumière avait disparu, et que vous étiez seul dans le noir en compagnie de quelque chose que vous ne pouviez voir. Son surnom était les Ténèbres de la Reine, ou simplement les Ténèbres. Quand la Reine disait : « Où sont mes Ténèbres ? Qu'on fasse venir mes Ténèbres ! », cela signifiait que, tôt ou tard, quelqu'un allait saigner, voire mourir. Mais à présent, étrangement, il était *mes* Ténèbres.

Nicca avait le teint mat, mais Doyle était noir. Non pas du noir de la peau humaine, mais de la noirceur totale d'un ciel de minuit. Il ne

disparaissait pas complètement dans la pièce assombrie, car il était encore plus sombre, une forme crépusculaire se glissant vers moi sans bruit. Son jean et son tee-shirt noirs lui moulait le corps, comme une seconde peau. Je ne l'avais jamais vu porter quoi que ce soit qui ne soit monochrome, à l'exception de bijoux et de lames. Même son holster d'épaule et son revolver étaient noirs.

Je m'écartais d'une poussée de la fenêtre pour me redresser alors qu'il s'avavançait dans ma direction. Il dut arrêter sa progression silencieuse au pied du grand lit, en raison de l'espace plutôt restreint entre celui-ci et les portes de la penderie. Il était impressionnant d'observer Doyle en train de se faufiler ainsi en longeant le mur sans même effleurer le plumard. Il me dépassait en taille de plus de trente centimètres, et l'emportait probablement sur moi au niveau poids de quarante-cinq kilos, constitués pour la plupart de muscles. Je me serais cognée au lit une bonne demi-douzaine de fois, mais il se faufila dans cet espacement étroit comme si tout le monde pouvait en faire autant.

Le lit occupait la majeure partie de la chambre, si bien que lorsque Doyle me rejoignit enfin, nous fûmes contraints de rester debout en nous frôlant presque. Il parvint à préserver une légère distance entre nous, afin que même nos vêtements ne se touchent pas. Il s'agissait d'une distance artificielle. Il aurait été plus naturel de se toucher, et le fait même qu'il s'efforçât à grand-peine de ne pas m'effleurer rendit la situation plus malaisée encore. Cela m'ennuyait, mais j'avais renoncé à me chamailler avec Doyle au sujet de son attitude distante. Si je l'interrogeais, il se contentait de répondre : « Je souhaite représenter quelqu'un de spécial pour toi, et non pas un autre de la bande. » Au début cela avait semblé noble ; à présent c'était tout bonnement agaçant. La lumière était plus intense ici près de la fenêtre, et je pouvais quelque peu distinguer la courbe délicate de ses hautes pommettes saillantes, le menton trop aigu, les pointes recourbées de ses oreilles, et le scintillement argenté des bijoux qui en ponctuaient tout du long le cartilage, jusqu'aux tout petits anneaux situés à leur sommet très pointu. Seules ces oreilles effilées trahissaient qu'il était métis comme moi, comme Nicca. Il aurait pu les dissimuler de son abondante chevelure, mais ne le faisait que très rarement. Ses cheveux noir corbeau étaient peignés comme d'habitude, rassemblés en une tresse serrée leur donnant une apparence courte et nette de face, mais dont l'extrémité retombait en fait jusqu'à ses chevilles.

— J'ai entendu quelque chose, murmura-t-il.

Sa voix invariablement basse et sourde évoquait une sirupeuse liqueur glissant au creux de l'oreille plutôt que sur la langue.

Je le fixai des yeux.

— Quelque chose, ou moi en train de déambuler ?

Ses lèvres esquissèrent un mouvement convulsif, le plus proche de ce qui lui correspondait en guise de sourire.

— Toi.

Je secouai la tête, les mains croisées sur le ventre.

— J'ai deux gardes au lit en ma compagnie, et cela ne serait pas suffisant en tant que protection rapprochée ? lui murmurai-je en retour.

— Ce sont d'excellents hommes, mais ils ne sont pas moi.

Je le regardai, les sourcils froncés.

— Es-tu en train de me dire que tu ne fais confiance à personne à l'exception de toi-même pour assurer ma sécurité ?

L'intonation de nos voix était empreinte de calme, presque paisible, comme les voix de parents chuchotant au chevet de leurs enfants assoupis. C'était réconfortant de savoir que Doyle était aussi vigilant. Étant l'un des plus grands guerriers parmi tous les Sidhes, il était heureux qu'il soit de mon côté.

— À Frost peut-être... et encore, répondit-il.

Je hochai la tête ; mes cheveux avaient tellement poussé que leurs extrémités en venaient à me chatouiller le dessus des épaules.

— Les Corbeaux de la Reine sont les meilleurs guerriers que la Féerie ait à offrir, et tu dis que personne n'est ton égal. Espèce d'arrogant...

Il ne fit pas vraiment un pas – nous étions bien trop près l'un de l'autre pour cela –, mais bougea imperceptiblement, se rapprochant au point que l'ourlet de mon peignoir vint lui frôler les jambes. Le clair de lune se réfléchit en scintillant sur le pendentif qu'il portait toujours au ras du cou, une minuscule araignée ornée de pierreries suspendue à sa délicate chaîne d'argent. Il inclina la tête vers moi, et son haleine m'effleura le visage.

— Je pourrais te tuer avant même qu'aucun d'eux ne comprenne ce qui s'est passé.

Je sentis mon pouls s'emballer sous la menace. Je savais qu'il ne me ferait aucun mal. Je le savais. Et pourtant... pourtant. J'avais vu Doyle tuer à mains nues auparavant, dénué de toute arme, uniquement armé de sa puissance physique et magique. Debout, nous effleurant au cœur de l'obscurité, je savais au-delà de toute certitude que s'il souhaitait me voir morte, il pouvait agir en conséquence, et que ni moi, ni les deux gardes endormis là derrière ne pourraient être en mesure de l'arrêter.

Je ne pourrais pas remporter le combat, mais il y avait autre chose à faire, si près l'un de l'autre comme ça dans le noir. Certaines choses qui pourraient distraire ou désarmer tout aussi efficacement, voire même mieux qu'une lame. Je me tournai imperceptiblement vers lui et mon visage épousa la courbure de son cou ; mes lèvres

s'animèrent contre sa peau au rythme de mes paroles. Je sentis l'accélération de son pouls contre ma joue.

— Tu ne voudrais pas me faire de mal, Doyle.

Sa lèvre inférieure effleura la courbe de mon oreille, comme pour un baiser, mais sans vraiment l'être.

— Je pourrais vous tuer tous les trois.

La sonorité aiguë d'un mécanisme se fit entendre dans notre dos, le déclic d'un revolver qu'on armait. Résonnant si fort dans le silence que j'en sursautai.

— Je ne crois pas que tu pourrais nous tuer tous les trois, dit Rhys.

Sa voix était nette, précise, sans la moindre trace de sommeil.

Il était bel et bien réveillé, braquant un revolver dans le dos de Doyle, ou du moins je présumais que c'est ce qu'il faisait. Je ne parvenais pas à voir au-delà de Doyle ; et celui-ci, n'ayant pas d'yeux derrière la tête, pour autant que je le sache, devait deviner ce que faisait Rhys, également.

— Un revolver double-action n'a pas besoin d'être armé pour faire feu, Rhys, dit Doyle, d'une voix posée, quand bien même amusée.

Mais je ne parvenais pas à apercevoir son visage pour constater si son expression était assortie à son intonation ; nous nous étions tous deux figés dans notre étreinte inaboutie.

— Je sais, répondit Rhys. Quelque peu mélodramatique, en effet, mais tu sais ce qu'on dit : « Un seul bruit alarmant vaut son pesant de menaces. »

Je pris la parole, ma bouche effleurant toujours la peau chaude du cou de Doyle.

— On ne dit rien de cela.

Doyle n'avait pas bronché, et quant à moi, j'avais peur de bouger, peur de déclencher des événements que je ne pourrais enrayer. Je ne souhaitais pas le moindre accroc cette nuit-là.

— On devrait pourtant, répliqua Rhys.

Le lit grinça derrière nous.

— J'ai un revolver braqué sur ta tête, Doyle.

C'était la voix de Nicca. Mais pas calme, non. L'anxiété transparaissait de tous ses mots. La voix de Rhys n'avait recélé aucune peur ; celle de Nicca en contenait assez pour deux. Je n'avais néanmoins pas besoin de voir Nicca pour savoir que le revolver était tenu de manière experte d'une main ferme, le doigt prêt sur la gâchette. Après tout, c'était Doyle qui l'avait entraîné.

Je sentis la tension qui s'éclipsait du corps de Doyle, et il releva suffisamment son visage de telle sorte que le souffle de ses paroles ne vienne plus m'effleurer la peau.

— Je ne pourrais peut-être pas tous vous trucider, mais je

pourrais tuer la Princesse avant même que vous ne puissiez m'en empêcher, et alors, vos vies ne vaudraient plus grand-chose. La Reine vous ferait bien davantage souffrir que je ne le pourrais jamais pour avoir laissé son héritière se faire massacrer.

Je pouvais à présent distinguer son visage. Même à la clarté de la lune, il était détendu, les yeux distants, ne me regardant plus vraiment. Bien trop absorbé par la leçon qu'il inculquait à ses hommes pour me porter la moindre considération.

Je m'adossai contre le mur pour me soutenir. Il ne prêta aucune attention à ce léger mouvement. Puis je posai une main au milieu de sa poitrine et le repoussai. Cela n'eut d'autre effet que de le faire se redresser plus droit, mais il n'avait pas vraiment d'autre endroit où aller, à part sur le lit.

— Arrêtez ça ! dis-je en m'assurant que ma voix résonne dans toute la pièce, et en fusillant Doyle du regard. Éloigne-toi de moi.

Il fit un petit salut d'un mouvement du cou, car l'espace manquait pour quoi que ce soit de plus formel, puis il recula, les mains écartées sur le côté pour montrer aux deux gardes qu'elles étaient vides.

Il se retrouva coincé entre le lit et le mur, sans la moindre marge de manœuvre. Rhys était à moitié redressé, le revolver braqué d'une main, suivant du regard les faits et gestes de Doyle. Nicca était debout au pied du lit, son arme tenue à bout de bras dans la position typique du tireur. Ils considéraient encore Doyle comme une menace potentielle, et j'en avais plus qu'assez.

— J'en ai marre de ces petits jeux, Doyle ! Ou tu fais confiance à tes hommes, pour assurer ma sécurité, ou pas. Si c'est le cas, alors va en recruter d'autres, ou assure-toi toujours de ta présence ou de celle de Frost à mes côtés. Mais que cela cesse !

— Si j'avais été l'un de nos ennemis, tes gardes auraient roupillé tout au long de ta mise à mort.

— J'étais réveillé, dit Rhys, mais pour tout dire, je pensais que tu avais finalement recouvré tes esprits et allais te la faire contre le mur.

Doyle le regarda en fronçant les sourcils.

— C'est bien toi de penser à des choses aussi crues.

— Si tu la veux, Doyle, dis-le carrément. La nuit prochaine pourrait être la tienne. Je pense que nous pourrions nous effacer pour un soir, si tu brisais ton... vœu d'abstinence.

Le clair de lune, tel un voile vaporeux de blancheur, estompait les cicatrices de Rhys à l'emplacement où aurait dû se trouver son œil droit.

— Relevez vos armes, leur ordonnai-je.

Ils regardèrent Doyle en quête de son approbation. Je me mis alors à leur crier dessus.

— Relevez vos revolvers ! C'est moi la Princesse ici, l'héritière du

trône ! Lui, c'est le capitaine de ma garde, et lorsque je vous donne des ordres, par la Déesse, exécutez-les !

Ils gardaient les yeux rivés sur Doyle, qui fit le plus léger des signes de tête.

— Sortez, leur intimai-je. Sortez ! Tous autant que vous êtes !

Doyle hocha la tête.

— Je ne pense pas que cela serait bien sage, Princesse.

Habituellement, je les aurais invités à m'appeler Meredith, cependant je venais d'invoquer mon statut. Et je ne pouvais pas me désavouer dès ma prochaine réplique.

— Alors donc les ordres que je vous donne n'ont aucune validité en soi, est-ce bien cela ?

L'expression de Doyle était neutre, prudente. Rhys et Nicca avaient relevé le canon de leurs armes, mais chacun d'eux évitait mon regard.

— Princesse, tu dois te trouver en présence de l'un d'entre nous à tout moment. Nos ennemis sont... tenaces.

— Le Prince Cel sera exécuté si ses sbires essaient de me tuer, alors qu'il est encore sous le coup de la sentence pour la dernière tentative qu'il a perpétrée à mon encontre. Nous bénéficions de six mois de répit.

Doyle hocha la tête.

Je les considérai tous les trois, tous magnifiques, voire carrément beaux chacun à leur façon, et brusquement, je voulais être seule. Seule pour réfléchir, seule pour saisir à quels ordres ils obéissaient, ceux que je leur donnais ou ceux de la Reine Andais. J'avais pensé qu'il s'agissait des miens, mais soudainement, je n'en étais plus aussi sûre.

Je les dévisageai, l'un après l'autre. Rhys rencontra mon regard, mais Nicca s'y refusait encore.

— Vous n'obéirez pas à mes ordres, c'est bien cela ?

— Notre premier devoir est d'assurer ta sécurité, Princesse, et ne devient secondaire que pour contribuer à ton bonheur, dit Doyle.

— Qu'attends-tu donc, Doyle ? Je t'ai offert de partager mon lit, ce que tu as décliné.

Il ouvrit la bouche, commença à prononcer quelques mots, mais je l'interrompis d'une main levée.

— Non, je ne tiens pas à entendre à nouveau tes excuses. J'ai accordé du crédit à celle exprimant ton souhait d'être le dernier de mes hommes, et non le premier, mais si l'un des autres me fait un enfant, selon la tradition Sidhe, celui-là deviendra mon époux. Après ça, je serai monogame. Tu auras raté ta chance de briser un millénaire de célibat forcé. Tu ne m'as pas fourni la moindre raison valable pour risquer cela.

Je croisai les bras sous ma poitrine, me rehaussant les seins.

— Dis-moi la vérité, Doyle, ou reste hors de ma chambre.

Son visage, quasiment inexpressif, laissait cependant entrevoir un léger soupçon de colère.

— Très bien, si tu veux connaître la vérité, alors jette un œil à ta fenêtre.

Je le regardai, interloquée, mais me retournai néanmoins vers la fenêtre avec ses rideaux blancs vaporeux qui frémissaient imperceptiblement à la brise.

— Et alors, quoi ? demandai-je en haussant les épaules, les bras toujours serrés contre moi.

— Tu es une Princesse du peuple des Sidhes. Observe avec bien plus que tes yeux.

Je pris une profonde inspiration, puis laissai mon souffle s'exhaler lentement, en essayant de ne pas réagir à ses propos enflammés. Se mettre en colère contre Doyle ne semblait pas produire le moindre effet. J'étais Princesse, mais cela ne me donnait pas beaucoup de poids ; ne m'en avait jamais donné.

J'utilisai mes pouvoirs magiques pour dissiper les champs de force que j'avais mis en place afin d'éviter de passer mes journées en proie à des visions mystiques. Les médiums humains et même les sorciers doivent généralement agir pour percevoir les phénomènes occultes, d'autres êtres, d'autres réalités. J'étais un membre du Royaume de la Féerie, ce qui signifiait que je dépensais une énergie considérable à m'empêcher de percevoir les manifestations magiques, pour ne pas remarquer le passage fugace d'autres créatures, d'autres réalités parallèles ayant très peu de points communs avec mon monde, mon objectif. Mais la magie appelle la magie, et sans ces protections, j'aurais risqué de me retrouver submergée par la nuée de phénomènes surnaturels se manifestant quotidiennement sur Terre.

Je dissipai donc les champs de force pour observer avec cette partie du cerveau réceptive aux visions et qui vous permet de visualiser les rêves. Bizarrement, cela n'était pas un changement de perception si important en soi, mais soudainement, je pus mieux discerner dans l'obscurité, et voir l'énergie embrasée des barrages protecteurs irradiant la fenêtre, les murs. Et à l'intérieur de ce maelström énergétique rougeoyant, je distinguai quelque chose au travers des rideaux blancs. Quelque chose de petite taille semblait collé au carreau. Lorsque j'écartai les rideaux, rien ne se trouvait contre la vitre, à l'exception de tout un assortiment de couleurs pâles émanant de ces protections. Je regardai de côté pour en inspecter le verre, à la limite de ma perception oculaire, en faisant usage de ma vision périphérique. Et là, était gravée l'empreinte en réduction d'une main, plus petite que ma paume, intégrée au barrage protégeant la fenêtre. Lorsque je tentai de l'observer de plus près, elle disparut à ma

vue. Je persistai à la regarder à nouveau de côté, cette fois en me rapprochant. L'empreinte était griffue, de type humanoïde et non pas humain.

Je lâchai le rideau, qui retomba en se refermant, et dis sans me retourner :

— Quelque chose a essayé de traverser les barrages pendant que nous dormions.

— En effet, dit Doyle.

— Je n'ai rien ressenti, dit Rhys.

— Moi non plus, renchérit Nicca.

— Nous avons échoué à te protéger, Princesse, dit Rhys en poussant un soupir. Doyle avait raison. Nous aurions pu te faire tuer.

Je me retournai pour leur faire face, puis fixai Doyle dans les yeux.

— Quand as-tu ressenti qu'on avait tenté de traverser par effraction ?

— Je suis entré ici pour vérifier que tout allait bien.

Je secouai négativement la tête.

— Non, ce n'est pas la question que j'ai posée. Quand as-tu senti que quelque chose avait tenté de traverser les barrières de protection ?

Il me fit face, avec audace.

— Comme je te l'ai dit, Princesse, je suis le seul compétent pour assurer ta sécurité.

Je hochai de nouveau la tête.

— Peux mieux faire, Doyle. Les Sidhes ne mentent jamais, du moins pas ouvertement, et tu as évité de répondre à deux reprises à ma question. Réponds-moi tout de suite. Pour la troisième fois, quand as-tu senti que quelque chose avait testé les barrières de protection ?

Il avait l'air à moitié mal à l'aise, à moitié en colère.

— Lorsque je murmurais à ton oreille.

— Tu l'as vu au travers des rideaux ? lui demandai-je.

— Oui.

Un seul mot cassant, vibrant de colère.

— Tu ne savais pas que quoi que ce soit avait tenté de pénétrer ici, dit Rhys. Tu es juste entré parce que tu avais entendu Merry en train de déambuler dans la chambre.

Doyle ne répondit pas, et n'en eut pas besoin. Son silence était suffisamment éloquent.

— Ces protections sont de ma propre conception, Doyle. Je les ai érigées lorsque j'ai emménagé dans cet appartement, et je les renouvelle périodiquement. C'est ma magie, mon pouvoir, qui ont contribué à garder cette chose au-dehors. Mon pouvoir qui l'a brûlée en nous fournissant ses... empreintes digitales.

— Tes barrières ont tenu le coup parce qu'il s'agissait d'une

puissance faible, dit Doyle. Toute créature de grande taille parviendrait à traverser n'importe quel barrage que tu mettrais en place.

— Cela se pourrait, mais le point essentiel est que tu n'en savais pas davantage que nous. Tu étais dans le flou, tout autant que nous.

— Tu n'es pas infailible, dit Rhys. C'est sympa de le savoir.

— Vraiment ? dit Doyle. Tant que ça ? Alors cogitez là-dessus... cette nuit, aucun d'entre nous n'a perçu que quelque créature venant de la Féerie s'était subrepticement glissée jusqu'à cette fenêtre, et avait tenté de pénétrer ici. Aucun d'entre nous ne l'a sentie. Il pouvait s'agir d'une puissance de faible capacité, mais bénéficiant néanmoins d'une aide suffisante pour pouvoir dissimuler cette tentative dans son intégralité.

Je le fixai.

— Tu penses que les sbires de Cel auraient risqué sa vie cette nuit, en essayant de me prendre à nouveau la mienne ?

— Princesse, n'as-tu pas encore cerné la Cour Unseelie après tout ce temps ? Cel a été pendant des siècles le chouchou de la Reine, son unique héritier. Lorsqu'elle a fait de toi sa cohéritière, il est tombé en disgrâce. Le premier d'entre nous qui te fera un enfant régnera sur la Cour, mais que se passera-t-il si vous mourez tous les deux ? Que se passera-t-il si tu es assassinée par les sbires de Cel et que la Reine soit obligée de l'exécuter pour félonie ? Elle se retrouvera soudainement sans héritier.

— La Reine est immortelle, poursuivit Rhys. Elle a concédé de renoncer au trône uniquement en faveur de Merry ou de Cel.

— Et si quelqu'un peut comploter l'assassinat du Prince Cel comme de la Princesse Meredith, penses-tu vraiment qu'il s'arrêtera en si bon chemin en reculant face à la mort d'une Reine ?

Nous avions tous les yeux fixés sur lui. Ce fut Nicca qui prit la parole, d'une voix atténuée.

— Personne n'oserait affronter la colère de la Reine.

— Certains passeraient à l'acte s'ils pensaient pouvoir en réchapper, dit Doyle.

— Qui donc serait assez arrogant pour cela ? s'enquit Rhys.

Doyle éclata d'un rire sonore empreint de surprise qui les fit tous sursauter.

— Qui serait assez arrogant ? Rhys, tu fais partie des nobles courtisans Sidhes. Une question plus appropriée serait de savoir qui ne le serait pas suffisamment.

— Dis ce que tu veux, Doyle, dit Nicca, mais la plupart des nobles redoutent la Reine, en ont une terrible frayeur, en ont bien plus peur qu'ils ne craignent Cel. Tu es son champion depuis des temps immémoriaux. Tu ignores ce que signifie d'être à sa merci.

— Moi, j'en sais quelque chose, dis-je.

Ils se retournèrent vers moi comme un seul homme.

— Je suis d'accord avec Nicca. Je ne connais personne à part Cel qui risquerait le courroux de sa mère.

— Nous sommes immortels, Princesse. Nous bénéficions du luxe de pouvoir attendre le moment opportun. Qui peut savoir quel soursnois reptile patiente depuis des siècles, attendant la moindre faiblesse de la Reine. Si elle se retrouve dans l'obligation d'exécuter son fils unique, elle deviendra vulnérable.

— N'étant pas immortelle, Doyle, je ne peux imaginer ce degré de patience et de fourberie. Tout ce dont nous sommes sûrs est qu'une créature a tenté cette nuit de forcer les barrières protectrices, et que sa main, ou sa patte, ou quoi que ce soit d'autre, présentera dorénavant une brûlure, une marque distinctive. Pouvant tout autant faire office d'empreintes digitales.

— J'ai déjà vu des systèmes de protection programmés pour blesser tout intrus tentant de les forcer, ou même pour le marquer d'une balafre ou d'une brûlure, mais jamais auparavant je n'en avais vu pouvant prélever des empreintes, dit Rhys.

— Cela est astucieux, dit Doyle, ce qui, venant de sa part, était un immense compliment.

— Merci, dis-je, avant de lui lancer un regard inquisiteur. Si tu n'as jamais vu quelqu'un concevoir ce type de protection, comment pouvais-tu être au courant de ce que tu avais aperçu au travers des rideaux ?

— C'est Rhys qui a mentionné que c'était *lui* qui n'avait jamais vu chose pareille. Ce n'est pas moi qui l'ai dit.

— En quelle autre occasion as-tu pu le voir ?

— Je suis un assassin, un chasseur, Princesse. Des traces sont d'excellents indices, et d'une grande utilité.

— La marque sur sa main correspondra à cette empreinte, mais cette créature ne laissera aucune trace lors de ses pérégrinations.

Doyle eut un léger haussement d'épaules.

— Quel dommage, cela aurait été pourtant bien pratique.

— Peut-on forcer une créature de la Féerie à laisser des empreintes magiques ? lui demandai-je.

— Oui.

— Mais elle serait en mesure de s'en rendre compte grâce à son propre pouvoir, et ainsi de désamorcer le sortilège.

Il haussa de nouveau les épaules.

— Le monde n'a jamais été assez vaste pour dissimuler le gibier que je traquais.

— Tu es si infailliblement... parfait, lui rétorquai-je.

Il jeta un coup d'œil rapide à la fenêtre derrière moi.

— Hélas, ma Princesse, je crains d'être loin de l'être, et nos ennemis, quels qu'ils soient, en ont à présent connaissance.

La brise s'était métamorphosée en bourrasque, dont le souffle faisait se gonfler les rideaux blancs. Je pouvais voir la petite empreinte griffue figée dans la magie étincelante. Je me trouvais à presque un continent de distance du bastion de la Féerie le plus proche. J'avais cru Los Angeles suffisamment éloigné pour nous garder en sécurité, mais selon moi, si quelqu'un voulait vraiment vous voir mort, il n'avait qu'à prendre l'avion ou tout autre mode de transport ailé. Après des années d'exil, j'avais finalement obtenu un mini chez-moi. Un chez-moi qui ne variait quasiment jamais. Immanquablement charmant, érotique et très, très dangereux.

Chapitre 2

Des fenêtres de mon bureau, on apercevait un ciel quasi sans nuages, l'un des plus parfaits que j'avais jamais vu surplomber Los Angeles, comme si on avait étiré au-dessus de nos têtes un pétale de bleuet pour en recouvrir l'atmosphère. Les bâtiments du centre-ville scintillaient sous les rayons du soleil. Nous bénéficions aujourd'hui de l'une de ces rares journées qui faisaient prétendre que L.A. baigne dans un éternel été ensoleillé, où l'eau est invariablement d'un bleu limpide et chaude, et où tout le monde est beau et tout sourires. La réalité étant, tout le monde est loin d'être beau ; certains sont même carrément bougons (Los Angeles détient encore le triste record du taux d'homicides le plus élevé au niveau national, ce qui donne plutôt grise mine quand on y pense) ; le bleu de l'océan tire sur le grisâtre, et l'eau en est toujours froide. Les seuls à se baigner dans les eaux de la Californie du Sud en décembre et sans combinaison de plongée sont les touristes. On a de la pluie à l'occasion, et le smog est encore pire que n'importe quelle couche nuageuse que j'ai pu observer.

En fait, c'était la journée la plus magnifiquement et véritablement estivale que j'avais pu apprécier depuis trois ans. Ce qui devrait se produire plus souvent que ça pour que le mythe en perdure. Ou peut-être que l'on a simplement besoin de croire en quelque lieu magique et mordoré. Il faut dire que la Californie du Sud semble s'y prêter merveilleusement pour certains. D'accès plus facile et moins dangereuse que la Féerie, à mon avis.

Je détestais en fait l'idée de perdre une journée aussi resplendissante en restant cloîtrée à l'intérieur. Voyons, j'étais une Princesse, après tout. Cela ne signifiait-il pas que je pouvais me passer de travailler ? Oh que non ! Mais j'étais une Princesse fey ; cela ne voulait-il pas dire que je pouvais simplement souhaiter des monceaux d'or pour les faire apparaître comme par magie ? Comme je le souhaiterais. Mon titre, comme tant de titres royaux, s'accompagnait de fort peu, en termes d'argent, de terres comme de pouvoir. Si je devenais réellement Reine, cela changerait, mais jusque-là, j'étais seule. En fait, pas vraiment.

Doyle prit place sur une chaise près des baies vitrées, quasiment

derrière moi, tandis que je m'asseyais à mon bureau. Il portait les mêmes vêtements que la nuit dernière, à part qu'il avait passé une veste de cuir noir sur son tee-shirt, et mis une paire de lunettes noires enveloppantes. La luminosité intense du soleil étincelait sur tous ses anneaux d'argent, faisant littéralement danser les diamants ornant le lobe de ses oreilles, qui à leur tour faisaient se réfléchir de minuscules arcs-en-ciel sur mon bureau. La plupart des gardes du corps se seraient davantage préoccupés de la porte que des fenêtres. Après tout, nous étions au vingt-troisième étage. Mais les créatures contre lesquelles Doyle me protégeait pouvaient tout aussi bien voler que marcher. Celle qui avait laissé sa minuscule empreinte de patte sur ma fenêtre avait dû se crapahuter comme une araignée ou y accéder à tire d'ailes.

J'étais assise à mon bureau, la clarté du soleil répandant sa chaleur tout contre mon dos. Un arc-en-ciel provoqué par un des diamants de Doyle s'était posé sur mes mains jointes, faisant ressortir le vert de mon vernis à ongles assorti à mon tailleur à jupe courte, qui était dissimulée sous le bureau. Cette luminosité et le tissu vert émeraude accentuaient l'auburn sanguin de mes cheveux, leur conférant la texture polie des rubis. La couleur intensifiait également celles de mes iris tricolores, et j'avais choisi mon fard à paupières afin d'en faire ressortir davantage le vert et l'or. Mes lèvres étaient maquillées de rouge. Ma personne n'était que couleurs et joyeuse luminosité. Je n'étais plus obligée de cacher ma chevelure, mes yeux, ma peau luminescente. L'un des avantages de ne pas avoir à prétendre être d'origine humaine. J'étais si fatiguée que mes yeux me brûlaient, et nous n'avions toujours aucun indice sur qui, ou quoi, s'était aventuré la nuit dernière jusqu'à ma fenêtre. Je m'étais donc habillée pour le bureau, avec juste un peu plus de maquillage que d'habitude, un peu plus d'éclat. Comme ça, si je devais mourir aujourd'hui, mon look serait irréfutable. Je m'étais également équipée d'un petit poignard de dix centimètres que j'avais sanglé en haut de ma cuisse, sa poignée de métal contre ma peau nue. Le simple contact de l'acier ou du fer pouvait rendre plus difficile pour tout Fey que ce soit d'invoquer la magie contre moi. Après la nuit dernière, Doyle avait pensé que cela serait plus sage, et je ne l'avais pas contredit.

J'avais les jambes poliment croisées, non pas à cause du client assis en face de moi, mais parce qu'il y avait un homme sous mon bureau, se cachant dans cette cavité qu'il s'était appropriée. En fait, pas un homme, un Gobelin. Sa peau blanche comme le clair de lune était aussi pâle que la mienne ou celle de Rhys, ou de Frost, d'ailleurs. L'épaisse chevelure noire coupée court aux boucles souples était de la noirceur inaltérable de celle de Doyle. Il ne mesurait qu'un mètre vingt, une parfaite poupée à l'effigie d'un homme, à part la bande d'écailles iridescentes qui lui descendait le long du dos, ainsi que ses

immenses yeux en amande d'un bleu aussi parfait que celui du ciel d'aujourd'hui, mais avec des pupilles elliptiques striées, semblables à celles d'un serpent. Sa bouche parfaite s'ouvrait sur des crocs rétractables et une longue langue fourchue qui le faisait zézayer, à moins qu'il n'y prenne garde. Cela ne se passait pas trop bien pour Kitto dans la grande ville. Il semblait se sentir mieux quand il pouvait me toucher, se blottir à mes pieds ou s'asseoir sur mes genoux, ou encore se pelotonner tout contre moi pendant mon sommeil. La nuit dernière, il avait été banni de ma chambre, car sa présence était intolérable pour Rhys, qui plusieurs millénaires plus tôt, avait eu un œil arraché par des Gobelins. Ce qu'il ne leur avait jamais pardonné. Il tolérait Kitto en dehors de la chambre, mais cela s'arrêtait là.

Rhys se tenait debout dans l'angle du fond, près de la porte, là où Doyle lui avait ordonné de se poster. Ses vêtements étaient quasiment dissimulés en totalité sous un trench-coat blanc de luxe qui faisait penser à celui d'Humphrey Bogart, à part qu'il était confectionné dans de la soie, et mieux adapté à la frime que pour se prémunir des intempéries.

Rhys était ravi que nous exercions la profession de détectives privés, et portait habituellement en service ce trench-coat, ou l'un des couvre-chefs de sa collection de chapeaux mous en augmentation constante. Il avait ajouté à son accoutrement de la journée un cache-œil blanc assorti à la couleur de ses vêtements et de sa chevelure, orné d'un motif brodé de minuscules semences de perles.

Kitto passa une main caressante sur ma cheville recouverte de mon collant. Pas dans l'intention de se montrer trop familier, mais il avait besoin du réconfort que lui procurait ce contact physique. Mon premier client de la journée était assis en face de moi, en face de nous. Jeffery Maison faisait juste un peu moins d'un mètre quatre-vingts, présentait une large carrure et une taille mince, vêtu de vêtements de marque, des mains manucurées aux ongles bien taillés, et des cheveux châains impeccablement coiffés. Son sourire était d'une blancheur éclatante, essentiellement produite par une intervention dentaire coûteuse. Il était beau, mais d'une beauté terne, sans rien de remarquable. S'il avait investi dans la chirurgie esthétique, il aurait dépensé son fric à pure perte car son visage était de ceux qu'on remarque comme étant attrayants mais qu'on oublie aussitôt. Deux minutes après qu'il eut franchi la porte pour s'en aller, on aurait eu beaucoup de mal à se souvenir en détail des traits de sa physionomie. S'il avait porté des vêtements moins luxueux, j'aurais dit qu'il s'agissait de quelqu'un rêvant de devenir acteur, mais qui n'aurait pas pu s'offrir des costumes taillés sur mesure portant la griffe d'un créateur de renom.

Le sourire parfait demeurait immuable, mais ses yeux étaient loin

de sourire, semblant plutôt inquiets. Il n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil furtifs par-dessus mon épaule dans la direction de Doyle, et il semblait qu'il faisait des efforts considérables pour ne pas agir de même avec Rhys posté dans son dos. Jeffery Maison n'était pas du tout enchanté de leur présence dans la pièce. Il ne s'agissait pas uniquement de ce sentiment que la plupart des hommes ressentaient en présence de mes gardes du corps, ce sentiment que s'ils en venaient aux mains, ils se prendraient une bonne raclée. Non, monsieur Maison voulait parler de confidentialité ; j'étais après tout détective privé, et non pas publique. Il en avait été si terriblement malheureux qu'il devenait tentant d'inciter Kitto à surgir d'un bond en criant « Bouh ! » d'en dessous du bureau. Je n'en fis rien, car cela n'aurait pas été très professionnel. Je m'amusaïs néanmoins de cette idée tout en essayant de mettre un terme aux jérémiades de Jeffery Maison sur mes gardes, en faisant plutôt quelques remarques liées un tant soit peu au boulot.

Ce n'est qu'au moment où Doyle avait énoncé de sa profonde voix ondulante qu'il s'agissait d'un entretien avec nous tous ou avec aucun d'entre nous, que Maison s'était tu. Semblant bien trop silencieux, il s'était assis avec un sourire, mais sans rien me dire.

Oh, il s'était pourtant montré volubile !

— Je n'avais encore jamais vu quelqu'un dont la véritable couleur de cheveux soit Sidhe Écarlate. On dirait qu'ils sont faits de rubis.

J'avais ébauché un sourire en hochant la tête, essayant de passer aux choses sérieuses.

— Merci, monsieur Maison, mais qu'est-ce qui vous amène à l'Agence Grey ?

Il entrouvrit cette bouche parfaitement dessinée et à nouveau tenta sa chance, une dernière fois.

— On m'a instruit de me confier à vous en privé, mademoiselle NicEssus.

— Je préférerais que vous m'appeliez mademoiselle Gentry. NicEssus signifie fille d'Essus. Il s'agit d'un titre plutôt que d'un patronyme.

Le sourire se fit nerveux, et les yeux semblèrent se dénigrer eux-mêmes : « Mince alors, M'dame ! » On avait l'impression qu'il s'était exercé face à un miroir à lancer ce regard.

— Pardonnez-moi, je ne suis pas habitué à faire affaire avec des Princesses feys.

Il me décocha un sourire épanoui, celui qui remplissait ses yeux d'un certain humour net, sans équivoque, ainsi que d'un soupçon de quelque chose d'autre de plus profond, quelque chose auquel je pouvais donner suite ou ignorer. Ce regard seul fut suffisant. J'étais intimement persuadée de la manière dont Jeffery pouvait s'offrir ces costumes de marque.

— Les Princesses ne courent pas trop les rues ces temps-ci, dis-je en souriant, essayant de me montrer agréable.

Mais pour tout dire, je n'avais pas beaucoup dormi et me sentais fatiguée. Si seulement nous pouvions inciter Jeffery à partir, peut-être pourrions-nous faire une pause.

— La couleur émeraude de votre veste fait ressortir le vert et le mordoré de vos yeux. Je n'avais encore jamais vu quelqu'un avec des iris tricolores, dit-il, son sourire se faisant plus chaleureux.

Rhys se mit à rire dans son coin, sans même se soucier de le dissimuler par une quinte de toux polie. Il était aussi versé que moi dans la manière de survivre à la Cour.

— J'ai l'iris tricolore, mais vous ne m'avez pas encore dit combien vous me trouviez mignonne.

Rhys avait raison ; il était temps de mettre un terme à toutes ces politesses.

— J'ignorais que j'étais supposé le mentionner.

Jeffery sembla confus, enfin une expression authentique n'ayant pas donné lieu à des répétitions.

Je décroisais les jambes pour me pencher en avant, les mains jointes sur le bureau. La main de Kitto remonta en glissant le long de mon mollet, pour s'arrêter à mon genou. Nous avons eu une discussion concernant les limites quand il se cachait sous le bureau, et elles se situaient à ce niveau. Au-delà de cette délimitation, il devrait rentrer chez lui.

— Monsieur Maison, nous avons accusé un contretemps dans notre planning de la journée, et avons dû réorganiser un certain nombre de rendez-vous afin de vous ménager un créneau. Nous avons fait preuve de courtoisie et de professionnalisme, et me faire des compliments sur ma beauté n'est ni poli, ni professionnel.

Il eut l'air incertain, ses yeux présentant probablement alors le plus de sincérité depuis son entrée dans la pièce.

— Je pensais qu'il était considéré poli de complimenter les Feys sur leur apparence. On m'avait dit que d'ignorer un Fey alors qu'il essaie de toute évidence de se montrer attrayant est considéré comme une insulte suprême passible de mort.

Je le fixai dans les yeux. Il venait finalement de réagir d'une manière qui m'intriguait vraiment.

— La plupart des gens ne connaissent pas grand-chose à la culture des Feys, monsieur Maison. Comment se fait-il que vous soyez au courant ?

— Mon employeur voulait s'assurer que je ne provoque aucune offense. Étais-je également supposé faire des compliments à ces hommes ? Elle ne me l'a pas mentionné.

Elle. Je savais que son employeur était une femme. La seule

information que j'étais parvenue à lui extirper durant tout ce temps où il était resté assis en face de moi.

— De qui s'agit-il ? demandai-je.

Son regard se porta sur Rhys, sur moi, ses yeux se tournant ensuite rapidement vers Doyle, pour finalement revenir se poser sur ma personne.

— J'ai expressément reçu l'ordre de ne le révéler qu'à vous personnellement, mademoiselle Gentry. Je... je ne sais que faire.

Cela avait au moins l'avantage d'être honnête. Je me sentis quelque peu désolée pour lui ; Jeffery, de toute évidence, n'était pas très doué pour agir sur le moment. Ce qui était encore plutôt charitable de ma part.

— Pourquoi n'appelleriez-vous pas votre employeur, lui suggéra Doyle.

Jeffery sursauta au son de cette voix dense et caverneuse. Ma réaction fut tout autre ; je frissonnai à l'écoute de cette tonalité basse et vibrante qui me remuait les tripes. Je parvins tout juste à laisser sortir un peu d'air de mes poumons, tandis que Doyle poursuivait :

— Relatez à votre employeur ce qui s'est déroulé ici, et elle pourra peut-être proposer une solution.

Rhys se mit de nouveau à rire, avant de s'arrêter tout net sous l'un de ces regards peu aimables dont Doyle avait le secret. Puis il se couvrit le visage de la main pour toussoter. Quant à moi, je m'en fichais. J'avais le sentiment que si nous nous amusions de Jeffery, nous y serions pour la journée.

Je tournai le téléphone sur le bureau face à lui. Je composai le code d'accès à la ligne extérieure, puis lui tendis le combiné qui vrombissait.

— Appelez votre patronne, Jeffery. Nous avons tous à poursuivre le programme de la journée, d'accord ?

Je m'étais intentionnellement adressée à lui par son prénom. Certains réagissent mieux par le respect que confèrent les titres de Monsieur ou Madame, mais d'autres ont besoin de se faire secouer les puces pour qu'ils s'agitent, et une des manières de procéder est de s'adresser à eux par leur petit nom.

Il saisit le combiné et pianota sur les touches.

— Bonjour, Marie, dit-il, oui, j'ai besoin de lui parler.

Après quelques secondes de silence, il se redressa sur son siège en disant :

— Je suis assis en face d'elle en ce moment même. Elle est en compagnie de deux gardes du corps, qui refusent de quitter la pièce. Dois-je parler en leur présence ou simplement repartir ?

Nous attendions tous tandis qu'il émettait de laconiques « *hum* », « *oui* », « *non* ». Puis il finit par raccrocher. Il s'adossa sur sa chaise, les

maines croisées sur les genoux, une expression un peu inquiète sur son beau visage.

— Mon employeur m'a informé que je dois vous exposer sa requête mais sans divulguer son identité, du moins pas pour l'instant.

Je haussai les sourcils en l'incitant à s'exprimer par des mimiques se voulant secourables.

— Allez-y. Dites-nous tout.

Il lança à Doyle un dernier coup d'œil nerveux, puis laissa échapper un long soupir.

— Mon employeur se trouve dans une situation plutôt délicate. Elle souhaiterait vous parler en personne mais elle dit que vos...

Il chercha le mot approprié, le front ridé par la concentration. Il semblait que cela allait prendre du temps, et je décidai de lui donner un coup de main.

— Mes gardes.

Il sourit, de toute évidence soulagé.

— Oui, c'est cela ! Vos gardes devront être mis au courant tôt ou tard, en conséquence le plus tôt sera le mieux.

Il sembla excessivement satisfait de lui à l'énonciation de cette toute petite phrase. Non, assurément, la réflexion n'était pas le point fort de Jeffery.

— Pourquoi ne vient-elle pas nous rendre visite au bureau pour nous parler directement ?

Le sourire radieux s'évanouit, et il sembla à nouveau perplexe. Rendre Jeffery perplexe faisait ralentir le processus ; quant à moi, je voulais l'accélérer. Cela étant, il se retrouvait si facilement en proie à la perplexité, que je ne parvenais vraiment pas à savoir comment faire autrement.

— Tout ce battage médiatique qui vous entoure fait peur à mon employeur, mademoiselle Gentry.

Je n'avais pas besoin de lui demander de m'apporter quelques précisions à ce sujet. À cet instant précis, une horde de reporters, de presse comme de l'audiovisuel, faisait le pied de grue devant nos bureaux. Et à l'appartement, nous gardions les rideaux fermés, par crainte des téléobjectifs.

Comment les médias auraient-ils pu résister au retour dans son foyer d'une fille prodigue de sang royal qu'on avait donnée pour morte ? Ce fait aurait suscité en soi une attention toute particulière et plutôt désagréable, mais s'y ajoutait une bonne dose de romance, et les médias ne semblaient pas se lasser de moi, ou devrais-je plutôt dire, de nous. L'histoire relatée au public étant que j'étais sortie de ma cachette afin de me trouver un mari à la Cour royale, selon la méthode traditionnelle consistant simplement à coucher avec le candidat potentiel. Et en cas de grossesse, le mariage s'ensuivait ;

sinon, on restait célibataire. Le taux de natalité chez les Feys n'était pas très élevé ; chez les membres de la royauté encore moins. En conséquence, un couple, et même un mariage d'amour, ne conduisant pas à la maternité n'étaient pas vraiment acceptables. Si vous n'engendriez pas, vous ne vous mariez pas.

Andais régnait sur la Cour Unseelie depuis plus d'un millénaire. Mon père m'avait dit en une occasion que d'être Reine avait pour elle davantage de signification que toute autre chose au monde. Cependant, elle avait fait la promesse de renoncer au trône si Cel ou moi parvenions à engendrer un héritier. Comme je viens de le dire, les enfants sont considérablement importants pour les Sidhes.

Voilà ce qu'il en était pour le récit donné au public. Dissimulant pas mal de faits, comme celui relatif à la tentative d'assassinat commanditée par Cel, et pour laquelle il était en ce moment même puni. Les médias ignoraient toute une multitude de détails, et la Reine souhaitait que cela en reste ainsi. Et de ce fait, nous respectons sa volonté.

Ma tante m'avait fait savoir qu'elle voulait un héritier provenant de sa lignée, même si cette lignée était altérée par mes origines. Elle avait tenté de me noyer lorsque j'étais enfant, parce que je ne possédais pas suffisamment de potentiel magique, et donc, à ses yeux, je n'étais pas vraiment Sidhe, quoique je ne fusse pas vraiment humaine non plus. Il valait mieux éviter que ma tante perde sa bonne humeur ; si elle était contente, cela signifiait un nombre de morts restreint.

— Je peux très bien comprendre pourquoi votre employeur ne souhaite pas se retrouver piégé là-dehors dans tout ce bazar médiatique, lui dis-je.

Jeffery m'adressa de nouveau un sourire étincelant, ses yeux reflétant plutôt du soulagement que de la lascivité.

— Vous êtes donc d'accord pour la rencontrer dans un lieu plus privé.

— La Princesse n'ira nulle part toute seule pour rencontrer votre employeur, dit Doyle.

Jeffery secoua la tête.

— J'ai bien compris. Mais mon employeur veut simplement éviter les journalistes.

— Étant à court de sortilèges considérés comme illégaux à l'encontre des médias, fis-je remarquer, je ne vois pas comment nous parviendrions à tous les éviter.

Jeffery se remit à sourciller de plus belle. Je laissai échapper un soupir. Tout ce que je souhaitais en cet instant précis était qu'il se tire. Le prochain client de la journée serait assurément moins déroutant, si c'était la volonté de la Déesse. Mon patron, Jeremy Grey, pratiquait

une avance sur honoraires non remboursable. Nous avons énormément d'affaires à traiter. Peut-être devais-je suggérer à Jeffery Maison de rentrer chez lui.

— Je ne suis pas autorisé à mentionner tout haut le nom de mon employeur. Elle a dit que ça vous rappellerait quelque chose.

Je haussai les épaules.

— Je suis désolée, monsieur Maison, mais ce n'est pas le cas.

Le froncement de ses sourcils se fit plus accentué encore.

— Elle en était pourtant absolument certaine.

Je secouai la tête.

— Désolée, monsieur Maison.

Sur ce, je me levai de mon siège. La main de Kitto glissa le long de ma jambe tandis qu'il se cachait au plus profond de la petite cavité fournie par l'espace sous mon bureau. Il n'allait pas se désintégrer à la lumière du soleil, contrairement à ce que prétendait le folklore, mais il souffrait d'agoraphobie.

— S'il vous plaît, dit Jeffery. S'il vous plaît, je crains de ne pas m'être exprimé comme il fallait.

Je croisai les bras sous ma poitrine sans me rasseoir.

— Désolée, monsieur Maison, mais nous avons tous eu une matinée difficile, bien trop longue pour nous divertir d'une vingtaine d'énigmes. Ou vous nous exposez concrètement le problème de votre employeur, ou je vous inviterai à aller vous adresser à une autre agence de détectives privés.

Il tendit la main, comme pour la poser sur le bureau, avant de la laisser retomber sur ses genoux haute couture.

— Mon employeur souhaite rencontrer des gens issus de son milieu.

Il me fixait comme s'il souhaitait que j'en vienne enfin à le comprendre à demi-mot.

Je lui retournai son regard, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « des gens issus de son milieu » ?

Il en resta interloqué, visiblement complètement dépassé, mais néanmoins résolu à persister.

— Mon employeur n'est pas d'origine humaine, mademoiselle Gentry, elle est... particulièrement au courant de ce dont sont capables les Feys des Hautes Cours.

L'intonation étouffée de sa voix semblait quelque peu implorante, comme s'il venait de me communiquer la plus énorme allusion qu'il eût l'autorisation de faire, en entretenant l'espoir que je la saisisse.

Heureusement, ou malheureusement, j'avais pigé. Il y avait d'autres Feys vivant à Los Angeles, mais autres que moi-même et mes gardes du corps, il n'y en avait qu'une seule de haute lignée royale :

Maeve Reed, la déesse dorée d'Hollywood. Ce qu'elle avait été au cours des cinquante dernières années, et comme elle était immortelle et ne connaîtrait jamais la vieillesse, elle demeurerait la déesse dorée d'Hollywood pendant encore une centaine d'années.

À une certaine époque, elle avait été la déesse Conchenn, jusqu'à ce que Taranis, le Roi de la Lumière et de l'Illusion, la bannisse de la Cour Seelie et l'exile de la Féerie, en interdisant aux autres Feys de lui adresser à jamais la parole. Ils devaient l'éviter, la considérer comme morte et enterrée. Le Roi Taranis était mon grand-oncle, et techniquement parlant, j'étais cinquième dans l'ordre de succession à son trône. En réalité, je n'étais pas la bienvenue parmi cette multitude scintillante. Ils m'avaient indiqué dès mon plus jeune âge que ma lignée laissait quelque peu à désirer, et que la moindre proportion de sang royal Seelie ne pourrait jamais compenser le fait que j'étais en partie Unseelie.

Qu'il en soit ainsi. J'avais à présent ma propre Cour, et n'avais plus besoin d'eux. Lorsque j'étais plus jeune, il fut un temps où cela avait de l'importance pour moi, mais j'avais dû mettre de côté cette souffrance personnelle des années plus tôt. Ma mère faisait partie des membres de la Cour Seelie, et m'avait abandonnée aux Unseelies afin de se consacrer à ses ambitions politiques. Je n'avais pour ainsi dire pas de mère.

N'allez pas vous méprendre. La Reine Andais ne me portait pas non plus dans son cœur. Qu'elle ait porté son choix sur moi comme héritière potentielle m'intriguait encore quelque peu. Il se pouvait qu'elle soit à court de parents de sang, ce qui généralement se produit lorsqu'ils décèdent en nombre suffisant.

J'ouvrais la bouche pour prononcer le nom de Maeve Reed, mais me retins de justesse. Ma tante était la Reine de l'Air et des Ténèbres ; quoi qui se tramât dans l'ombre lui parvenait finalement aux oreilles. Je ne pensais pas que le Roi Taranis possédât un pouvoir équivalent, mais je n'en étais pas sûre à cent pour cent. Il valait donc mieux faire preuve de prudence. La Reine se fichait de Maeve Reed, plus occupée à se soucier des détails négociables ou reprochables au Roi Taranis. Personne ne connaissait la cause du bannissement de Maeve ; cependant, Taranis l'avait pris personnellement. Cela lui rapporterait peut-être quelque chose de savoir que Maeve avait brisé les interdits. Elle avait pris contact avec un membre des Cours. Or, une règle tacite en vigueur stipule que si l'une des Cours bannit quelqu'un de la Féerie, l'autre sera dans l'obligation de respecter ce châtement. J'aurais dû renvoyer sur-le-champ Jeffery Maison à Maeve Reed. J'aurais dû lui dire non. Mais je n'en fis rien. Lorsque j'étais jeune, je m'étais enquis auprès de l'un des membres de la royauté du sort de Conchenn. Taranis nous avait surpris et m'avait battue, quasiment à

mort ; il m'avait battue comme si je n'avais été qu'un chien s'étant fourré dans ses pattes. Et cette magnifique foule toute rutilante s'était rassemblée pour le regarder à l'œuvre, et pas un seul, pas même ma propre mère, n'avait tenté de s'interposer. Je convins de rencontrer Maeve Reed plus tard dans la journée, car pour la première fois, je faisais suffisamment le poids pour défier Taranis. Chercher maintenant à me nuire équivaldrait à un conflit entre les deux Cours. Taranis avait beau être un égomane, son orgueil ne valait quand même pas une guerre totale.

Bien évidemment, connaissant ma tante, ce ne serait peut-être pas la guerre au début. J'étais sous la protection de la Reine, ce qui signifiait qu'à la moindre agression contre moi, le responsable devrait lui en répondre personnellement. Taranis préférerait sans nul doute une bonne guerre à la vengeance toute personnelle de la Reine. Après tout, il était Roi, et les monarques sont rarement témoins de l'action se déroulant sur la ligne de front. Quant à moi, j'essayais de rester en vie, et ne dit-on pas que savoir, c'est pouvoir ?

Chapitre 3

Lorsque la porte se referma sur Jeffery Maison, je m'attendais à des remontrances de la part des deux gardes. Je ne me trompais qu'à moitié.

— Loin de moi l'idée de questionner la Princesse, dit Rhys, mais que se passera-t-il si le Roi a quelques objections à ce que tu brises l'interdit lié au bannissement de Maeve Reed ?

Je grimaçai à la mention de ce nom à voix haute.

— Le Roi n'aurait-il pas la capacité d'entendre tout ce qui se dit en plein jour, de même que la Reine entend après le crépuscule ?

Rhys me regarda, l'air surpris.

— Je ne... sais pas !

— Alors ne lui facilitons pas la tâche en criant ce nom sur les toits.

— Je n'ai jamais entendu dire que Taranis soit en possession d'un tel pouvoir, dit Doyle.

Je me retournai sur mon siège pour le regarder fixement.

— Eh bien, espérons que non, comme tu viens juste de prononcer tout haut son nom.

— J'ai comploté depuis des millénaires contre le Roi de la Lumière et de l'Illusion, Princesse, et la plupart de ces complots se tramaient en plein jour. Nombre de nos alliés humains au fil des siècles ont catégoriquement refusé de rencontrer les Unseelies après la tombée de la nuit. Ils semblaient penser que planifier de se réunir pendant la journée était le signe que nous leur faisions confiance, et qu'ils pouvaient nous faire confiance. Taranis n'a jamais donné l'impression d'avoir eu vent de nos agissements, que ce soit de jour comme de nuit, dit Doyle, la tête penchée de côté, envoyant danser dans toute la pièce les arcs-en-ciel de ses diamants.

— Je pense qu'il ne possède pas le don de notre Reine. Andais peut entendre tout ce qui se dit dans l'ombre, mais je pense que le Roi est aussi sourd que n'importe quel humain.

Face à toute autre personne, j'aurais fait mon enquête pour en obtenir confirmation, mais Doyle ne parlait jamais sans être certain de ce qu'il avançait. S'il ignorait quoi que ce soit, il le disait carrément. Il

n'avait pas en lui le moindre soupçon de vanité.

— Le Roi ne peut donc surprendre notre conversation à des milliers de kilomètres à la ronde, dit Rhys. Très bien ! Toutefois, pourrais-tu, s'il te plaît, mentionner à Merry que c'est une sacrée mauvaise idée ?

— De quelle mauvaise idée parles-tu ? s'enquit Doyle.

— D'aider Maeve...

Rhys lança un bref regard dans ma direction avant de terminer sa phrase :

— ... L'actrice.

Doyle fronça les sourcils.

— Je ne me souviens pas de quiconque de ce nom ayant été exilé de l'une des Cours.

Je me retournai sur mon siège pour fixer son visage sombre se détachant en contre-jour dans l'intense luminosité du soleil, indéchiffrable. Les lunettes dissimulaient en grande partie toute expressivité, mais j'aurais pu parier, qu'avec ou sans, il avait l'air perplexe.

J'entendis le bruissement diffus que fit le manteau de soie de Rhys, qui s'avavançait vers nous. Je lui lançai un bref regard. Il haussa les sourcils à mon intention. Puis nos yeux se tournèrent vers Doyle.

— Tu ne sais pas de qui il s'agit, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Le nom que tu as mentionné, Maeve Trucmuche... devrais-je le reconnaître ?

— Elle a été la reine en titre d'Hollywood depuis plus de cinquante ans, lui précisa Rhys.

Doyle se contentait de nous dévisager.

— Les gens d'Hollywood ont approché la Reine et la Cour toutes ces années durant pour pouvoir réaliser des films, ou pour avoir la possibilité d'en tourner certains relatant leur vie.

— As-tu seulement déjà vu un film ? lui demandai-je.

— Oui, à ton appartement, répondit-il.

Je jetai un coup d'œil à Rhys.

— Nous devrions tous aller au cinéma.

Rhys s'installa moitié penché, moitié assis sur mon bureau.

— Une petite sortie en soirée ne nous ferait pas de mal.

Kitto tirait doucement sur le bord de ma jupe. Je déplaçais ma chaise et posais les yeux sur son visage, qu'un rayon de soleil vint illuminer en totalité. Le temps d'une seconde, la lumière emplit ses yeux en amande, altérant leur couleur d'un bleu dense saphir d'une nuance plus pâle, comme s'ils étaient constitués d'eau, et je pus plonger mon regard dans leurs étincelantes profondeurs bleutées jusqu'au point où dansait une lumière blanche. Il ferma ensuite les paupières, grimaçant face à cette luminosité intense, puis enfouit son

visage contre ma cuisse, l'une deses petites mains enserrant mon mollet. Il se mit à parler sans lever les yeux.

— Je ne veux pas sssortir au cinéma.

Les S lui posaient de grandes difficultés d'élocution, ce qui indiquait généralement qu'il était bouleversé. Kitto s'efforçait à grand-peine de s'exprimer normalement, mais avec la langue fourchue, c'était loin d'être simple.

Je lui effleurais la tête ; ses boucles noires étaient si douces, de la douceur des cheveux d'un Sidhe, n'ayant rien à voir avec la texture rêche de ceux des Gobelins.

— Il fait sombre au cinéma, tentais-je de le rassurer en lui caressant les cheveux. Tu pourrais te pelotonner par terre à côté de moi sans même avoir à regarder l'écran un seul instant.

Il se frotta la tête contre ma cuisse comme un chat géant.

— C'est vrai ? demanda-t-il.

— Absolument, lui répondis-je.

— Ça va te plaire, dit Rhys. Il fait sombre, et parfois le sol est tellement crade qu'il te colle aux semelles.

— Je vais sssalir mes frusssques, dit Kitto.

— Je n'aurais jamais pensé qu'un Gobelin s'inquiéterait tant de son hygiène. Le monticule de son peuple est rempli d'os et de viande putréfiée.

— Il n'est Gobelin qu'à moitié, Rhys, lui rappelai-je.

— Ouais, son père aura violé l'une de nos femmes.

Il avait l'œil rivé sur Kitto, alors même que tout ce qu'il pouvait voir n'était sans doute qu'une main ou qu'un bras à la peau blême.

— Sa mère était Seelie, et non Unseelie, lui précisai-je.

— Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Son père a contraint par la force une femme Sidhe.

L'intonation de sa voix semblait tellement enflammée qu'elle aurait pu brûler.

— Et pendant les guerres, combien de nos guerriers Sidhes ont-ils pris du plaisir avec des femmes non consentantes, et même avec des Gobelins ? lui demanda Doyle.

Je lui lançai un regard sans parvenir à distinguer quoi que ce soit au travers de ses lunettes noires, avant de jeter un coup d'œil vers Rhys, pour remarquer que le rouge lui montait légèrement aux joues. Puis il fusilla Doyle du regard.

— Je n'ai jamais touché une femme n'ayant suscité mes attentions.

— Bien sûr que non, tu es membre de la Garde de la Reine, de ses Corbeaux, ce qui signifie la mort par tortures pour celui d'entre eux qui touche une femme, hormis la Reine en personne. Mais qu'en est-il de ces guerriers qui ne font pas partie des gardes personnels de son

Altesse ?

Rhys détourna le regard, son rougissement s'assombrissant jusqu'à l'écarlate.

— C'est ça, regarde ailleurs, comme nous avons tous dû le faire au cours des siècles, dit Doyle.

Puis Rhys tourna lentement la tête, comme si chaque muscle de son cou s'était brusquement contracté de fureur. Alors que la nuit dernière, un revolver à la main, il n'avait pas eu l'air particulièrement effrayant, à présent, assis tout simplement au bord du bureau, il donnait la chair de poule.

Il ne fit rien, les mains relâchées sur les genoux. Il n'y avait que cette terrible tension perceptible dans son dos, l'aspect figé de ses épaules, la position dans laquelle il se tenait comme s'il n'était qu'à un clin d'œil de quelque terrible action – de quelque action qui déchiquetterait la pièce en mille morceaux et en revêtirait les vitres scintillantes d'hémoglobine et de lambeaux sanguinolents. Rhys ne fit rien, rien du tout. Cependant, la violence était comme suspendue dans l'air, tel un baiser juste au-dessus de la peau. Comme quelque chose qui vous faisait frissonner d'anticipation, alors même que rien ne se produisait. Du moins pas encore.

J'aurais voulu jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule à Doyle, mais ne parvenais pas à me détourner de Rhys. On aurait dit que seule l'insistance de mon regard contribuait à le faire se tenir tranquille. Je savais pertinemment que cela n'était pas vraiment le cas, mais j'avais l'intuition que si je détournais les yeux, ne serait-ce qu'un bref instant, quelque chose de très, très moche se produirait alors.

Kitto se serrait si près de mes jambes que je pouvais sentir le léger tremblement qui lui parcourait le corps. J'effleurais toujours des doigts les boucles de ses cheveux, mais je ne pense pas que ce contact lui était encore d'un quelconque réconfort, car je pouvais sentir sa tension passer dans mon bras, par ma main.

Le visage de Rhys se fit laiteux, comme si quelque chose de blanc, de lumineux, lui circulait sous la peau, comme de doux nuages d'une blancheur éclatante – se mouvant non pas en travers de son visage mais en dessous de l'épiderme. Le bleu vif du bleuets au pourtour de sa pupille scintillait tel un néon ; le bleu azur qui l'encerclait était assorti aux nuées ensoleillées au-dehors ; et le dernier cercle digne d'un ciel d'hiver miroitait telle une flamme bleutée. Seul cet œil scintillait. Les couleurs ne tournoyaient pas en volutes, comme je savais qu'elles le faisaient parfois. Sa chevelure n'était encore composée que de boucles blanches, le rayonnement ne s'étant pas étendu jusque-là. J'avais vu Rhys en pleine possession de son pouvoir, et il ne s'agissait pas ici de l'une de ces démonstrations. Cependant, on n'en était pas si éloigné que ça, en fait bien trop proche pour le bureau lumineux et l'homme

qui se trouvait derrière moi.

Je voulus me retourner vers Doyle, et simultanément n'en rien faire. Ce que je ne voulais absolument pas était un duel en bonne et due forme, ici et maintenant, et d'autant plus provoqué par un incident d'une telle stupidité.

— Rhys, l'appelai-je avec douceur.

Il ne me regarda même pas. Cet œil unique rayonnant était fixé sur l'homme derrière moi, comme si rien d'autre n'existait.

— Rhys ! répétais-je, avec plus d'urgence dans la voix.

Il cligna alors de l'œil, le posant ensuite sur moi. Je reçus de plein fouet toute cette fureur intériorisée, ce qui me fit repousser brusquement ma chaise en arrière. Au moment même où je prenais conscience de ce que je venais de faire, je m'étais arrêtée. Il était impossible de revenir sur ce mouvement, mais je pouvais néanmoins prétendre que j'avais agi intentionnellement. Je me levais, ce qui fut ma plus grande erreur, car Kitto fut attiré d'en dessous du bureau, dans la tentative de rester agrippé coûte que coûte à mes jambes. Au moment où le petit Gobelin apparut, l'œil furieux de Rhys se posa sur ce corps pâlichon, s'y attarda et se durcit.

Kitto sembla sentir l'impact de ce regard hostile, car il m'étreignit si fort les jambes de ses bras que j'en tombai presque. Je dus recouvrer mon équilibre en prenant appui sur le bureau, tandis que Rhys se jetait en travers, s'efforçant d'attraper Kitto de ses mains rayonnantes. Je sentis Doyle qui se mettait debout dans mon dos. Mais le temps manquait. J'avais pu voir Rhys tuer d'un simple contact de la main. Je l'alpaguai par l'avant et l'arrière de son manteau et profitai de son impulsion pour le faire glisser du bureau et le propulser contre le mur, au-delà des jambes de Doyle. La cloison en trembla sous le choc, et en tout et pour tout je n'eus qu'une seconde pour me demander ce qui se serait passé s'il s'était écrasé contre les baies vitrées. J'eus le temps d'apercevoir du coin de l'œil que le revolver de Doyle était de sortie, tout en étant toujours en pleine action, transportée par ma propre impulsion.

Je dégainai le poignard qui était fixé en haut de ma cuisse, et alors que Rhys se redressait péniblement à quatre pattes, secouant la tête, je lui appuyai la pointe de la lame sur le côté du cou. Il aurait été préférable que je puisse le plaquer au sol, ou agir autrement pour m'assurer qu'il ne puisse tout simplement pas se retourner et me faire tomber en me fauchant les jambes, mais c'était le mieux que je pouvais faire dans le temps qui m'était imparti. Je connaissais pertinemment la rapidité avec laquelle les gardes se remettaient d'aplomb, et je n'avais eu que quelques secondes à peine pour agir.

Rhys se figea, tête baissée, la respiration entrecoupée. Je pouvais sentir la cambrure de son corps tendu contre mes jambes. J'étais trop

près, si terriblement près. Je maintins cependant fermement la lame contre son cou. Je pus sentir la peau céder un peu sous la pression de la pointe et sus que je l'avais fait saigner. Je n'en avais pas eu l'intention, simplement trop dans l'urgence pour prendre des pincettes. Mais il ignorait qu'il ne s'agissait que d'un accident, et il n'y a rien de mieux que leur propre sang pour convaincre les autres de votre sérieux.

— J'avais espéré que tu te montrerais plus tolérant envers Kitto au fil du temps, mais en réalité, ton comportement semble empirer.

Ma voix était suave, presque un murmure, articulant chaque mot, comme si je ne faisais aucune confiance à mes réactions si je me mettais à hurler. En vérité, mes paroles avaient bien du mal à contourner les battements de mon cœur qui semblaient m'obstruer la gorge.

Rhys tenta d'écarter la tête, mais je maintins la pointe de mon poignard à l'endroit où elle était appuyée, et son mouvement ne contribua qu'à abandonner un peu plus de chair à la lame. S'il avait pensé que je me dégonflerais, il avait eu tort. Il ne fit plus un geste.

— Mets-toi bien ça dans le crâne, Rhys. Kitto m'appartient, comme vous tous d'ailleurs. Je ne permettrais pas à tes préjugés de le mettre en danger.

Sa voix se fit étranglée, comme s'il avait enfin pris conscience que j'allais faire bon usage de mon poignard.

— Tu me tuerais pour un Gobelin !

— Je n'hésiterais pas à te tuer pour avoir fait du mal à ce qui m'incombe de protéger. En l'agressant ainsi, tu ne m'as pas montré de respect. Aucun ! La nuit dernière, c'est Doyle qui m'a manqué de respect. Si j'ai appris quelque chose de ma tante et de mon père, c'est qu'un leader qui n'est pas respecté par son peuple n'est qu'un fantoche. Je ne me contenterai pas d'être une femme-objet simplement bonne à baiser et à peloter. Je serai Reine pour toi ou rien d'autre.

Ma voix s'était encore assourdie, si bien que les derniers mots furent énoncés en un murmure rauque. Et je sus à cet instant précis que je ne plaisantais pas, que si faire couler le sang de Rhys me faisait obtenir le pouvoir qui m'était nécessaire, je n'hésiterais pas à le tuer. Je le connaissais depuis ma naissance. Il était mon amant, et à un certain niveau, mon ami. Et cependant, j'aurais pu le tuer. Il me manquerait, et je regretterais d'avoir été obligée de prendre cette décision, mais je savais à présent que je devais insister pour que les gardes me respectent. Je ressentais du désir pour eux ; j'aimais bien ceux avec qui je couchais ; j'étais même à moitié amoureuse d'un ou deux, mais rares et précieux étaient ceux que j'aurais voulu voir sur le trône. Le pouvoir absolu, véritablement de vie et de mort... à qui faire confiance avec ce type de pouvoir ? Réponse : aucun d'eux. Tout le

monde a des devoirs, où on est si sûr de soi qu'on ne perçoit plus que son bon droit. Je me faisais toute confiance, cependant, il m'arrivait certains jours de douter de moi. J'avais espéré que le doute préserverait mon intégrité. Je me leurrais probablement. Peut-être que personne ne peut recevoir ce type de pouvoir et rester honnête et droit. Peut-être que ce vieux dicton était vrai, après tout : le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt complètement. Je ferais de mon mieux, mais j'étais au moins sûre d'une chose : si je ne parvenais pas à maîtriser la situation dès maintenant, je subirais l'ascendant de mes gardes. Je remporterais peut-être le trône, mais je perdrais tout le reste. Je n'en voulais même pas vraiment, de ce trône ; mais je voulais gouverner, régner et essayer d'apporter quelques améliorations. Et, bien évidemment, ce désir même était probablement ce que je m'imposais aveuglément, et le début de la corruption. Penser ainsi savoir ce qui conviendrait le mieux à l'ensemble du peuple Unseelie. Quelle terrible arrogance !

Je me mis à rire, un rire qui s'emballa à m'en faire asseoir le cul par terre. Je tenais le poignard ensanglanté tout en surveillant du coin de l'œil les deux gardes qui me fixaient avec une expression inquiète sur le visage. Le rayonnement s'était dissipé de la peau de Rhys. Kitto me toucha le bras, avec douceur, comme s'il redoutait mes réactions potentielles. Je l'enlaçai, le serrant tout contre moi, et les larmes qui coulaient à flot le long de mes joues cessèrent avec le rire qui les avait provoquées, avant de rejaillir simplement en sanglots. En serrant Kitto et le couteau ensanglanté, je me mis à pleurer.

Je n'étais pas mieux que les autres. Le pouvoir corrompt, évidemment c'est ce qu'il fait. C'est à cela qu'il sert. Je me recroquevillai par terre, laissant Kitto me bercer. Et ne me rebellai pas lorsque Doyle me retira très doucement le poignard de la main.

Chapitre 4

Je me suis ensuite retrouvée pelotonnée dans l'un des fauteuils réservés à la clientèle, avec une bonne tasse de thé fumant à la menthe, en compagnie de mon patron, Jeremy Grey. J'ignore ce qui l'avait mis en alerte, mais il avait fait irruption par la porte comme une super mini-tornade, en ordonnant à tout le monde de sortir. Doyle, évidemment, avait protesté, disant que Jeremy n'était pas en mesure d'assurer ma sécurité, ce que Jeremy avait contré par : « Pas plus qu'aucun de vous. » Le silence qui régnait dans la pièce s'était fait pesant, et Doyle était sorti sans un autre mot. Rhys lui avait emboîté le pas, un mouchoir contre le cou, essayant d'empêcher d'autres gouttes de sang de tacher son manteau blanc.

Kitto était resté, car je me refusais à le lâcher, bien qu'à présent, je me sois quelque peu calmée. Il s'était simplement assis à mes pieds, un bras passé sur mes genoux, l'autre main montant et descendant en alternance sur l'avant de ma jambe. C'était un signe de nervosité lorsqu'un Fey touchait quelqu'un trop intimement et trop souvent. Quant à moi, je caressais de ma main libre ses cheveux, en cercles continus, et de ce fait, tout allait comme il se devait. Donnant, donnant.

Jeremy était appuyé contre mon bureau et m'observait, portant, comme à l'accoutumée, un costume de marque, parfaitement ajusté à son un mètre cinquante. Plus petit que moi d'environ deux centimètres, il était svelte et costaud, avec des épaules au renflement typiquement masculin. Son costume gris anthracite était d'environ cinq nuances plus foncées que la tonalité de sa peau. Ses cheveux courts bien disciplinés étaient d'un gris plus clair que son teint, mais de peu. Même ses yeux étaient gris. Quant à son sourire, d'un blanc étincelant dû aux meilleures couronnes que l'argent puisse offrir, il était assorti à la chemise de soirée blanche qu'il avait choisie pour la journée. Le seul détail qui nuisait à la perfection de son profil moderne était son nez. Il avait investi beaucoup sur sa dentition, sans se préoccuper de remédier à cet appendice plutôt long et crochu. Je ne l'avais jamais questionné à ce sujet, ce qui n'avait pas été le cas de Teresa. Elle n'était qu'humaine, après tout, et ne comprenait pas que

pour les Feys, une question d'ordre aussi personnel pouvait représenter la pire des insultes. Et d'impliquer dans la foulée que certains aspects de leur apparence physique laissent quelque peu à désirer... eh bien, ce n'était ni fait ni à faire ! Jeremy avait expliqué qu'un grand nez chez les Trows s'apparentait aux grands pieds chez les humains. Teresa en était devenue écarlate et s'était abstenue de poser d'autres questions. Quant à moi, je m'étais avancée vers lui et lui avais frotté le nez du bout des doigts en faisant *oooh* ! Ce qui l'avait fait rigoler.

Il croisa les bras sur sa poitrine, un mouvement qui fit scintiller l'or de sa Rolex. Puis il me regarda. Chez les Feys, il était impoli de s'enquérir de la raison pour laquelle quelqu'un pétait les plombs, voire même de le remarquer. Une règle qui, cependant, s'appliquait généralement à la royauté régnante. Tout le monde se devait impérativement de prétendre que le Roi ou la Reine n'avait pas une araignée au plafond. On doit bien se refréner d'admettre que des siècles d'unions consanguines aient laissé quelques séquelles.

Il prit une profonde inspiration, expira puis soupira.

— En tant que patron, j'ai besoin de savoir si tu te sens d'attaque pour gérer les autres rendez-vous de la journée.

Ne voilà-t-il pas une façon magnifique de tourner autour du pot pour s'enquérir de ce qui ne va pas, en évitant toute question directe de but en blanc.

Je hochai la tête, portant la tasse de thé au niveau de mes lèvres, non pas pour y boire, mais simplement pour humer l'odeur suave de la menthe poivrée et de la menthe verte entremêlées.

— Ça ira, Jeremy.

Il fronça les sourcils que je savais qu'il épilait pour les mettre en forme. Apparemment, ceux des Trows sont du genre sourcils-broussailleux-carrément-en-travers-du-front. Et le look hirsute néandertalien ne va simplement pas de pair avec les costards Armani et les mocassins Gucci.

J'aurais pu en rester là, et suivant nos us et coutumes, il aurait dû accepter mes propos pour argent comptant et laisser tomber. Mais Jeremy était mon patron et mon ami depuis des années, bien avant qu'il n'apprenne que j'étais la Princesse machin-truc-chouette. Il m'avait confié un travail en fonction de mes compétences, et non pas pour ce que pouvait apporter comme affaires à gogos la pub occasionnée par le fait d'avoir parmi le personnel une Princesse fey en chair et en os. En réalité, cette impressionnante couverture médiatique m'avait rendue inopérante pour toute mission secrète, à moins que je ne fasse usage à profusion de mon pouvoir de dissimulation, de mon glamour, pour donner le change. La plupart des reporters spécialisés dans la traque des Feys possédaient quelques aptitudes magiques. S'ils

repéraient le glamour, celui-ci se dissoudrait alors. Parfois, juste pour ce reporter en particulier, mais d'autres fois, s'ils étaient suffisamment doués au niveau psychique, le glamour échouait pour toute personne présente. Alors, imaginez dans une situation très, très malencontreuse, au beau milieu d'une opération supposée secrète !

Je partageais depuis suffisamment longtemps le quotidien des humains pour penser devoir une explication à Jeremy.

— Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, Jeremy. Rhys a commencé à déblatérer des inepties sur les Gobelins, puis a essayé de choper Kitto. Je l'ai alors balancé contre le mur.

Jeremy sembla surpris. Ce qui n'était pas très flatteur, ni poli d'ailleurs.

Je le regardai, la mine courroucée.

— Je ne suis peut-être pas dans la même catégorie de poids qu'eux, Jeremy, mais je peux traverser d'un coup-de-poing la portière d'une bagnole sans me briser une seule phalange.

— Et tes gardes pourraient probablement la soulever dans les airs et la balancer sur la tête de quelqu'un.

J'avalai une gorgée de thé.

— Ouais, ils sont bien plus costauds qu'ils n'en ont l'air.

Je laissai échapper un petit rire.

— Toi, ma délicate beauté, en ce qui te concerne, tu n'as pas l'air aussi coriace que tu l'es en réalité.

— Permits-moi de te retourner le compliment, lui dis-je, en portant un toast avec la tasse.

Il sourit en exhibant ses dents étincelantes refaites à grands frais.

— En effet, de mon temps, j'ai eu l'occasion de surprendre quelques humains.

Puis son sourire s'estompa sur les bords.

— Si seulement tu m'avais dit de m'occuper de mes affaires, je me serais exécuté ; cependant, comme tu as fourni spontanément des informations, je vais te poser quelques questions. Mentionne-moi simplement si tu ne souhaites pas y répondre.

J'acquiesçai.

— Je suis à l'origine de tout ceci, Jeremy. Alors vas-y.

— Rhys ne s'est pas retrouvé avec du sang sur son manteau suite à ce que tu l'aies flanqué dans le mur.

— Il ne s'agit pas d'une question, rétorquai-je.

Il eut un haussement d'épaules.

— Comment s'est-il retrouvé taché de sang ?

— Par l'entremise d'un poignard.

— Doyle ?

Je secouai négativement la tête.

— J'ai planté Rhys.

— Parce qu'il a essayé de faire du mal à Kitto ?

Je secouai de nouveau la tête, mes yeux se braquant sur ceux de Jeremy.

— Ils ont refusé la nuit dernière d'obéir à mes ordres. Si je n'obtiens pas leur respect, Jeremy, j'accéderais peut-être au trône, mais ne serais reine que de nom. Je ne veux pas risquer ma vie ni celle de ceux pour lesquels je me soucie, pour ne devenir qu'une espèce de fantoche.

— Tu as donc poignardé Rhys pour prouver ton point de vue ?

— En partie. Et en partie, je n'ai fait que réagir, sans réfléchir. Il a tenté de faire du mal à Kitto sous le prétexte d'un événement stupide qui s'était déroulé des siècles plus tôt. Kitto n'a jamais donné à Rhys la moindre raison valable de lui vouer une telle haine.

— Notre garde aux cheveux blancs hait les Gobelins, Merry.

— Kitto est un Gobelin, Jeremy. Il ne peut rien y changer.

Jeremy opina du chef.

— En effet.

Nous nous fixions du regard.

— Qu'est-ce que je vais pouvoir faire ?

— Tu ne veux pas simplement dire au sujet de Rhys, n'est-ce pas ?

Nous avons échangé un autre regard prolongé, et je dus baisser les yeux, ce qui signifiait devoir les plonger dans le regard fixe bleuté et scrutateur de Kitto. Où que je tourne les yeux, les gens semblaient attendre quelque chose de moi. Kitto voulait que je sois aux petits soins pour lui. Jeremy, quant à lui, eh bien, il ne souhaitait que mon bonheur. Du moins, c'est ce que je pensais.

— Je croyais avoir obtenu leur respect de retour dans l'Illinois, mais c'est comme si quelque chose avait changé au cours des trois derniers mois.

— Quoi donc ? s'enquit-il.

— Je n'en sais rien, répondis-je en secouant négativement la tête.

Kitto releva la sienne, faisant glisser ma main sur la courbure chaude de son cou.

— Doyle, dit-il d'une voix douce.

Je posai mon regard sur lui.

— Qu'en est-il de Doyle ?

Il baissa à moitié les yeux, comme s'il était effrayé de me regarder droit en face. Il ne prétendait pas faire son timide ; c'était plutôt un comportement habituel, une attitude de soumission.

— Doyle dit que tu as amorcé un bon départ, mais que tu n'as fait aucun usage de ton traité avec les Gobelins, dit-il en relevant légèrement les yeux. Tu ne bénéficies de ton alliance avec eux que pour trois mois encore, Merry. Pendant encore trois mois, si les

Unseelies rentrent en guerre, c'est à toi que la Reine devra s'adresser pour obtenir l'aide des Gobelins, et non pas à notre Roi Kurag. Doyle craint que tu ne réussisses à baiser tout le monde sauf tes ennemis.

— Mais qu'est-ce qu'il veut que je fasse, que je déclare la guerre à quelqu'un, ou quoi ?

Kitto enfouit sa tête contre mon genou.

— Je ne sais pas, maîtresse, mais ce que je sais est que tous les autres suivent l'exemple de Doyle. C'est lui que tu dois convaincre, et non les autres.

Jeremy s'écarta d'une poussée de mon bureau pour se rapprocher de nous.

— Je trouve ça un peu bizarre que des guerriers Sidhes parlent aussi librement en ta présence. Sans vouloir t'offenser, Kitto, mais tu es un Gobelin. Pour quelle raison se confieraient-ils à toi ?

— Ils ne se sont pas confiés à moi comme vous semblez le dire. Mais il arrive parfois qu'ils discutent comme si je n'existais pas. Comme vous venez juste de le faire.

Jeremy fronça les sourcils.

— Je m'adresse à toi, Kitto, et non pas comme si tu n'étais pas là.

Il releva les yeux pour nous regarder tous les deux.

— Mais vous parliez auparavant comme si j'étais une créature incapable de vous comprendre, comme un chien ou une chaise. Comme tous les autres.

Je posai les yeux sur lui en clignant des paupières, et fixai ce visage innocent. J'aurais voulu le nier, mais je retins ma langue tout en cogitant sur ce qu'il venait de dire. N'avait-il pas raison ? La conversation que je venais juste d'avoir avec Jeremy avait été privée, en quelque sorte. Kitto s'était simplement trouvé là. Je ne lui avais pas demandé son avis, ni son aide. Pour dire la vérité, je n'avais même pas pensé une seule seconde qu'il puisse être d'un quelconque secours. Je le considérais comme quelqu'un de qui s'occuper, un devoir, et non comme un ami, non pas véritablement comme une personne en soi.

Je poussai un soupir, éloignant ma main en la laissant retomber de côté, afin qu'il soit celui qui me touche, et que moi je sois celle qui évite son contact. Ses yeux s'écarquillèrent, désespérés, et il la rattrapa vivement, pour la reposer sur sa tête.

— De grâce, ne sois pas en colère contre moi ! De grâce !

— Je ne suis pas en colère, Kitto, mais je pense que tu as raison. Je te traite comme un animal de compagnie, et non comme un individu à part entière. Je ne ferais jamais asseoir pour les caresser l'un de mes hommes. Je me suis autorisé certaines libertés. J'en suis désolée.

Il se redressa sur les genoux.

— Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire. J'aime que tu me

touches. Cela me rassure. Cela seulement me rassure, ici, dans cet... endroit.

Son expression s'était faite hagarde, égarée.

Je tendis la tasse de thé à Jeremy, qui la déposa au bord du bureau. Puis je pris le visage de Kitto entre mes mains, l'obligeant à rediriger son regard vers le mien.

— Tu me dis que je te traite comme un chien, une chaise, et lorsque j'essaie de te considérer comme une personne à part entière, tu ne veux pas de cela non plus. Je ne comprends pas ce que tu attends de moi, Kitto.

Il posa ses mains chaudes contre les miennes, en appuyant fermement leurs paumes contre ses joues. Ses mains étaient si petites. C'était le seul homme que j'eus jamais rencontré ayant des mains plus petites que les miennes.

— Je veux que ce soit toujours toi qui me touches, Merry. Ne t'arrête surtout pas. Je m'en fiche que les gens parlent comme si je n'étais pas là. Cela me permet d'entendre certaines choses, et d'en apprendre d'autres.

— Kitto, l'appelai-je doucement.

Il me grimpa sur les genoux, comme un enfant, obligeant mes mains à l'enlacer pour l'empêcher d'en tomber. Ma main droite glissa sur la surface sans aspérités de ses écailles dorsales, le creux de ma main gauche épousant la courbure lisse sans poils de sa cuisse. Les Sidhes n'étaient pas dotés d'une abondante pilosité, et les Gobelins-Serpents en étaient complètement dénués. Ses origines métissées avaient fait le corps de Kitto lisse et parfait, comme s'il avait été épilé à la cire du cou aux orteils, ce qui accentuait son apparence de poupée et lui donnait perpétuellement l'allure d'un enfant. Il était le produit de la dernière guerre ayant opposé les Sidhes aux Gobelins, ce qui signifiait que Kitto était âgé d'un peu plus de deux mille ans. Je connaissais mon histoire, je connaissais la date, mais en le tenant ainsi dans mes bras comme s'il s'agissait d'un baigneur démesuré, il était difficile de vraiment y croire, voire quasiment impossible de concevoir que l'homme pelotonné sur mes genoux était né peu de temps avant la mort du Christ.

Doyle était encore plus âgé, ainsi que Frost. Rhys, sous un autre nom, qu'il persistait à ne pas divulguer, avait été vénéré en tant que divinité de la mort. Nicca, âgé seulement de quelques centaines d'années, était jeune en comparaison. Galen n'avait que soixante-dix ans de plus que moi ; ce qui, à la Cour, équivalait presque à avoir été élevé ensemble.

J'avais grandi en les voyant tous conserver la même apparence physique. Ils étaient immortels ; ce qui n'était pas mon cas. Certes, je vieillissais un peu plus lentement qu'un humain pure souche, mais pas

de beaucoup. À une ou deux décennies de retard de l'âge que j'aurais dû avoir. Vingt années supplémentaires, c'était super, mais cela ne durerait pas éternellement.

Je levai les yeux vers Jeremy en quête d'un indice : que faire avec le Gobelin ? Il écarta les mains.

— Ce n'est pas la peine de me regarder. Je n'ai jamais eu d'employé qui vienne me ramper sur les genoux en quête de caresses.

— Ce n'est pas exactement ce qu'il veut, lui dis-je. Il cherche seulement à être rassuré.

— Si tu connais toutes les réponses, Merry, alors pourquoi ne le rassures-tu pas ? s'enquit Jeremy.

— Par besoin d'un peu d'intimité, peut-être, lui dis-je.

Dès l'instant où j'en fis la requête, je sentis le corps de Kitto commencer à se détendre contre moi. Son bras se glissa sous la veste de mon tailleur, pour se recourber au niveau de mes reins. Ses genoux se desserrèrent suffisamment pour venir se caler en dessous de mon bras, faisant glisser vers le bas ma main posée sur sa cuisse, jusqu'à l'ourlet de son short. Comme Kitto ne voyait jamais les clients, il avait pris pour habitude de s'habiller tous les jours à la cool.

Jeremy remit de l'ordre dans sa cravate, puis lissa du plat de la main les pans de son veston. Des gestes de nervosité.

— Je vous laisse tranquilles tous les deux, bien que je pense que lorsque Doyle découvrira que tu es seule, exception faite de la présence de Kitto, il appliquera dare-dare.

— Nous n'avons pas besoin de beaucoup de temps, lui dis-je.

— Avec mes regrets les plus sincères, dit Jeremy.

Il ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à poursuivre son propos, puis avec un hochement de tête, il tira sur les manches de son veston, avant de se diriger d'un pas ferme et résolu vers la porte.

Lorsque celle-ci se fut refermée derrière lui, je baissai les yeux vers le Gobelin.

Nous n'allions pas nous adonner à ce que pensait si ostensiblement Jeremy. Je n'avais jamais eu de relations sexuelles avec Kitto, et n'avais pas l'intention de m'y mettre maintenant. J'avais dû offrir la chair en partage à l'un des Gobelins afin de sceller notre traité. Mais le partage de la chair peut avoir bon nombre de significations pour un Gobelin. Techniquement parlant, lorsque j'avais laissé Kitto me marquer d'une empreinte parfaite de sa dentition sur l'épaule, nous avions partagé la chair, et étions quittes. Mais ce qui aurait dû se présenter comme une cicatrice s'était estompé, avant de disparaître du tout au tout de la surface de mon épiderme. J'avais montré la trace de la morsure au Roi Kurag alors qu'elle était récente, et ni moi ni Kitto n'en avions mentionné la disparition. Sans la cicatrice, il n'y avait pas la moindre preuve que j'appartenais à Kitto.

La douleur causée par la morsure qu'il m'avait alors infligée s'était évanouie quelque part en plein ébat sexuel avec un autre, se perdant lorsque mon corps s'était lancé en avant, dans cet élan où le plaisir et la douleur se fondent l'un à l'autre. De but en blanc, sans préliminaires amoureux, se faire arracher un morceau de chair avec les dents fait sacrément mal.

Kitto était dans son bon droit, en accord avec la culture des Gobelins, de s'attendre à être rassuré par l'entremise du partage de la chair, quoi que cela signifîât pour nous autres. J'étais plutôt chanceuse avec mon petit Gobelin ; il m'était soumis et appréciait qu'il en soit ainsi. Mon père s'était assuré que j'assimile l'ensemble des cultures diversifiées qui composaient la Cour Unseelie, et je savais ce qu'était et n'était pas un véritable réconfort pour le monde de Kitto. Je dus jouer franc-jeu avec lui, sans tricher. Je soupçonnais fortement que Kurag serait perturbé de l'absence d'empreinte de Gobelin sur mon corps ; et pour encore ajouter l'insulte à la provocation, Kitto n'avait pas la moindre occasion de me baiser non plus. En conséquence, je m'efforçais prudemment de respecter toutes les autres règles et tabous culturels.

Je devais tout d'abord réconforter Kitto, puis poursuivre les affaires du jour. J'avais deux autres clients à voir avant que nous puissions sortir pour aller rendre visite à Maeve Reed, qui, par l'intermédiaire de Jeffery Maison, avait été plus qu'insistante que nous passions la voir l'après-midi même, et non pas en soirée. Si nous ne pouvions nous rendre au rendez-vous fixé, le lendemain en matinée serait ensuite le plus approprié.

Kitto se pelotonna contre moi, câlin, ses petites mains me pétrissant le dos et la taille. Comme un délicat rappel qu'il était encore là, en attente.

La porte s'ouvrit alors. Rhys hésita dans l'encadrement, nous fixant du regard. Un regain de colère, tel un éclair, circula en moi.

— Entre, Rhys, viens te joindre à nous.

L'intonation de ma voix était froide, distante, furieuse.

Il déclina de la tête.

— Je vais aller te chercher Doyle.

— Non, lui dis-je.

Il s'arrêta dans l'embrasure de la porte, puis me regarda finalement dans les yeux.

— Tu sais pourtant que je ne te partage pas avec le...

Il se retint juste à temps de prononcer le mot *Gobelin*, et termina sa phrase avec embarras :

— ...lui.

— Et si je te disais qu'à l'avenir, tu me partageras avec lui ?

— J'étais venu avec l'intention de m'excuser, Merry. Si j'avais

blessé Kitto, cela aurait pu compromettre le traité que tu as conclu avec les Gobelins. Je suis désolé de m'être mis en rogne.

— S'il s'était agi du premier incident, j'aurais accepté tes excuses. Mais ce ne l'est pas. Ce n'est pas loin du quinzième. Les mots ne suffisent plus à présent.

— Qu'attends-tu de moi, Merry ?

Il paraissait à nouveau en colère, menaçant.

— Distrains-moi pendant que je réconforte Kitto.

Il secoua la tête si violemment que ses boucles blanches voltigèrent en tous sens. Puis il grimaça, portant la main à son cou, où se trouvait un pansement. Apparemment, cela faisait encore mal. La blessure ne serait pas longue à guérir ; deux heures à peine y suffiraient.

— Je me suis juré de ne plus jamais me laisser effleurer la peau par celle d'un Gobelin, Merry. Tu le sais pourtant.

— C'est moi qu'il va toucher, Rhys, et non toi.

— Non, Merry, non !

— Alors fais tes valises et tire-toi !

Il écarquilla les yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire, c'est que je ne peux pas courir le risque que tu blesses Kitto et que tu foutes en l'air le traité avec les Gobelins.

— Je t'ai dit que j'étais désolé.

— Mais pas suffisamment pour accorder ton amitié à Kitto. Pas suffisamment pour te comporter comme un garde du corps au lieu d'un enfant gâté rempli de préjugés.

Il resta planté dans l'embrasure de la porte entrouverte, le regard fixé sur moi.

— Veux-tu dire que tu me fous dehors par préférence pour ce... Gobelin ?

Je hochai la tête.

— Mes ennemis sont ceux des Gobelins pendant encore trois mois. Ce qui a renforcé ma sécurité bien davantage qu'aucun de vous n'est parvenu à le faire. Personne ne veut prendre le risque de se confronter à l'ensemble des forces armées Gobelins. Le fait même que tu n'arrives pas à en percevoir l'importance Majeure au-delà de tes propres préjugés signifie que tu es trop imparfait pour demeurer mon garde du corps.

Je laissai courir ma main le long du bras de Kitto, lui appuyant plus fermement la tête contre mon épaule, obligeant ainsi Rhys à le regarder.

Une expression de rage à l'état pur se peignit sur son visage.

— Ce sont eux... dit-il en tendant un doigt accusateur vers Kitto, qui m'ont rendu imparfait !

Il arracha son cache-œil tout en s'avançant d'un pas raide dans la pièce.

— Ce sont eux qui m'ont fait ça !

Il gardait le doigt pointé sur Kitto tout en avançant dans notre direction.

— C'est lui qui a fait ça !

Kitto montra à nouveau le bout de son nez, le temps de dire :

— Jamais je ne t'ai fait de mal.

Les mains de Rhys tremblaient tandis qu'il serrait les poings. Il nous toisait, l'air menaçant, frémissant de rage, avec l'envie ostensible de frapper quelque chose, quelqu'un.

— Retiens-toi, Rhys, lui intimai-je calmement à voix basse.

Je craignais si j'élevais le ton de le faire disjoncter. Je ne voulais pas vraiment le perdre, mais je ne voulais pas non plus que Kitto en pâtisse.

J'entendis un bruit dans le fond, sans réussir à apercevoir l'encadrement de la porte dissimulée par la carrure de Rhys. La voix de Doyle se fit entendre, claire et profonde.

— Y aurait-il un problème ?

— Grâce à Rhys, je dois renouveler mes serments envers Kitto. Je lui ai donc dit qu'il devait me distraire pendant que nous nous y mettions.

— Je serais ravi de te divertir, Princesse, proposa Doyle.

— Oh ouais, tu es super au niveau préliminaires, du moment qu'il n'y a pas à poursuivre, et permets-moi de te dire que cela commence aussi sérieusement à me taper sur les nerfs, lui fis-je remarquer.

— Frost devrait être bientôt de retour de sa mission. Il a dit à la starlette qu'elle devra trouver quelqu'un d'autre pour la protéger de ses fans potentiels.

Nous échangeions encore ces propos de part et d'autre de la corpulence de Rhys.

— Je croyais que ce job temporaire de garde du corps confié à Frost devait au moins durer jusqu'à la fin de la semaine.

— J'ai pensé, après la tentative d'effraction de la nuit dernière, qu'il serait plus prudent qu'il vienne nous rejoindre. Je l'ai envoyé en reconnaissance à la résidence de Madame Reed.

— En reconnaissance ? dis-je, en accentuant la question.

— Après tout, elle est d'origine Sidhe, de la Cour Seelie, a été déesse par le passé, mais ne fait plus partie de l'une ou l'autre des deux Cours. Elle pourrait entretenir le sentiment qu'elle se trouve hors limites de nos lois. Je serais en effet un garde bien médiocre de te laisser entrer chez elle sans me poser de questions et sans un tant soit peu de préparation.

— Tu as donc transféré Frost du boulot qu'il faisait pour notre

agence pour lui confier une nouvelle mission, sans même consulter Jeremy, ou moi.

Silence.

— Je prends cela pour un oui, dis-je en regardant Rhys, les sourcils froncés. Écarte-toi, Rhys. La démonstration de force commence à un peu trop durer.

Rhys sembla quelque peu surpris, comme si j'étais supposée trembler comme une feuille. Bien évidemment, le spectacle n'était peut-être pas pour moi. Kitto était devenu blafard, semblant terrorisé.

— Dégage ! lançai-je à Rhys.

— Fais ce qu'ordonne la Princesse, ajouta Doyle.

Ce ne fut qu'à cet instant que Rhys s'écarta sur le côté, à contrecœur. Mon regard se porta en l'ignorant sur Doyle, debout dans l'encadrement de la porte.

— Rhys prendra part à mon divertissement pendant que Kitto se reconforte, sinon il peut faire ses valises et retourner dans l'Illinois.

Doyle sembla totalement frappé de stupeur. Une réaction pas si souvent détectable chez les Ténèbres de la Reine ; ce qui fut loin de me déplaire.

— Je pensais que tu appréciais vivement les attentions de Rhys.

— J'adore quand il partage mon lit, mais cela n'a que peu d'importance. S'il n'arrive pas à se maîtriser en présence de Kitto, il en arrivera un jour à péter les plombs et à lui faire du mal. Tu sais pourtant, Doyle, que Kurag ne souhaitait pas s'associer à moi par un traité. Il a essayé de se débiter dès le début. Je l'ai contraint à une alliance, mais si Kitto est blessé, ou pire encore, alors Kurag pourrait saisir ce prétexte pour le briser.

Je caressai la joue de Kitto, détournant l'attention qu'il avait portée sur Rhys et poursuivi :

— Et penses-tu vraiment que si Kurag doit nous envoyer un deuxième Gobelin, que celui-là sera d'aussi agréable compagnie ? Il s'agit de ma chair et de mon sang qui sont en jeu ici, et non pas la chair et le sang de Rhys, ni de toi.

— C'est relativement vrai, Princesse, dit Doyle. Mais si tu renvoies Rhys à la maison, notre Reine enverra un nouveau garde pour le remplacer. Et il y en a pas mal de moins plaisants que Rhys.

— Peu importe ! Que Rhys s'exécute, ou il est viré. J'en ai ma claque de son cinéma.

Doyle prit une inspiration si profonde que je pus voir sa poitrine se soulever puis s'affaisser de là où je me trouvais.

— Alors je resterais pour assurer la sécurité de tout le monde.

Rhys se tourna vers lui.

— Tu n'insinuerais pas par hasard que je dois le faire ?

— La Princesse Meredith NicEssus, exécutrice de la Main de

Chair, t'a donné un ordre direct. Si tu n'y obéis pas, la Princesse t'a déjà mentionné ce qu'en sera la pénalité.

Rhys s'avança vers Doyle, sa colère s'évanouissant.

— Tu me rejetterais pour ça ? Je suis l'un de tes meilleurs gardes.

— Je détesterais devoir te compter au nombre des dommages collatéraux dans cette bataille, dit Doyle, mais je ne peux m'opposer aux désirs de la Princesse.

— Ce n'est pourtant pas ce que tu disais la nuit dernière, lui rétorqua Rhys.

— Elle a raison, Rhys, tu as mis en péril notre alliance avec les Gobelins. Si tu n'arrives pas à contrôler ta fureur enragée à l'encontre de Kitto, tu représenteras alors un risque pour nous tous. Elle a raison de te faire te confronter à ta peur.

— Je n'ai pas peur de lui, dit Rhys en pointant le doigt une fois de plus.

Kitto se recroquevilla à nouveau contre moi, apeuré face à sa colère.

— Toute haine gratuite a pour origine la peur, dit Doyle. Les Gobelins t'ont fait du mal il y a de cela longtemps, et tu redoutes de retomber entre leurs mains. Haïs-les si tu veux, et crains-les, si tu ne peux t'en empêcher, mais ce sont nos alliés, et tu dois les traiter comme tels.

— Je n'aiderai pas ce... truc à plonger ses crocs dans une Princesse Unseelie.

— Si tu t'étais mieux comporté, dis-je, je n'aurais pas été obligée de répéter l'expérience de sitôt. Tu t'apprêtes à m'infliger de la souffrance, Rhys, et si je suis prête à l'endurer, le minimum que tu puisses faire est de contribuer à ce qu'elle ne soit pas trop déplaisante.

Rhys se dirigea vers la fenêtre, le regard perdu au-dehors, puis se mit à parler sans se retourner :

— Je ne suis pas sûr d'en être capable.

— Essaie simplement, lui dis-je, mais essaie vraiment. Tu ne peux pas te contenter de mettre un orteil dedans, puis de déclarer que l'eau est froide avant de filer à la maison. Tu dois t'accrocher. Si vraiment tu ne peux le supporter, nous en reparlerons, mais tout d'abord, tu dois essayer.

Il inclina la tête, appuyant le front contre la vitre, avant de la relever finalement en se redressant de toute sa taille, pour se retourner et nous faire face.

— Je ferais de mon mieux. Assure-toi seulement qu'il ne me touche pas.

Mon regard se posa sur le visage blafard et les yeux terrorisés du petit Gobelin.

— Rhys, cela m'afflige d'avoir à te l'annoncer, mais je crois que

Kitto ne désire pas plus que toi que vous vous touchiez.

Rhys acquiesça d'un léger signe de tête.

— Bon alors, d'accord, on s'y met. Les clients attendent, dit-il en parvenant à ébaucher un faible sourire. Des mystères à résoudre, des méchants à choper.

Je lui souris en retour.

— C'est ça ! Voilà comment il faut réagir !

Doyle referma la porte, puis s'adossa contre le battant.

— Je ne me mêlerai de rien, sauf en cas de danger.

Pour la première fois, Doyle me protégeait non pas d'une puissance venue de l'extérieur, mais de l'un de mes propres gardes. J'observai Rhys qui s'avavançait vers Kitto et moi. Le pansement sur son cou était quasiment aussi grand que la paume de ma main. Il était possible que Doyle ne reste dans les parages que pour me protéger ainsi que Kitto de Rhys ; et il se pouvait, se pouvait juste, qu'il restait là également pour protéger Rhys de moi.

Chapitre 5

Rhys déposa son trench-coat de soie sur mon bureau, et s'avança pour s'arrêter devant nous. Kitto se recroquevilla en boule sur mes genoux, les yeux levés vers Rhys, semblables à ceux des petits rongeurs regardant un chat. Comme si le félin ne pourrait les voir s'ils restaient suffisamment immobiles.

Le holster d'épaule de Rhys, d'une blancheur élégante, se détachait contre sa chemise boutonnée. La crosse du revolver semblait une imperfection de noirceur parmi tous ces tons blanc-beige.

— Rhys, donne ton flingue à Doyle, s'il te plaît.

Il jeta un regard furtif à Doyle, qui était retourné s'asseoir contre les baies vitrées.

— Je crois que tu rends le petit un peu nerveux, Rhys.

— Eh bien, comme c'est dommage, dit celui-ci d'une voix empreinte de cruauté.

Je lui lançai un regard furieux et ressentis les premiers émois du pouvoir. Je ne combattais ni la colère, ni la magie. Je laissai cette puissance m'emplir les yeux, sachant qu'il s'y animait un miroitement de couleurs et de lumière absentes de la pièce, à part sur mes iris.

— Fais gaffe, Rhys, sinon tu peux partir dès maintenant, sans l'option d'une deuxième chance.

De nouveau, je m'exprimais calmement à voix basse. Je retenais mes pouvoirs magiques comme s'il s'agissait de retenir ma respiration, de manière contrôlée. Sinon, je risquais de me mettre à hurler.

Mon expression dut transmettre le sérieux de mes propos, car il se retourna sans un autre mot pour s'avancer vers Doyle. Il tendit à l'homme sombre son revolver, la crosse en avant, puis il resta là debout pendant quelques secondes, les épaules redressées, les mains crispées en poings le long du corps. Donnant presque l'impression que sans ce revolver, il se sentait moins en sécurité. S'il avait été véritablement en danger de mort, j'aurais pu le comprendre, mais Kitto ne représentait pas pour Rhys ce genre de menace. Il n'avait donc pas besoin de son arme.

Il se retourna vers nous, la respiration entrecoupée, ce que je pouvais clairement discerner à plusieurs mètres de distance. Sa colère

s'était en partie dissipée, mais ce qui en restait correspondait à de la peur à peine voilée. Doyle était dans le vrai ; Rhys avait peur de Kitto, ou plutôt, des Gobelins. C'était pour lui une véritable phobie. Une phobie ancrée dans la réalité ; du type quasiment impossible à guérir.

Il s'arrêta à nouveau directement en face de nous, le regard fixé sur moi, une expression mal assurée sur le visage, où se trouvait une vulnérabilité latente qui m'incitait à lui dire : « Non, tu n'es pas obligé de le faire. » Mais cela aurait été un mensonge de ma part. Il devait impérativement le faire. Si on n'agissait pas dès maintenant, Rhys péterait les plombs une fois de trop, et Kitto en ferait les frais, ou pire encore. Nous ne pouvions nous permettre de perdre le traité. Et j'étais responsable de Kitto. Je ne savais jusqu'où mes devoirs iraient si Rhys en venait à le tuer lors d'une crise de panique. Je ne voulais pas être obligée d'ordonner l'exécution de quelqu'un que j'avais connu toute ma vie.

J'aurais souhaité pouvoir rassurer Rhys, lui dire que cela allait bien se passer, mais je me refusais à montrer toute faiblesse. Je me contentai donc de rester assise là, un Kitto particulièrement tendu sur les genoux, tout recroquevillé en boule, et sans piper mot.

— J'ai toujours quitté la pièce quand tu étais occupée avec... ça, euh... lui, dit Rhys. De quoi retourne-t-il à présent ?

J'en avais plus qu'assez, et brusquement, je ne me sentis plus du tout désolée pour lui. Je baissai les yeux vers Kitto.

— Je t'offre un peu de chair ou une lichette de sang ?

Un peu de chair, de l'argot gobelinesque, signifiait légers préliminaires. Une *lichette de sang* signifiait d'inciser à peine la peau, ou même seulement de lui infliger des égratignures superficielles. Il y avait toutes les chances que Kitto opterait pour quelque intervention de laquelle je n'aurais aucun besoin d'être distraite. J'avais progressivement enseigné à Kitto de nouveaux termes définissant les caresses et préliminaires, des définitions beaucoup moins stressantes pour ceux que cela concernait.

Il baissa les yeux, évitant de rencontrer quiconque du regard, et murmura :

— Un peu de chair.

— Marché conclu ! lui dis-je.

Rhys fronçait les sourcils.

— Qu'est-ce qui vient juste de se passer ?

Je relevai les yeux vers lui.

— On négocie toujours avec les Gobelins avant le sexe, Rhys. Sinon, on finit par être blessé.

Il me fit les gros yeux.

— J'ai été retenu prisonnier pendant toute une nuit. Sans la possibilité de négocier.

Je hochai la tête, laissant échapper un soupir. La plupart des Sidhes, Seelies ou Unseelies, connaissaient fort peu les autres cultures en dehors de la leur. Un genre de préjugé solidement ancré qui ne croyait en rien, excepté que la culture Sidhes valait la peine d'être connue.

— En fait, selon la loi des Gobelins, tu en avais la possibilité. S'ils t'avaient torturé, alors non, tu aurais simplement dû endurer ce qu'ils t'auraient fait subir, bien qu'en réalité, il y ait toujours une marge de manœuvre pour pouvoir négocier, et même sous la torture. Quant au sexe, cependant, une porte reste toujours ouverte à la négociation. C'est la coutume chez eux.

Le froncement de sourcils s'accrut. Cet œil unique semblait si confus, si empli de souffrance. Je remis sur ses pieds le petit Gobelin en le laissant glisser, puis me redressai de toute ma taille devant Rhys, plaçant Kitto quasiment entre nous. Pour une fois, Rhys ne sembla pas remarquer la grande proximité du Gobelin.

— Les Gobelins sont violents, et tu ne peux jamais en réchapper, mais tu peux en dicter les conditions, ce qui peut t'être fait et ce qui ne peut l'être.

Il leva lentement la main vers ses cicatrices, puis l'arrêta en suspens dans les airs, juste avant de les effleurer des doigts.

— Tu veux dire que...

Il ne termina pas sa phrase.

— Que tu aurais pu leur interdire de te défigurer à tout jamais, en effet.

Ma voix, en disant ces mots, s'était faite très, très douce. J'avais voulu le lui dire, et avais en partie redouté de le faire, depuis que j'avais appris quelques mois plus tôt dans quelles conditions il avait perdu son œil.

Il se tourna vers moi, l'air réellement horrifié. Je lui caressai les joues, me grandissant sur la pointe des pieds pour lui faire pencher la tête vers moi. Je déposai sur ses lèvres un délicat baiser, d'un effleurement imperceptible de ma bouche sur la sienne, puis je m'écartai, aussi haut que possible, jusqu'à ce que mon corps se retrouve complètement contre le sien, encadrant toujours son visage de mes mains en l'attirant plus près du mien. Je déposai un baiser tout aussi délicat sur sa cicatrice.

Il eut un brusque mouvement de recul, ce qui me fit chanceler. Seul le bras de Kitto m'encerclant la taille m'évita de tomber.

— Non, dit Rhys, non !

Je tendis les mains vers lui.

— Viens à moi, Rhys.

Mais il continuait à reculer. Doyle s'était déplacé derrière lui sans qu'aucun de nous ne le remarque. La retraite de Rhys fut interrompue

quand il se cogna contre son capitaine.

— Si tu manques à tes engagements envers elle, Rhys, tu devras alors retourner à la Féerie.

Il lança un rapide regard à Doyle, puis à moi.

— Je n'ai pas manqué à mes engagements, j'ai seulement... je ne savais pas.

— La plupart des Sidhes ignorent tout de la culture des Gobelins, lui dis-je. C'est l'une des raisons pour lesquelles les Gobelins sont des guerriers si redoutables, parce que personne ne les comprend. Nous aurions pu remporter les guerres contre eux des siècles plus tôt si quelqu'un s'était préoccupé de les étudier. Et je ne veux pas dire de les torturer. On n'apprend pas la culture d'un individu par la torture.

Doyle poussa Rhys dans notre direction, les mains posées sur ses épaules. Rhys ne semblait plus effrayé, plutôt abasourdi, comme si un fragment de son univers s'était détaché, le laissant suspendu les pieds dans le vide.

Doyle le poussa vers nous, et je lui effleurai doucement le visage. Rhys cligna de l'œil de saisissement, comme s'il en avait oublié jusqu'à ma présence.

— Tu n'es pas du tout amoché, Rhys, mais magnifique.

J'attirai son visage vers le mien, mais nos quinze centimètres de différence de taille contrecarrèrent mes intentions. Je pouvais l'embrasser sur la bouche, mais pas sur l'œil. Je me reculai sur la pointe des pieds, ce qui me permit de m'étirer pour m'adapter à la stature de Rhys. Le bras de Kitto qui m'enlaçait toujours la taille se retrouva à présent coincé entre nos corps, sous la pression de notre chair. Rhys ne se mit pas pour autant à hurler. Je décidai donc d'ignorer ce bras. Je devais finir ce que j'avais commencé.

Je parcourus lentement de baisers les contours de son visage, jusqu'à ce que mes lèvres effleurent les bords de la cicatrice. Il sursauta, et je pense que seules les mains de Doyle sur ses épaules l'empêchèrent de s'enfuir à toutes jambes. Il ferma son œil très fort, comme un condamné ne voulant pas voir la balle arriver. Je poursuivis mon parcours de baisers sur les cicatrices, jusqu'à ce que je sente la peau rugueuse sous mes lèvres se faire lisse. Je déposais un doux baiser sur l'orbite vide, là où l'autre œil magnifique aurait dû se trouver.

Il était si tendu sous mes mains, tremblant presque. J'embrassai plus intensément la zone de peau épaissie, laissant mes lèvres s'entrouvrir puis se refermer délicatement dessus. Rhys poussa un faible gémissement. Je passai alors la langue, très doucement, sur la cicatrice. Un autre gémissement imperceptible sortit de sa gorge, et ce n'en était pas un de douleur.

Ma langue glissait lentement, méticuleusement, sur la peau lisse.

Sa respiration se faisait par à coups, par halètements audibles. Ses poings serrés le long de son corps en tremblaient, mais pas de colère. Je parcourus la cicatrice de la langue et des lèvres jusqu'à ce que ses genoux cèdent, et ce fut Kitto qui le rattrapa par la taille, de justesse. Le petit homme le soutenait comme si son poids lui était insignifiant.

J'embrassai Rhys sur les lèvres, et il me rendit mon baiser comme s'il était en train de se noyer et que ma bouche lui offrait le souffle de vie. Nous nous sommes retrouvés agenouillés par terre avec Doyle debout au-dessus de nous, Kitto soutenant toujours Rhys par la taille.

Rhys m'enlaça en me serrant tout contre lui, suffisamment fort pour que, même avec le bras de Kitto coincé entre nous, je sentisse que Rhys avait une belle érection. Une boucle ou une sangle quelconque avait dû marquer d'un bleu la peau de Kitto, car il laissa échapper un petit cri.

Ce cri à peine audible fit se redresser Rhys en quête d'oxygène, le fit considérer les alentours, et lorsqu'il vit les bras du petit Gobelin qui lui enlaçaient la taille, il laissa échapper un son très similaire à un hurlement avant de faire des pieds et des mains pour décamper.

Je m'apprêtai à ouvrir la bouche pour dire que Rhys en avait suffisamment fait pour me satisfaire, quand Kitto parla le premier.

— Je me déclare satisfait.

Je le dévisageai fixement.

— Tu n'as encore rien obtenu pour toi-même.

Il secoua la tête, en clignant ses yeux bleus à s'y noyer.

— Je suis satisfait.

Il sembla prêt à ajouter quelque chose, puis parut y réfléchir à deux fois, pour finalement hocher à nouveau la tête.

Puis Rhys prit la parole :

— Tu n'as pas encore eu ta portion de chair.

— Non, en effet, dit le Gobelin, mais je suis dans mon bon droit d'y renoncer.

— Et pourquoi ferais-tu cela ? s'enquit Rhys, toujours accroupi, le visage comme fou, paniqué.

— Merry a besoin de tous ses gardes pour sa sécurité. Je ne permettrai pas qu'elle en perde un seul à cause de moi.

Rhys avait l'œil fixé sur lui.

— Tu renoncerais à ta portion de chair et de sang pour que je puisse rester ?

Kitto cligna des paupières avant de baisser les yeux.

— Oui.

— Te sentirais-tu par hasard désolé pour moi ? dit-il, les sourcils froncés, un infime soupçon de colère s'immisçant dans sa voix.

Kitto releva les yeux, visiblement surpris.

— Désolé pour toi, mais pourquoi ? Tu es beau et tu partages le

corps comme le lit de Merry. Tu as une chance de devenir roi. Les cicatrices que tu crois t'avoir enlaidi sont une marque d'une extrême beauté chez les Gobelins, ainsi qu'un signe de grande valeur, montrant que tu as survécu à une souffrance considérable, dit-il en hochant la tête. Tu es un guerrier Sidhe. Personne ne te malmène à part la Reine. Regarde-moi, guerrier, regarde-moi.

Il écarta ses petites mains et poursuivit :

— Je n'ai pas la moindre griffe, et bien peu de crocs. Je suis comme un humain parmi les Gobelins.

Pour la première fois, une certaine amertume était détectable dans la voix de Kitto. Une amertume due à des années d'abus, du fait d'appartenir à une culture où on attache beaucoup de prix à la violence et aux prouesses physiques, d'être piégé dans un corps relativement mou en fonction de leurs critères. Il était né victime parmi les Gobelins. Il tendait ces mains minuscules vers Rhys, et de la colère se reflétait sur ce petit visage aux traits délicats. De la colère, et une impuissance issue de la vérité. Kitto savait parfaitement ce qu'il était, et ce qu'il n'était pas. Parmi les Gobelins, il était le souffredouleur de chacun. Pas étonnant qu'il souhaitât rester à mes côtés, même dans une grande ville aussi terrifiante.

Chapitre 6

Demandez donc à la plupart, particulièrement aux touristes, où vivent les people richissimes en Californie du Sud, et ils vous répondront à Beverly Hills. Mais Holmby Hills est rempli de fric et de célébrités, et de propriétés... des propriétés protégées de hauts murs, bloquant la vue des envieux qui passent à côté en voiture en s'efforçant d'apercevoir ces riches célébrités. Holmby Hills n'est plus l'adresse prisée qu'elle fut à une certaine époque, ni le lieu de prédilection des jeunes étoiles montantes pour y établir résidence. Mais une chose n'a pas changé : ces murs d'enceinte et ces portails nécessitent de l'argent, beaucoup d'argent. En y réfléchissant, d'ailleurs, il était même possible que les people les plus récemment couronnés n'emménagent pas tant à Holmby Hills parce qu'ils ne peuvent se le permettre.

Un problème qui ne concernait pas Maeve Reed. Une star d'envergure, mais heureusement pour nous, pas au niveau des deux pour cent en tête de liste. Disons que s'il s'était agi de Julia Roberts, nous aurions dû échapper à ses hordes médiatiques en plus des miennes. Et une bande de paparazzis enragés était amplement suffisante dans une même journée.

Des moyens ne nécessitant pas l'usage de la magie existaient pour détourner l'attention des médias : par exemple, une camionnette blanche piquée de rouille qui restait inusitée au garage la plupart du temps. L'Agence Grey l'utilisait pour la surveillance lorsque notre véhicule habituel, celui impeccable que nous conduisions dans les beaux quartiers, se faisait trop remarquer. En revanche, s'il s'agissait d'un quartier à problèmes, nous prenions l'autre. Les journalistes avaient commencé à donner la chasse à notre belle camionnette chaque fois qu'elle était de sortie, suivant la théorie qu'elle pouvait dissimuler la Princesse et toute sa suite.

Ce qui nous laissait le vieux tacot, quand bien même il faisait tache dans le quartier de Holmby Hills.

L'une des vitres arrière était recouverte de carton retenu par du ruban adhésif. De la rouille paraît la peinture blanche comme autant de blessures. Carton comme rouille correspondaient à ces endroits où

étaient planquées les caméras et autres pièces d'équipement de surveillance. Des planques qui pouvaient même faire usage de viseurs en cas d'urgence.

Rhys était au volant. Nous autres cachés à l'arrière. Il avait enfoui son abondante chevelure blanche sous une casquette à visière, une fausse barbe et moustache d'excellente facture dissimulant son beau visage de gamin. La casquette et la pilosité postiche parvenaient même à dissimuler la plupart de ses cicatrices. Les gardes étant devenus presque aussi identifiables en photo que je l'étais moi-même, ce déguisement devait donc être efficace. Et Rhys adorait jouer au détective. Il s'était habillé comme pour tous les jours, donnant l'impression que tout ce bouleversement émotionnel n'avait été qu'un mauvais rêve.

Kitto se cachait littéralement sous mes jambes, à même le plancher. Doyle occupait l'un des sièges du fond, et Frost celui du milieu.

Assis côte à côte, les deux hommes faisaient presque la même taille, quoique, en position debout, Frost fasse cinq centimètres de plus. De carrure d'épaules un peu plus large, il était aussi légèrement plus corpulent. La différence n'était pas énorme, et pas de celle qu'on remarquait généralement lorsqu'ils étaient habillés, mais n'en constituait pas moins une différence. La Reine Andais les considérait quasiment comme les deux faces de la même pièce : ses Ténèbres et son Froid Mortel. Doyle avait un prénom indépendamment du surnom que lui avait attribué la Reine ; mais pas Frost^[1]. Il était simplement Frost, et rien d'autre.

Il était vêtu d'un pantalon de soirée gris anthracite assez long pour venir en recouvrir le dessus de ses mocassins de même couleur, cirés jusqu'à la brillance d'un miroir. Le col à bandes de sa chemise blanche à plastron plissé encerclait la ligne ferme et lisse de son cou. Son veston gris pâle dissimulait son holster d'épaule et un revolver calibre .44 plaqué nickel, si gros que je pouvais à peine le tenir d'une main, et encore moins tirer avec.

Sa chevelure, faisant penser à ces guirlandes de Noël argentées, était étirée en arrière, rassemblée en une queue-de-cheval compacte qui contribuait à accentuer son visage aux traits nettement ciselés, et quasiment trop beau à contempler. La queue de cheveux argent se répandait partiellement sur son épaule, et en grande partie par-dessus le dossier du siège arrière. Quelques mèches rebelles et brillantes s'éparpillèrent sur mon épaule et mon bras tandis qu'il faisait son rapport à Doyle. Je caressais ces cheveux merveilleusement doux qui par leur aspect métallique auraient dû être rêches, sentant en fait sous mes doigts leur douceur évoquant la toile d'araignée. Cette magnificence soyeuse s'était répandue sur mon corps nu. Il m'arrivait

de penser que la chevelure d'un homme devrait lui retomber au moins jusqu'aux genoux. Les Sidhes de la Haute Cour étaient très fiers de la leur, entre autres.

Ma hanche était appuyée contre la sienne. Difficile à éviter dans les confins rapprochés du siège. Et sa cuisse, sur toute sa longueur, pressait contre la mienne, ce qu'il aurait pu éviter.

J'avais relevé un pan de sa chevelure devant mes yeux, en en laissant retomber en cascade les longues mèches, ce qui m'offrait une perception du monde au travers de la dentelle de ses cheveux, lorsque Doyle dit :

— As-tu prêté l'oreille à ce que nous disions, Princesse Meredith ? J'eus un sursaut en lâchant les cheveux de Frost.

— Oui, j'étais tout ouïe.

Son expression révélait clairement qu'il n'en croyait pas un mot.

— Alors, répète ce dont il s'agissait, si tu en es capable.

J'aurais pu le rembarrer en lui disant que j'étais une Princesse et que je n'avais pas à répéter quoi que ce soit, mais cela aurait été une réaction puérile, et de plus, j'avais vraiment prêté l'oreille, du moins en partie.

— Frost a vu certains sbires de Kane et Hart derrière les murs. Ce qui signifie qu'ils effectuent quelque mission pour elle, en tant que gardes du corps ou pour une tâche requérant une aptitude psychique.

L'Agence Kane et Hart était la seule concurrente directe de l'Agence Grey à Los Angeles. Kane était médium et expert en arts martiaux, et les frères Hart deux des magiciens les plus puissants d'origine humaine que j'ai pu rencontrer. Leur agence effectuait davantage de missions en protection rapprochée que nous, dépassant même en nombre celles dont nous nous étions chargés, jusqu'à l'arrivée de mes gardes du corps.

Doyle me regarda.

— Ensuite ?

— Et ensuite quoi ? m'enquis-je.

Frost se mit à rire, une sonorité purement masculine exprimant mieux que des mots son contentement.

Je savais sans avoir à poser la question ce qui l'avait ravi. Il était content que je me sois trouvée à ce point distraite du simple fait de notre proximité. Je trouvais que Frost était le garde le plus distrayant avec lequel j'avais couché.

Il tourna vers moi ses yeux gris d'orage, le rire s'y reflétant encore. Ce qui adoucissait la perfection de son visage en accentuant son apparence humaine.

Je lui effleurai la joue du bout des doigts, de la plus légère des caresses. Le rire s'estompa lentement, cédant la place à un regard empreint de sérieux et rempli d'un contenu pesant et tendre de non-

aits, d'actes pas encore accomplis.

Je relevais la tête pour le fixer droit dans les yeux. Ils n'étaient pas tricolores comme les miens ou celui de Rhys, mais, bien évidemment, ils n'étaient pas « simplement » gris. Plutôt de la couleur des nuages un jour de pluie, et comme les nuages, de nuances changeantes et tourbillonnantes, non pas en fonction du vent mais de ses humeurs. Et d'un gris adouci évoquant le plastron d'une colombe, quand son visage se baissa vers le mien pour un baiser.

Mon poulx s'emballa, me coupant le souffle en me bloquant la gorge. Ses lèvres effleurèrent les miennes, y déposant un doux baiser qui frissonna contre ma chair. Après cet unique geste de tendresse, il se redressa en arrière, et nous nous sommes retrouvés les yeux dans les yeux, à peine à quelques centimètres l'un de l'autre. Puis ce fut le moment de la révélation. Nous couchions ensemble depuis trois mois. Il avait assuré ma sécurité. Je l'avais introduit au ^{xxi}^e siècle. J'avais pu voir le Frost solennel réapprendre à sourire et à rire. Nous avions partagé une centaine de moments intimes, des dizaines de plaisanteries, un millier de nouvelles découvertes au sujet du vaste monde, et rien de tout ceci n'avait suffi pour nous faire basculer, lui comme moi, par-dessus bord. Et soudainement, par l'intermédiaire d'une expression furtive se reflétant dans ses yeux et d'un doux baiser, c'était comme si les sentiments que j'éprouvais pour lui avaient atteint un paroxysme phénoménal, comme si cet instant n'avait attendu que ce dernier contact physique, ce dernier regard insistant, pour que je comprenne enfin. J'étais amoureuse de Frost, et au vu de son expression de surprise, alors qu'il baissait les yeux vers moi, je pensai qu'il le ressentait également.

La voix tranchante de Doyle brisa cet instant, nous faisant sursauter tous les deux.

— Ce que tu n'as pas entendu, Meredith, est que le domaine de Maeve Reed est sous protection magique. Protégé magiquement comme seule une déesse ayant vécu sur le même bout de terrain depuis plus de quarante ans pourrait en invoquer le sortilège.

Les yeux dans les yeux avec Frost, je clignai des paupières, essayant de mettre en route mes neurones pour prêter attention à ce que me racontait Doyle, et pour m'efforcer d'y porter un quelconque intérêt. Je l'avais entendu, mais étais loin d'être sûre de m'en préoccuper, du moins pour le moment.

Si Frost et moi nous étions trouvés seuls, nous en aurions discuté. Mais ce n'était pas le cas, et être réellement amoureux l'un de l'autre n'y changeait pas grand-chose. Je veux dire par là que cela changeait tout, tout en ne changeant rien. Aimer quelqu'un vous transforme, mais la royauté se marie rarement par amour. Nous nous marions pour renforcer des traités, faire cesser ou prévenir des conflits armés,

ou forger de nouvelles alliances. Dans le cas des Sidhes, nous nous marions pour procréer. Je couchais depuis plus de trois mois avec Rhys, Nicca et Frost, mais n'étais toujours pas enceinte. À moins que l'un d'eux ne parvienne à me faire un enfant, je ne serais pas autorisée à l'épouser. Trois mois s'étaient seulement écoulés, et il fallait généralement un an au moins pour qu'une Sidhe puisse concevoir. Cela ne m'avait pas inquiétée, du moins jusqu'à présent. Et je ne me souciais pas de ne pas être tombée enceinte, ni que cela pouvait signifier que je perdrais Frost. Au moment même où cette pensée prenait fin, je savais que je ne pouvais me permettre ce genre de cogitation.

Je devrais me donner à l'homme dont la semence me serait féconde. Mon cœur, quant à lui, pourrait aller où bon lui semble, alors que mon corps ne m'appartiendrait plus. Si Cel devenait Roi, il aurait le pouvoir de vie et de mort sur toute la Cour, et devrait me tuer, ainsi que toute personne qu'il percevrait comme une menace à l'encontre de son pouvoir absolu. Frost et Doyle n'y survivraient assurément pas. Je n'étais pas aussi sûre du sort qui serait réservé à Rhys ou Nicca. Cel ne semblait pas si effrayé de leur pouvoir ; il leur accorderait peut-être de vivre. Ou peut-être pas.

Je m'écartais de Frost, dubitative.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Meredith ? s'enquit-il.

Il m'attrapa la main au moment même où je l'éloignais de sa joue, la retenant dans la sienne, presque douloureusement, comme s'il avait perçu certaines de mes pensées sur mon visage.

Si je ne pouvais pas parler d'amour devant les autres, je ne pouvais assurément parler devant eux du prix à payer pour être Princesse. Je devais tomber enceinte. Je devais coûte que coûte devenir la prochaine reine régnant sur la Cour Unseelie, sinon nous étions tous cuits.

— Princesse, m'appela Doyle doucement.

Mon regard rencontra par-dessus l'épaule de Frost les yeux sombres de Doyle. Et quelque chose dans ces yeux-là disait que, lui, tout du moins, avait suivi le fil de mes pensées. Ce qui voulait dire qu'il avait également perçu les tendres sentiments que je portais à Frost. Je n'aimais pas trop l'idée d'être aussi transparente. L'amour, comme la souffrance, devrait appartenir au domaine privé, à moins que vous ne souhaitiez le partager.

— Oui, Doyle, lui répondis-je d'une voix qui sonnait rauque, comme si j'avais besoin de m'éclaircir la gorge.

— Des champs de force protecteurs d'une telle puissance empêchent les Feys de percevoir l'étendue de magie qui sature l'intérieur de la propriété. Frost a effectué une reconnaissance des lieux aussi méticuleuse que possible, mais la puissance de ces

protections signifie que nous ignorons quelles surprises occultes nous attendent peut-être entre les murs d'enceinte de la propriété de madame Reed.

Il relatait des faits somme toute anodins, mais d'une voix contenant encore un certain soupçon de douceur. Chez n'importe qui d'autre, j'aurais juré que c'était de la commisération.

— Es-tu en train d'insinuer que nous ne devrions pas y pénétrer ? lui demandai-je.

Je retirai ma main de la poigne de Frost.

— Non, mais je dois reconnaître que je trouve son désir de te rencontrer, ainsi que nous tous, plutôt intrigant.

La camionnette pila devant un haut portail. Rhys se retourna sur son siège tout autant que le lui permettait sa ceinture de sécurité.

— Je vote pour que nous rentrions à la maison. Si le Roi Taranis découvre que nous lui avons adressé la parole, cela va l'énerver. Que pourrions-nous possiblement apprendre qui en vaudrait le risque ?

— Les conditions de son bannissement sont demeurées très mystérieuses, dit Doyle.

— En effet, ajouta Frost.

Il se laissa glisser en arrière sur son siège, les yeux perdus au loin, comme s'il faisait un retour sur lui-même en s'éloignant de moi. Je m'étais écartée, et Frost n'avait pas apprécié.

— La rumeur a couru qu'elle deviendrait la prochaine Reine des Seelies, et soudainement, elle fut bannie.

Il écarta sa jambe de la mienne, établissant ainsi entre nous une distance physique. J'observai son visage, qui se faisait froid et se durcissait en exprimant une certaine arrogance, ce vieux masque qu'il avait porté à la Cour toutes ces années durant, et que je ne pouvais supporter. Je lui pris la main. Il me regarda, les sourcils froncés, ostensiblement surpris. Je portai les jointures de ses doigts à mes lèvres pour les embrasser, l'une après l'autre, jusqu'à ce que son souffle se retrouve pris dans sa gorge. Pour la seconde fois dans la journée, mes yeux se remplissaient de larmes. Je tentai de les maintenir très écarquillés, le regard fixe, et parvins à ne pas éclater en sanglots.

Frost souriait à nouveau, visiblement soulagé. J'étais ravie qu'il ait recouvré sa bonne humeur. Ne devrait-on toujours souhaiter le bonheur de ceux qu'on aime ? Rhys nous regardait, une expression neutre sur le visage. Il avait eu son tour la nuit dernière, et cette nuit serait celle de Frost. Ce qui ne lui posait d'ailleurs aucun problème particulier.

Doyle capta mon regard, et son expression était loin d'être neutre, plutôt inquiète. Kitto avait levé les yeux vers nous, nous regardant fixement, assis à même le plancher, et je ne parvenais à rien décrypter

sur son visage. Malgré qu'en apparence il semblât tellement Sidhe, il était autre, et à certains moments, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait penser ou ressentir. Frost me tenait la main et semblait s'en contenter. Heureux que je ne me sois pas détournée de lui. Seul Doyle parmi eux tous semblait avoir précisément pigé ce que je ressentais et pensais.

— Connaître la raison de son exil est-il si important ? demanda Rhys.

— Peut-être pas du tout, répondit Doyle, ou peut-être considérablement. Nous n'en saurons rien à moins de nous en enquérir.

Je lui fis un clin d'œil.

— Nous en enquérir, ainsi directement, sans la moindre invitation d'aller fouiner sur un sujet de caractère aussi privé ?

Il hocha la tête.

— Tu es Sidhe, et en partie humaine. Tu peux poser les questions que nous, nous ne pouvons pas, Meredith.

— J'ai de bien meilleures manières que d'aller lâcher par mégarde une question aussi personnelle, lui dis-je.

— Nous le savons pertinemment. Cependant, Maeve Reed l'ignore.

Je le fixai des yeux. Les doigts de Frost passaient en va-et-vient sur les jointures de ma main, encore et encore.

— Es-tu en train d'insinuer que je devrais jouer les innocentes ?

— J'essaie seulement de dire que nous devrions utiliser toutes les armes de notre arsenal. Tes origines métissées pourraient aujourd'hui se révéler un avantage déterminant.

— Cela s'apparenterait quasiment à un mensonge, Doyle, lui rétorquai-je.

— Quasiment, concéda-t-il, son petit sourire tout personnel lui recourbant les lèvres. Les Sidhes ne mentent jamais, Meredith. Néanmoins, déguiser la vérité est chez nous depuis des lustres un passe-temps des plus honorables.

— J'en ai tout à fait conscience, lui dis-je sur un ton contenant suffisamment de sarcasme pour en remplir la camionnette.

Son sourire resplendit soudainement dans la noirceur de son visage.

— Comme nous tous, Princesse, comme nous tous.

— Je ne crois pas que cela en vaille le risque, répéta Rhys.

Je hochai la tête.

— N'avons-nous pas déjà eu cette conversation, Rhys ? Je pense que cela, bien au contraire, en vaut la chandelle. Et toi, qu'en penses-tu ? dis-je en levant les yeux vers Frost.

Il se tourna vers Doyle.

— Qu'en penses-tu ? Je ne risquerai pour rien au monde la vie de Meredith, mais nous avons sérieusement besoin d'alliés, et une Sidhe qui a été bannie de la Féerie depuis un siècle souhaiterait peut-être risquer gros pour pouvoir y retourner.

— Tu sembles croire que Maeve serait prête à aider Meredith à accéder au trône, souigna Doyle.

— Si Meredith devient reine, elle pourrait alors offrir à Maeve un billet de retour à la Féerie. Je ne pense pas que Taranis risquerait une guerre totale pour le retour d'une exilée.

— Penses-tu sérieusement qu'un membre de la royauté de la Cour Seelie souhaiterait se présenter à la Cour Unseelie ? demandai-je.

Frost baissa les yeux vers moi.

— Quels que soient les préjugés qu'ait pu entretenir Maeve Reed à l'encontre des Unseelies, elle n'a eu aucun contact tactile avec les Feys depuis un siècle.

Il porta ma main à ses lèvres, pour m'embrasser le bout des doigts, soufflant le long de chacun avant de me caresser. Ce qui me fit courir des frissons partout sur la peau. Quand il se mit à parler, sa bouche l'effleura tout juste.

— Je sais ce que c'est que de désirer le contact physique d'un autre Sidhe et d'être rejeté. J'avais au moins la Cour et le reste de la Féerie pour me reconforter. J'ose à peine imaginer sa solitude toutes ces années.

Le reste de ses paroles se perdit dans un murmure, ses yeux se nimbant du gris dense d'un nuage chargé de pluie.

Je parvins à me détourner de lui pour regarder Doyle, au prix d'un effort surhumain.

— Penses-tu qu'il a raison ? Crois-tu qu'elle est à la recherche d'un moyen pour revenir à la Féerie ?

Il haussa les épaules, ce qui fit crisser sa veste de cuir.

— Qui peut le dire ? Mais je sais qu'après un siècle d'isolement, ce serait assurément ce que moi, je ferais.

J'acquiesçai.

— Très bien, alors, nous sommes bien d'accord. Nous y allons.

— Nous ne sommes pas tous d'accord là-dessus, protesta Rhys. J'y vais contre mon gré.

— Comme tu veux ! Conteste tant que tu veux, mais tu es en minorité.

— Si cette expédition tourne pour nous au vinaigre une fois là-dedans, je n'aurais plus qu'à vous rappeler que je vous avais bien prévenus.

J'opinaï du chef.

— Si nous vivons suffisamment longtemps pour que tu puisses le faire, ne te gêne surtout pas, fais-toi plaisir.

— Ô douce Déesse, si nous mourons aussi rapidement, je n'aurais plus qu'à revenir te hanter.

— S'il y a quelque chose là-dedans qui puisse te tuer, Rhys, je mourrai bien avant toi.

Il me fit une moue contrariée ; je pouvais le voir malgré sa fausse barbe.

— Cela n'a rien de rassurant, Merry, cela ne l'est absolument pas.

Puis il se retourna pour faire face aux gigantesques portails, et se pencha à l'extérieur par sa vitre baissée pour appuyer sur le bouton de l'interphone et annoncer notre arrivée. J'aurais pu parier que Conchenn, Déesse de la Beauté et du Charisme, savait déjà que nous étions là, ayant eu quarante années pour ensorceler à fond cet endroit.

Chapitre 7

Ethan Kane n'était pas aussi grand qu'il en avait l'air. En vérité, il était presque de la même taille que Rhys, tout en semblant néanmoins plus grand, comme s'il occupait davantage d'espace, d'une manière n'ayant rien à voir avec sa stature réelle. Ses cheveux courts châtain foncé semblaient presque noirs. Il portait des lunettes sans monture qui, de ce fait, semblaient quasi invisibles. Ethan aurait dû être un beau mec. Avec une belle carrure d'épaules, un corps d'athlète, une mâchoire virile et une profonde fossette au menton. Ses yeux couleur noisette cachés par ses lunettes étaient frangés de longs cils. Ses vêtements étaient impeccablement taillés sur mesure, afin qu'il puisse s'intégrer sans faire tache à l'entourage des célébrités qu'il côtoyait habituellement. Tout concourait en sa faveur, à part sa personnalité. Il avait toujours l'air réprobateur ; une expression perpétuellement revêche qui gâchait tout son charme.

Les pieds largement écartés, bien ancrés, se tenant le poignet d'une main, il nous toisait, les sourcils froncés, planté juste devant les immenses doubles portes de la demeure de Maeve Reed. Quant à nous, nous nous trouvions en bas des marches de marbre qui y accédaient. Les hommes d'Ethan étaient postés le long de la grande courbe que composaient les colonnes blanches soutenant la toiture du porche peu profond, par ailleurs immense et imposant, mais où il n'y avait pas la moindre place pour sortir des chaises et apprécier un thé glacé lors des chaudes nuits d'été. Il s'agissait d'un porche ornemental dont on ne pouvait profiter.

Quatre hommes, évidemment du genre employés pour leur musculature, étaient postés sur les marches qui nous séparaient d'Ethan, et de la porte. Je reconnus l'un d'eux : Max Corbin, la cinquantaine, qui avait été garde du corps à Hollywood pendant la majeure partie de sa carrière. Il approchait timidement, à deux trois centimètres près, des un mètre quatre-vingts, et était bâti comme une armoire, tout en angles, en carrés, y compris ces gigantesques mains toutes en articulations. Ses cheveux gris présentaient une coupe longue virile, ce qui lui donnait du style et un avantage certain, sauf que Max arborait la même depuis quarante ans. Son nez, sérieusement

brisé en maintes occasions, était à présent tout de travers et juste un peu écrasé. Il aurait probablement pu négocier son costume de marque pour se le faire retaper, mais Max pensait que ça lui donnait l'air d'un dur. Et en effet, on ne pouvait le nier.

— Salut Max, lui lançai-je.

Il me salua d'un signe de tête.

— Mademoiselle Gentry, ou devrais-je plutôt dire, Princesse Meredith ?

— Mademoiselle Gentry fera l'affaire.

Il esquaissa un rapide sourire où on décelait de l'humour, avant que la voix d'Ethan ne retentisse entre nous, et Max adopta à nouveau le regard vide typique du garde du corps. Ce regard fixe disant : « Nous n'avons rien vu ni ne nous souviendrons de quoi que ce soit, tout en n'en ayant pas raté une miette et réagi en un clin d'œil. Vos secrets seront bien gardés avec nous, ainsi que votre corps. » Les gardes du corps se retrouvent au chômage à Hollywood s'ils se font une réputation de cafarder à la presse, ou à qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

— Que nous vaut votre visite, Meredith ?

Ethan et moi ne nous connaissions pas suffisamment pour qu'il m'apostrophe ainsi par mon prénom, mais cela serait toléré, parce que j'allais m'adresser à lui de la même façon.

— Nous sommes ici sur invitation de madame Reed, Ethan. Et vous-même, que faites-vous ici ?

Il clignait des yeux en me regardant, le moindre fléchissement de ses épaules trahissant que quelque chose le turlupinait, ou que son holster d'épaule était mal ajusté.

— Nous sommes les gardes du corps de madame Reed.

J'acquiesçai avec un sourire.

— J'ai bien saisi cela. Vous ne devez pas occuper cette fonction depuis bien longtemps.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Je perçus que mon sourire s'épanouissait encore davantage.

— Vous avez posté ici la plupart de vos costauds. Si Kane et Hart avaient rempli leur carnet de commandes, nous aurions davantage d'affaires à traiter.

Le froncement de sourcils s'accrut.

— J'ai bien plus que quatre employés, Meredith, et vous le savez, dit-il en prononçant mon prénom comme s'il s'était agi d'un gros mot.

J'opinai du chef. En effet, je le savais.

— Pourrais-je connaître la raison pour laquelle vous nous retenez ici, Ethan ? Madame Reed semblait plus que désireuse que nous la rencontrions dans la journée. Pas ce soir, mais en plein jour.

Je levai les yeux vers le soleil qui déclinait à l'arrière d'un

bosquet d'eucalyptus à proximité du mur d'enceinte s'étirant au loin en une courbure, puis je poursuivis :

— C'est la fin de l'après-midi, Ethan. Si vous nous retenez plus longtemps, il fera nuit.

Quelle exagération ; il nous restait plusieurs heures de clarté, mais j'en avais marre de poireauter.

— Annoncez ce qui vous amène, et alors peut-être nous vous laisserons entrer, me rétorqua Ethan.

Je poussai un soupir. Je m'apprêtais à me montrer brusque même pour un humain ; ce qui dépassait absolument les bornes pour un Fey, mais tout simplement, je m'en fichais. J'aurais préféré pouvoir me retirer en quelque lieu tranquille pour y réfléchir calmement. Frost était debout derrière moi, à proximité, décalé sur le côté, et Doyle se tenait à l'opposé, tel son reflet dans un miroir, si bien qu'en quelque sorte, ils se retrouvaient ostensiblement placés en vis-à-vis des gardes du corps postés sur les marches. Rhys faisait quasiment face à Max, lui souriant de toutes ses dents, Max étant presque autant fan d'Humphrey Bogart que lui. Ayant passé un long après-midi coincés en compagnie l'un de l'autre sur une mission de protection rapprochée de longue haleine, pour des clients différents, négociants en fadaises du genre film noir, ils étaient depuis devenus amis.

Kitto ne faisait pas face au dernier garde du corps, se tenant juste derrière moi, donnant l'impression de se cacher. Il semblait curieusement hors contexte dans son mini-short, son pull sans manches et ses Nike pointure enfant. Il avait mis des lunettes noires enveloppantes, mais indépendamment de cet accessoire, il aurait pu passer pour le neveu de l'un d'entre nous. Du genre qui n'est généralement pas vraiment un neveu mais plutôt un gigolo. Kitto parvenait toujours à donner l'impression qu'il était servile, le joujou de quelqu'un, ou une victime. Je n'avais aucune idée de la manière dont il avait pu survivre parmi les Gobelins.

Je considérai chacun et son vis-à-vis, Ethan debout sur les marches, évoquant un Napoléon un chouïa plus grand. Puis je hochai la tête.

— Ethan, vous souhaitez savoir la raison pour laquelle madame Reed nous a appelés, alors qu'elle vous a déjà employés. Et vous vous demandez si vous allez tous être remplacés.

Il tenta de protester, mais je poursuivis :

— Ethan, s'il vous plaît, économisez vos forces pour quelqu'un qui s'en soucie. Je vais vous épargner tous ces petits jeux de pouvoir. Madame Reed ne nous a pas dit précisément pourquoi elle souhaitait que nous lui rendions visite, mais elle voulait me parler en personne, et non pas devant mes gardes. De ce fait, je pense qu'aucun de nous ne court de risque, en présumant qu'elle n'a aucune intention de nous

refiler la fonction de gardes du corps.

Si ses sourcils avaient pu se froncer encore davantage, on aurait eu l'impression qu'il aurait pu se faire mal au front.

— Nous n'effectuons pas uniquement une mission de protection rapprochée, Meredith. Nous sommes également détectives. Pourquoi a-t-elle requis vos services ?

La partie manquante de sa question, *alors qu'elle nous a, nous*, resta comme en suspens. Je haussai les épaules.

— Je l'ignore, Ethan, absolument. Mais si vous nous laissez entrer, nous pourrions le découvrir ensemble.

Les rides de perplexité sur son front s'estompèrent lentement, pour céder la place à un visage comme rajeuni, quoique toujours perplexe.

— C'est presque... gentil de votre part, Meredith.

Puis il se montra suspicieux, comme s'il se demandait ce que je mijotais.

— Je peux me montrer très gentille quand on m'en laisse le loisir, Ethan.

Max se mit à chuchoter afin qu'Ethan ne puisse l'entendre :

— Se montrer très gentille, vraiment ?

Ce fut Rhys qui répondit, également à voix basse :

— Très, très gentille.

Ces deux-là partageaient un de ces rires typiquement masculins auxquels les femmes ne semblent jamais être conviées, mais dont elles sont invariablement les cibles.

— Qu'est-ce qui est si drôle que ça ? s'enquit Ethan, son expression revêche de retour à sa place habituelle, la voix aussi cinglante qu'un coup de fouet.

Max secoua la tête, comme s'il ne faisait aucune confiance aux propos qu'il aurait pu laisser échapper. Ce fut Rhys qui répondit :

— On passe juste le temps, monsieur Kane.

— Nous ne sommes pas payés pour passer le temps, mais pour assurer la sécurité de nos clients, dit-il en lançant un regard à la ronde qui nous engloba tous, en quelque sorte. Nous serions des gardes du corps bien pathétiques si nous vous laissions tous entrer, et plus particulièrement avec des armes.

Je secouai la tête.

— Vous savez pourtant que Doyle ne me laisserait aller nulle part sans gardes du corps, et vous savez aussi qu'ils ne se départiront jamais de leurs armes.

Il eut un sourire déplaisant.

— Alors vous n'entrerez pas.

Debout dans l'allée au sol dur, juchée sur des talons de sept centimètres, sous un soleil implacable qui commençait à faire perler la

sueur sur ma peau, je ne voulais simplement pas tout foutre en l'air. Je pris probablement la décision la moins professionnelle de ma vie. Je me mis à hurler à pleins poumons :

— Maeve Reed, Maeve Reed, venez jouer avec nous ! C'est la Princesse Meredith et sa suite !

Puis je réitérai en m'époumonant sur la première partie :

— Maeve Reed, Maeve Reed, venez jouer avec nous !

Ethan tenta de me faire taire plus d'une fois en hurlant plus fort, mais j'avais suivi un entraînement vocal, des années d'oraison publique, et je fus la plus bruyante des deux. Les hommes d'Ethan ne savaient quelle attitude adopter. Je ne faisais de mal à personne, me contentant juste de m'époumoner. Cinq minutes de confusion s'ensuivirent avant qu'une jeune femme n'ouvre la porte. Marie, l'assistante personnelle de madame Reed. Souhaiterions-nous entrer ? En effet, pas de refus. Il fallut dix minutes supplémentaires pour nous faire passer la porte, Ethan insistant pour réquisitionner nos armes. Ce qui nécessita, avant qu'il ne renonce à son projet, l'intervention de Marie, qui lui notifia à mots couverts qu'en cas de contrordre, madame Reed les congédierait tous sans exception.

Max et Rhys riaient tellement à gorge déployée que nous avons dû les laisser dehors à leur hilarité, accrochés qu'ils étaient l'un à l'autre comme un couple de poivrots. Il y en avait certains qui savaient au moins comment prendre du bon temps.

Chapitre 8

Le salon de Maeve Reed excédait la superficie totale de mon appartement. Un tapis blanc cassé s'étendait, telle une mer vanille, jusqu'en bas des marches aboutissant à cet espace encaissé ; ainsi qu'à une cheminée suffisamment grande pour y rôtir des éléphants, dont le manteau seul occupait en majeure partie un mur en stuc d'une pure blancheur, ponctué de briques rouges et brun clair. Devant était disposé en courbe un gigantesque sofa blanc modulable, semblant pouvoir accueillir jusqu'à vingt personnes, où étaient ingénieusement jetés de-ci de-là des coussins marron clair, dorés et blancs. Des fauteuils blancs entouraient une table basse en bois clair, où était posé un échiquier aux pièces démesurées. Un lampadaire Tiffany projetait des touches colorées dans toute la pièce, à l'harmonie sinon monochrome, auxquelles faisait écho un tableau accroché sur l'un des côtés de la cheminée.

Un deuxième groupe de fauteuils blancs et de coussins destinés à la conversation étaient disposés dans la zone surélevée du salon, à l'opposé de l'entrée. Un énorme sapin de Noël blanc était planté au milieu des sièges, recouvert de guirlandes lumineuses blanches et de décorations dorées et argentées qui étaient censées animer la pièce, mais sans y parvenir. Cet arbre était simplement un autre ornement dénué de vie comme d'âme. Une table avait été poussée sur le côté pour lui ménager de la place, présentant ce qui ressemblait à de la citronnade et à du thé glacé contenus dans de hauts pichets. D'autres tableaux étaient accrochés ici et là, la plupart assortis à l'harmonie colorée de la lampe. Ce salon indiquait l'intervention ostensible d'un décorateur, probablement sans rien révéler au sujet de Maeve Reed, à part qu'elle roulait sur l'or et pouvait se permettre de confier à d'autres la décoration de son petit intérieur. Lorsqu'il n'y a pas un seul objet mal assorti dans une pièce, jusqu'à la dernière ampoule d'une guirlande lumineuse dans un arbre de Noël, cela n'a rien de réel. C'est simplement pour l'effet.

Marie était grande et mince, vêtue d'un tailleur-pantalon en satin blanc nacré qui n'allait pas à son teint mat ni à ses cheveux châains coupés court. Dans ses bottes à talons hauts, elle faisait légèrement

plus d'un mètre quatre-vingts, une grande tige tout sourires d'une vingtaine d'années.

— Madame Reed viendra nous rejoindre dans un instant. Puis-je vous proposer des rafraîchissements ? s'enquit-elle en se dirigeant vers la table où étaient disposés thé et citronnade.

Il est vrai que cela aurait été sympa, mais il existait une règle stipulant de n'accepter aucune nourriture ou boisson d'un compatriote fey, jusqu'à ce que vous soyez sûr qu'il n'entretienne aucune mauvaise intention à votre encontre. Ce n'était pas d'un empoisonnement dont il fallait s'inquiéter, mais plutôt d'un envoûtement, d'une petite potion discrètement mélangée avec les citrons.

— Merci... Marie. C'est bien votre prénom, n'est-ce pas ? Nous n'avons besoin de rien, lui répondis-je.

Elle acquiesça en souriant.

— Alors prenez un siège, je vous prie. Mettez-vous à votre aise. Je vais annoncer à madame Reed votre arrivée.

Elle descendit élégamment les marches à grandes enjambées, puis traversa la pièce pour se diriger vers l'ouverture au fond menant à un hall blanc, qui disparaissait quelque part au plus profond de la maison.

Je jetai un regard furtif à Ethan et à ses deux musclés. Il avait laissé l'un de ses hommes dehors avec Max et Rhys. Marie ne leur avait pas proposé de rafraîchissements, car, selon mes déductions, on n'était pas dans l'obligation de recevoir le petit personnel sous contrat temporaire. Ce qui soulevait la question, si nous n'allions pas être employés comme main-d'œuvre, alors quelle serait notre fonction ? Maeve Reed voulait-elle simplement recevoir la visite d'autres Sidhes de la Haute Cour ? Prendrait-elle le risque de briser un siècle de proscription dans le simple but de tailler la bavette ? Je ne le pensais pas, mais j'avais pu voir certains membres de la royauté issus des Hautes Cours agir de manière bien plus stupide pour moins de raisons que cela.

Je descendis les marches en direction du grand sofa modulable, Kitto me suivant comme mon ombre, puis considérai les hommes du regard.

— Allons, les gars, asseyons-nous tous et prétendons que nous nous aimons les uns les autres.

J'avancai d'environ deux mètres à partir de l'extrémité de la banquette pour m'asseoir, après avoir réarrangé les coussins marron clair et dorés, et défroissé ma jupe tout en la réajustant.

Kitto se pelotonna à mes pieds, et pourtant, seule la Déesse Toute-Puissante savait que la banquette offrait suffisamment de place pour tout le monde. Je ne lui intimai pas de se relever, car même au travers de ses lunettes noires, je pouvais percevoir sa nervosité. Le

gigantesque salon blanc semblait avoir déclenché chez lui une crise d'agoraphobie. Il était assis appuyé contre mes jambes, un petit bras les encerclant comme si j'étais son nounours en peluche.

Les hommes se tenaient toujours debout dans le haut passage voûté, s'observant mutuellement.

— Messieurs, dis-je, venez donc vous asseoir.

— Un bon garde du corps ne se détend pas en service, crut bon de mentionner Ethan.

— Vous savez que nous ne représentons pas une menace pour madame Reed, Ethan. J'ignore de qui vous êtes supposé la protéger, mais il ne s'agit pas de nous.

— Ils peuvent toujours se comporter comme il faut devant les médias, mais je sais ce qu'ils sont, Meredith, répliqua Ethan.

— Et que sommes-nous ? dit Doyle d'une voix profonde qui gronda dans toute la pièce, avant de résonner en échos dans le passage voûté.

Ethan ne put s'empêcher de sursauter.

Je dus détourner le visage pour dissimuler un sourire.

— Vous êtes Unseelies, dit Ethan en étirant le dernier mot, en en faisant siffler la consonance.

Je tournai à nouveau les yeux dans leur direction. Doyle se tenait debout face à lui, me tournant le dos. Je n'aurais su dire ce qu'il pensait, et n'y serais probablement pas parvenu, même si j'avais pu voir son visage. Doyle était expert en inexpressivité comparé à toute autre personne que j'avais pu rencontrer. Frost se tenait tout près du musclé inconnu au bataillon, le masque d'arrogance qu'il exhibait à la Cour sur le visage. Même le nouveau costaud conservait une expression plutôt impassible, à l'exception d'un certain tic nerveux au pourtour des yeux. Mais Ethan, Ethan montrait un tremblement de colère des mains plus qu'évident, fusillant Doyle du regard comme s'il le haïssait.

— Seriez-vous jaloux, Ethan, jaloux que la plupart des grandes stars préfèrent à vous un guerrier Sidhe comme escorte ?

— Des stars que vous avez ensorcelées, dit-il.

Je fronçais un sourcil à cette remarque.

— Qui, moi ?

— Non, *eux* là ! dit-il en désignant les deux guerriers d'un petit geste empreint de colère.

Je pense qu'il se serait plutôt agi d'un grand geste s'il ne s'était quelque peu soucié de l'interprétation que Doyle en aurait faite alors.

— Ethan, Ethan, résonna dans la pièce une nouvelle voix masculine. Je t'ai déjà dit qu'en cela tu te trompes simplement.

Je sus en un regard que c'était l'un des frères Hart qui descendait les marches vers moi, ce qui me permit de le reconnaître avec

certitude comme étant Julian Hart. Jordon et Julian étaient de vrais jumeaux, tous deux avec des cheveux châains moyens coupés très court sur les côtés et juste un peu plus longs sur le dessus, ce qui leur permettait de les coiffer avec du gel en mèches courtes hérissées ; très tendance, très actuel. Tous deux faisaient un mètre quatre-vingts, tous deux suffisamment beaux pour envisager le mannequinat, ce qu'ils avaient temporairement fait au tout début de leur vingtaine afin de glaner des fonds pour monter leur agence de détectives.

La veste de Julian était confectionnée dans un satin rouge bordeaux profond et recouvrait un pantalon ordinaire, mais néanmoins de marque, d'un brun bordeaux et finement rayé. Il portait des mocassins noirs vernis sans chaussettes, offrant ainsi de brefs aperçus de ses pieds bronzés tandis qu'il s'avavançait dans la pièce d'une démarche gracieuse. Ses yeux étaient dissimulés par des lunettes aux verres teintés de jaune, qui sur tout autre, auraient juré avec sa tenue ; mais sur Julian, elles avaient belle allure.

Je m'apprêtai à me relever pour le saluer, mais il m'arrêta en disant :

— Non, non, ma belle Merry, je vous en prie, restez assise, je viens à vous.

Il contourna le sofa, survolant des yeux les quatre hommes toujours plantés dans le passage voûté.

— Ethan, très cher, je t'ai pourtant dit en maintes occasions que les guerriers Sidhes n'interfèrent pas du tout pour essayer de nous piquer des contrats. Ils sont seulement plus exotiques, plus beaux que quiconque faisant partie de notre personnel.

Il me prit la main pour y déposer négligemment un baiser, avant de s'affaler avec élégance à côté de moi, puis de passer un bras sur mes épaules, nous faisant ressembler à un couple assis.

Puis il s'adressa à nouveau à Ethan par-dessus le dossier du sofa :

— Tu sais bien comment ça se passe à Hollywood, Ethan. N'importe quelle star protégée par un guerrier bénéficie d'une publicité garantie. Je crois que certaines vont même jusqu'à magouiller pour pouvoir en être escortées.

— J'en ai déjà fait l'expérience, dit Frost, ce qui fit tressaillir le musclé anonyme se tenant tout près de lui.

Quelles étaient donc ces histoires qu'avait racontées Ethan aux autres au sujet des Unseelies ?

— Et qui ne voudrait pas être accompagné de vous, Frost ? s'enquit Julian.

Frost se contenta de le fixer de ses yeux gris qui ne cillaient point.

Puis Julian éclata de rire, en m'étreignant les épaules dans la foulée.

— Vous êtes la fille la plus chanceuse que je connaisse, Merry.

Êtes-vous sûre de ne pas vouloir partager ?

— Comment va Adam ?

Julian se remet à glousser.

— Adam se porte comme un charrrme.

Et de s'esclaffer encore. Adam Kane, le frère aîné d'Ethan, était l'amant de Julian. Ils étaient en couple depuis cinq ans au moins. Dans le privé, où ils n'attiraient pas de commentaires hostiles, ils avaient encore le comportement de jeunes mariés.

— Allons, messieurs, venez donc vous asseoir, dit Julian en interpellant les hommes d'un geste maniéré de la main.

Il lança un rapide regard en arrière. Personne n'avait bronché.

— Doyle et Frost ne bougeront que lorsque Ethan et son nouveau collègue le feront.

— Frank, notre nouvelle recrue, me présenta Julian, après s'être retourné pour les considérer tous du regard.

L'homme grand et maigre semblait jeune – un jeunot au visage juvénile chez qui, si on lui pressait le nez, il en sortirait du lait, comme on dit. Ce prénom de Frank ne lui allait pas tant que ça. Il aurait peut-être mieux répondu à celui de Cody ou de Josh.

— Enchantée de faire votre connaissance, Frank, lui dis-je.

Frank détourna les yeux qu'il avait portés sur moi pour les poser sur Ethan à la mine toujours renfrognée, pour finalement ébaucher un léger salut du chef. On aurait dit qu'il n'était pas sûr que de se montrer amical envers nous jouerait en sa faveur s'il voulait conserver son boulot.

— Ethan, dit Julian, tous nos partenaires seniors ont débattu de tes opinions concernant les guerriers Sidhes. Tu faisais partie de la minorité.

Sa voix avait perdu toute tendance à la taquinerie, se faisant à présent basse et sérieuse, et recélant une légère intonation menaçante.

Je m'interrogeai sur la nature de cette menace. Ethan Kane était l'un des associés à l'origine de leur agence. Un cofondateur pouvait-il être traité de la sorte ?

— Ethan, assieds-toi, dit Julian d'une voix contenant une note d'autorité que je n'avais jamais perçue auparavant.

Le temps d'une seconde, je crus que je m'étais trompée de jumeau. Jordon était en effet plus enclin à recourir à la force, alors que Julian tenait davantage du diplomate féru de plaisanteries. J'observais son profil. Et non, les fossettes étaient juste un peu plus prononcées à la commissure de ses lèvres, les pommettes moins ciselées d'une fraction. C'était bien Julian. Qu'avait-il pu se passer en coulisses chez Kane et Hart pour expliquer cette dureté de ton ?

Quoi qu'il en soit, cela fut efficace, car Ethan entreprit de descendre les marches. Suivi de Frank, ainsi que du regard de Doyle et

Frost pendant quelques instants, avant que ceux-ci leur emboîtent lentement le pas. Ethan prit place sur la section de sofa à l'opposé de moi. Frank s'assit comme s'il n'était pas sûr d'en avoir la permission, en s'installant à bonne distance d'Ethan, comme s'il était soucieux de ne pas le serrer de trop près.

Doyle s'assit à côté de moi, à l'opposé de Julian. Il insista pour s'asseoir précisément là, obligeant Frost à se décaler d'une place, en lui murmurant à l'oreille :

— Meredith a besoin de se concentrer.

Le fait qu'il m'appelât Meredith depuis quelque temps déjà me frappa brusquement. Habituellement, j'étais « la Princesse », ou « Princesse Meredith », bien qu'il m'eût appelée Meredith au tout début, lors de son arrivée à Los Angeles. Il avait marqué ses distances par les mots, aux environs de l'époque où il avait pris ses distances physiquement.

Frost était ostensiblement insatisfait de cette distribution des places sur le sofa, mais je doutais fort que quelqu'un d'autre à part l'un de nous ne le remarque. Le léger raidissement de ses épaules en révélait des tonnes si vous connaissiez le livre que vous étiez en train de lire. J'avais passé un temps considérable à apprendre à déchiffrer celui-ci. Doyle, comme tout bon chef qui se respecte, connaissait les humeurs de ses hommes sur le bout des doigts. Kitto aurait tout aussi bien pu se montrer distrait, mais il n'en demeurerait pas moins qu'il était difficile de savoir ce que remarquait ou pas le petit Gobelin.

Julian restait contre moi, beaucoup plus près que Doyle, bien qu'il eût déplacé sa main pour permettre à l'épaule de celui-ci de toucher la mienne. Avant de la replacer sur le dossier, en effleurant le dos de Doyle au passage.

Julian était amoureux d'Adam, je le savais, mais je savais aussi qu'il ne plaisantait pas vraiment en suggérant que je partage mes hommes. Il était possible que lui et Adam aient conclu entre eux un arrangement particulier, ou que personne ne pouvait côtoyer les Sidhes sans se poser ce genre de questions. Cela se pouvait.

Julian semblait s'être fait à présent plus raide, plus silencieux à côté de moi, comme s'il se concentrait pour ne pas trop agiter la main. Doyle tolérerait ce contact, du moins s'il ne se faisait pas insistant. Il appliquait les mêmes règles aux hommes qu'aux femmes non sollicitées. Un millénaire de célibat imposé avait incité Doyle, ainsi que bon nombre de gardes, à établir des règles particulièrement étrangères aux Feys concernant tout contact physique ordinaire. Si vous ne pouviez aller jusqu'au bout de cet acte, alors flirter s'apparenterait à une torture. Rhys avait, quant à lui, toujours répondu à des règles différentes, comme Galen, préférant obtenir quelque chose plutôt que rien du tout.

Ethan considérait les deux gardes, sa mauvaise humeur de plus en plus visible. Il tourna rapidement les yeux vers Kitto, et du dégoût apparut alors sur son visage.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Ethan ? lui demandai-je.

Il cligna des paupières puis me fusilla du regard.

— Je n'aime simplement pas les monstres, aussi mignons soient-ils.

Julian retira son bras du dossier du sofa, et toujours assis, se pencha en avant vers lui.

— Vais-je me retrouver dans l'obligation de te faire rentrer à la maison ?

— Tu n'es pas mon père... ni mon frère !

Ce dernier mot fut prononcé avec une considérable colère rentrée dans la voix. Cela ennuyait-il Ethan que Julian soit le petit ami de son frère ?

Julian se redressa légèrement en arrière, la tête inclinée de côté comme si une nouvelle idée venait juste de lui effleurer l'esprit.

— Nous n'allons pas étaler nos affaires privées devant toutes les personnes ici présentes, tout aussi charmantes soient-elles. Mais si tu ne peux pas gérer cette mission, alors je me verrais dans l'obligation d'appeler Adam, et vous deux n'aurez plus qu'à changer de boulot. La présence de Meredith ici ne lui posera aucun problème.

— Il est vrai qu'il ne semble pas avoir de problèmes avec grand-chose, répliqua Ethan, et ses propos enflammés étaient très nettement destinés à Julian.

— Je vais appeler Adam pour lui annoncer que tu viens à sa rencontre.

Julian sortit un petit cellulaire de la poche intérieure de sa veste.

— J'ai été chargé de cette opération, Julian. Tu n'as rappliqué ici qu'au cas où nous aurions eu besoin de renfort magique !

Julian poussa un soupir, fixant le téléphone portable dans sa main.

— Si tu es chargé de mission, Ethan, alors agis en conséquence. Parce qu'en ce moment même, tu te couvres de ridicule devant tous ces braves gens.

— Ces gens ? s'exclama Ethan en se redressant de toute sa hauteur, faisant de son mieux pour nous toiser de haut. Ce ne sont pas des gens, ils n'ont rien d'humain.

Une voix claire et sonore se fit alors entendre dans son dos.

— Eh bien, si c'est ainsi que vous le concevez, monsieur Kane, je me demande si je ne me suis pas trompée d'agence.

Maeve Reed venait d'apparaître dans le hall, au bord de la mer de tapis vanille, l'air mécontent.

Chapitre 9

Maeve Reed avait eu recours à la magie pour se donner une apparence plus humaine : grande et mince, avec un soupçon de renflement au niveau des hanches influant sur la ligne de son pantalon marron clair. Son chemisier à manches longues, de la couleur or pâle des moissons, était déboutonné jusqu'au milieu de la poitrine, révélant par moments quelques aperçus alléchants de sa peau bronzée et le contour de ses petits seins fermes. Si j'avais essayé de porter une tenue pareille, j'aurais comme qui dirait débordé de partout. Elle avait le corps-type des mannequins de mode, sauf qu'elle n'avait pas à s'affamer ni à faire beaucoup d'exercice pour avoir cette allure. Cette apparence était simplement dans sa nature.

Un fin bandeau marron retenait ses longs cheveux blonds qui retombaient droit jusqu'à sa taille. Sa peau présentait un magnifique hâle, ni trop clair, ni trop foncé. Après tout, les immortels n'ont pas à suinter par tous les pores le cancer de la peau. Son maquillage était si léger et ingénieux, qu'à première vue, je crus qu'elle n'en portait pas. L'ossature de son visage était ciselée, magnifique, et ses yeux d'un bleu saisissant, à s'y noyer.

Elle irradiait de toute sa beauté en s'avancant vers nous, mais d'une beauté typiquement humaine. Une façade qui lui permettait de se dissimuler. C'était peut-être devenu une habitude après tout ce temps, ou peut-être avait-elle ses raisons.

Julian se remit promptement sur pied pour aller à sa rencontre avant qu'elle n'arrive au sofa. Il lui murmura quelques mots, probablement des excuses pour le comportement et le commentaire d'Ethan : « Ils n'ont rien d'humain. »

Elle secoua la tête, ce qui fit tressaillir ses minuscules boucles d'oreilles en or.

— Si c'est vraiment ce qu'il pense des Feys, alors je crois qu'il devrait se sentir plus à son aise sur une autre mission.

Ethan contournait également le sofa.

— Je n'ai aucun problème avec vous, madame Reed. Vous venez de la Cour Seelie, Donateurs de la Beauté et des Souhaits.

Puis il tendit le doigt dans notre direction en un geste quelque

peu théâtral, selon moi.

— Quant à eux, là, ils ne sont que le produit de cauchemars et ne devraient pas être autorisés à pénétrer dans cette maison. Ils représentent un danger pour vous comme pour tous ceux dans leur entourage !

— Quel pourcentage d'affaires perdez-vous à cause de nous ? lui demandai-je, et pour quelque raison que ce soit, ma voix porta haut et fort dans le silence soudain qui s'était installé.

Ethan se retourna vers moi, probablement pour faire de nouveau quelques remarques désobligeantes. Julian l'attrapa alors par le bras, d'une poigne qui semblait ferme d'où je me trouvais. Le corps d'Ethan réagit comme si on venait de le frapper, et pendant une seconde, je crus que nous allions assister à une bagarre en bonne et due forme.

— Va-t'en, Ethan, lui intima Julian d'une voix sourde.

Ethan se dégagea de la prise de Julian, puis fit une petite courbette guindée à l'intention de madame Reed.

— Je vais m'en aller. Mais je voudrais juste que vous compreniez que je sais faire la part des choses entre les Seelies et les Unseelies.

— Je n'ai pas mis les pieds à la Cour Seelie depuis plus d'un siècle, monsieur Kane. Je n'en serais plus jamais l'un des membres.

Ethan fronça les sourcils ; je crois qu'il avait pensé susciter l'approbation de madame Reed. En temps habituel, il était maussade et désagréable, mais pas à ce point. Nous avions dû vraiment leur piquer des clients.

Ethan bredouilla encore quelques excuses, avant de sortir d'un pas lourd et bruyant.

— Il est comme ça souvent ? demandai-je, lorsque la porte eut claqué derrière lui.

Julian haussa les épaules.

— Il y a peu de gens qu'Ethan apprécie.

— Je me sens terriblement négligée, Julian, à présent qu'Ethan est parti et suite à ce qui s'est passé, dit Maeve.

Son visage souriant, méticuleusement mis en valeur, me faisait cligner des paupières. Elle semblait exprimer une telle sincérité, que même ses yeux très, très bleus en scintillaient sous l'intensité. Elle faisait juste un peu d'efforts pour se montrer charmante, et humaine. Il lui aurait été beaucoup plus facile de se montrer charmante en laissant tomber tout ce glamour qu'elle dépensait dans le but de paraître humainement – plutôt qu'inhumainement – belle.

Julian me lança un regard, puis se tourna tout sourires vers Maeve Reed, se mettant aussi à sa manière au numéro de charme. Je réalisais avec un sursaut qu'il possédait son glamour tout personnel. Il aurait pu s'agir du véritable effet d'une magie consciente, mais j'en doutais. La plupart des glamours personnels qui contribuent au

charisme sont aléatoires chez les humains. Du moins, la majeure partie du temps.

Je les observais en train de se faire mousser l'un et l'autre sans trop d'efforts, et réalisais que cette démonstration de charme était loin d'être à notre avantage. Je jetais un regard vers Frank dans mon dos, qui la fixait des yeux, comme s'il n'avait jamais vu une femme de sa vie, ou tout du moins, pas une de cet acabit. Maeve Reed tentait d'être inhumainement charmante, tout en étant humainement belle, au bénéfice de ses gardes du corps humains, et non à notre intention. Elle aurait eu recours à des effets spéciaux supplémentaires si ce show nous avait été destiné.

— Madame Reed, jamais nous ne vous négligerions, en rajoutait Julian, qui s'approcha pour lui prendre le bras et l'éloigner de nous. Non seulement vous êtes notre cliente, mais l'un des sujets les plus précieux que l'on nous a demandé de protéger. Nous déposerions pour vous nos vies à vos pieds. Que peuvent faire de plus les hommes lorsqu'ils tombent en adoration sous le charme d'une femme ?

Je songeais qu'il en faisait un peu beaucoup, mais je n'avais passé que peu de temps en compagnie de Maeve Reed. Peut-être appréciait-elle les compliments à rallonge.

Elle parvint à faire délicatement rosir ses joues, par le biais de ce que je savais être de la magie, et non pas naturellement. Je pouvais le sentir dans l'atmosphère. Les réactions physiologiques les plus anodines nécessitaient parfois un apport considérable de magie. Elle lui offrit son bras et baissa suffisamment la voix pour que nous ne puissions entendre ce qui se disait. Oh, nous aurions pu surprendre leur conversation, mais cela aurait été très grossier de notre part, et de plus, elle aurait probablement perçu le sortilège en action. Nous ne voulions pas nous mettre la déesse à dos ; du moins, pas pour l'instant.

Puis ils se retournèrent pour nous faire face, tous les deux gracieux, tous les deux charmants, la main de Maeve bien affermie sur le bras de son chevalier servant. Une expression diffuse dans les yeux de Julian tentait de me transmettre un message, que je ne parvenais pas vraiment à déchiffrer à l'arrière de ses lunettes tendance aux verres teintés.

— Madame Reed m'a persuadé de rester à ses côtés pendant toute la durée de votre visite.

En disant cela, il haussa un sourcil.

Et je compris enfin le message. Madame Reed avait embauché Kane et Hart pour la protéger de *nous*. Elle redoutait la Cour Unseelie, suffisamment pour ne pas vouloir se retrouver seule en notre compagnie sans renforts, que ce soit d'ordre magique ou physique. Bien que sa magie vibrât dans toute la maison, sur ses terres, à l'intérieur de ces murs, elle avait encore peur de nous. On aurait pu

croire que les Feys ne seraient pas aussi superstitieux, particulièrement à l'encontre de leurs compatriotes, quoique, en réalité, ils le soient souvent. Mon père disait que cela provenait d'une ignorance quasi totale des autres cultures feys, à part celle dans laquelle on avait vu le jour. L'ignorance engendre la peur.

Tant d'ondes magiques vibraient à l'intérieur des murs de Maeve, que j'avais commencé à ne plus les « entendre », quasiment à partir du moment où nous avions franchi le portail dans notre véhicule. Une capacité qu'on acquérait si on passait trop de temps confronté à la magie ou dans ses parages. On était obligé d'en amortir l'impact sensoriel, sinon on passait tout son temps à la ressentir constamment autour de soi, et cela rendait sourd à des sortilèges plus récents, à des dangers plus imminents. Cela s'apparentait à se retrouver bombardé d'un seul coup par une centaine de radios, qui écoutées toutes simultanément, ne laissaient percevoir rien de distinct.

Je fixai l'impénétrabilité du visage radieux de Maeve Reed, hochai la tête, puis me tournai vers Doyle, essayant de m'enquérir du regard du degré de grossièreté et d'humanité auquel on m'autoriserait à recourir aujourd'hui.

Il sembla piger, car il me répondit par un léger hochement du chef, que j'interprétais comme disant que je pouvais en cette occasion être aussi grossière et humaine que je le souhaitais. J'espérais que c'était bien ce que cela signifiait, parce que je m'apprêtais à accabler la déesse dorée d'Hollywood d'un certain nombre d'insultes mortelles.

Chapitre 10

Je contournai le canapé pour m'avancer à la rencontre de la déesse, Kitto sur les talons. Je dus donc lui intimer de demeurer près de la banquette. Livré à lui-même, il aurait plutôt choisi de rester scotché à mes basques comme un chiot excessivement dévoué.

J'adressai un sourire à Maeve et Julian.

— Je ne sais comment vous exprimer que je suis très honorée de vous rencontrer, madame Reed.

Je tendis la main, et elle retira l'une des siennes du bras de Julian, le temps de me la serrer.

Elle ne m'offrit que le bout de ses doigts ; ce n'était pas tant une poignée de main qu'un effleurement. J'avais rencontré bon nombre de femmes qui ignoraient comment serrer la main, mais Maeve n'avait même pas vraiment essayé. Peut-être étais-je supposée la lui prendre et m'agenouiller, mais si elle espérait des génuflexions, elle pouvait toujours attendre. J'avais une Reine, et une seulement. Maeve Reed avait beau avoir été la reine d'Hollywood, ce n'était quand même pas la même chose.

J'avais conscience que mon visage devait refléter de la perplexité, mais ne parvenais pas à déterminer ce qui se passait derrière ce charmant minois qu'elle affichait. Nous devons le savoir.

— Vous avez vraiment employé Kane et Hart pour vous protéger de nous, n'est-ce pas ?

Maeve tourna un regard parfait sur moi, agréable, perplexe, incrédule : les yeux écarquillés, la bouche magnifiquement passée au rouge ouverte en un petit o. Un regard adapté à la caméra, à un écran qui présenterait son visage sur six mètres de haut. Un visage à enjôler les foules comme les directeurs de studios de cinéma.

Un visage magnifique, mais pas tant que ça.

— Un simple oui ou non suffira, madame Reed.

— Je suis désolée, répondit-elle, des excuses dans la voix, avec une expression adoucie, quelque peu désarmée.

Sa prise sur le bras de Julian s'était resserrée, discréditant ce banal jeu de rôle à présent empreint d'une certaine confusion.

— Avez-vous employé Kane et Hart pour assurer votre protection

contre nous ?

Elle éclata d'un rire que le magazine *People* avait à l'occasion baptisé « le rire qui valait cinq-millions-de-dollars », celui où ses yeux se plissaient et où son visage irradiait, et où ses lèvres s'entrouvraient juste un peu.

— Quelle curieuse idée ! Je peux vous assurer, mademoiselle Gentry, que je n'ai aucunement peur de vous.

Elle venait d'éviter de me donner une réponse franche. Elle n'avait pas peur de moi ; cela du moins devait être vrai, parce que chez nous, mentir ouvertement est tabou. Si Doyle n'avait pas suggéré dans la camionnette que je pouvais me permettre certaines incivilités, j'aurais laissé couler, parce que poursuivre le sujet avec acharnement aurait été plus que grossier ; cela aurait viré à l'insulte délibérée, et des duels avaient éclaté pour moins que ça. Mais ce n'était que chez les Sidhes de haute lignée qu'on pouvait s'attendre à connaître ces règles. Nous comptons que Maeve présume que j'avais été élevée chez les sauvages... Unseelies et humains.

— Mes gardes vous font peur, alors ? m'enquis-je.

Son visage était toujours radieux de rire, et ses yeux scintillaient tandis qu'elle me regardait.

— Qu'est-ce qui a bien pu vous donner une idée aussi saugrenue ?

— Vous-même.

Elle secoua la tête, faisant voltiger autour de son corps svelte cette longue chevelure d'or. Le rire irradiait encore de son visage, et le bleu de ses yeux s'était très légèrement intensifié. Brusquement, je réalisais qu'il ne s'agissait pas du rayonnement du rire, qui aurait dû s'atténuer, mais d'un type de glamour particulièrement subtil. Elle se faisait intentionnellement flamboyer, par petites touches. Et si elle rayonnait, elle devait faire usage de la magie pour essayer de me persuader.

Mon front se rida de perplexité, car je ne ressentais aucune influence magique à mon rencontre. Généralement, lorsqu'un Sidhe fait usage de magie, on le repère.

Je lançai un regard à Doyle et Frost qui se tenaient debout derrière moi, mais qui étaient à présent indéchiffrables, voire même impérieux. Kitto était toujours planté à côté de la banquette, là où je l'avais laissé, l'une de ses petites mains agrippée au dossier blanc comme si sa vie en dépendait, comme si toucher quelque chose valait mieux que de rester là tout seul sans être touché.

Je me demandais s'il ressentait des choses qui m'échappaient. N'étant qu'à moitié Fey, j'étais toujours prête à croire que j'avais raté certains détails en raison de mes origines métissées. J'y avais également gagné – en étant capable d'utiliser la magie dans un environnement saturé de métal, par exemple –, mais pour chaque

profit, il peut y avoir une perte.

— Madame Reed, je vous pose une fois encore la question : avez-vous embauché Kane et Hart pour vous protéger de mes gardes ?

— J'ai mentionné à Julian et à ses hommes que j'avais certains fans trop zélés.

Je ne pris même pas la peine de regarder Julian pour en avoir la confirmation.

— Je crois que c'est en effet ce que vous lui avez dit, madame Reed. À présent, quelle est la véritable raison pour laquelle vous les avez embauchés ?

Elle me fixa avec une mimique horrifiée, ou peut-être était-ce authentique. Elle lança un regard à Frost, puis à Doyle, avant de les interroger de la sorte :

— Ne lui avez-vous donc pas inculqué les bonnes manières ?

Ce à quoi Doyle répondit :

— Elle a les manières qui lui conviennent.

Une expression furtive passa dans les yeux de Maeve. De peur, je crois. Elle me regarda à nouveau, et au plus profond de ces yeux bleus irradiant doucement demeura cette émotion fugace. Elle avait peur. Très, très peur. Mais de quoi ?

— Avez-vous vraiment embauché Julian et son agence à causé de quelques fans trop zélés ?

— Cessez cela, dit-elle dans un murmure.

— Pensiez-vous réellement que nous vous ferions du mal ? insistai-je.

— Non, répondit-elle, mais trop vite, comme soulagée d'être enfin en mesure d'apporter une réponse sans détours.

— Alors pour quelle raison avez-vous peur de nous ?

— Pourquoi m'infligez-vous cela ? demanda-t-elle, d'une voix qui contenait le chagrin de toutes ces jeunes filles ayant posé cette question à un amant infidèle.

Ma gorge se serra en le percevant. Julian semblait affligé.

— Je pense que vous avez posé suffisamment de questions, Meredith.

Je secouai négativement la tête.

— Croyez-vous ?

Mon regard rencontra ces yeux bleus remplis de douleur, et je poursuivis :

— Madame Reed, vous n'êtes pas dans l'obligation de vous cacher de nous.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Ce qui est vraiment trop proche d'un mensonge, lui dis-je avec douceur.

Ses yeux prirent brusquement l'apparence de cristaux bleutés, et

je réalisai que je voyais ces yeux tellement, tellement bleus au travers de la brillance des larmes retenues. Puis elles glissèrent lentement le long de ses joues d'un brun doré, et tandis qu'elles coulaient, le bleu de ses yeux se troubla, fluctua, toujours de même couleur, mais se faisant tricolore comme les miens.

Un large cercle d'un bleu riche profond apparut, tel un saphir scintillant, cernant l'iris, puis un anneau beaucoup plus fin de la couleur du cuivre fondu, et un cercle tout aussi fin d'or liquide au pourtour du point sombre de ses pupilles. Mais ce qui faisait se distinguer ses yeux, même chez les Sidhes, était que le doré et le cuivré se diffusaient en traversant l'iris, comme ces filaments colorés visibles dans un grand fragment de lapis-lazuli, produisant des reflets métalliques qui scintillaient de cet anneau d'un bleu profond inaltéré.

Des yeux qui évoquaient un ciel bleu d'orage strié d'éclairs colorés.

Pendant les quarante années où elle avait été une star du cinéma, aucune caméra n'avait pu capter ces yeux-là. Ses véritables yeux. Je suis sûre que certains agents ou directeurs de studio l'avaient depuis longtemps convaincue de dissimuler le caractère le moins humain de sa physionomie. Cela ne faisait que trois ans que je cachais ce que j'étais, ainsi que ma véritable apparence physique, ce qui avait modifié plus d'un aspect de ma personnalité. Maeve Reed, elle, procédait ainsi depuis des décennies.

Elle s'assura de détourner le regard loin de Julian, comme si elle ne voulait pas qu'il voie ses yeux. Je lui pris la main, l'éloignant du bras de celui-ci ; elle tenta de se rebiffer, et je m'abstins de l'attirer de force vers moi. J'exerçai seulement une légère pression sur son poignet jusqu'à ce qu'elle relâche sa prise de son propre chef, et je pris complètement sa main dorée au creux de ma paume en m'agenouillant devant elle, puis la portai à mes lèvres, pour y déposer le plus léger des baisers, en disant :

— Vous avez les yeux les plus magnifiques que j'ai jamais vus, Maeve Reed.

Elle retira son autre main que retenait toujours Julian dans la sienne, et resta plantée là, les yeux baissés vers moi, les larmes se déversant à flots le long de ses joues comme autant de gouttes de cristal. Puis lentement, elle se départit en totalité de son glamour. Son bronzage commença à s'estomper, ou à changer, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus d'une couleur miel chaud mais intégralement d'un doux doré. Ses cheveux se firent plus pâles, blonds et encore plus blonds, jusqu'à ce qu'ils soient quasiment platine. Je ne comprenais pas pourquoi elle avait transformé sa chevelure en un blond plus conventionnel. L'un comme l'autre de ces coloris était vraiment intégré aux normes humaines.

Je retenais ses mains dans les miennes tandis qu'elle se dévêtait d'un siècle de mensonges, debout devant moi, semblable à un objet scintillant. La pièce sembla soudainement se moirer d'une multitude de couleurs, et fut envahie d'une bouffée parfumée de fleurs poussant à des milliers de kilomètres de cet endroit semblable à un désert. Elle m'agrippa les mains comme si elles représentaient son unique point d'ancrage, comme si elle allait s'évanouir dans cette luminosité et ce parfum suave si je relâchais ma prise.

Puis elle rejeta la tête en arrière, les yeux clos, et son éclat doré inonda la pièce comme si un astre solaire miniature s'était brusquement levé devant mes yeux. Elle luisait, et pleurait, en me serrant fortement les mains, jusqu'à la douleur. À un certain moment, je me rendis compte que je pleurais aussi, et que son rayonnement avait déclenché le mien, si bien que ma peau donnait l'impression de s'être emplie de la clarté lunaire.

Elle se laissa tomber à genoux à côté de moi, regardant avec étonnement mes mains jointes aux siennes, comme deux lueurs pressées l'une contre l'autre. Puis elle s'esclaffa joyeusement, presque hystériquement.

Je parvins à comprendre ce qu'elle dit alors au travers de tous ces rires :

— Et je... pensais que ces hommes... représentaient un danger.

Elle se pencha alors soudainement vers moi, et plaqua avec passion ses lèvres sur les miennes. Ce baiser me prit tellement au dépourvu que le temps d'une seconde, j'en restai figée. Comment aurais-je réagi si elle m'avait accordé le temps de la réflexion ? Je l'ignore, car elle s'écarta brusquement de moi et partit en courant par où elle était venue.

Chapitre 11

Julian avait suivi Maeve. Ce qui laissa le jeune Frank planté près de la sortie, l'air paumé, ses yeux semblant démesurés sur son visage pâle à l'expression étonnée. Je doutais fort que Frank ait vu de sa vie un Sidhe faire la démonstration de sa pleine puissance.

J'étais toujours agenouillée, la lueur s'estompant progressivement de ma peau, lorsque Doyle se rapprocha de moi.

— Princesse, est-ce que ça va ?

Je levai les yeux vers lui et réalisai que mon visage devait aussi refléter une expression de saisissement. Je pouvais sentir de la chaleur sur ma bouche, là où ses lèvres avaient touché les miennes. J'avais la sensation d'avoir bu une gorgée de l'éclat rayonnant du soleil printanier.

— Princesse ?

Je hochai la tête.

— Ça va.

Mais ma voix avait une inflexion rauque, et je dus m'éclaircir la gorge avant de continuer :

— Je n'avais simplement jamais...

Je m'interrompis, dans la tentative de trouver les mots justes pour l'exprimer.

— Elle avait la saveur de la lumière du soleil. Et jusqu'à cette seconde, je ne savais pas que l'éclat du soleil avait la moindre saveur que ce soit.

Doyle s'agenouilla à côté de moi, puis me dit doucement :

— Il est toujours difficile de se trouver physiquement en contact avec ceux qui détiennent de tels pouvoirs élémentaires.

Je le regardai, interloquée.

— Elle a dit qu'elle pensait qu'elle devait se méfier des hommes. Qu'a-t-elle donc voulu dire ?

— Pense à comment tu te sentais après seulement quelques années de solitude par ici... puis multiplie-les par un siècle humain.

Je sentis mes yeux s'écarquiller.

— Tu veux dire qu'elle est attirée par moi, dis-je en hochant la tête, avant même qu'il ne puisse piper mot. Elle est attirée par la

première personne d'origine Sidhe qu'elle ait pu toucher depuis une centaine d'années.

— Sans vouloir te sous-estimer, Meredith, je n'ai jamais entendu dire que Conchenn aimait les femmes. De ce fait, en effet, c'est le contact de la chair d'un Sidhe dont elle avait grand besoin.

Je poussai un soupir.

— Je ne peux l'en blâmer.

Puis une autre pensée m'effleura l'esprit.

— Crois-tu qu'elle nous aurait invités ici pour requérir que je partage avec elle l'un d'entre vous ?

Les sourcils sombres de Doyle se froncèrent au-dessus de ses lunettes noires.

— Je n'avais pas pensé à une telle éventualité, dit-il. Je présume que cela est possible.

Il fronça de nouveau les sourcils, avant d'ajouter :

— Mais ce serait la limite de l'impolitesse de poser une telle question. Nous ne sommes pas simplement tes amants, mais des maris potentiels. Ce qui est loin d'être banal.

— Comme tu l'as dit toi-même, Doyle, elle est restée seule pendant un siècle. Cent ans de solitude qui émousseraient le sens de la politesse chez tout un chacun.

Un mouvement se produisit derrière nous, nous faisant nous retourner pour constater que Frost avait déjà bondi sur ses pieds, face à l'entrée. C'était Rhys.

— Eh les mecs, qu'est-ce que vous faites là-dedans ?

— Que veux-tu dire ? lui demandai-je.

Il fit un geste vers Doyle et moi agenouillés par terre. Ma peau irradiait encore d'une luminescence des plus subtiles, semblable au souvenir diffus du clair de lune.

Je laissai Doyle m'aider à me remettre debout ; curieusement, je sentais que mes jambes chancelaient. Il est vrai que Maeve m'avait prise par surprise, mais j'avais été touchée en bon nombre d'occasions par d'autres Sidhes sans en ressentir autant d'émoi.

— Maeve Reed a laissé tomber son glamour, dis-je.

Rhys écarquilla les yeux.

— Je l'ai senti à l'extérieur. Serais-tu en train de me dire que c'est tout ce qu'elle a fait, laisser tomber son glamour ?

J'acquiesçai.

Il laissa échapper un sifflement sourd.

— Par la douce Déesse !

— Et c'est bien là le propos, dit Doyle.

Rhys tourna le regard vers lui.

— Où veux-tu en venir ?

— On nous a tous voué un culte par le passé, mais pour la plupart

d'entre nous, cela s'est déroulé il y a très longtemps de cela. En ce qui concerne Conchenn, cela fait moins de trois cents ans. On l'adorait encore en Europe lorsqu'on nous a demandé de... partir.

— Tu dis donc qu'elle a acquis davantage de pouvoir parce qu'on lui vouait un culte ? demanda Rhys.

— Pas davantage de pouvoir, dit Doyle, mais davantage de...

— Punch, suggérai-je.

— Ce mot ne m'est pas familier, reconnut-il.

— Davantage de... tonus, davantage de piquant, davantage d'ascendant, dis-je en agitant la main en l'air. Je ne sais pas. Rhys, tu comprends ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

Il descendit les trois marches menant au salon.

— Ouais, je sais ce que tu veux dire. Ses capacités magiques contiennent davantage de charge énergétique.

Doyle acquiesça finalement du chef.

— Ah ! Je vois.

Frost vint nous rejoindre. Tandis que les yeux de Doyle le suivaient derrière ses lunettes noires, il marqua un temps d'hésitation, les sourcils froncés.

— J'ai une idée à ajouter, mon capitaine.

Les deux hommes se jaugeaient mutuellement du regard, méticuleusement. Je les interrompis :

— Qu'est-ce qui ne va pas, vous deux ? Si Frost a quelque chose à dire, laissons-le donc s'exprimer !

Frost ne détachait pas les yeux de Doyle, comme s'il attendait. Finalement, Doyle fit un bref signe de tête, et Frost une légère courbette.

— J'ai vu des films à la télé chez Meredith. J'ai pu constater comment les humains réagissent à ces étoiles du cinéma. Cette adoration qu'ils portent aux acteurs s'apparente à une sorte de culte.

Tous nos yeux se tournèrent vers lui. Ce fut Rhys qui murmura :

— Par le Seigneur et la Dame, si qui que ce soit pouvait prouver qu'on lui a voué un culte...

Et sa voix s'estompa.

Doyle termina pour lui sa pensée.

— Il y aurait alors toutes les raisons pour nous exiler jusqu'au dernier de ce pays, la seule interdiction nous ayant été faite étant de nous mettre dans la situation d'être adorés comme des dieux.

Je secouai négativement la tête.

— Elle ne s'est pas mise dans la situation d'être adorée comme une divinité. Elle essayait juste de gagner sa vie.

Cette remarque plongea les hommes dans la réflexion durant quelques secondes, puis Doyle opina finalement du chef :

— La Princesse est dans le vrai selon la loi.

— Je ne pense pas que Maeve ait eu dans l'idée de contourner la loi, dis-je.

Il approuva.

— Je ne voulais pas insinuer autre chose, mais quelles que soient ses intentions, elle a l'avantage supplémentaire d'avoir été adorée par les humains au cours des quarante dernières années. Une star du cinéma d'origine humaine ne peut profiter de ce type de transmission énergétique, mais Maeve est Sidhe, et saura précisément comment faire usage d'une telle énergie.

— Qu'est-ce que cela nous apprend au sujet des mannequins et acteurs en Europe d'origine Sidhe ? demandai-je. Ou même quant aux familles royales établies sur ce vieux continent ? Les Sidhes ont dû s'unir par le mariage à toutes les maisonnières royales européennes afin de conforter le dernier traité d'envergure. Obtiennent-ils tous cet avantage complémentaire de leurs admirateurs humains ?

— Ce n'est pas un sujet sur lequel je peux m'exprimer, dit Doyle.

— Quant à moi, je pourrais le deviner, dit Rhys.

Doyle le regarda, les sourcils froncés, l'expression dans ses yeux sans équivoque, même à travers ses lunettes noires.

— On ne nous paie pas pour répondre à des devinettes.

Rhys eut un large sourire derrière son postiche.

— Penses-y comme à un avantage de plus lorsque tu m'embaucheras.

Doyle baissa ses lunettes, juste assez pour que Rhys puisse voir ses yeux.

— Ooh ! dit Rhys, avant d'ajouter en riant : Je parierai que quiconque ayant suffisamment de sang Sidhe dans les veines peut acquérir de la puissance grâce à toute cette vénération humaine. Ils n'en auront peut-être pas conscience, mais comment expliquer autrement les règnes couronnés de succès des maisonnières royales avec le pourcentage le plus élevé de sang Sidhe ? Elles sont toutes encore en activité, tandis que celles n'ayant accueilli les Sidhes qu'une seule fois dans leur généalogie l'ont vécu comme une épidémie de peste et ont décliné avant de disparaître.

Julian refaisait son entrée dans le salon.

— Madame Reed a requis que cette réunion se poursuive au bord de la piscine, à moins qu'il n'y ait une forte objection contre.

— Je ne vois pas de problème à continuer l'entretien à l'extérieur par une journée aussi resplendissante, dis-je.

— Moi non plus, ajouta Doyle.

Les autres furent du même avis... tous, sauf Kitto, toujours blotti près du sofa. Je dus finalement aller le prendre par la main.

— L'espace sera très exposé et très lumineux là-dehors, me murmura-t-il.

Kitto avait passé plusieurs siècles à l'intérieur des ténébreux tunnels du monticule des Gobelins. Je m'étais souvent demandé pourquoi, dans les récits anciens, les Gobelins combattaient toujours sous de sombres nuées, comme s'ils étaient accompagnés de l'obscurité régnant sous terre. S'ils étaient tous aussi inquiets que Kitto des étendues exposées et de la luminosité, peut-être n'auraient-ils pu combattre sans leur noirceur crépusculaire. Ou il était bien possible que ce ne soit que Kitto qui s'en préoccupait. Je devrais éviter de faire de telles généralisations en ne me basant que sur le cas d'un seul Gobelin.

— Tu peux rester à mes côtés. Si cela devient trop difficile à supporter, Frost pourra te raccompagner à la camionnette, lui dis-je en l'entraînant par la main comme un enfant.

— Y aurait-il un problème ? s'enquit Julian.

— Il souffre d'agoraphobie.

— Ça, par exemple ! s'exclama-t-il.

— S'il souhaite demeurer ici à Los Angeles, il devra y remédier, ajoutai-je.

Julian fit un léger signe de tête, ressemblant presque à un salut.

— Comme vous voulez, après tout c'est votre... employé.

Kitto était l'un des quelques gardes ne travaillant pas pour l'agence. Il n'y aurait simplement pas été adapté. Je n'étais pas certaine du genre de boulot qui lui conviendrait, mais assurément pas de protection rapprochée, ni de détection. Cependant, je n'en précisai pas pour autant à Julian la véritable fonction de Kitto.

— Si vous en êtes sûre ? dit Julian sur le mode interrogatif.

J'agrippais plus fermement la main du Gobelin.

— J'en suis sûre.

— Alors suivez-moi, Princesse, messieurs.

Il s'engagea dans le hall par où s'était enfuie Maeve, nous autres sur ses talons. Doyle insista pour ouvrir la marche et pour que Frost la ferme. Je me retrouvai au milieu flanquée d'un côté de Kitto et de Rhys de l'autre, qui tenta de m'inciter à sautiller dans le hall en me prenant par la main, tout en fredonnant dans sa barbe :

— Alors vous venez avec moi, on va le voir, ce Magicien d'Oz [\[2\]](#) ?

Chapitre 12

Passant d'une pièce luxueuse à une autre, précédés de Julian, nous arrivâmes à la piscine, animée de reflets lumineux bleutés comme un miroir fragmenté. Maeve était assise à l'ombre d'un grand parasol, étroitement enveloppée d'un peignoir blanc en soie. Elle nous permit d'entrapercevoir brièvement le maillot de bain or et blanc avant d'en nouer serrée la ceinture, ne laissant visibles que ses pieds à l'apparence impeccable. Elle fumait, aspirant des bouffées avec fébrilité, puis écrasait ses cigarettes avant même qu'elles ne se soient à moitié consumées. La tâche peu enviable de les allumer avait été confiée à Julian, ainsi qu'un briquet en or provenant d'un petit plateau où était posé le paquet de cigarettes. Allumer les clopes ne constituait pas la partie la moins agréable du boulot – le plus ardu étant d'aider Maeve à apaiser ses nerfs.

Elle s'était revêtue de son glamour comme d'une chemise trop souvent portée. D'une grande beauté inaltérée, elle ressemblait de nouveau à Maeve Reed, la star de cinéma, quoique sous une version particulièrement stressée. L'anxiété s'écoulait par vagues successives de tout son être.

Les autres gardes du corps, y compris le jeune Frank et Max, de retour, s'étaient placés en faction au pourtour de la piscine, l'air peu commode. Cette menace latente semblait nous être en partie destinée ; cependant, nous ne l'avons pas pris personnellement, pas moi, du moins. Je n'en étais pas certaine à cent pour cent en ce qui concernait mes hommes, car ce qu'ils ressentaient, ils le gardaient pour eux.

Maeve nous proposa avec insistance de tous venir nous asseoir en plein soleil. Je n'étais pas sûre d'en saisir la raison, mais je pouvais la deviner, la superstition affirmant que la Cour Unseelie ne peut supporter l'éclat de l'astre solaire. En vérité, certains ne le pouvaient pas, en effet, mais ceux qui m'accompagnaient ne connaissaient pas ce genre de problème. Les yeux de Kitto étaient sensibles à la lumière, ce qu'il pouvait facilement gérer avec des lunettes noires.

Je n'avais pas fait éclater la bulle de Maeve, de toute évidence encore troublée, s'assurant que le peignoir de soie recouvre en intégralité son corps magnifique. Elle était passée de la cigarette à la

boisson pendant que nous prenions place sur des sièges. Au moins, l'alcool ne m'envahissait pas l'estomac sans mon consentement. De ce fait, personnellement, j'envisageais cela comme un autre échelon d'escaladé. Si Maeve s'enivrait, je changerais peut-être d'avis.

Julian prit place sur un autre siège qu'il attira à côté de la chaise longue qu'occupait Maeve. Elle l'avait prié avec insistance de se placer suffisamment près pour que son épaule touche le dossier. Les autres gardes du corps de Kane et Hart se placèrent en faction derrière elle, semblables à trois dames d'honneur, quoique plutôt musclées et bien armées.

Maeve avait également insisté pour que je prenne une chaise longue. J'étais un peu trop petite, ainsi que trop court vêtue, pour m'y étendre ; cependant, je l'acceptais avec grâce, en prêtant simplement attention à ne pas exhiber trop de cuisses ni de froufrou. Si je m'étais uniquement trouvée en présence de Feys, je ne m'en serais pas tant préoccupée, mais avec des humains en plus grand nombre dans le secteur, nous nous efforcions de nous conduire poliment selon les normes humaines en vigueur. De plus, j'avais découvert des années plus tôt qu'en ayant permis à une bande de types curieux d'origine purement humaine de se rincer l'œil sur mes dessous affriolants, ils avaient montré la fâcheuse tendance à se faire des idées comme qui dirait erronées. Les hommes d'origine fey se seraient contentés d'apprécier le spectacle sans faire de commentaire.

Doyle et Frost se tenaient derrière moi, comme les bons gardes du corps qu'ils étaient. Rhys avait été accompagné par Marie, l'assistante personnelle, pour aller retirer son accoutrement. Maeve avait semblé fascinée qu'il ait choisi un déguisement typiquement humain plutôt que son glamour afin d'échapper à l'attention des paparazzi.

Ou le glamour de Maeve était plus efficace que le nôtre, ou les journalistes ne la considéraient simplement pas autrement que comme Maeve Reed, la star du grand écran. Le mot *glamour* vient de la notion de glamour féérique ; il était fort possible que la perception de la vérité dissimulée à l'arrière de la façade d'une étoile du cinéma n'était simplement pas ce qui intéressait la presse.

Kitto prit place à côté de moi sur un petit siège, tout en faisant tout son possible pour se percher sur l'accoudoir de ma chaise longue. Alors que Julian essayait de maintenir une certaine distance entre lui et Maeve, Kitto, quant à lui, s'assura de pouvoir rester en contact permanent avec certaines parties de mon corps.

Une femme d'origine humaine, d'une soixantaine d'années, sortit d'une cabine proche de la piscine. Elle portait la tenue d'une complète domestique, avec tablier, jupe d'une longueur appropriée et chaussures raisonnablement adaptées. Elle nous offrit à tous des boissons, que nous avons déclinées. Seule Maeve continuait à boire du

whisky ambre foncé. Elle avait commencé avec des glaçons, mais quand ils eurent fondu, elle n'en rajouta pas. Bien qu'elle ait terminé un cinquième de whisky sous nos yeux, il ne se produisait en elle aucun changement de comportement notable. Elle était fey, et nous pouvions boire pas mal sans même devenir un tant soit peu pompettes. Toutefois, un cinquième de whisky restait un cinquième whisky. J'espérais qu'elle avait suffisamment bu pour apaiser ses nerfs, et qu'elle s'arrêterait là. Il n'en fut rien.

— Je vais prendre un rhum-coca. Est-ce que quelqu'un souhaiterait quelque chose à boire ?

— Non, merci, lui répondis-je.

— Je sais que les hommes, les vôtres comme les miens, sont en service, et qu'ils ne doivent pas boire. L'alcool pourrait nuire à leurs réflexes.

Elle intégra dans sa voix un peu du roucoulement de l'ancienne Maeve Reed, en une pâle imitation de son pouvoir de suggestion habituel. En toute apparence, je ne l'avais pas complètement brisée.

— Mais vous comme moi pouvons nous laisser tenter, insista-t-elle.

— Je m'en passerai, mais merci de me le proposer.

Un léger froncement apparut entre ses sourcils à la ligne parfaite.

— Je déteste tellement boire seule.

— Je n'aime pas trop le whisky, ni le rhum.

— Nous avons ici une cave à vin diversifiée. Je suis sûre que nous pourrions vous trouver un breuvage à votre goût.

Elle sourit, pas de ce sourire éblouissant avec lequel elle nous avait accueillis, mais néanmoins authentique. Un signe encourageant, mais je déclinai :

— Je suis désolée, Maeve, mais je ne bois vraiment pas si tôt dans la journée.

— Si tôt, dit-elle, un sourcil parfaitement épilé se recourbant vers le haut. Chérie, ce n'est pas aussi tôt que cela en fonction des normes de Los Angeles. Après le déjeuner, il est parfaitement acceptable de boire un verre.

Je déclinai de nouveau en souriant, avec un léger haussement d'épaules.

— Merci. Mais vraiment, sans façon.

Elle eut l'air étonné de ma réponse, puis fit un signe de tête à la servante, qui se dirigea vers la maison pour aller chercher la boisson que Maeve avait requise, du moins c'est ce que je présumai.

— Je déteste vraiment devoir boire seule, réitéra-t-elle.

— Je suis sûre que vous avez un mari quelque part par ici.

— Vous ferez la connaissance de Gordon plus tard, lorsque nous aurons conclu notre affaire.

On ne percevait plus le moindre soupçon de flirt à présent.

— Et de quelle affaire s'agit-il ? m'enquis-je.

— C'est privé.

J'opinais du chef.

— Nous avons déjà survolé le sujet plus tôt avec votre larbin au bureau. Là où je vais, mes gardes du corps suivent, dis-je en jetant un bref regard à son propre barrage tout en muscles. Je suis certaine que vous le comprenez.

Elle acquiesça avec impatience.

— Bien sûr que je comprends, mais ne pourraient-ils aller s'asseoir juste un peu en retrait, afin que nous puissions avoir une petite discussion... entre filles ?

Je haussai les sourcils à cette expression *discussion entre filles*, mais laissai couler. Je lançai un regard à Doyle et à Frost.

— Qu'en pensez-vous les mecs ?

— Je suppose que nous pourrions nous asseoir à la table à l'ombre, pendant que toi et madame Reed vous consacrez à votre... discussion entre filles.

Doyle parvint à insinuer en fin de phrase une considérable incrédulité.

Je détournai le visage pour dissimuler mon sourire, puis regardai Kitto. Celui-là ne voudrait pas aller se mettre à l'ombre du parasol. Je ne pris même pas la peine de lui en faire la requête.

— Doyle et Frost iront s'asseoir à la table, mais Kitto devra rester avec moi.

Maeve déclina de la tête.

— Ceci n'est pas acceptable.

Je haussai les épaules.

— C'est le mieux que vous obtiendrez étant donné que vous avez insisté pour rester dehors dans un lieu aussi exposé.

Elle inclina la tête de côté.

— Vous ne mâchez assurément pas vos mots pour une Princesse du peuple Sidhe. En vérité, vous vous êtes montrée terriblement brutale, non, plutôt grossière, pour une Princesse de sang.

Je résistai à l'urgence de lancer un regard à Doyle dans mon dos.

— Je pourrais dire pour ma défense que j'ai été élevée parmi les humains.

— Vous le pourriez, en effet, mais je ne pense pas que je vous en croirais pour autant.

Sa voix s'était faite très basse, presque colérique. Elle poursuivit :

— Personne d'aussi humain ne serait autant favorisé par la Dame et le Seigneur, comme vous l'étiez juste quelques instants plus tôt.

Elle frissonna, et s'enveloppa de son peignoir en le resserrant davantage autour de ses épaules. Il faisait presque vingt-sept degrés

sous la chaleur des rayons tamisés du soleil. Si elle avait froid, il ne s'agissait pas du type de froid auquel pourrait remédier un simple peignoir.

Je lui adressai du chef le meilleur salut dont j'étais capable, toujours sur ma chaise longue.

— Merci.

Elle secoua la tête, faisant glisser et se répandre autour de son corps ses longs cheveux blonds.

— Ne me remerciez pas, car je ne vous remercierai pas pour ce que vous m'avez fait.

Je m'apprêtais à lui dire que cela n'avait été qu'un accident, mais m'arrêtai dans mon élan. Maeve avait fait délibérément usage de la magie pour tenter de me persuader. Ce qui constituait une sérieuse offense pour la noblesse Sidhe. Nous n'usions jamais d'artifices d'un tel niveau à l'encontre d'un autre noble. Ce qui démontrait clairement qu'elle me considérait comme étant de rang inférieur, et que de ce fait, les règles de la chevalerie Sidhe ne pouvaient s'appliquer à mon cas.

Elle me regardait curieusement, et je pris conscience que j'étais demeurée silencieuse pendant trop longtemps. Je parvins à ébaucher un sourire.

— Depuis des siècles, les Sidhes ont avancé toute sorte de suppositions sur la raison pour laquelle vous nous avez quittés.

— Je ne vous ai pas quittés, Meredith. J'ai été chassée.

Ici enfin se trouvait l'embryon d'un élément que je souhaitais approfondir.

— Votre exil a servi d'épouvante pour terrifier tous les jeunes Sidhes de la Cour Seelie : « Si vous déplaîsez au Roi, vous finirez comme Conchenn. »

— Est-ce vraiment ce qu'ils ont cru ? Que j'avais été exilée pour avoir déplu au Roi.

— En insistant un peu, c'est ce que le Roi a affirmé. Que vous lui aviez déplu.

Elle éclata d'un rire contenant un tel degré de dérision qu'il en était presque douloureux à l'oreille.

— Je suppose que je lui ai déplu, mais personne n'a-t-il pensé qu'une sentence d'exil aussi sévère était un dur châtement, simplement pour avoir déplu à sa Majesté ?

J'approuvai.

— J'ai entendu dire que certains s'interrogèrent en effet sur la sévérité de la punition. Vous aviez de nombreux amis à la Cour.

— J'y avais des alliés. Personne n'y a réellement d'amis.

Sur ce point, je voulais bien la croire.

— Comme vous préférez. Vous aviez donc de nombreux alliés à la

Cour. J'ai entendu dire qu'ils s'étaient enquis du sort qui vous avait été réservé.

— Et ?

Ce seul mot reflétait un peu trop d'impatience.

Elle semblait réellement intéressée de savoir. J'aurais voulu dire, *vous répondez à mes questions et ensuite, je répondrai aux vôtres*, mais cela aurait été un peu trop impoli. De la subtilité, voilà ce qui était nécessaire. Le subtil n'avait jamais fait partie de mon inclination naturelle, mais j'avais appris. Finalement.

— Je fus battue pour avoir posé des questions sur votre sort, lui dis-je.

Elle me regarda en clignant des paupières.

— Pardon ?

— Alors que j'étais enfant, j'ai demandé pourquoi vous aviez été exilée, et le Roi en personne m'a battue pour avoir posé la question.

Elle eut l'air perplexe.

— Personne ne l'avait-il posée auparavant ?

— Certains s'en étaient enquis, lui répondis-je.

L'expression sur son visage était suffisante pour m'encourager à poursuivre, mais je ne le fis pas. Je voulais éviter qu'elle détourne le sujet, car je voulais savoir pourquoi elle avait été exilée. Si elle était parvenue à garder le silence pendant une centaine d'années, je doutais fort qu'elle le briserait si facilement à présent.

— On cessa petit à petit de poser la question, alors que j'avais en âge.

— Qu'est-il advenu de mes alliés à la Cour ?

C'était une question particulièrement directe, et je ne pouvais continuer à faire l'innocente.

— Le Roi a tué Emrys, lui dis-je. Ensuite, tout le monde eut peur de s'enquérir de ce qui vous était arrivé.

C'était difficile à discerner, mais je pense qu'elle pâlit sous son bronzage doré. Ses yeux s'écarquillèrent, puis se posèrent sur ses genoux. Elle s'apprêta à prendre une gorgée, pour réaliser que son verre était vide.

— Nancy ! cria-t-elle.

La servante réapparut, comme par magie, portant un plateau où se trouvait un grand verre assombri de rhum, une paire de lunettes de soleil à montures blanches repliées à côté. Elle apportait également trois maillots de bain drapés sur un bras. Semblant tous coûteux, magnifiques et de la taille d'un timbre-poste. La plupart de mes sous-vêtements recouvraient davantage que ces maillots, qui semblaient ordinaires, si ce n'était élégants, mais les apparences peuvent parfois être trompeuses. Et je possédais beaucoup de lingerie.

Les vêtements peuvent être trafiqués de façon à ce que le sortilège

ne se mette en action que lorsqu'ils sont effectivement portés. De dangereux sortilèges. Pour la première fois, je m'interrogeais, non pas si Maeve voulait se rallier à notre Cour, mais s'il y en avait à la Cour Seelie qui auraient souhaité me voir morte. Ma mort suffirait-elle pour mettre un terme à son exil ? Seulement si le Roi en personne la souhaitait. Pour autant que je le sache, Taranis ne me craignait pas. Il ne me portait simplement pas vraiment dans son cœur. En conséquence, ma mort devait être pour lui insignifiante.

Maeve s'était tue, les yeux fixés sur la piscine, mais je ne pense pas qu'elle la voyait vraiment. Elle resta silencieuse pendant si longtemps que je décidai de combler ce silence.

— Pourquoi ces maillots de bain, madame Reed ?

— Je vous ai dit de m'appeler Maeve, dit-elle, sans me regarder un seul instant.

Et sa phrase semblait avoir fait l'objet de répétitions, comme si elle ne prêtait pas vraiment l'oreille à ce qu'elle disait.

Je souris.

— Très bien ! Pourquoi ces maillots de bain, Maeve ?

— Je pensais que vous souhaiteriez peut-être vous mettre plus à l'aise, voilà tout.

Sa voix avait toujours cette intonation plate, comme s'il s'agissait d'un dialogue qu'elle avait planifié de jouer mais qui, à présent, lui importait peu.

— Merci, mais je me sens bien comme je suis.

— Je suis sûre de pouvoir également trouver des maillots à mettre à la disposition de vos hommes.

Elle me regarda enfin en disant ces mots, d'une voix néanmoins toujours assourdie.

— Non, merci.

Et je mis suffisamment d'emphase dans ce *merci* pour oser penser qu'elle avait dû saisir l'allusion.

Maeve posa son verre vide sur le plateau, mit les lunettes de soleil sur son nez, et seulement à cet instant, prit un nouveau verre, dont elle vida un quart du contenu d'une longue goulée, avant de reposer son regard sur moi. Les grands verres ronds au large rebord blanc et à facettes offraient à ma vue mon reflet déformé lorsqu'elle bougeait la tête, les yeux et le visage en grande partie dissimulés. Elle n'avait plus besoin à présent de glamour ; elle avait trouvé quelque chose d'autre pour se planquer.

Elle resserra le peignoir plus près de son cou tout en buvant le vieux rhum ambré à petites gorgées.

— Même Taranis n'aurait pas osé faire exécuter Emrys.

Sa voix était basse, mais toutefois nettement audible. Je crois qu'elle s'efforçait de n'accorder aucun crédit à mes propos. Elle s'était

donné suffisamment le temps de la réflexion sur ce que je venais de dire avec sa partie du dialogue bien répétée au sujet des maillots. Elle ne l'appréciait pas et allait donc essayer de le transformer en un mensonge.

— Il ne fut pas exécuté, dis-je, en l'observant à nouveau, attendant qu'elle pose d'autres questions.

On apprend souvent davantage en en disant moins.

Elle leva les yeux de son verre, le soleil en faisant miroiter les facettes.

— Mais vous avez dit que Taranis l'avait fait tuer.

— Non, j'ai dit qu'il avait tué Emrys.

Difficile de dire ce qui se passait à l'arrière de ces imposantes lunettes, mais je pense qu'elle avait dû écarquiller les yeux.

— Vous jouez sur les mots avec moi, Meredith. Emrys était l'un des rares membres de la Cour que j'aurais pu véritablement appeler mon ami. S'il n'a pas été exécuté, alors quoi ? Faites-vous allusion à un assassinat ?

Je secouai négativement la tête.

— Absolument pas. Le Roi l'a défié en combat singulier.

Elle sursauta comme si je l'avais frappée, renversant un peu de rhum sur son peignoir blanc. La servante lui offrit une serviette de lin. Maeve lui tendit son verre pour s'essuyer la main, mais comme si elle n'était pas vraiment concentrée sur ce qu'elle faisait.

— Le Roi ne cautionne pas les défis d'ordre personnel. Il est trop précieux pour la Cour pour prendre des risques avec un duel.

Je haussai les épaules, observant mon reflet qui faisait de même dans les verres de ses lunettes.

— Je relate simplement les faits, sans faire de commentaires.

Elle déposa la serviette sur le plateau, se refusant à reprendre son verre. Puis elle se pencha en avant, en maintenant toujours contre son cou et ses cuisses les pans de son peignoir.

— Jurez-moi, en un serment solennel, que le Roi a tué Emrys lors d'un duel.

— Je vous en fais le serment.

Elle s'inclina soudainement en arrière, comme si son corps s'était drainé de toute énergie, les mains encore faiblement agrippées au peignoir. Semblant prête à défaillir.

— Est-ce que vous allez bien ? s'enquit la domestique. Avez-vous besoin de quelque chose ?

Maeve fit un faible geste de la main.

— Non. Je vais bien.

Elle avait répondu aux questions suivant un ordre inversé, un léger lapsus, car elle n'allait ostensiblement pas aussi bien que ça.

— J'avais donc raison, dit-elle, sa voix s'affaiblissant sur le

dernier mot.

— Vous aviez raison au sujet de quoi ? lui demandai-je, d'une voix tout aussi atténuée.

Je me laissai glisser au pied de ma chaise longue afin qu'elle ne rate pas un mot de ce que j'allais lui dire.

Elle sourit alors, mais d'un faible sourire absolument dénué d'humour.

— Non, vous n'obtiendrez pas si facilement l'accès à mes secrets.

Je fronçai les sourcils, en une expression sincère.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Sa voix se fit plus dense, plus assurée, tandis qu'elle me demandait :

— Pourquoi êtes-vous venue ici aujourd'hui, Meredith ?

Je m'adossai légèrement sur mon siège.

— Je suis venue parce que vous me l'avez demandé.

Elle poussa un long soupir sonore, pas pour faire cette fois de l'effet, mais par simple nécessité, je crois.

— Vous risquez la colère de Taranis simplement en venant voir une autre Sidhe ? Je n'en crois rien.

— Je suis l'héritière du trône Unseelie. Pensez-vous vraiment que Taranis prendrait le risque de me nuire ?

— Il a personnellement défié Emrys en duel pour s'être seulement enquis des raisons de mon exil. Vous-même avez été battue alors qu'enfant, vous aviez posé des questions sur mon sort. À présent, vous voilà ici en ma compagnie en pleine conversation. Jamais il ne croira que je ne vous ai pas révélé la raison de mon bannissement.

— Cependant, vous ne m'avez encore rien dit, dis-je, essayant d'empêcher mon impatience de se manifester par mes gestes sans y parvenir tout à fait.

Elle ébaucha un autre sourire diffus.

— Jamais il ne croira que je n'ai pas partagé mes secrets avec vous.

— Il peut penser ce qu'il veut. S'en prendre à moi signifierait une guerre entre les Cours. Je ne crois pas que le secret que vous détenez, quel qu'il soit, en vaille le risque.

Elle éclata de rire, à nouveau moqueuse.

— Je pense que le Roi risquerait une guerre entre les Cours à cause de cela même.

— Très bien, le Roi risquerait donc un conflit où il pourrait trôner hors de danger à l'arrière des lignes de front, mais la Reine Andais serait dans son bon droit de le défier en combat singulier. Et je ne crois pas que Taranis s'y risquerait.

— Vous êtes l'héritière du Royaume des Ténèbres, Meredith. Vous n'avez pas la moindre idée du pouvoir résidant dans la lumière.

— J'ai visité la Cour Seelie, Maeve, et je vous accorde que lorsqu'on tombe en disgrâce en se la mettant à dos, on en vient à redouter la lumière ; mais tout le monde a peur du noir, Maeve, tout le monde sans exception.

— Insinueriez-vous que le Grand Roi de la Cour Seelie redouterait la Cour Unseelie ?

Son intonation contenait un considérable degré d'incrédulité outragée.

— Je sais que tous à la Cour Seelie ont peur des Sluaghs.

Maeve se rallongea sur sa chaise longue.

— Tout le monde en a peur, Meredith, aux deux Cours.

Elle avait raison. Tout aussi sombre et terrifiante que soit la Cour Unseelie, les Sluaghs étaient bien pires encore, représentant un sanctuaire même pour certaines créatures que redoutaient les Unseelies. Un véritable dépotoir à cauchemars trop terrifiant à contempler.

— Et qui tient les Sluaghs par la bride ? demandai-je.

Elle eut l'air indécis avant de finalement dire :

— La Reine.

— Les Sluaghs peuvent être envoyés pour punir certains crimes sans plus ample forme de procès ni avertissement. L'un de ces crimes est de tuer l'un de ses pairs.

— Cela n'est pas souvent mis en application, dit-elle.

— Mais si Taranis tuait l'héritière potentielle de la Reine, ne pensez-vous pas qu'elle se souviendrait de cette petite loi ?

— Même Andais n'oserait pas envoyer les Sluaghs au Roi.

— Et comme je vous l'ai déjà mentionné, même le Roi n'oserait trucider tout héritier potentiel d'Andais.

— Je pense qu'à ce propos, vous vous méprenez, Meredith, car il s'y risquera peut-être.

— Et pour ce crime, Andais lancera sans doute les Sluaghs à ses trousses. Le Roi de la Lumière et de l'Illusion en personne n'aura alors d'autre choix que de déguerpir à toutes jambes pour leur échapper.

Elle prit le verre du plateau que la domestique lui présentait toujours à portée de main, et en but une bonne gorgée avant de poursuivre :

— Je ne crois pas que le Roi a les idées aussi claires à ce sujet. Je... je ne serais pas la cause d'un conflit entre les deux Cours, dit-elle en prenant une autre gorgée. J'ai souhaité au fil des années que Taranis soit châtié de son arrogance, mais pas par les Sluaghs. Je ne le souhaiterais pas à mon pire ennemi. Même pas à lui.

Ayant été moi-même pourchassée à l'occasion par les Sluaghs, je pouvais en effet attester qu'ils étaient terribles. Mais pas autant que ça. Du moins, les Sluaghs se contentaient de vous tuer – en vous

dévorant tout cru, certes –, mais vous seriez bel et bien mort. Pas de tortures, pas de lente agonie prolongée. Il y avait en effet des morts bien pires que de succomber aux Sluaghs.

Et je savais aussi autre chose que Maeve ne pouvait savoir. Le Roi des Sluaghs, Sholto, le Seigneur de l'Insaisissable, surnommé l'Engendreur d'Ombre, mais jamais en sa présence, n'était pas d'une grande loyauté envers Andais, ou envers qui que ce soit, d'ailleurs. Il avait gardé sa promesse, mais Andais avait quelques années durant négligé sa politique, et à présent dépendait considérablement, trop considérablement, de la menace que représentaient les Sluaghs, considérée à l'origine comme celle de dernier recours. En discutant avec Doyle et Frost, j'avais appris qu'ils étaient devenus une arme particulièrement prisée. Ce n'était pas la fonction à laquelle ils avaient été destinés ; et qu'elle les utilisât trop souvent dénotait d'une grande faiblesse de la part d'Andais.

Cependant, Maeve n'était pas au courant de tout cela. Personne à la Cour Seelie n'en avait connaissance, à moins d'être espion, et réflexion faite, il devait probablement y en avoir. Mais en ce qui concernait Maeve, elle l'ignorait.

— Pensez-vous vraiment que le Roi aura vent de notre conversation ? demandai-je.

— Je ne peux le certifier, mais c'est un dieu, ou du moins il le fut. Je crains qu'il ne le découvre.

— Très bien ! Je voudrais savoir pourquoi on vous a exilée – mais vous voulez quelque chose de moi en contrepartie, également. Vous voulez quelque chose pour lequel vous iriez jusqu'à risquer votre vie. Qu'est-ce que cela peut-il être, Maeve ? Qu'est-ce qui pourrait avoir une telle importance pour vous ?

Elle se pencha en avant, en resserrant encore étroitement son peignoir tout contre son corps. Elle se pencha davantage, au point où je pouvais sentir le beurre de cacao sur sa peau, et la senteur forte du rhum parfumant son haleine. Et elle me murmura à l'oreille :

— Je veux un enfant.

Chapitre 13

Je restai penchée en avant, frôlant presque Maeve des épaules. Pour lui dissimuler mon visage. Un enfant ? Elle voulait un enfant ? Pourquoi me le mentionner ? J'avais songé à tout ce qu'elle aurait pu souhaiter ; un bébé ne s'était pas trouvé sur la liste.

Puis je parvins de nouveau à la regarder.

— Que voulez-vous obtenir de moi, Maeve ?

Voilà la question.

Elle s'adossa à nouveau sur sa chaise longue, s'installant avec de légères contorsions qui me rappelèrent sa méthode de flirt habituelle.

— Je viens de vous dire ce que j'attends de vous, Meredith.

Je la fixai des yeux, les sourcils froncés.

— J'ai bien compris ce que vous avez dit, Maeve, mais je ne vois pas...

Puis je me repris :

— Je ne sais pas comment, *moi*, je peux vous aider en cela.

Je plaçai un peu plus d'emphase sur le *moi*, car j'avais pensé à quelque chose que je possédais et dont elle aurait peut-être besoin. Les hommes.

Elle les considéra tour à tour du regard, y compris Ses gardes du corps.

— À présent vous pouvez comprendre pourquoi je souhaitais avoir cette discussion en privé, n'est-ce pas ?

Un fil ténu d'imploration se tissait dans sa voix.

Je poussai un soupir. Je voulais me montrer futée politiquement. Tout en faisant preuve de prudence. Cependant, je compris pourquoi elle avait souhaité que tout se déroule en privé. Certains sujets supplantent la politique, votre parti, mon parti, et l'un d'eux est l'appel à l'aide d'une femme à une autre. Maeve avait émis cette supplique, silencieuse, qui flottait encore dans l'atmosphère. Que ma mère me vienne en aide, mais je ne pouvais prétendre l'ignorer.

— D'accord, lui dis-je.

Maeve pencha la tête d'un côté.

— D'accord pour quoi ?

— Pour l'intimité.

Je sentis Doyle et Frost se mobiliser dans mon dos comme un seul homme. Sans vraiment bouger, pas même d'un pas, mais leurs corps se contractèrent si intensément que cela m'avait quasiment donné l'impression qu'ils avaient fait un bond.

— Princesse, commença à dire Doyle.

— Tout va bien, Doyle. Toi et les autres pouvez vous rasseoir en dessous du parasol pendant que nous allons avoir une petite discussion entre filles.

Maeve fronça les sourcils, sa bouche maquillée de rose pâle esquissant une moue charmante, recouvrant assurément sa contenance. Ou peut-être avait-elle passé tant d'années sous l'identité de Maeve Reed, l'icône du sexe, qu'elle ne savait pas quelle autre attitude adopter.

— J'avais espéré un peu plus d'intimité que ces quelques mètres.

Je lui souris, sans faire de mimiques, sans prétention aucune.

— Vous avez montré une certaine détermination à me persuader par l'entremise de la magie. Il serait stupide de ma part de vous faire totalement confiance.

La moue s'estompa, remplacée par des lèvres crispées serrées en une grimace presque colérique.

— Vous avez prouvé que vous pouviez me surpasser en magie, Meredith. Je ne serais pas stupide au point de tenter ma chance une seconde fois.

De nouveau, je fus quasiment certaine que je ne l'avais pas surpassée. Mais plutôt qu'elle avait balancé ses capacités magiques à la partie métaphysique de ma personnalité et que mes aptitudes innées s'en étaient trouvées réactivées. Cela n'avait pas été délibéré de ma part ; en fait, je n'étais pas sûre à cent pour cent que j'aurai été en mesure de le refaire une deuxième fois même si j'avais essayé. Cependant, Maeve croyait que je pouvais agir à volonté, et je n'allais sûrement pas l'en dissuader. Laissons-la croire que j'étais incroyablement puissante, et parano. Parce que je ne m'éloignais jamais complètement hors de vue de mes hommes. Puissante et parano... une recette digne de la royauté !

— Mes gardes resteront assis à l'ombre pendant que nous discuterons ici. C'est toute l'intimité que je souhaite vous accorder, même pour une petite discussion entre filles.

— Vous ne me faites pas confiance, dit-elle.

— Et pourquoi le devrais-je ?

Elle ébaucha un sourire.

— En effet. Il est absolument certain que vous devriez vous en abstenir, dit-elle avec un hochement de tête.

Puis elle se mit à boire son rhum par petites gorgées, avant de me fixer des yeux au-dessus du rebord de son verre.

— Vous avez décliné tout rafraîchissement. Par crainte du poison ou d'une potion magique.

J'acquiesçai.

Elle se mit à rire, un éclat sonore de plaisir. Un rire que j'avais entendu en plus d'une occasion, provenant du grand écran.

— Je vous fais le serment le plus solennel qu'en ces lieux, rien ne vous nuira intentionnellement.

Ajouter ce dernier propos était joliment épineux. Cela signifiait que s'il m'arrivait malheur, cela ne serait pas sa faute. Tout en impliquant également qu'il pourrait m'arriver quelques désagréments. Je dus sourire. Des propos d'une telle ambiguïté faisaient tant partie de la Cour, où vous deviez défendre votre parole d'honneur tout en combattant jusqu'à la mort.

— Je veux votre parole d'honneur qu'aucune créature, qu'aucun individu, qu'aucun animal, qu'aucun être de quelque type que ce soit ne tentera de me nuire pendant que je suis ici.

La moue fit son retour.

— Allons, Meredith. Un tel serment solennel ? Je vous fais la promesse d'assurer votre protection au mieux de mes capacités.

Je hochai la tête.

— Votre parole qu'aucune créature, qu'aucun individu, qu'aucun animal, qu'aucun être de quelque type que ce soit ne tentera de me nuire.

— Pendant que vous vous trouvez ici, ajouta-t-elle.

J'opinaï du chef.

— Pendant que je suis ici.

— Si vous aviez omis ce dernier petit bout de phrase, j'aurais été responsable de ce qui pourrait vous arriver à tout jamais, où que vous soyez.

Elle eut un frémissement à cette pensée, et je ne crois pas qu'elle l'avait feint.

— Vous allez à la Cour Unseelie, et je ne souhaiterais pas devoir garantir votre sécurité en cet endroit, ajouta-t-elle.

— Tout le monde semble partager votre opinion, Maeve. Ne vous en sentez pas plus mal pour autant.

Elle fronça les sourcils, et à nouveau je pensai que cette expression était authentique.

— Je ne me sens pas mal, Meredith. Assurer votre sécurité entre les murs de ces ténébreux corridors hantés par les ombres dépasse de loin mes compétences.

Je haussai les épaules.

— La lumière et le rire existent chez cette multitude ténébreuse, tout comme l'obscurité et la tristesse parmi la foule rutilante.

— Je ne peux me résoudre à croire que la Cour Unseelie

contienne toutes ces joyeuses merveilles à disposition à la Cour Seelie.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule dans la direction de Doyle et Frost, que je fixai longuement, intentionnellement, m'emplissant les yeux de leur beauté. Puis je me retournai lentement vers Maeve.

— Oh, je ne dirais pas ça, Maeve. Il y a du plaisir à prendre au royaume crépusculaire.

— J'ai eu vent de ces récits de débauche ayant eu lieu à la cour d'Andais.

Cela me fit rire.

— Vous avez vécu trop longtemps parmi les humains pour prononcer le mot « débauche » avec un tel dégoût. Les plaisirs de la chair sont une bénédiction à partager, et non une malédiction dont se prémunir.

— Comme votre garde incontrôlable et ma douce Marie devraient en prendre note.

Elle sourit, le regard perdu au loin. Rhys et Marie s'avançaient dans notre direction. Les boucles blanches de Rhys retombaient libres à nouveau jusqu'à sa taille. Son beau visage de gamin était comme d'habitude, impeccablement rasé, le cache-œil orné de perles de retour à sa place. Il souriait, content de lui au point de presque s'en esclaffer, comme s'il venait d'apprendre quelque bonne blague.

Marie le suivait à la trace. L'ordre de sa coiffure laissait quelque peu à désirer, et son chemisier blanc était en partie sorti de son pantalon. Mais elle n'avait pas l'air heureux.

Si l'insinuation de Maeve se vérifiait, alors Marie sourirait. Rhys avait ses défauts, mais être incapable de mettre un sourire sur le visage d'une fille n'en faisait pas partie. Vous ne pouviez pas vraiment le prendre aussi sérieusement au lit, ou en dehors, que certains des autres gardes, mais il ne s'en montrait pas moins très inventif au pieu.

Je me surpris à nouveau à m'interroger. S'il avait eu une relation d'ordre sexuel avec Marie, que ressentirais-je à ce propos ? Il m'appartenait, après tout. En exclusivité, selon la Reine.

J'essayais de me sentir blessée, jalouse, ou même vexée qu'il ait pu peloter Marie, mais il n'en était rien. Peut-être parce que je couchais avec les autres. Il était possible que pour vraiment ressentir les affres de la jalousie, on devait avoir quelque prédisposition à la monogamie. J'en ignorais la raison, mais cela ne me préoccupait simplement pas. S'il avait couché avec elle, cela, en revanche, m'aurait ennuyée, parce que j'étais celle qu'on voulait voir enceinte, et non pas l'assistante de quelque star. À part ça, qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ?

Rhys se plaça devant moi, un genou à terre, en bousculant quelque peu Kitto ; qu'il voulût bien toucher le petit Gobelin était

plutôt de très bon augure. Il porta ma main à ses lèvres, avec un large sourire.

— La charmante Marie m’a offert ses faveurs.

Je haussai les sourcils.

— Et ?

— Et il aurait été grossier d’ignorer une telle proposition.

En fonction des normes feys, il avait raison.

— Elle est d’origine humaine, et non Fey, lui dis-je.

— Jalouse ? ironisa-t-il.

Je secouai négativement la tête, en souriant.

— Non.

Il se remit debout avec souplesse, et me planta un bécot sur la joue.

— Je savais bien que tu étais davantage Fey qu’humaine.

Marie s’était agenouillée près de Maeve, le visage détourné, hochant la tête, tandis que Maeve tournait vers nous le sien où se lisait une grande désapprobation.

— Marie me dit que tu aurais refusé ses avances, garde.

— J’ai néanmoins nettement exprimé que je la trouvais charmante, dit Rhys.

— Mais tu n’as pas profité d’elle.

— Je suis l’amant de la Princesse Meredith. Pourquoi devrais-je aller courir ailleurs ? J’ai exprimé à votre assistante toute l’attention qu’elle mérite, ni plus, ni moins.

Tout humour s’était à présent évanoui de son visage, et il semblait presque en colère.

Maeve caressa la main de la femme, puis l’invita à retourner à la maison. Marie fuyait très soigneusement Rhys du regard, parce qu’elle devait se sentir embarrassée, je pense. Peut-être ne se faisait-elle pas repousser souvent, ou peut-être que Maeve lui avait affirmé que l’affaire était faite.

Je me remis debout.

— J’ai eu ma dose de ces petits jeux, Maeve.

Elle tendit la main vers moi, mais je me trouvais hors de sa portée.

— De grâce, Meredith, je ne voulais pas vous offenser.

— Vous avez envoyé votre domestique séduire mon amant. Vous avez essayé de me séduire, non pas par pur désir, mais par désir de me contrôler.

Elle se leva d’un mouvement rapide.

— Ce que vous venez de dire est faux.

— Mais vous ne niez pas avoir envoyé votre servante séduire mon amant.

Elle retira ses gigantesques lunettes de soleil pour que je puisse

constater l'ampleur de sa confusion. J'aurais pu parier qu'elle jouait la comédie.

— Vous êtes de la Cour Unseelie, où toutes tentations vous sont permises.

Je dois admettre que je me sentis à mon tour en proie à une certaine confusion.

— Qu'est-ce que ma Cour a à voir avec quoi que ce soit ? Vous venez de m'insulter, ainsi que ce qui m'appartient.

— Vous êtes de la Cour Unseelie, répéta-t-elle.

— Je ne vois toujours pas le rapport, dis-je en secouant la tête.

— Vous avez refusé d'enfiler ces maillots de bain, dit-elle d'une voix douce, les yeux baissés.

— Quoi ? m'écriai-je.

— Si Marie avait pu le voir dévêtu, alors elle aurait pu constater si son corps était pur, exception faite des cicatrices.

J'avais les yeux écarquillés comme des soucoupes.

— Mais qu'est-ce que vous êtes en train de déblatérer, par le Seigneur et la Dame ?

— Vous venez tous de la Cour Unseelie, Meredith. Je dois m'assurer que vous n'êtes pas... impurs.

— Vous voulez dire difformes, dis-je, sans même essayer de dissimuler la colère s'exprimant dans ma voix.

Elle acquiesça légèrement de la tête.

— Pour quelle raison nos corps, quelle que soit leur apparence, feraient-ils pour vous une quelconque différence ?

— Je vous ai dit ce que je voulais, Meredith.

J'acquiesçai du chef, et me montrai suffisamment gentille pour ne pas laisser échapper son secret devant tout le monde. Et pourtant, Dieu m'est témoin qu'elle ne méritait pas cette courtoisie.

— Si ceux qui m'offrent leur aide dans une telle entreprise sont impurs, alors...

Elle me fit un signe de tête, dans la tentative de m'inciter à terminer mentalement sa phrase.

Je me penchai vers elle et sifflai, plus que je ne murmurai :

— L'enfant sera difforme.

Aucune proportion de glamour ne parvenait à dissimuler l'odeur de beurre de cacao, de liqueur forte et de fumée de cigarette émanant de ses cheveux et de sa peau. Je fus soudainement saisie d'une vague de nausée.

Je m'éloignai d'elle à reculons et serais tombée si Rhys ne m'avait rattrapée, m'aidant à recouvrer mon équilibre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? murmura-t-il.

Je désignai Maeve de la tête.

— J'en ai marre d'être ici en présence de cette femme.

— Alors partons, dit Doyle.

— Pas encore, lui dis-je.

Tout en m'agrippant quelque peu au bras de Rhys, je me retournai vers Maeve.

— Vous me racontez pourquoi on vous a exilée. Vous me dites toute la vérité, ici et maintenant, sinon nous vous quittons pour toujours.

— S'il apprenait que je l'ai raconté à quelqu'un, il me tuerait.

— S'il découvre que je me trouvais ici à vous adresser la parole, pensez-vous vraiment qu'il attendrait pour savoir si vous m'avez révélé quoi que ce soit ?

À présent, elle semblait effrayée. Mais je m'en fichais.

— Racontez-moi, Maeve, racontez-moi tout, sinon nous partons, et vous ne trouverez jamais personne d'autre en dehors de la Féerie qui pourra vous aider.

— Meredith, de grâce...

— Non ! La grande Cour Seelie inaltérée, comme ils nous regardaient de haut ! Où tout enfant naissant avec une difformité est tué, ou l'était, jusqu'à ce que vous cessiez tous d'enfanter. Alors là, même les monstres devinrent précieux. Savez-vous ce qui advenait des bébés après quelque temps, Maeve ? Savez-vous ce qui arriva au cours des quatre cents dernières années à la progéniture difforme des Seelies ? Parce que, ne vous y trompez pas, les unions consanguines sont de plus en plus fréquentes, même chez les immortels.

— Je n'en sais... rien !

— Oh oui, vous le savez ! Toute cette multitude brillante et scintillante est au courant. Ma propre cousine en a réchappé parce qu'elle était en partie farfadet. Vous ne l'avez pas rejetée, car les farfadets font partie du peuple des Seelies – non pas en tant que membres de la Cour, mais parce qu'ils sont des créatures de lumière. Mais lorsque les Sidhes en personne engendraient des monstres, les purs Sidhes Seelies tout rutilants engendraient des difformités, des monstruosité, et que se passait-il alors, où étaient envoyés ces enfants ?

Elle pleurait à présent, de douces larmes argent.

— Je ne sais pas.

— Oh que si, vous le savez ! Les bébés étaient envoyés à la Cour Unseelie, où nous avons accueilli ces monstres, ces purs monstres Seelies. Nous les avons accueillis, parce que pour nous, tout le monde est bienvenu. Personne, personne n'est rejeté de la Cour Unseelie, particulièrement pas ces tout-petits, ces nouveau-nés, dont le seul crime était d'être nés de parents dans l'incapacité totale d'étudier suffisamment en détail un arbre généalogique, pour éviter d'aller s'unir à leurs putains de frères et sœurs !

À présent, j'en pleurais aussi, mais de colère, pas de chagrin.

— Je vous fais le serment que moi, comme Frost et Rhys, sont purs de corps. Cela facilite-t-il les choses ? Est-ce que cela aide ? Si vous vouliez simplement coucher avec mes hommes, vous ne vous seriez pas souciée de me voir en maillot de bain, mais vous vous en êtes souciée. Vous souhaitez un rituel de fertilité, Maeve. Vous avez besoin de moi, et au moins d'un homme.

J'étais trop furieuse pour savoir si quiconque à part Maeve avait prêté l'oreille à ce que je venais de dire, ou avait saisi mes propos. Je m'en contrefichais, tout simplement.

Je m'écartai de Rhys, ma colère me faisant m'avancer pour venir cracher les mots à Maeve, en plein visage.

— Dites-moi pourquoi on vous a exilée, Maeve, dites-moi dans l'instant, ou nous vous quittons en vous laissant comme nous vous avons trouvée. Seule.

Elle acquiesça de la tête, toujours en larmes.

— D'accord, d'accord, que la Dame me protège, mais d'accord. Je vous dirai ce que vous voulez savoir, si vous me jurez que vous m'aiderez à concevoir un enfant.

— Jurez la première !

— Je jure que je vous dirai la vérité sur la raison de mon bannissement de la Cour Seelie.

— Et je jure qu'après que vous m'aurez relaté la raison de votre exil de la Cour Seelie, mes hommes et moi ferons de notre mieux pour vous aider à concevoir.

Elle se frotta les yeux de ses paumes, en un geste enfantin. Elle semblait sérieusement secouée, et je me demandais si l'un de ces infortunés bambins avait été celui de Conchenn, Déesse de la Beauté et du Printemps. Et est-ce que la pensée de devoir abandonner le seul enfant qu'elle aurait pu avoir la hantait ? Comme je l'espérais !

Chapitre 14

— Il y a de cela une centaine d'années, le grand Roi de la Féerie, Taranis, fut enclin à répudier son épouse, Conan de Cuala. Mariés depuis un siècle, ils étaient néanmoins demeurés sans enfants.

Elle avait automatiquement adopté l'intonation chantante d'un conteur. Elle poursuivit :

— Il s'apprêtait donc à la répudier.

J'adorais les bonnes histoires racontées comme au bon vieux temps, mais je voulais sortir me mettre au soleil, et ne pas avoir à rester ici à tout jamais. En conséquence, je l'interrompis :

— Il l'a donc répudiée.

Maeve esquissa un sourire, qui ne semblait pas la rendre plus heureuse pour autant.

— Il me demanda de prendre sa place en tant qu'épouse. Je refusai.

Elle ne s'adressait plus qu'à moi, à présent, la voix chantante s'étant évanouie. Ce qui n'était sans doute pas aussi charmant, mais relater les faits sur le ton badin de la conversation serait assurément plus direct et rapide.

— Ce n'est pas une raison pour se faire exiler, Maeve. Une autre tout au moins avait auparavant repoussé les avances de Taranis, et elle fait toujours partie de la grande famille scintillante.

Je buvais ma citronnade à petites gorgées tout en l'observant.

— Mais Edain était amoureuse d'un autre homme. Mes raisons étaient différentes.

Elle ne me regardait pas, ni Kitto, ni personne en particulier, je crois, semblant avoir les yeux fixés dans l'espace, visualisant peut-être les souvenirs qui défilaient sous son œil mental.

— Et ces raisons étaient ? demandai-je.

— Conan fut la seconde épouse du Roi. Il était uni par le mariage à cette nouvelle femme depuis une centaine d'années, et cependant, il n'y avait pas eu d'enfant.

— Et ?

Je pris une autre gorgée prolongée de citronnade.

Elle avala quant à elle une bonne rasade de rhum, puis tourna à

nouveau les yeux vers moi.

— J'ai dit non à Taranis car je crois qu'il est stérile. Ce n'est pas la femme mais le Roi qui se trouve dans l'incapacité d'engendrer un héritier.

Je recrachai ma citronnade, m'éclaboussant dans le procédé ainsi que Kitto, qui sembla comme pétrifié par le liquide dégoulinant le long de ses bras et sur ses lunettes noires.

La servante réapparut, nous apportant des serviettes, dont je pris une poignée, avant de la congédier de la main. Nous parlions d'un sujet que personne d'autre n'était censé entendre. Lorsque je parvins à m'exprimer sans postillonner, et que Kitto comme moi-même nous fûmes relativement éponges, je demandai :

— Vous avez dit ça en face à Taranis ?

— En effet, répondit-elle.

— Vous êtes plus courageuse que vous ne semblez l'être.

Ou plus stupide, ajoutai-je mentalement.

— Il exigea que je lui explique pourquoi je ne voulais pas de lui comme époux. Je lui dis que je souhaitais avoir un enfant et que je le croyais dans l'incapacité de m'en donner un.

Je la fixai simplement des yeux, en essayant de réfléchir aux implications de ses propos.

— Si ce que vous dites est vrai, alors les membres de la royauté pourraient exiger du Roi le sacrifice ultime. Ils pourraient exiger qu'il consente à son sacrifice lors de l'un des grands jours de commémoration sacrée.

— En effet, dit Maeve. Il m'a chassée cette nuit-là.

— Par peur que vous ne le racontiez à quelqu'un, dis-je.

— Je ne suis assurément pas la seule à entretenir des soupçons, ajouta-t-elle. Adaria a eu des enfants de deux autres hommes, alors qu'elle était restée stérile pendant des siècles avec notre Roi.

Je comprenais à présent pourquoi on m'avait battue pour avoir posé des questions au sujet de Maeve. La vie même de mon oncle en dépendait.

— Il pourrait simplement renoncer au trône, fis-je remarquer.

Maeve baissa ses lunettes, juste assez pour me lancer un regard profondément méprisant.

— Ne soyez pas si naïve, Meredith. Cela ne vous va pas.

— Désolée, vous avez raison, dis-je en acquiesçant du chef. Taranis ne le croira jamais. Il serait obligé d'accepter sa stérilité, et le seul moyen pour cela serait de le faire comparaître devant les membres de la noblesse. Ce qui signifie que vous devrez trouver un moyen d'en convaincre un certain nombre de se rallier à votre cause.

Elle secoua négativement la tête.

— Non, Meredith. Je ne peux être la seule qui le soupçonne. Sa

mort permettrait de restaurer la fertilité aux yeux de notre peuple. L'ensemble de notre pouvoir est issu de notre Roi et de notre Reine. Je pense que l'incapacité de Taranis à procréer a jeté sur le reste d'entre nous la malédiction de rester sans enfants.

— Pourtant, il y a encore des enfants à la Cour, fis-je remarquer.

— Mais combien d'entre eux sont-ils de sang purement Seelie ?

Je réfléchis une seconde.

— Je n'en suis pas sûre. La plupart naquirent bien avant ma naissance.

— Moi, j'en suis sûre, dit-elle.

Elle se pencha en avant, son langage corporel se faisant soudainement empreint d'un grand sérieux, dénué du moindre soupçon de flirt.

— Aucun. Tous les enfants nés de nos entrailles au cours des six cents dernières années sont métissés. Issus de viols perpétrés durant les conflits par des guerriers Unseelies. Certains enfants sont comme vous-même, en effet particulièrement métissés. Sang-mêlé, sang régénéré, Meredith. Notre Roi a jeté sur nous la malédiction de nous éteindre en tant que peuple, parce qu'il a trop d'orgueil pour renoncer à son trône.

— S'il abdique en raison de son infertilité, les membres de la royauté pourraient encore exiger qu'il soit mis à mort afin d'assurer la fertilité des autres.

— Et c'est ce qu'ils feraient, dit Maeve, s'ils apprenaient que je lui ai mentionné ce léger problème un siècle plus tôt.

Elle avait raison. Si Taranis n'avait simplement pas été au courant, ils lui auraient alors peut-être pardonné en lui permettant d'abdiquer. Mais le savoir depuis un siècle et n'avoir rien fait... Pour cela, ils veilleraient à ce que son sang soit répandu sur-le-champ.

Un murmure de voix me fit me retourner. Un nouvel arrivant déblatérerait des plaisanteries aux hommes assis autour de la table au parasol. Il se tourna vers nous en souriant de toutes ses dents d'une blancheur particulièrement étincelante. Le reste de sa personne était si mal en point que ce sourire artificiellement resplendissant semblait accentuer son teint jaunâtre et ses orbites creuses où étaient enfoncés ses yeux. Il était si rongé par la maladie qu'il me fallut plusieurs secondes pour reconnaître Gordon Reed, le réalisateur qui avait propulsé Maeve des rôles de figurantes au statut de star. J'eus la vision soudaine de son corps en décomposition, et de ces dents demeurant dans la tombe le seul vestige inaltéré de ses restes mortels. Je sus à cet instant que cette vision macabre était un véritable présage, et qu'il était en fin de vie.

La question étant, le savaient-ils ?

Maeve tendit vers lui sa main bronzée, qu'il prit dans la sienne

desséchée, déposant un baiser sur cette peau parfaitement lisse. Qu'avait-il dû ressentir en voyant sa propre jeunesse s'estomper, en sentant son corps dépérir, alors qu'elle restait indemne ?

Il se tourna vers moi, sans lui lâcher la main.

— Princesse Meredith, c'est si gentil à vous de vous joindre à nous aujourd'hui.

Des paroles particulièrement courtoises, particulièrement banales, comme si ce n'était qu'un autre de ces après-midi passés près de la piscine.

Maeve lui caressa la main.

— Assieds-toi, Gordon.

Elle se leva pour lui laisser la chaise longue, tandis qu'elle s'agenouillait au bord du bassin, comme Kitto l'avait quasiment fait plus tôt. Il s'assit pesamment, et un tressaillement momentané au pourtour de ses yeux fut le seul indice ostensible qu'il souffrait.

Maeve retira ses lunettes de soleil, ne quittant pas son mari des yeux. Elle observait attentivement ce qui restait du bel homme à la haute stature qu'elle avait épousé, l'observait comme si chaque ligne osseuse en dessous de cette peau cireuse était précieuse.

Ce seul regard fut suffisant. Elle l'aimait. Elle l'aimait vraiment, et savait qu'il était condamné, tout comme lui.

Elle pressa son visage contre cette main décharnée, me regardant de ses yeux bleus écarquillés qui scintillaient juste un peu trop à la lumière. Il ne s'agissait pas de glamour, mais de larmes non versées.

— Gordon et moi voulons un enfant, Meredith, dit-elle d'une voix basse, mais néanmoins distincte.

— Combien...

Puis je m'interrompis. Je ne pouvais pas le demander, pas en présence des deux.

— Combien reste-t-il de temps à Gordon ? dit Maeve, prenant la relève.

J'acquiesçai.

— Six...

Et sa voix se brisa. Elle essaya de recouvrer sa maîtrise d'elle-même, mais ce fut finalement Gordon qui répondit :

— Six semaines, trois mois tout au plus.

Sa voix était calme, révélant l'acceptation face à l'inéluctable. Il caressa de la main les cheveux soyeux de sa femme, qui parvint à se maîtriser pour me fixer des yeux, avec une expression qui n'était ni acceptante, ni sereine. Plutôt désespérée.

Je sus à présent pourquoi, après une centaine d'années, Maeve avait souhaité prendre le risque de s'exposer à la colère de Taranis pour solliciter l'aide d'une compatriote Sidhe.

Conchenn, Déesse de la Beauté et du Printemps, n'avait plus

beaucoup de temps.

Chapitre 15

La nuit était tombée quand nous fûmes de retour à mon appartement. J'aurais dit chez moi, mais ce n'était pas le cas. Cela n'avait jamais été *chez moi*. Il s'agissait d'un appart avec une chambre, destiné à l'origine à un seul occupant. Je n'étais pas vraiment supposée avoir un colocataire. J'essayais en fait de le partager avec cinq autres personnes. Dire que nous nous y trouvions quelque peu à l'étroit était une affirmation terriblement en dessous de la vérité.

Curieusement, nous avions échangé peu de mots lors du trajet de retour au bureau pour y échanger la camionnette par ma voiture, ni pendant le suivant jusqu'à l'appartement. J'ignorais ce qui pouvait bien préoccuper tous les autres, mais avoir été témoin du dépérissement de Gordon Reed, pratiquement en direct sous mes yeux, avait tempéré mon enthousiasme. La vérité étant, ce n'était pas vraiment en raison de l'agonie de Gordon, mais plutôt de l'implication que contenait le regard de Maeve. Une immortelle véritablement amoureuse d'un mortel. Le style d'histoire d'amour qui finissait invariablement mal.

Je m'étais faufilée dans le trafic presque au radar, le voyage seulement ponctué par les halètements étouffés de Doyle, qui était loin d'être le passager idéal. Mais comme il n'avait jamais eu le permis de conduire, il n'avait pas beaucoup de choix. Je me divertissais généralement de ses petites crises de panique. L'une des rares occasions où je le voyais perdre totalement ses moyens. Ce qui, habituellement, était étrangement réconfortant.

Lorsque nous nous sommes retrouvés entre les murs rose pâle de mon salon, je ne pensais pas que quoi que ce soit pourrait contribuer à me réconforter. Comme j'avais tort, comme toujours depuis quelque temps déjà.

Primo, la riche odeur d'un ragoût et du pain tout droit sorti du four nous parvenait. Le type de ragoût ayant mijoté toute la journée et qui n'en est que plus savoureux. Et rien de tel que du pain fait maison. Secundo, Galen contourna le seul angle de murs dans la pièce principale, sortant de ma kitchenette pour se rendre au coin-repas encore plus minuscule. En temps normal, j'aurais remarqué en premier

le sourire de Galen. Absolument magnifique. Ou était-ce plutôt ses cheveux vert pâle qui bouclaient juste en dessous de ses oreilles ? Ce soir, je pris note de ses vêtements. Il ne portait pas de chemise, mais un tablier blanc en dentelle tellement ajourée que je pouvais distinguer ses tétons plus sombres, les frisottis d'un vert plus foncé qui ornaient le haut de sa poitrine, et la fine ligne de poils circulant du dessous de son nombril pour disparaître dans son jean.

Il nous tournait le dos, terminant de mettre la table, la peau parfaite, d'un blanc nacré à peine nuancé de vert. Les bretelles transparentes du tablier ne contribuaient en rien à dissimuler son dos puissant et ses larges épaules, ni la longueur parfaite de ses bras. L'unique tresse toute fine lui descendant en dessous de la taille suivait le contour de son corps, comme en une caresse.

Je ne réalisai que je venais de m'arrêter brusquement, juste après avoir franchi la porte, qu'au moment où Rhys me dit :

— Si tu avançais un peu plus, nous autres pourrions nous faufiler sur le côté.

Je sentis sur ma peau comme une brûlure, indiquant que je m'étais empourprée, et me décalai pour les laisser passer.

Galen poursuivait ses allées et venues de la cuisine au coin-repas, comme s'il n'avait pas remarqué ma réaction, et peut-être était-ce le cas. Il était parfois difficile de le dire, avec Galen. Il semblait n'avoir jamais pris conscience de sa grande beauté. Ce qui, à la réflexion, contribuait sans doute en partie à son charme, l'humilité étant une denrée plutôt rare chez un noble Sidhe.

— Le ragoût est prêt, mais le pain doit encore refroidir un peu avant de pouvoir être tranché.

Il retourna à la cuisine sans réellement considérer aucun de nous du regard.

À une certaine époque, je l'aurais embrassé pour lui dire bonjour et aurais obtenu un baiser en retour. Mais il y avait un léger problème. Galen avait été sérieusement blessé lors d'une des punitions à la Cour, juste avant Samhain, Halloween. La scène était toujours gravée dans ma mémoire : Galen enchaîné au rocher, son corps ayant quasiment disparu à la vue sous la nuée d'ailes de papillon des demi-Feys qui lentement, l'éventraient. Ils ressemblaient à de véritables papillons au bord d'une flaque, en aspirant le liquide, les ailes battant avec lenteur au rythme de leur festin. Mais ils n'étaient pas occupés à boire de l'eau à petites lampées ; ils buvaient son sang. Et avec le sang, avaient été arrachés des lambeaux de chair. Et pour une raison seulement connue du Prince Cel, il leur avait ordonné de porter particulièrement attention à l'entrejambe de Galen.

Cel s'était ainsi assuré que je ne puisse inviter Galen à partager ma couche jusqu'à ce qu'il soit guéri. Mais il était Sidhe, et les Sidhes

guérissent à vue d'œil, leur corps absorbant les plaies comme des fleurs en une éclosion inversée. Chaque morsure délicate avait disparu de cette peau impeccable, à l'exception des blessures infligées à son entrejambe. Il avait pratiquement été émasculé.

Nous avons consulté chaque guérisseur que nous avons pu trouver, médecins comme métaphysiciens. Les docteurs en médecine étaient restés déconcertés ; les sorciers n'avaient été qu'en mesure de diagnostiquer qu'il s'agissait d'une affliction induite par la magie. Les sorciers du ^{xxi}^e siècle hésitent à employer le mot « *malédiction* ».

D'ailleurs, personne n'invoquait de malédiction ; bien trop néfastes pour le karma. Si on jette un sort, il se retourne contre soi, sans exception. On ne peut jamais pratiquer une magie véritablement malfaisante, du type n'ayant d'autres intentions que de nuire, sans avoir à en subir les conséquences. Personne n'est exempt de cette règle, pas même les immortels. C'est pourquoi une véritable malédiction est si rare.

Je suivais Galen des yeux qui s'activait à la cuisine dans son tablier semi-transparent en évitant soigneusement mon regard, et mon cœur se serra douloureusement.

J'allai vers lui, l'enlaçai par la taille, serrant mon corps contre la chaleur de son dos. Il s'immobilisa progressivement à mon contact, puis lentement, ses mains remontèrent en glissant le long de mes avant-bras, qu'il étreignit contre son corps. J'appliquai une joue câline contre la chaleur de son dos lisse. Le plus proche d'une étreinte que j'avais obtenue de lui depuis des semaines. Il avait trouvé toute interaction douloureuse, de plus d'une façon.

Il tenta de s'écarter, mais je l'enserrai plus fort de mes bras. Il aurait pu m'obliger à m'éloigner de lui, mais il n'en fit rien. Il resta simplement planté là, puis laissa retomber ses mains hors des miennes.

— Merry, s'il te plaît, dit-il doucement.

— Non, lui dis-je, en le serrant d'autant plus fort contre moi. Laisse-moi contacter la Reine Niceven.

Il secoua la tête, ce qui fit voltiger sa tresse contre mon visage. Le parfum de ses cheveux était suave et frais. Je me souvins de ce temps où sa chevelure s'était drapée jusqu'à ses genoux, comme chez la plupart des Sidhes de la Haute Cour. Comme j'avais regretté qu'il la coupe.

— Je ne permettrai pas que tu sois redevable à cette créature, dit-il sur un ton solennel qui lui ressemblait si peu.

— S'il te plaît, Galen, s'il te plaît !

— Non, Merry, non !

Il tenta de me repousser à nouveau, mais je me refusais à lâcher prise.

— Et s'il n'existait aucun remède sans l'aide de Niceven ?

Il posa ses mains sur mes bras, non pas pour les caresser cette fois, mais pour les forcer à s'écarter afin de se dégager. Galen était un guerrier Sidhe, capable de percer de trouées les murs des bâtiments. Je n'aurais pu le retenir s'il en avait décidé autrement.

Il s'engagea par l'ouverture de l'étroite cuisine, hors de ma portée, détournant ses yeux vert pâle, se refusant à me regarder. Il préféra les poser sur le tableau accroché au mur du coin-repas, représentant des papillons dans une prairie herbeuse. Cela lui rappelait-il les demi-Feys, ou voyait-il même ce tableau ? Ou était-ce simplement plus facile de regarder partout ailleurs Plutôt que dans ma direction ?

J'avais imploré Galen de me donner la permission de prendre contact avec la Reine Niceven pour découvrir ce qu'elle lui avait infligé. Il me l'avait interdit, ne voulant pas que je lui doive quoi que ce soit dans le simple but de l'aider, lui. J'avais essayé les supplications, les pleurs, ce qui, je pense, aurait pu marcher avec n'importe qui d'autre, mais il avait tenu bon, ne voulant pas être la cause que je devienne redevable à Niceven et à ses demi-Feys.

Je restais là, debout, à contempler fixement ce corps magnifique que j'adorais depuis mon enfance. Galen avait été le premier pour qui j'avais eu du béguin. S'il guérissait, nous pourrions apaiser la passion qui brûlait entre nous depuis que j'avais atteint l'âge de la puberté.

Je réalisai brusquement que je m'étais trompée à ce sujet sur toute la ligne. Kitto m'avait dit que Doyle pensait que j'allais me faire tout le monde sans faire usage du pouvoir que j'avais obtenu. Il ne faisait pas essentiellement référence aux Gobelins. Serais-je la prochaine Reine des Unseelies ou non ? Si je devenais reine, qu'est-ce que je fabriquais à solliciter de tous la permission de faire quoi que ce soit ? Cela ne regardait pas Galen de qui je deviendrais redevable. Pas vraiment.

Je me détournai de lui pour retourner dans la pièce principale. Les autres nous observaient. S'ils avaient été humains, ils auraient fait comme si de rien n'était, auraient lu des magazines, ou du moins l'auraient prétendu, mais ils étaient feys. Et quoi que vous fassiez devant des Feys, ils n'en manquaient pas une miette. C'était dans notre culture. Si vous souhaitiez un peu d'intimité, vous évitiez d'agir là où ils pouvaient vous voir.

Seul Kitto manquait à l'appel, et je savais où il était. Dans sa niche à toutou démesurée toute en tissu, ressemblant à une petite tente douillette, qui se trouvait dans l'angle au fond du salon, placée ainsi pour qu'il puisse regarder la télévision, l'une de ces rares merveilles de la technologie qu'il semblait apprécier.

— Doyle, appelle-je.

— Oui, Princesse, répondit-il d'une voix neutre.

— Contacte la Reine Niceven pour moi.

Il me fit une simple courbette et se dirigea vers la chambre, où se trouvait le miroir le plus grand de l'appartement. Il essaierait de contacter tout d'abord les demi-Feys par cet intermédiaire, comme pour contacter un autre Sidhe. Cela pouvait fonctionner, ou pas. Les demi-Feys ne restaient pas très souvent à l'intérieur des monticules de la Féerie, préférant le grand air. S'ils ne se trouvaient pas à proximité d'une surface réfléchissante, le sortilège du miroir ne fonctionnerait pas. Il y en avait d'autres que l'on pouvait essayer, mais Doyle commencerait par celui-là. Nous serions peut-être chanceux en parvenant à contacter la petite reine voletant près d'une mare d'eau stagnante.

— Non ! dit Galen, en s'avançant rapidement de deux enjambées, pas vers moi, mais vers Doyle, qu'il saisit par le bras. Non, je ne la laisserai pas faire ça !

Le temps d'une seconde, les yeux de Doyle rencontrèrent ceux de Galen, mais Galen ne flancha pas. J'avais pourtant vu même des dieux vaciller face à cette expression de Doyle. Soit Galen était plus courageux que je ne le pensais, soit plus stupide. J'aurais parié pour cette dernière hypothèse. Galen ne comprenait simplement rien à la politique, d'ordre personnel ou autre. Il ne lâcherait pas le bras de Doyle, l'empêcherait de sortir de la pièce, même si cela signifiait un duel entre les deux. J'avais vu Doyle combattre, ainsi que Galen. Je savais qui remporterait la victoire, mais Galen ne réfléchissait pas. Il ne faisait que réagir, et cela, évidemment, était sa grande faiblesse, et la raison pour laquelle mon père m'avait promise à un autre. Galen n'avait pas en lui la capacité de survivre aux intrigues de cour ; pas la moindre.

Cependant, Doyle ne prit pas offense. Son regard glissa de Galen vers moi, un sourcil arqué, comme pour s'enquérir de la marche à suivre.

— Tu agis comme si tu étais déjà roi, Galen, dis-je ; et cela me sembla dur, même à mes propres oreilles, car je savais qu'il ne pensait absolument pas à une chose pareille.

Mais je devais le placer sous contrôle avant que Doyle ne s'en charge. C'était moi qui devais commander en cette occasion. Et non Doyle.

L'expression abasourdie se reflétant sur le visage de Galen lorsqu'il se retourna vers moi était authentique, et lui ressemblait tant. Presque tous les autres Corbeaux de la Reine auraient été en mesure de contrôler leur expressivité bien mieux que ça. Ses émotions s'étaient toujours reflétées sur son visage.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Et c'était probablement vrai.

— J'ai donné un ordre à l'un de mes gardes, et tu l'as empêché de l'exécuter. Qui, à part un roi, peut ainsi se substituer aux ordres d'une Princesse ? lui dis-je en poussant un soupir.

Son visage s'anima soudain, sous le coup d'une certaine confusion, et sa main retomba lentement en lâchant le bras de Doyle.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Sa voix sonnait immature et mal assurée. Il avait soixante-dix ans de plus que moi, et cependant, au niveau politique, c'était encore un enfant, et il en serait toujours ainsi. Une partie du charme de Galen était son innocence. Qui était également l'un de ses défauts les plus fatals.

— Fais ce que je t'ai ordonné, Doyle.

Doyle me fit une courbette des plus courtoises et profondes dont il m'eût jamais gratifiée, et se dirigea vers la porte de la chambre et le miroir qui se trouvait de l'autre côté.

Galen le regarda s'éloigner, puis se retourna vers moi.

— Merry, de grâce, ne te mets pas à cause de moi sous la coupe de cette créature.

Je hochai la tête.

— Galen, je t'aime, mais personne n'est aussi nul en politique que toi.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cela signifie, mon mignon, que je négocierai avec Niceven. Si ce qu'elle requiert est un prix trop élevé, je ne le paierai pas. Mais fais-moi confiance pour en faire mon affaire. Je ne ferai rien de stupide, Galen.

Il hocha de nouveau la tête.

— Je n'aime pas ça. Tu ignores ce qu'est devenue Niceven depuis que la Reine Andais a perdu en partie son contrôle sur la Cour.

— Si Andais néglige son pouvoir, alors d'autres s'empresseront de s'en saisir. Je le sais, Galen.

— Comment ? Comment peux-tu le savoir, alors que tu étais absente quand tout cela s'est produit ?

Je poussai un nouveau soupir.

— Si le pouvoir d'Andais lui échappe au point que Cel, son propre fils, se mette à comploter dans son entourage, si son pouvoir s'est détérioré au point où les Sluaghs sont employés pour faire la police à sa Cour, au lieu de la menace ultime qu'ils devraient représenter, alors tout le monde doit faire des pieds et des mains pour en récupérer les morceaux. Et fera de son mieux pour les conserver.

Galen me regardait, les yeux remplis d'incompréhension.

— C'est précisément ce qui s'est passé ces trois dernières années, mais tu n'étais pas là. Comment as-tu pu...

Une expression ahurie apparut sur son visage, puis :

— Tu avais un espion !

— Non, Galen, je n'avais pas d'espion. Je n'ai pas besoin d'être là-bas pour savoir ce que fera la Cour en cas de faiblesse de la Reine. La nature abhorre le vide, Galen.

Il me regarda, les yeux écarquillés. Il n'avait aucun désir de pouvoir, pas la moindre ambition politique. On avait l'impression que cet aspect de sa personnalité faisait défaut ; et, de ce fait, il ne le comprenait pas chez autrui. Je l'avais toujours su à son sujet, mais n'avais jamais imaginé combien était profonde son incompréhension. Il était dans l'incapacité de concevoir que je puisse percevoir l'ensemble du puzzle sans en avoir vu au préalable toutes les pièces. Comme il n'aurait pu le faire lui-même, il ne pouvait comprendre que quiconque en soit capable.

Je souris, d'un sourire empli de tristesse. Je m'approchai de lui, pour lui caresser le visage du bout des doigts. J'avais besoin de le toucher pour m'assurer qu'il était bien réel. Comme si je venais de réaliser l'ampleur de son problème. Et en connaissance de cause, j'avais comme l'impression de ne l'avoir jamais véritablement connu.

Sa joue était tout aussi chaude, aussi réelle, que d'habitude.

— Galen, je vais négocier avec Niceven. Je le ferai, car avoir laissé estropier ainsi l'un de mes gardes est pour moi comme pour nous tous une insulte. Les demi-Feys ne devraient pas être en mesure d'émasculer un guerrier Sidhe.

Il tressaillit à ces mots, et détourna furtivement le regard. Je lui effleurai le menton, l'incitant à tourner son visage à nouveau vers moi.

— Et je te veux, Galen. Je te veux comme une femme désire un homme. Je n'hypothéquerais pas mon royaume pour que tu guérisses, mais je ferai de mon mieux pour te revoir intact.

Une rougeur diffuse lui monta aux joues, assombrissant son teint vert jusqu'à ce qu'il en devienne plus orangé qu'écarlate.

— Merry, je ne...

Je lui effleurai les lèvres du bout des doigts.

— Non, Galen, je le ferai, et tu ne m'en empêcheras pas, parce que c'est moi la Princesse, ici. Je suis l'héritière du trône. Pas toi. Tu es mon garde du corps, et pas l'inverse. Je pense l'avoir oublié depuis quelque temps déjà, mais je ne l'oublierai plus de sitôt.

Ses yeux semblaient tellement inquiets. Il éloigna ma main de ses lèvres et la retourna, la paume vers le haut, dans le creux de laquelle il déposa lentement un doux baiser. Ce seul contact me fit frissonner.

Il était si nul en politique que faire de lui un roi s'apparenterait quasiment à une condamnation à mort. Un véritable désastre en puissance, pas seulement pour Galen personnellement, mais pour la Cour, comme pour moi. Non, je ne pouvais choisir Galen pour roi,

mais je pourrais me le faire. Pendant une brève période, avant que je ne trouve mon véritable roi, je pourrais partager mon lit avec lui. Je pourrais apaiser le feu de la passion qui couvait entre nous, l'apaiser par le plaisir de la chair. Lorsqu'il éloigna ma main de sa bouche, l'expression se reflétant dans ces yeux vert pâle fut suffisante pour m'inciter, le temps d'un instant, à hypothéquer tout mon royaume. Je n'en ferais évidemment rien ; mais donnerais tant pour voir ces yeux baissés vers moi tout en étant allongée sous ce corps-là.

J'effleurais d'un rapide baiser les jointures de ses doigts, ne me faisant aucune confiance pour ne pas aller au-delà.

— Va finir de mettre la table. Je pense que le pain doit avoir eu le temps de refroidir.

Son bon vieux sourire se manifesta soudainement en un éclair.

— Je ne sais pas... il semble plutôt chaud d'ici.

Je hochai la tête en le poussant vers la cuisine, à moitié hilare. Peut-être pourrais-je simplement garder Galen en tant que maîtresse royale, ou quoi que ce soit d'équivalent au masculin. Les Sidhes existaient depuis de nombreux millénaires, et assurément, dans cette longue histoire, à un moment donné, il avait bien dû y avoir des antécédents de la présence à la cour d'un amant royal.

Chapitre 16

Nous avons discuté pendant le dîner de ce qu'il fallait faire lorsque Niceven nous recontacterait. Doyle avait laissé un message lui indiquant qui l'avait appelée. Elle serait sûrement assez intriguée pour nous retourner notre appel, et il était également certain qu'elle en connaîtrait la raison.

— Niceven a anticipé cet appel. Elle a un plan. J'ignore de quel plan il s'agit, mais elle en aura un en réserve.

Doyle était assis à ma droite, bloquant de son corps la fenêtre à ma vue. Il m'avait demandé de fermer les rideaux, tout en autorisant qu'elle reste ouverte pour laisser entrer un peu d'air.

Nous étions en décembre en Californie, et la brise qui s'engouffrait par l'ouverture était délicieusement fraîche, comme à la fin du printemps ou au tout début de l'été dans l'Illinois. Même par un effort d'imagination, on n'avait pas la moindre sensation que le temps était au froid, ni même hivernal.

— C'est un animal, dit Galen en repoussant sa chaise.

Il emporta son bol vide dans l'évier et y fit couler de l'eau, nous tournant le dos.

— Ne sous-estime pas les demi-Feys en raison de ce qu'ils t'ont fait subir, Galen. Ils ont utilisé leurs dents parce qu'ils y ont pris plaisir, et non pas parce qu'ils n'ont pas d'épées, dit Doyle.

— Une épée de la taille d'une épingle, dit Rhys, pas vraiment une menace tangible.

— Donnez-moi une épée pas plus longue qu'une épingle et je pourrais tuer un homme, dit Doyle de sa douce voix profonde.

— Oui, mais tu es les Ténèbres de la Reine, ajouta Rhys. Tu as appris à manier toutes les armes connues de l'homme comme d'un immortel. Je doute fort que la bande à Niceven se soit montrée aussi méthodique.

Doyle fixa des yeux l'homme à la chevelure pâle attablé à son opposé.

— Et si c'était ta seule arme, Rhys, n'apprendrais-tu pas comment t'en servir contre ton ennemi ?

— Les Sidhes ne sont pas les ennemis des demi-Feys, répondit-il.

— Les demi-Feys, tout comme les Gobelins, sont tolérés par les deux Cours, et à peine. Et les petits-Feys n'ont pas la réputation féroce des Gobelins pour les protéger des frondes et des flèches de la malchance.

Pour quelque raison que ce soit, la seule mention des Gobelins rendit malaisé de regarder Kitto, qui n'était pas venu s'asseoir à table, préférant s'accroupir en dessous. Il avait mangé son ragoût, puis s'était éclipsé en rampant jusqu'à sa niche démesurée. Il semblait perturbé par l'après-midi passé au bord de la piscine de Maeve Reed. Trop de soleil et d'air frais pour un Gobelin.

— Personne ne fait de mal aux demi-Feys, dit Frost. Ce sont les espions de la Reine. Un papillon, une phalène, un minuscule oiseau peuvent tous être des demi-Feys. Leur glamour est quasiment indétectable, même aux meilleurs d'entre nous.

Doyle acquiesça du chef, la bouche pleine de ragoût. Il but un peu de son vin rouge à petites gorgées, puis dit :

— Tout ce que vous dites est vrai. Cependant, les demi-Feys furent à une certaine époque bien plus respectés par les deux Cours. Ils n'étaient pas uniquement des yeux épieurs, mais de véritables alliés.

— Avec les petits-Feys, dit Rhys. Pourquoi ?

Je lui apportai la réponse :

— Si les demi-Feys quittent la Cour Unseelie, alors ce qui demeure de la Féerie commencera à disparaître.

— Des histoires de bonnes femmes, dit Rhys. Du genre de la disparition des corbeaux de la Tour de Londres qui entraînera la chute de la monarchie. L'empire britannique a déjà sombré, mais ils n'en continuent pas moins à couper les ailes de ces malheureux volatiles et à les gaver. Ces sacrées bestioles sont aussi grosses que des petites dindes.

— On dit que là où voyagent les demi-Feys, la Féerie suit, dit Doyle.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Rhys.

— Mon père disait que les demi-Feys sont les plus étroitement liés au caractère primitif intrinsèque de la Féerie, cette particularité même qui nous différencie des humains. Les demi-Feys adhèrent pleinement à leur magie, bien plus que n'importe lequel d'entre nous. Ils ne peuvent être bannis de la Féerie car elle voyage avec eux là où ils vont.

Galen s'appuya contre le plan de travail au fond de la cuisine, les bras croisés sur son torse à présent dénudé. Il avait ôté son tablier, pour m'éviter quelque embarras, selon moi. J'ignorais pourquoi son torse nu n'attirait pas autant l'œil que lorsqu'il transparaissait à peine voilé par la dentelle, mais je n'arrivais plus à avaler une seule

bouchée, assise en face de lui, lorsqu'il portait ce tablier. Lorsque ma bouche avait raté la cuillerée de ragoût pour la seconde fois, Doyle lui avait demandé d'aller l'enlever.

— Cela ne fonctionne pas pour la plupart des autres Feys plus petits, dit Galen. La règle étant, plus vous êtes petits, plus vous êtes dépendants de la Féerie, et plus il sera probable que vous mourrez si vous vous en éloignez. Mon père était un lutin. Je sais de quoi je parle.

— Un lutin de quelle taille ? s'enquit Rhys.

Galen eut en fait un sourire.

— Suffisamment grand.

— Il existe différentes espèces de lutins, dit Frost, ayant raté la pointe d'humour, ou l'ignorant.

J'aimais Frost, mais son sens de l'humour n'était pas l'un de ses meilleurs atouts. Il est toutefois évident qu'une fille n'a pas toujours besoin de rigolade.

— Je n'ai jamais connu un autre lutin qui soit membre de la Cour Seelie, dit Rhys. As-tu jamais appris ce qu'avait fait ton père pour mériter l'exil de la part de Taranis et de sa clique ?

— Tu es le seul qui se référerait à la multitude scintillante par cette expression de « Taranis et sa clique », observa Doyle.

Rhys haussa les épaules, puis ajouta :

— Qu'a donc fait ton papa ?

Le sourire de Galen s'évanouit, avant de s'épanouir à nouveau.

— Mes oncles m'ont raconté que mon père avait séduit l'une des maîtresses du Roi.

Son sourire s'estompa de nouveau. Galen n'avait jamais connu son père, car Andais l'avait fait exécuter pour son audace d'avoir séduit l'une de ses dames de compagnie. Chose qu'elle n'aurait jamais faite si elle avait su qu'un enfant naîtrait de cette union. En fait, le lutin aurait pu accéder au rang de noble et un mariage se serait ensuivi. Cela avait produit un curieux métissage. Mais l'humeur d'Andais l'avait incitée à agir un peu trop impulsivement en faveur de la peine de mort, et c'est ainsi que Galen n'avait jamais connu son père.

Si des humains avaient été présents dans la pièce, ils se seraient excusés d'avoir soulevé un sujet aussi pénible, mais il n'y en avait aucun, et pour nous, ce n'était pas vraiment une préoccupation. Si Galen ressentait de la souffrance, il l'aurait mentionné, et nous aurions assumé. Il n'avait rien demandé, et en ce qui nous concernait, nous n'avions pas fait preuve d'indiscrétion.

— Traite Niceven comme une reine, une égale. Cela lui fera plaisir et la surprendra, dit Doyle.

— Elle est demi-Fey. Elle ne pourra jamais être l'égale d'une

Princesse Sidhe.

Cette remarque venait de Frost, assis à l'opposé de la chaise inoccupée de Galen. Son beau visage s'était fait sévère et hautain. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

— Mon arrière-grand-mère était farfadet, Frost, lui dis-je d'une voix douce, afin qu'il ne pense pas que je le réprimande, ce qu'il ne prenait généralement pas très bien.

Frost semblait insensible à tant de choses, mais j'avais appris au moins ça : il était le plus susceptible de mes gardes.

— Les farfadets sont des membres utiles de la Féerie, avec une longue et respectable histoire. Les demi-Feys ne sont que des parasites. Je suis d'accord avec Galen : ce sont des bêtes.

Je me demandais ce qu'allait encore ajouter Frost. Quels seraient les autres membres de la Féerie qu'il allait rejeter d'emblée ?

— Rien n'est superflu à la Féerie, dit Doyle. Chaque chose y a sa place et son utilité.

— Et quelle fonction servent donc les demi-Feys ? demanda Frost.

— Je pense qu'ils représentent la quintessence de la Féerie. S'ils devaient partir, le déclin de la Cour Unseelie se verrait précipité, même plus rapidement que maintenant.

Je me levai en hochant la tête pour aller déposer mon bol dans l'évier.

— Mon père croyait cela, et je n'ai pas découvert grand-chose que croyait mon père et qui se soit révélé faux.

— Essus était un homme fort sage, dit Doyle.

— En effet, il l'était, dis-je.

— Je vais faire la vaisselle, dit Galen en me prenant le bol des mains.

— Tu as préparé le dîner. Tu ne devrais pas en plus avoir à faire la vaisselle.

— Je ne suis pas bon à grand-chose d'autre en ce moment.

Il sourit en disant ces mots, d'un sourire qui n'atteignit pas vraiment ses yeux.

Je le laissai prendre mon bol afin de pouvoir lui caresser le visage.

— Je ferai mon possible, Galen.

— C'est bien ce que je crains, dit-il doucement. Je ne veux pas que tu deviennes redevable à Niceven, pas pour moi. Je ne suis pas une raison suffisamment valable pour que tu doives quoi que ce soit à cette créature.

Je fronçai les sourcils, puis me retournai vers la pièce principale.

— Pourquoi lui donner ce nom de créature ? Je ne me rappelle pas que les demi-Feys aient eu si mauvaise réputation avant leur départ de la Cour.

— La Cour de Niceven n'est devenue rien de plus que les coursiers de la reine, ou de Cel. On ne peut conserver de respect ainsi relégué au rang d'une menace et rien de plus.

— Je ne comprends pas. Quelle menace ? Ne venez-vous pas de dire que les demi-Feys n'en représentaient aucune ?

— Je n'ai pas dit ça, dit Doyle, mais ce que les demi-Feys ont infligé à Galen n'était pas la première fois que cela avait été fait, bien qu'en cette occasion, ce fût plus... sévère. Ils dévorèrent plus de chair que j'ai eu l'occasion de le constater auparavant.

Galen se détourna à ces mots et commença à s'activer à l'évier, rinçant les bols qu'il plaçait ensuite dans le lave-vaisselle. Il semblait faire davantage de bruit qu'il n'était nécessaire, comme s'il ne voulait plus entendre la conversation.

— Tu sais que de contrarier la Reine peut te faire envoyer à l'Antichambre de la Mort pour y être soumis à la torture par Ezekial et ses Bérets Rouges.

— Oui.

— À présent, elle nous menace parfois de nous livrer aux demi-Feys. En fait, la Cour de Niceven, qui fut à une époque une de celles composant la Féerie avec tout le respect et les cérémonies en usage dans n'importe quelle cour, a été réduite à rien de plus qu'un autre truc époustouflant pour donner les chocottes, juste bon à être tiré de force hors de l'ombre et envoyé pour tourmenter autrui.

— Les Sluaghs ne sont pas de simples trucs époustouflants à faire peur, dis-je, et composent une cour avec ses propres coutumes. Ils représentent depuis des millénaires l'une des plus grandes menaces dans l'arsenal Unseelie.

— Depuis bien plus longtemps que des millénaires, précisa Doyle.

— Mais ils ont conservé leur aspect menaçant, leurs coutumes, leur pouvoir.

— Les Sluaghs sont ce qui reste de la Cour Unseelie d'origine. Ils étaient considérés comme Unseelies avant que l'autre terme soit utilisé pour les désigner. Ce ne fut pas eux qui vinrent se joindre à nous, mais nous qui sommes venus nous joindre à eux. Bien que rares soient ceux parmi nous qui s'en souviennent, ou admettront même de s'en souvenir.

Frost prit la parole.

— J'approuve ceux qui disent que les Sluaghs sont la quintessence de la Cour Unseelie, et que s'ils partent, nous déclinons. Ce sont eux, et non les demi-Feys, qui sont les gardiens de notre pouvoir le plus primitif.

— Personne n'en est sûr, précisa Doyle.

— Je ne pense pas que la Reine prendrait le risque de s'en enquérir, commenta Rhys.

— Non, en effet, approuva Doyle.

— Ce qui signifie que les demi-Feys se trouvent dans une position analogue à celle des Sluaghs, ajoutai-je.

Doyle me regarda.

— Explique-toi.

Je faillis soudainement me tortiller d'embarras sous ce regard sombre et pesant, mais je résistai. Je n'étais plus cette enfant ayant peur de ce grand bonhomme tout noir posté aux côtés de ma tante.

— La Reine ferait presque tout pour garder les Sluaghs de son côté et les faire marcher à la baguette, mais ne pourrions-nous dire de même des demi-Feys ? Si elle craint vraiment que leur départ ne signifie le déclin des Unseelies encore plus rapidement qu'il ne se produit déjà, alors ne ferait-elle pas presque tout pour les garder à sa Cour ?

Doyle me fixa des yeux pendant ce qui me sembla une éternité, pour finalement m'adresser un clin d'œil prolongé.

— Cela se pourrait.

Il se pencha vers moi, joignant les mains sur la table presque desservie.

— Galen et Frost sont dans le vrai sur un point. Niceven ne réagit pas comme le ferait un Sidhe. Elle est habituée à répondre aux ordres d'une autre reine, d'avoir, en fait, renoncé à son autorité royale au bénéfice d'un autre monarque. Nous devons nous employer à ce qu'elle te considère en fonction de ces critères, Meredith.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

— Nous devons lui rappeler à tout point de vue que tu es l'héritière d'Andais.

— Je ne comprends toujours pas.

— Lorsque Cel contacte les demi-Feys, c'est en tant que digne fils de sa mère. Ses requêtes sont généralement tout aussi sanglantes que celles d'Andais, voire même pires encore. Mais toi, tu demandes de la guérison, de l'aide. Ce qui te place automatiquement dans une position de faiblesse, car nous demandons une faveur à Niceven, en ayant très peu de pouvoir à lui offrir en contrepartie.

— OK, je comprends ça, mais que pouvons-nous y faire ?

— Allonge-toi sur le lit avec tes hommes. Fais-nous t'entourer pour l'effet, tout comme le ferait la Reine. C'est un moyen pour faire montre de ta puissance, car Niceven envie à la Reine son harem d'hommes.

— Niceven n'a-t-elle pas le choix avec ses demi-Feys ?

— Non, elle a eu trois enfants d'un seul mâle, qui est son roi. Elle ne peut se libérer de lui.

— J'ignorais que Niceven avait un roi, dit Rhys.

— Rares sont ceux qui le savent. Il n'est roi que de nom.

Ce concept n'était pas que des paroles en l'air. Coucher avec tous les gardes était une charmante perspective. Mais être obligée d'épouser l'un d'eux, simplement parce que nous avons eu un enfant ensemble... Et si le géniteur était quelqu'un pour qui je n'avais aucun respect ? La pensée du doux Nicca lié à moi pour la vie en était effrayante. Un plaisir pour les yeux, certes, mais il n'était pas assez puissant ni n'avait assez de poigne pour pouvoir me prêter main-forte en tant que digne époux royal. En fait, il finirait plus que probablement comme victime potentielle plutôt que comme secours. Ce qui me rappela quelque chose.

— Nicca est-il toujours engagé sur cette mission de protection rapprochée ?

— Oui, confirma Doyle, il a remplacé Frost.

— Qu'a pensé la cliente de ce changement de gardes inopiné ?

Doyle regarda Frost, qui haussa les épaules.

— Elle ne court pas véritablement de danger. Elle veut simplement un guerrier Sidhe à son bras pour parader en montrant la star qu'elle est. Un guerrier Sidhe est tout aussi bien qu'un autre pour ce type d'objectifs.

— Quel genre de spectacle devons-nous mettre en scène pour Niceven ? demandai-je.

— Ce que tu veux, tant que tu es à l'aise pour y prendre part, dit-il.

J'accueillis ce commentaire d'un froncement de sourcils et essayai de réfléchir.

— Ne m'inclus pas au spectacle, dit Galen. Je ne veux voir aucune de ces créatures, pas même à distance.

Il avait fini de remplir le lave-vaisselle et l'avait mis en marche, si bien que le *chug-chug* atténué de la machine le suivait lorsqu'il revint s'asseoir. Apparemment, il nous aiderait à planifier l'événement, sans y participer.

— Cela rend la situation épineuse. Toi et Rhys êtes les seuls dans ce groupe qui n'avez aucun problème à flirter en public. Frost comme Doyle sont généralement plutôt timorés en la matière.

— Pour ce soir, je veux bien aider, dit Doyle.

Frost le regarda.

— Tu te plierais devant les petits ? dit-il sur le mode interrogatif.

Doyle haussa les épaules.

— Je pense que c'est nécessaire.

— Quant à moi, je serai sur le lit, comme durant certains des appels de la Reine, mais je ne me déloquerais pas, pas pour Niceven.

— Comme tu veux. Mais si tu ne joues pas le rôle de l'amant de Meredith, ce que tu es en réalité, alors ne gâche pas le spectacle que nous autres aurons monté. Tu devrais peut-être attendre dans le salon

pendant que nous discutons avec les petits-Feys.

Frost plissa ces yeux gris qui lui allaient si bien.

— Tu m’as retenu aujourd’hui alors que je m’apprêtais à aider Meredith. Par deux fois, tu m’as retenu. Et maintenant tu suggères que je reste en dehors de son lit pendant que tu joues le rôle de son amant. Et ensuite, les Ténèbres ? Briseras-tu enfin ton vœu d’abstinence, et réquisitionneras-tu ma nuit dans son lit pour de bon et non pas simplement pour jouer la comédie ?

— C’est mon droit d’agir ainsi.

Je fixai Doyle. Son visage était inexpressif. Venait-il de dire qu’il partagerait ma couche cette nuit, ou polémiquait-il simplement avec Frost ?

Frost se redressa de toute sa hauteur au-dessus de la table, tandis que Doyle demeurerait assis, les yeux calmement braqués sur lui.

— Je pense que nous devrions laisser Meredith décider de qui partagera son lit cette nuit.

— Nous ne sommes pas là pour demander à Meredith de choisir, dit Doyle. Nous sommes là pour qu’elle tombe enceinte. Vous trois avez eu trois mois et son ventre est vide. Lui refuseriez-vous vraiment la chance d’avoir un enfant, de devenir reine, en sachant que si Cel réussit et que Meredith échoue, il s’assurera qu’elle n’y survive pas ?

Une diversité d’émotions défila à vive allure sur le visage de Frost, trop fugaces pour que je puisse toutes les suivre. Il baissa finalement la tête.

— Jamais je ne souhaiterai du mal à Meredith.

Je fis un pas vers lui et lui touchai le bras. Ce contact le fit lever les yeux vers moi, des yeux remplis d’une telle souffrance que je pris conscience que Frost était jaloux. Tout comme je pouvais l’être, mais il n’en avait pas gagné le droit pour autant. Pas encore. Je venais juste de réaliser que la pensée de ne jamais plus pouvoir le serrer dans mes bras m’était insupportable. Je ne pouvais me permettre ce sentiment angoissant de perte, pas plus qu’il ne pouvait se permettre de succomber à la jalousie.

— Frost... commençai-je.

J’ignorai ce que j’aurais dit, car une sonorité aiguë de carillons se fit entendre dans la chambre. Comme si on avait pris le son délicat des clochettes argentées et l’avait transformé en une sonnerie d’alarme, qui m’emballa le poulx, mais de manière plutôt désagréable. J’en avais lâché le bras de Frost. Nous sommes restés plantés là à nous regarder, pendant que tous les autres, à part Galen et Kitto, se dirigeaient vers la chambre.

— Je dois y aller, Frost.

J’allais commencer à lui faire mes excuses, mais m’en abstins. Il ne les méritait pas, et je ne les lui devais en aucune manière.

— Je t'accompagne, dit-il.

Je le regardai, les yeux écarquillés.

— Je ferai pour ma Reine ce que je ne ferais pour personne d'autre.

Et à cet instant, je sus qu'il ne faisait pas référence à Andais.

Chapitre 17

Lorsque je suis entrée dans la chambre en compagnie de Frost, Doyle était à genoux sur le couvre-lit bordeaux, s'adressant au miroir.

— J'autoriserai la transmission dès que notre Princesse nous aura rejoints, Reine Niceven.

Je crapahutai sur le lit pour m'approcher du miroir qui n'était que volutes de brume. Ce qui plaça Doyle agenouillé derrière moi, légèrement décalé sur le côté. Rhys était assis derrière nous deux, adossé contre la tête de lit à une pile de coussins bordeaux, pourpre, mauve, rose et noir. Je ne pouvais le dire avec certitude, mais il me semblait qu'il était nu, à l'exception de quelques coussins judicieusement placés. Je n'avais pas la moindre idée de comment il avait pu se dévêtir aussi rapidement.

Frost rampa sur le lit pour s'y installer assis derrière moi, incliné sur un coude, et je me retrouvai ainsi entre lui et Doyle, qui d'un geste latéral de la main fit s'estomper la brume. Niceven était assise sur une délicate chaise en bois, sculptée afin que ses ailes puissent se glisser au travers des fentes du dossier sans être endommagées. Son visage, triangle presque parfait de peau de lait, présentait une blancheur qui n'était cependant pas similaire à celle de mon teint, ni à celui de Frost, ni de Rhys, mais d'une nuance grisâtre. Ses boucles gris-blanc avaient été coiffées en anglaises élaborées rappelant celles de certaines poupées de l'ancien temps. Un minuscule diadème empêchait ces frisettes de retomber sur son visage, et scintillait de cette chaleur froide que seuls peuvent produire les diamants. Elle portait une robe blanche vaporeuse, d'un tissu dont la souplesse aurait pu dissimuler son corps, s'il n'avait été absolument transparent, laissant entrevoir ses petits seins pointus, la finesse quasi squelettique de ses côtes, ses délicates jambes croisées. Elle portait des chaussons semblant confectionnés de pétales de fleurs. Elle caressait entre les oreilles une souris blanche assise à côté de sa chaise, aussi grande à son échelle qu'un berger allemand l'était à la mienne.

Un trio de dames de compagnie à la chevelure noire, blonde et châtain, respectivement, se tenait debout à l'arrière du trône, portant chacune une robe de couleur différente assortie à la brillance de leurs

ailles, rose rouge, jaune jonquille et iris pourpre.

Niceven avait fait un effort de mise en scène bien plus important que nous autres.

Je me sentis positivement ordinaire dans mon tailleur à jupe verte, ce qui ne me préoccupait pas vraiment. Après tout, il s'agissait d'un entretien d'affaires.

— Reine Niceven, c'est bien aimable à vous de nous retourner notre appel.

— En vérité, Princesse Meredith, je l'attendais depuis les trois derniers mois. Votre affection pour le chevalier vert est bien connue à la Cour. Je suis d'autant plus surprise qu'il vous ait fallu autant de temps pour me contacter.

Elle s'adressait à moi sur un ton particulièrement formel. Je réalisais que ce n'était pas simplement ses propos qui l'étaient. Elle portait la couronne, contrairement à moi ; du moins ce n'était qu'une question de temps. Elle siégeait sur son trône, alors que j'étais assise au beau milieu d'un lit aux draps plus que froissés. Ses dames de compagnie se tenaient derrière elle, tel un chœur grec silencieux. Et sans oublier la souris. Quant à moi, seuls Doyle et Frost m'encadraient, ainsi que Rhys vautré dans les coussins dans notre dos. Niceven tentait de prendre l'avantage. Nous allions bien voir ce que nous allions voir.

— En vérité, nous avons sollicité l'aide de guérisseurs par ici, dans le monde des mortels. Ce n'est que récemment que nous avons dû nous rendre à l'évidence qu'un appel à vous serait nécessaire.

— Du pur entêtement de votre part, Princesse.

— Peut-être, mais vous connaissez la raison de mon appel, et ce que je souhaite.

— Je ne suis pas quelque bonne fée capable d'exaucer des souhaits, Meredith.

Elle avait omis mon titre, une insulte délibérée.

Fort bien, nous pouvions toutes deux nous montrer discourtoises.

— Comme vous voulez, Niceven. Alors vous savez ce que je veux.

— Un remède pour votre chevalier vert, dit-elle, suivant d'une main le contour rosé de l'oreille de la souris.

— En effet.

— Le Prince Cel s'est montré particulièrement insistant pour que Galen demeure estropié.

— Il me semble que vous m'aviez mentionné à l'occasion que le Prince Cel ne règne pas encore sur la Cour Unseelie.

— Cela est vrai, mais il n'est aucunement certain que vous viviez assez longtemps pour en devenir la reine, Meredith.

Elle avait de nouveau omis mon titre.

Doyle quitta ses positions à côté de moi pour aller s'appuyer

contre Rhys, s'assurant de rester au bord du lit, dans la limite de sa vision périphérique et bien exposé dans le champ visuel de la reine. Comme s'ils s'étaient concertés, Rhys se redressa des coussins pour se mettre à genoux, révélant sans équivoque aucune qu'il se trouvait dans le plus simple appareil. Il entreprit d'enrouler la longue tresse de Doyle autour de son bras jusqu'à ce qu'il arrive à son extrémité, puis s'employa à défaire le ruban qui la nouait.

Niceven battit des paupières à ce mouvement, puis ses yeux revinrent me dévisager.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils se préparent à aller se mettre au lit, bien que je n'en sois pas sûre à cent pour cent, répondis-je.

Ses sourcils d'un gris délicat se froncèrent.

— Il est quelle heure... vingt et une heures là où vous êtes. La nuit est trop jeune pour la gâcher en dormant.

— Je n'ai pas dit que nous allions dormir, dis-je d'une voix que je maintenais d'une intonation égale.

Elle prit une profonde inspiration, et je pus voir sa poitrine délicate se soulever puis se rabaisser. Elle s'efforçait de rester concentrée sur moi, mais ses yeux n'arrêtaient pas de se tourner furtivement vers les hommes. Rhys défaisait méticuleusement la tresse épaisse de Doyle, que je n'avais vu qu'une seule fois avec les cheveux libres. En cette occasion, sa chevelure avait eu l'apparence d'un manteau vivant lui enveloppant le corps.

Niceven les observait à la dérobée, ne m'accordant que peu de contact oculaire. Je m'interrogeais sur l'objet de son intérêt : s'agissait-il des cheveux dénoués de Doyle, ou du corps dévêtu de Rhys ? J'entretenais un certain doute quant à la nudité, car se trouver dénudé n'était pas si inhabituel à la Cour. Évidemment, il était possible qu'elle se rince l'œil sur les tablettes de chocolat de Rhys, ou sur ce qui se trouvait juste en dessous.

Frost se redressa, retira sa veste, puis entreprit de se débarrasser de son holster d'épaule. Les yeux de la petite reine se posèrent alors rapidement sur lui.

— Niceven, dis-je doucement.

Je dus répéter son nom à deux reprises avant qu'elle ne se décide à m'honorer d'un regard.

— Comment puis-je guérir Galen ?

— Il n'est pas certain que vous serez reine, et si le Prince Cel devient roi, alors il me tiendra rigueur pour vous avoir apporté mon aide.

— Et si je deviens reine, je vous tiendrai rigueur pour me l'avoir refusée.

Elle eut un sourire.

— Je dois donc trouver une solution, prise entre deux chiens hargneux. Je vais vous apporter mon aide en cette occasion, étant donné que je l'ai déjà accordée à Cel. Cela remettra les choses à égalité.

Les hurlements de Galen me revinrent alors en mémoire, ainsi que la souffrance dans ses yeux ces derniers mois, et je fus loin de penser que cela remettrait les choses d'aplomb. Je ne pensais pas que réparer ce qu'elle avait irrémédiablement endommagé puisse même se rapprocher de la notion de tout remettre à plat. Mais nous étions engagées dans de la politique féerique à ce moment précis, et non dans une thérapie, en conséquence, je m'abstenais de dire quoi que ce soit. Le silence n'est pas un mensonge. Plutôt un péché d'omission, mais pas un mensonge, notre culture nous autorisant à omettre tout autant de détails que possible, du moment qu'on ne se fasse pas repérer.

— Comment puis-je guérir Galen ? lui demandai-je.

Elle secoua la tête, ce qui fit rebondir comme des ressorts ses anglaises et scintiller son diadème diamanté.

— Non, parlons tout d'abord du prix. Que m'offrez-vous pour que je vous rende votre chevalier vert intact ?

Frost et Doyle vinrent se placer à mes côtés presque simultanément.

— Vous aurez les faveurs de la Reine des Unseelies, et cela devrait être amplement suffisant, lui dit Frost, sur un ton aussi glacial que son nom.

— Elle n'est pas encore reine, Frost l'Assassin.

La voix de Niceven était emplie d'une colère froide, très froide. Ayant l'arrière-goût d'une vieille rancune. Était-elle dirigée personnellement à l'encontre de Frost ?

Je vis Doyle qui s'apprêtait à tendre le bras vers lui, et d'un regard l'arrêtai dans son élan. On sentait ce soir entre eux deux une tension à couper au couteau. Cela ruinerait notre démonstration de force si nous nous mettions à nous chamailler. Doyle resta à côté de moi, les yeux rivés sur lui, avec une expression loin d'être amicale.

J'exerçai une légère pression sur le bras de Frost, qui sursauta, les muscles contractés, se tournant tout d'abord vers Doyle, avant de réaliser que c'était moi qui venais de le toucher. Il s'était attendu à ce que ce soit Doyle. Il se détendit, lentement, laissant échapper une profonde expiration silencieuse, puis se rapprocha de moi.

Je me retournai vers le miroir et remarquai sur le visage de Niceven une expression rusée et attentive. Je m'attendais à moitié qu'elle dise quelque chose, mais elle n'en fit rien. Elle se contenta de rester assise là, attendant que je lui fasse part de mon engagement.

— Que souhaiterait donc en retour la Reine Niceven des Feys

minuscules de la Princesse Meredith de la Cour Unseelie pour guérir son chevalier ?

J'avais intentionnellement intégré nos titres respectifs dans la même phrase, soulignant par ce stratagème que je reconnaissais qu'elle était reine, contrairement à moi. J'espérais ainsi remédier à l'impact regrettable causé par l'emportement de Frost.

Elle me regarda le temps de quelques battements de cœur, puis m'adressa un très léger signe de tête.

— Que nous offrirait la Princesse Meredith de la Cour Unseelie ?

— Vous avez dit à une époque que vous donneriez beaucoup pour pouvoir longuement vous abreuver de mon sang.

Elle eut l'air très surpris avant de réussir à maîtriser son visage en une expression de neutralité courtoise. Lorsqu'elle y fut parvenue, elle dit :

— Le sang est le sang, Princesse. Pourquoi devrais-je épargner le vôtre ?

À présent, elle se montrait simplement dure en affaires.

— Vous disiez que j'avais la saveur de la magie de haut niveau et du sexe. Ou bien m'auriez-vous oubliée si rapidement, Reine Niceven ?

En disant ces mots, je courbai la tête tout en baissant les yeux.

— Cet acte eut-il aussi peu d'importance pour vous ? ajoutai-je en haussant les épaules, faisant retomber en travers de mon visage mes cheveux qui avaient repoussé depuis peu.

Puis je poursuivis à l'arrière de ce rideau brillant, évoquant le poli des rubis :

— Si le sang d'une héritière du trône ne signifie rien pour vous, alors je crains bien de n'avoir rien à vous offrir.

Je tournai le regard dans sa direction, connaissant l'impact que pouvaient produire mes yeux tricolores vert et or encadrés de cheveux auburn-sanguin, doublés d'aperçus d'une peau semblable à de l'albâtre poli. J'avais grandi parmi des femmes et des hommes qui faisaient usage de leur beauté comme d'une arme. Je n'aurais jamais pu imaginer agir ainsi avec un autre Sidhe, car ils étaient tous d'une plus grande beauté que moi. Et en voyant Niceven dévorer de ses yeux affamés mes hommes, je pouvais me servir à son encontre de mon étrangeté comme elle avait elle-même tenté d'user de la sienne.

Elle frappa l'accoudoir de son trône si violemment de sa main minuscule que la souris blanche en sursauta.

— Par Flora, vous êtes bien du sang de votre tante. Le Prince Cel n'est jamais parvenu à autant maîtriser sa beauté comme l'a fait Andais, et comme vous-même savez le faire.

Je lui fis une petite courbette, tâche toujours difficile à accomplir en position assise.

— Un bien joli compliment venant d'une aussi charmante reine.

Elle minauda, tout sourires, en caressant la souris, s'adossant sur son siège, pour que sa robe transparente révèle encore plus en détail son corps, qui était passé du mince au cadavérique, donnant l'impression qu'on regardait un petit être famélique. Mais comme elle pensait qu'il était magnifique, mon visage ne se devait d'exprimer rien de moins.

Frost était demeuré immobile, légèrement en retrait derrière moi. Il avait retiré sa ceinture, son holster d'épaule, son veston, mais rien d'autre. Il avait même encore ses chaussures. Il n'allait pas se déloquer pour Niceven.

En revanche, Doyle s'était débarrassé de son holster d'épaule, de sa ceinture et de sa chemise, l'anneau d'argent scintillant sur son téton gauche, ce que Niceven ne pouvait manquer de remarquer, même de profil. Rhys continuait à s'affairer avec tous ces épais cheveux noirs comme s'il lissait de la main la traînée d'une longue robe.

Les hommes évoluaient autour de moi comme des dames de compagnie se préparant à aller se coucher, me laissant me dépatouiller toute seule avec Niceven. Ce qui signifiait que je devais plutôt bien me débrouiller. Bon à savoir.

Je lui décochai un rapide sourire de mes lèvres recourbées de l'intense couleur d'une rose très, très rouge, sans qu'aucun fard ne leur soit nécessaire.

— Une rasade de mon sang pour guérir mon chevalier, cela vous conviendrait-il ?

— Vous offrez votre fluide vital très librement, Princesse.

Elle se montrait prudente.

— Je n'offre que ce qui m'appartient.

— Le Prince pense que toute la Cour lui appartient.

— Je sais que je ne possède que le corps que j'habite. Tout le reste n'est qu'orgueil démesuré.

La petite reine se mit à rire.

— Reviendrez-vous à la maison afin que je puisse me nourrir ?

— Êtes-vous d'accord qu'un autre festin vaut la guérison de mon chevalier ?

— J'en conviens, acquiesça-t-elle.

— Alors que vaudrait un de ces festins une fois par semaine ?

Je sentis les hommes se contracter dans mon dos. L'atmosphère dans la chambre se fit brusquement pesante. Je prenais soin d'éviter de les regarder. J'étais Princesse, et n'avais pas besoin de solliciter l'assentiment de mes gardes pour faire quoi que ce soit. Je gouvernais, ou pas.

Les yeux de Niceven se rétrécirent jusqu'à sembler n'être plus que de minuscules flammes pâles.

— Qu'est-ce que cela est supposé signifier, un festin une fois par semaine ?

— Exactement ce que j'ai dit.

— Pourquoi offririez-vous de me faire une offrande de sang hebdomadaire ?

— Pour sceller une alliance entre nous.

Frost se rapprocha de moi sur le lit.

— Meredith, non...

Il s'apprêtait à prononcer quelque parole malheureuse et à tout foutre en l'air. J'avais l'ébauche d'une idée et c'en était un sacrément bonne !

— Non, Frost, lui dis-je, abstiens-toi de me dire non. C'est moi qui te dis à *toi* oui ou non. Ne l'oublie jamais !

Je lui lançai un de ces regards qui en disent long et que j'espérais qu'il comprendrait, signifiant *ferme ta grande gueule, et évite de tout foutre en l'air*.

Sa bouche se referma en une ligne fine crispée, il était ostensiblement malheureux, mais resta assis là, boudeur. Au moins, il ne pipait mot.

J'entendis Doyle qui prenait une inspiration en se contentant de le regarder. Ce regard fut suffisant. Après un léger hochement de tête, il laissa Rhys brosser sa longue chevelure noire ondulante à cause du tressage, je crois ; je me souvenais que Doyle avait les cheveux lisses. J'eus un moment de distraction en regardant Rhys agenouillé, son corps si pâle, si parfait, en contraste avec toute cette noirceur. Doyle s'éclaircit alors la gorge, ce qui me fit sursauter et me retourner vers le miroir.

Niceven se mit à rire, d'un rire à la sonorité légèrement faussée de clochettes, comme un son charmant quelque peu distordu.

— Toutes mes excuses pour mon inattention, Reine Niceven.

— Si un tel butin m'attendait, j'abrégerais la conversation.

— Et qu'en serait-il si vous aviez le butin de mon sang qui vous attendait ? Que se passerait-il alors ?

Elle reprit son sérieux.

— Comme vous êtes persévérante. Si différente d'un Fey.

— Je suis en partie farfadet, et nous sommes un peuple plus persévérant que les Sidhes.

— Et vous êtes en partie humaine, également.

— Les humains ressemblent aux Sidhes ; certains sont plus persévérants que d'autres, lui dis-je en lui adressant un sourire.

Qu'elle ne me retourna pas.

— Pour une autre rasade de votre sang, je guérirai votre chevalier vert, mais ce sera tout. Une rasade, une guérison, et nous serons quittes.

— Pour une seule rasade de mon sang, le Roi Kurag des Gobelins est devenu pour six mois mon allié.

Elle arqua la ligne délicate de ses sourcils.

— Il s'agit d'une affaire entre Gobelins et Sidhes, et qui ne nous regarde pas. Nous sommes les demi-Feys. Personne ne se soucie de savoir avec qui nous nous allions. Nous ne nous engageons dans aucun combat. Nous ne provoquons aucun duel. Nous nous occupons de nos affaires et tous les autres s'occupent des leurs.

— Vous refusez donc une alliance ?

— Je pense que la prudence est ici la meilleure conseillère, Princesse, indépendamment de combien vous me semblez savoureuse.

Lors de négociations, il faut toujours de prime abord essayer de se montrer bienveillant, mais au cas où la bienveillance ne fonctionne pas, d'autres options existent.

— Tout le monde vous laisse tranquille, Reine Niceven. Car on vous considère de trop peu d'importance pour se préoccuper de vous.

— Le Prince Cel nous a considérés avec suffisamment d'importance pour contrecarrer vos plans avec le chevalier vert.

Sa voix recérait un premier soupçon de colère.

— Oui, et que vous a-t-il offert pour ce petit boulot ?

— La dégustation de la chair d'un Sidhe, de la chair d'un chevalier, et du sang. Nous avons fait un véritable festin cette nuit-là, Princesse.

— Il vous a payé du sang de quelqu'un d'autre, alors que son propre corps est rempli de sang d'une qualité extrêmement proche de celui de la Reine en personne. Avez-vous déjà goûté à la Reine ?

Niceven eut l'air nerveux, presque effrayé.

— La Reine ne partage qu'avec ses amants, ou ses prisonniers.

— Comme cela a dû vous ennuyer, de perdre ainsi une offrande d'une telle valeur.

Niceven fit la moue de ses minuscules lèvres d'un argent spectral.

— Si seulement elle invitait certains de mes gens dans sa couche, mais nous sommes...

— Trop petits, dis-je, en terminant sa phrase.

— Oui, siffla-t-elle, ouiii, toujours trop petitiits ! Une puissance trop petite pour une alliance ! Une puissance trop petite pour être d'un grand usage, à part comme espions mouchards !

Ses minuscules mains pâles se crispèrent en poings. La souris blanche courut peureusement se réfugier à distance, comme si elle savait ce qui allait survenir. Même le trio de dames à l'arrière de son trône se mit à frissonner, comme sous l'effleurement d'un vent glacé.

— Et à présent, vous faites le sale boulot à la solde de son fils, dis-je d'une voix soigneusement neutre, presque plaisante.

— Il est au moins venu nous chercher pour faire son travail.

La colère perceptible dans ce petit corps délicat était effrayante, sa rage lui faisant occuper davantage d'espace que sa seule présence physique n'aurait pu expliquer. Elle était vraiment royale sous le coup de la fureur.

— Je vous propose ce que la Reine vous refusera. J'offre ce que le Prince refusera.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Du sang royal, le sang du trône même de la Cour Unseelie. Devenez mon alliée, Reine Niceven, et vous l'obtiendrez. Pas uniquement en une seule fois, mais en de nombreuses occasions.

Ses yeux se rétrécirent à nouveau, semblables à deux fentes, scintillant d'un embrasement plus froid que les diamants ornant son diadème.

— Qu'aurions-nous toutes deux à gagner d'une telle alliance ?

— Vous gagnerez l'écoute et l'aide de mes alliés.

— Les Gobelins ont peu de points communs avec nous.

— Et qu'en est-il des Sidhes ?

— Qu'en est-il d'eux ?

— En tant qu'alliée de l'un des héritiers, votre statut évoluera. Ils ne pourront plus vous ignorer, de peur que vous leur en teniez rigueur et veniez me le chuchoter à l'oreille.

Ses yeux scintillants me fixaient.

— Et qu'obtiendrez-vous de cette alliance ?

— Vous espionnerez pour moi, ainsi que pour la Reine.

— Et Cel ?

— Vous cesserez d'espionner pour son compte.

— Il n'appréciera pas.

— Il n'a pas à l'apprécier. Si vous devenez mon alliée, alors vous blesser équivaldra à m'insulter. La Reine a décrété que je suis sous sa protection. Tenter actuellement de me faire du mal signifie la peine de mort.

— Alors il m'insulte, puis vous intervenez. Et ensuite ?

— Menacez de faire venir toute votre cour ici à Los Angeles, pour me rejoindre.

Elle frissonna.

— Je ne souhaite pas faire venir mon peuple dans la cité des hommes.

Elle s'exprimait comme s'il n'y en avait qu'une seule, *la* cité.

— Vous pourriez vivre dans les jardins botaniques, des hectares d'étendues de terre. Il y a de la place pour vous ici, Niceven, je puis vous l'assurer.

— Mais je ne veux pas quitter la Cour.

— Là où voyagent les demi-Feys, la Féerie suit.

— La plupart des Sidhes ne s'en souviennent même pas.

— Mon père s'est assuré que j'apprenne l'histoire de tous les Feys. Les demi-Feys sont les alliés les plus proches du caractère primitif de la Féerie, cette particularité qui nous différencie des humains. Vous n'êtes ni des Lutins, ni des Elfes, pour vous étioier et dépérir loin de la Féerie. Vous *incarne* la Féerie. Ne dit-on pas que lorsque le dernier demi-Fey disparaîtra, il n'y aura plus la moindre trace de Féerie sur Terre ?

— Ce n'est que superstition, dit-elle.

— Peut-être, mais si vous quittez la Cour Unseelie et que la Cour Seelie retient ses propres demi-Feys, les Unseelies seront affaiblis. Cel ne se souvient sans doute pas de cette facette de notre folklore, mais la Reine se le rappellera. Si Cel vous insulte au point que vous pliez bagage, elle interviendra.

— En nous ordonnant de rester.

— Elle ne peut pas ordonner à un autre monarque de faire quoi que ce soit. C'est dans nos lois.

Niceven semblait nerveuse. Elle craignait Andais. Comme tout le monde, d'ailleurs.

— Je ne souhaite pas provoquer le courroux de la Reine.

— Moi non plus.

— Pensez-vous réellement que la Reine irait jusqu'à châtier son propre fils s'il nous poussait à partir, plutôt que de passer sa colère sur nous ?

Elle avait à nouveau croisé les jambes, les bras repliés sur la poitrine, oubliant de flirter, oubliant sous l'emprise de la peur de se la jouer royale.

— Où est Cel en ce moment ? demandai-je.

Niceven gloussa, d'un petit rire des plus déplaisants.

— Il est puni pendant six mois. On a parié que sa santé mentale ne survivrait pas à ces six mois d'isolement et de tourment.

Je haussai les épaules.

— Il aurait dû y penser avant de se conduire comme un vilain, vilain garçon.

— Vous semblez bien désinvolte, mais au cas où Cel en ressort atteint de démence, ce sera votre nom qu'il hurlera. Votre visage qu'il souhaitera écrabouiller.

— Il passera de l'eau sous les ponts.

— Quoi ?

— Il s'agit d'un dicton humain. Signifiant que je gérerai le problème au moment où et s'il se présente.

Elle sembla réfléchir intensément, avant de dire :

— Comment allez-vous m'offrir ce sang ? Je ne crois pas que l'une comme l'autre nous prendrions plaisir à un petit voyage hebdomadaire entre la Féerie et la Mer Occidentale.

— Je pourrais en mettre sur un morceau de pain, et l'essentiel de la substance pourrait vous être transmis par la magie.

Elle secoua la tête, ses boucles fantomatiques rebondissant en tous sens au pourtour de ses épaules étroites.

— L'essentiel ne remplacera jamais l'authentique.

— Que suggérez-vous ?

— Je vous enverrai l'un de mes sujets, qui agira en tant que mon représentant.

J'y réfléchis quelques instants, ressentant l'immobilité de Frost, percevant la sonorité pesante presque déchirante de la brosse que Rhys passait dans l'épaisse chevelure de Doyle.

— Marché conclu. Dites-moi comment guérir mon chevalier et envoyez votre émissaire.

Elle eut un rire semblable à des clochettes se mettant en branle tout en sonnant faux.

— Non, Princesse, vous apprendrez comment le guérir de la bouche de mon représentant. Si je vous le confie maintenant avant d'avoir été payée, vous pourriez y réfléchir à deux fois.

— Je vous ai donné ma parole. Je ne peux à présent revenir dessus.

— Je négocie avec les grands de la Féerie depuis trop longtemps pour continuer à entretenir l'illusion que tout le monde tient ses promesses.

— C'est pourtant l'une de nos lois les plus draconiennes, lui dis-je. Se parjurer signifie devenir paria.

— À moins d'avoir des amis en haut lieu qui pourront s'assurer que de telles histoires ne s'ébruient jamais.

— Que voulez-vous dire, Reine Niceven ?

— Je ne dirais que ceci : la Reine aime beaucoup son fils, et a brisé plus d'un interdit pour le garder sain et sauf.

Nous nous fixâmes mutuellement, et je sus sans même poser la question que Cel avait fait des promesses sans les tenir. Ce seul acte aurait dû le faire exclure et lui dénier assurément le droit de succession à tout trône que ce soit. Andais avait toujours chéri Cel à l'excès, mais je n'avais jamais réalisé à quel point.

— Quand devons-nous nous attendre à la venue de votre représentant ? demandai-je.

Elle sembla considérer ce détail, tendant une main oisive vers l'endroit où s'était tapie la souris, qui se rapprocha alors en rampant, ses longues moustaches frémissantes, les oreilles en alerte, comme si elle n'était pas encore très sûre d'être la bienvenue. La reine la caressa doucement.

— Dans quelques jours, répondit-elle.

— Nous ne sommes pas toujours à la maison pour y accueillir les

visiteurs. Je m'en voudrais terriblement si votre émissaire ne recevait pas moins que notre meilleure hospitalité.

— Laissez un pot de fleurs près de votre porte d'entrée et cela le nourrira.

— Le ?

— Je pense qu'un mâle serait davantage à votre goût, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai d'un léger mouvement de tête, n'étant pas du tout sûre que cela avait une quelconque importance en ce qui me concernait. Je partageais le sang, et non le sexe, je n'avais donc pas de préférence ; ou du moins ne pensais pas en avoir.

— Je suis sûre que la Reine fait dans ce choix preuve de sagesse.

— De belles paroles, Princesse. Il reste à voir ce que vous ferez pour les appuyer.

Ses yeux passèrent rapidement sur les hommes pour s'attarder sur Doyle et Rhys.

— Faites de beaux rêves, Princesse, ajouta-t-elle.

— Vous de même, Reine Niceven.

Une expression dure apparut furtivement sur son visage, l'affinant et le ciselant encore davantage, comme s'il s'agissait d'un masque. Si elle levait les mains pour se l'arracher, je me retrouverais dans l'incapacité de conserver mon impassibilité typique de femme d'affaires. Mais elle n'en fit rien, se contentant de s'exprimer d'une voix évoquant le frottement diffus d'écaillés sur la pierre.

— Mes rêves ne concernent que moi, Princesse, et je les garderai pour moi comme je les aime.

Je lui fis à nouveau une semi-courbette.

— Je ne voulais pas vous offenser.

— Aucune offense, Princesse, seulement l'envie montrant sa vilaine tête.

Sur ces mots, le miroir reprit son apparence normale et lisse.

Je restai assise là, les yeux dans les yeux avec mon propre reflet. Un mouvement capta mon attention, et j'observai Rhys et Doyle toujours agenouillés, les muscles des bras de Rhys en pleine action tandis qu'il brossait les cheveux de Doyle. Frost ne bougea pas, me fixant dans le miroir d'un regard si intense qu'il m'incita à tourner les yeux vers lui.

Les deux autres semblaient ne pas avoir remarqué l'attention que je leur portais.

— Niceven est partie. Vous pouvez arrêter, leur dis-je.

— Je n'ai pas terminé de brosser tous ses cheveux, dit Rhys. C'est pourquoi j'ai renoncé à laisser pousser les miens jusqu'aux chevilles. C'est quasiment impossible à gérer tout seul.

Il divisa une autre section de cheveux, la soulevant d'une main

puis se mettant à la brosse de l'autre.

Doyle restait silencieux pendant que Rhys, le visage sérieux et concentré comme celui d'un enfant, s'affairait sur sa chevelure. Sa personne ne présentait absolument rien d'autre d'infantile, ainsi agenouillé dans le plus simple appareil, entouré d'un océan de cheveux noirs et de coussins multicolores. Son corps, comme toujours, était saturé de muscles, pâle, étincelant. Magnifique à contempler, mais il n'était pas excité. La nudité n'avait pas nécessairement une connotation sexuelle pour les Sidhes, du moins pas toujours.

Frost fit un léger mouvement qui m'incita à me tourner vers lui. Ses yeux étaient du gris foncé des nuées juste avant l'orage. Il était en colère ; ce qui s'exprimait sur chaque ride de son visage, dans la tension de ses épaules, dans la manière dont il se tenait assis, si consciencieusement immobile et chatoyant simultanément d'énergie.

— Je suis désolée si cela t'a contrarié, mais je savais ce que je faisais avec Niceven.

— Tu as clairement établi en maintes occasions que tu es celle qui gouverne ici et que je n'ai qu'à obéir, dit-il d'une voix durcie par la colère.

Je poussai un soupir. Il n'était pas tard, néanmoins, la journée avait été longue. J'étais bien trop fatiguée pour me coltiner les états d'âme et sentiments blessés d'amour-propre de Frost. Particulièrement parce qu'il était dans son tort.

— Frost, je ne peux me permettre de me montrer vulnérable à quiconque en ce moment. Même Doyle s'abstient d'exprimer son opinion en public, indépendamment de combien elle peut être défavorable en privé.

— À propos, j'approuve tout ce que tu as fait aujourd'hui, dit Doyle.

— Comme je suis ravie de l'entendre, dis-je.

Il me lança un regard d'égal à égale, juste légèrement gâché par l'étirage qu'exerçait la brosse sur sa chevelure. Il est plutôt difficile d'avoir l'air intimidant quand on vous bichonne ainsi. Il me fixa pourtant jusqu'au point où la plupart auraient flanché. Je lui retournai son regard mais mes yeux étaient vides d'expression. J'en avais marre de ces petits jeux. Le simple fait que je sache y jouer, et plutôt bien d'ailleurs, ne signifiait pas que je devais en plus les apprécier.

— J'ai eu ma dose de jeux de pouvoir aujourd'hui, Doyle. Je n'en ai pas besoin, surtout venant de mes propres gardes du corps.

Il cligna à mon intention ses yeux sombres, si sombres.

— Arrête, Rhys. Meredith et moi devons avoir une petite discussion.

Rhys s'arrêta, obéissant, pour s'adosser de nouveau contre les coussins, la brosse toujours à la main.

— En tête à tête, ajouta Doyle.

Frost sursauta comme si on venait de le frapper. Ce fut sa réaction bien plus que les paroles de Doyle qui me firent suspecter que nous avions ici affaire à bien davantage qu'à quelques secrets.

— C'est ma nuit avec Meredith, dit Frost.

Sa colère semblait s'être dissipée sur les ailes de certaines possibilités qu'il n'avait pas entrevues.

— Si c'était Rhys, alors il devrait à nouveau attendre son tour, mais je n'ai pas eu le mien, et suis donc dans mon bon droit de le requérir ce soir.

Frost se remit debout, trébuchant presque dans sa hâte en raison du manque d'espace au pied du lit.

— Tu m'empêches tout d'abord d'aider Meredith aujourd'hui, et maintenant tu réquisitionnes ma nuit dans son lit ! Je t'accuserais de jalousie, si je ne te connaissais aussi bien.

— Accuse-moi de ce que tu veux, Frost, mais tu sais bien que je ne suis pas jaloux.

— Peut-être, peut-être pas, mais tu ressens quelque chose, et ce quelque chose est lié à notre Merry.

Doyle poussa un profond soupir à la sonorité presque douloureuse.

— Peut-être pensais-je qu'en faisant attendre la Princesse pour mes attentions je l'intriguerais. Aujourd'hui, j'ai vu qu'il existe plus d'un moyen de perdre la faveur d'une femme.

— Exprime-toi simplement, les Ténèbres.

Doyle restait à genoux, à demi dévêtu, ses mains relâchées et vides posées contre ses cuisses, entouré par l'océan de sa chevelure. Il aurait dû avoir l'air sans défense, voire féminin, ou quelque chose du genre, mais il n'en était rien. Il ressemblait à un objet sculpté à partir de l'obscurité élémentaire, comme s'il venait de s'élever tel l'un des premiers êtres ayant respiré, avant que la lumière ne soit. L'anneau d'argent ornant son téton captait la luminosité au rythme de sa respiration. Ses cheveux ayant recouvert toutes ses boucles d'oreilles, cette unique étincelle d'argent demeurait la seule touche colorée discernable sur sa personne. Il était difficile d'en détourner les yeux.

— Je ne suis pas aveugle, Frost, dit Doyle. J'ai vu comment elle te regardait dans la camionnette, et toi aussi, tu l'as remarqué.

— Serais-tu jaloux ?

Il secoua négativement la tête.

— Non, mais tu as eu trois mois et il n'y a pas l'ombre d'un enfant. Elle est Princesse et sera reine. Elle ne peut se permettre de donner son cœur là où il n'y aura pas de mariage.

— Tu t'interposes donc pour remporter son cœur ?

La voix de Frost contenait davantage de passion que j'avais pu le

constater auparavant, en dehors du lit.

— Non, mais je vais m'assurer qu'il lui reste plusieurs options. Si je m'étais montré plus attentionné, je serais intervenu bien plus tôt.

— Oh, t'avoir toi dans ses bras lui fera m'oublier complètement, est-ce bien cela ?

— Je ne suis pas aussi arrogant que ça, Frost. Comme je te l'ai dit, j'ai réalisé aujourd'hui qu'il y a plus d'un moyen de perdre le cœur d'une femme, et l'un d'entre eux est d'attendre trop longtemps. S'il y a la moindre chance que Meredith ne se tourne pas vers toi, ni vers Galen, alors quelque chose doit changer à présent. Pas plus tard, mais dès maintenant.

— Qu'est-ce que Galen vient faire dans tout ceci ? demanda Frost.

— Si tu as besoin de poser la question, alors ce n'est pas moi l'aveugle, répliqua Doyle.

Le visage de Frost s'anima sous le coup de la confusion. Puis il fronça les sourcils en hochant la tête.

— Je n'aime pas ça.

— Ce n'est pas une obligation, rétorqua Doyle.

Tout aussi intéressante que soit cette conversation, j'en avais plus qu'assez.

— Vous parlez comme si je n'étais pas là, ou comme si je n'avais aucun choix en la matière.

Doyle tourna son visage ô combien sérieux vers moi.

— Aurais-tu une objection à partager ton lit cette nuit avec moi ?

Il posa cette question d'une voix neutre, comme pour passer commande au restau ou s'adresser à un client. Comme si ma réponse n'avait pas la moindre importance pour lui.

Mais je savais qu'il avait parfois recours à cette intonation particulière alors que c'était tout le contraire. C'était un moyen de se protéger contre ses émotions ; agir comme si cela n'avait aucune importance, et alors peut-être que cela le deviendrait, effectivement.

Je le regardai, le large mouvement d'épaules, le gonflement de sa poitrine et cet éclair scintillant, les abdos ciselés, la ligne de la ceinture de son jean passant en travers de sa taille. Je n'avais jamais vu Doyle nu, jamais. Il ne participait pas à ces exhibitions de nudité banalisées et très en vogue à la Cour ; ni Frost, d'ailleurs.

Je regardai Frost, avec sa chevelure argentée toujours rassemblée en queue-de-cheval, son visage dégagé et sans artifice, si quelque chose d'aussi magnifique pouvait être considéré ainsi. Il portait sur un bras sa veste et son holster d'épaule, complet avec son revolver. Et à nouveau son masque d'arrogance, celui à l'arrière duquel il se cachait si souvent à la Cour. Qu'il ressente le besoin de le porter ici et maintenant en ma présence me serra le cœur.

J'aurais voulu aller vers lui, l'enlacer de mes bras, poser ma joue

contre sa poitrine, et lui dire *ne t'en va pas*. Je désirais sentir son corps contre le mien. Me perdre dans le sillage vaporeux de sa chevelure argent.

J'allai alors vers lui, mais pas comme je l'avais prévu. Je me rapprochai, tout en ne me faisant aucune confiance si je le touchais, craignant que ce faisant, je ne parvienne plus à le lâcher.

— L'opportunité m'est offerte cette nuit de satisfaire ma curiosité, ainsi que celle de bon nombre de dames à la Cour, Frost.

Il se détourna pour ne plus voir mon visage.

— Je te souhaite beaucoup de plaisir, dit-il d'une voix semblant dénuée de toute sincérité.

— Je te veux cette nuit, Frost.

Cette déclaration le fit se retourner vers moi, de la surprise dans les yeux.

— Avec Doyle dans mon lit et son look irrésistible, et toute cette attente, je te veux encore. Mon corps se met à me faire mal quand tu n'es pas avec moi. Je n'avais pas réalisé jusqu'à aujourd'hui ce que cela signifiait.

Ne parvenant pas à dissimuler la souffrance dans mon regard, je me résignais finalement à ne plus essayer.

Il baissa les yeux vers moi, leva une main comme pour me caresser le visage, mais s'arrêta net avant de m'effleurer.

— Si c'est vrai, alors Doyle a raison. Tu deviendras Reine. Et bien plus encore... tu ne peux pas être comme les autres. Tu dois être Reine avant tout.

Je posai mon visage au creux de sa paume, et même cet infime contact me fit frémir.

Il écarta la main, la frottant contre son pantalon comme si quelque chose lui collait à la peau.

— La nuit prochaine, Princesse.

J'acquiesçai.

— La nuit prochaine, mon...

Et je m'interrompis là, ayant peur du mot que j'avais failli prononcer.

Il se retourna sans une autre parole et quitta la chambre, refermant délibérément la porte derrière lui.

Un léger bruit me fit me retourner. Rhys se glissait du côté opposé du lit près de la fenêtre, pour récupérer ses vêtements qui avaient été jetés en hâte à même le sol.

— La première nuit ne devrait pas faire l'objet d'un effort collectif.

— En faire une partie à trois ne m'avait même pas effleuré l'esprit, dit Doyle.

Rhys se mit à rire.

— En effet, je n'oserais penser que ce fût le cas.

Il parvint à contourner le lit, emportant ses vêtements et la brosse en équilibre au sommet de la pile, l'ensemble tenu au-dessus du niveau de la taille, ne gâchant pas ce que je voyais. Une belle vue.

— Quelqu'un pourrait-il m'ouvrir la porte, s'il vous plaît.

Au moment où il en fit la requête, je sus qu'il se sentait mis sur la touche. Il faisait l'étalage de ses charmes, et je l'ignorais en beauté. Une insulte suprême chez nous les Feys.

Je me levai pour aller lui ouvrir la porte, comme s'il ne pouvait pas déplacer ses vêtements de côté pour le faire lui-même. Mais je m'arrêtai avant d'en ouvrir le battant, pour me hausser sur la pointe des pieds et lui donner un baiser. Je m'équilibrai en plaçant une main derrière sa tête, mes doigts se perdant dans les boucles sur sa nuque, laissant l'autre descendre le long de son corps, caressant ses côtes, la courbure de sa hanche, lui laissant percevoir dans mes yeux combien il était pour moi de toute beauté.

Cela le fit sourire, et il me lança un rapide regard timide de son unique œil parfait. Cet air de timidité était feint, mais le plaisir ne l'était point.

Je restai sur la pointe des pieds, le temps de poser mon front contre le sien. Mes mains jouaient avec les bouclettes sur sa nuque, et il frissonna sous leur caresse. Puis je reposai les pieds à plat par terre et m'écartai de la porte pour lui céder le passage.

Rhys fit un signe de la tête.

— C'était son idée d'un baiser d'au revoir, Doyle.

Il jeta un regard en arrière à l'autre homme, toujours agenouillé sur le lit et lança :

— Amusez-vous bien, les enfants !

Mais son expression grave était loin de s'accorder à ses paroles désinvoltes.

Rhys m'offrit la brosse à cheveux et je le laissai sortir, refermant ensuite la porte derrière lui. Et soudainement, je réalisai que je me trouvais seule avec Doyle. Doyle, que je n'avais jamais vu nu. Doyle, qui m'avait tant effrayée dans mon enfance. Doyle, qui avait été le bras droit de la Reine depuis un millénaire. Il s'était assuré de ma sécurité, protégeant mon corps comme ma vie, mais il n'avait jamais été tout à moi. Il ne m'appartiendrait vraiment qu'au moment où je caresserais ce corps sombre, où j'aurais sous les yeux ce corps entièrement dévêtu. Je n'étais pas certaine de la raison pour laquelle cela m'était aussi important, mais cela l'était bel et bien. En se refusant à moi, c'était comme s'il avait gardé ses options ouvertes. Comme s'il croyait qu'une fois qu'il serait avec moi, il ne lui en resterait plus aucune. Ce qui était faux. J'étais restée pendant sept ans avec mon fiancé de l'époque, Griffin, pour que finalement, il se trouve

une considérable quantité d'options, et je ne figurais dans aucune d'elles. Nos ébats sexuels ne s'étaient pas révélés être une expérience bouleversante au point d'en chambouler sa vie. Pourquoi cela devait-il en être autrement avec Doyle ?

— Meredith.

Il ne prononça mon prénom qu'une seule fois, mais contrairement à son habitude, sa voix n'était pas neutre. Ce seul mot recélant de l'incertitude, une interrogation et de l'espoir. Une fois encore, il m'appela par mon prénom, ce qui me fit me retourner vers le lit, confrontée à ce qui m'attendait entre ces draps couleur bordeaux.

Chapitre 18

Doyle s'assit au bord du lit, à proximité du miroir, le plus près possible de moi. Il semblait avoir disparu dans l'enchevêtrement de sa chevelure, comme en un songe obscur. Presque tous les Sidhes de ma connaissance présentaient quelques contrastes des cheveux à la peau et aux yeux, mais Doyle était d'un seul tenant. Ses cheveux dénoués retombaient en cascade en encadrant son corps telle une noire nuée, sa peau d'ébène semblant presque perdue dans leurs replis. Une longue, longue mèche retombait sur son visage, et ses yeux noirs sur noir se perdaient dans ces ténèbres. Il évoquait un fragment de nuit venu à la vie. Il repoussa ses cheveux d'un large geste de la main, les faisant passer derrière l'une de ses oreilles pointues. Les bijoux qui l'ornaient se mirent à scintiller comme autant d'étoiles contre son teint sombre.

Je m'avançais jusqu'à ce que mes cuisses rentrent en contact avec le lit. Mes jambes s'y appuyèrent, mais tout ce que je pouvais ressentir était l'épaisseur de sa chevelure, piégée entre mon corps et la fermeté du matelas. Il tourna la tête, et je sentis ses cheveux tirer sous mon poids. J'appuyai plus fort, pour les bloquer.

Ses yeux sombres se tournèrent alors vers moi, des yeux où se matérialisaient des couleurs qui n'irradiaient nulle part ailleurs dans la chambre, semblables à une nuée de lucioles scintillantes : bleu, blanc, jaune, rouge, violet, ainsi que d'autres que je n'aurais su nommer. Ces points minuscules dansaient et virevoltaient, et le temps d'une seconde, je pus même les sentir voleter autour de moi, l'imperceptible brise produite par leur passage me donnant l'impression d'être prise au cœur d'une nuée de papillons ; puis je m'écroulais, et Doyle me rattrapa.

Je repris connaissance entre ses bras, sur ses genoux, où il m'avait fait asseoir. Lorsque je retrouvai l'usage de la parole, je lui demandai :

— Pourquoi ?

— Je suis une puissance à prendre en compte, Meredith, et je veux que tu ne l'oublies jamais. Un roi devrait avoir plus à offrir que de la semence.

Je laissais glisser mes mains sur sa peau, lui enlaçant le cou de

mes bras.

— Serais-tu en train d'auditionner pour le rôle ?

Il eut un sourire.

— Ne le sommes-nous tous, Meredith ? Certains des autres peuvent l'oublier dans la ruée des sens enflammés et du sexe, mais toi, tu ne dois jamais l'oublier. Tu choisis un père pour ton enfant, un roi pour la Cour, et quelqu'un auquel tu seras liée pour toujours.

Je cachai mon visage au creux de son cou, où je pus sentir son pouls palpiter. Sa peau était chaude au toucher. Et son odeur ardente, terriblement sensuelle.

— J'y ai pensé.

Ces mots furent prononcés tout contre sa peau.

Il se frotta le cou contre mon visage.

— Et quelles conclusions en as-tu tirées ?

Je m'écartai juste assez pour pouvoir le dévisager.

— Que Nicca serait une victime comme un désastre en puissance sur le trône. Que Rhys, aussi charmant soit-il au lit, ne peut être imaginé en roi. Que mon père avait raison, Galen serait un choix absolument catastrophique. Qu'il y a davantage de chevaliers à la Cour que je tuerais plutôt que de me lier à eux pour le restant de mes jours.

Il posa les lèvres sur le côté de mon cou, sans vraiment m'embrasser. Puis il s'exprima, sa bouche m'effleurant la peau, ses paroles produisant de petits mouvements de baiser tout contre :

— Il reste Frost et... moi.

La sensation de ses lèvres me fit frissonner et me tortiller sur ses genoux. Doyle prit une grande inspiration, m'enveloppant la taille, les cuisses de ses mains, puis dans un murmure, m'appela :

— Merry.

Contre ma peau, son souffle brûlant, ses doigts pétrissant mes cuisses, ma taille. Il y avait tant de force dans ses mains, une telle pression, comme si, avec très peu d'effort, il aurait pu plonger ses doigts à l'intérieur de mon corps pour en faire émerger à la surface ma chair et mon sang, me peler en lambeaux comme quelque chose de mûr et sucré. Quelque chose qui avait attendu que ces mains-là viennent l'ouvrir. Pour m'amener à me répandre dans une ruée de plaisir sur ses mains, en travers de son corps.

Il me souleva en me jetant à moitié sur le lit. J'attendais qu'il plaque son corps contre le mien, mais il n'en fit rien. Il se releva à quatre pattes, m'enfourchant telle une jument son poulain, mais il n'y avait aucune expression maternelle dans ses yeux qu'il avait baissés vers moi, et qui me fixaient. Il avait repoussé l'ensemble de sa chevelure sur une épaule, si bien que le haut de son corps nu se retrouva exposé à la lumière. Sa peau luisait comme de l'ébène poli.

L'anneau qu'il portait au téton scintillait au-dessus de moi au rythme accéléré de sa respiration profonde.

Je levais la main pour le toucher, effleurant de mes doigts ce petit bijou argenté, et Doyle émit un gémissement, émergeant sourdement des profondeurs de son être, puis allant s'intensifiant en un grognement semblable à celui de quelque bête gigantesque, pour résonner en écho à l'intérieur de ce corps svelte et musclé. Il se plaça à califourchon sur moi, ses lèvres se recourbant en faisant apparaître ses dents blanches, laissant ce grognement s'en écouler, tel un avertissement.

Mon pouls s'emballa, mais je n'avais pas peur. Pas encore. Il se pencha plus bas pour me lancer d'une voix rageuse :

— Sauve-toi !

Je ne pouvais que cligner des yeux, ne parvenant pas à les détacher de lui, mon cœur battant à tout rompre dans ma gorge.

Il rejeta alors la tête en arrière et hurla, un hurlement qui en résonnant dans la petite pièce me donna la chair de poule. Le temps d'une seconde, j'en eus le souffle coupé, car je connaissais ce hurlement.

Ce terrifiant aboiement hurleur, solitaire, distinct, des Rochets de Gabriel, les sombres chiens courants de la meute sauvage. Rapprochant son visage de quelques centimètres du mien, il grogna :

— Sauve-toi !

Je parvins à m'extirper d'en dessous de lui, tandis qu'il m'observait de ces yeux crépusculaires, le corps immobile mais si tendu qu'il semblait en miroiter la promesse de quelque action brutale, d'une violence retenue, contrainte, restreinte, mais ne sont-elles pas toutes du même acabit ?

Je m'étais crapahutée du mauvais côté du lit, pour me retrouver coincée entre ce dernier et la fenêtre. La porte menant à l'extérieur se trouvait à l'opposé, derrière Doyle. Je n'en étais pas à mon premier jeu du chat et de la souris. Bon nombre de créatures à la Cour Unseelie aimaient vous attraper au préalable, mais cela n'était pas sérieux. Des préliminaires en quelque sorte. L'expression qui se reflétait dans les yeux de Doyle était de la faim, mais une faim s'apparente beaucoup à une autre, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Sa voix parvint à se faire entendre, émergeant au prix d'un immense effort d'entre ses dents serrées.

— Tu... ne te... sauves pas !

Sur ces mots, il se jeta sur moi à quatre pattes, telle une masse indistincte de noirceur. Je me jetai quant à moi par-dessus le bord du lit, roulai et tombai par terre devant la porte menant vers la sortie. J'étais déjà sur pied, la main sur la poignée, lorsque son corps s'écrasa contre le mien, en faisant trembler la porte sous le choc, et je sentis

des contusions dans tout le corps sous la violence de cet impact. Il m'empoigna la main, me faisant lâcher la poignée. Je ne pus résister à sa force.

Je hurlai.

Il m'arracha littéralement de la porte, pour me balancer sur le lit. Je tentai de glisser sur un côté, mais il m'avait déjà rejointe, le bas de son corps appuyé contre le mien, me plaquant contre le côté du lit. Je pouvais sentir son érection au travers de son jean, et de ma culotte.

La porte s'entrouvrit derrière nous, et Rhys jeta un œil par l'embrasure. Doyle grogna à son intention.

— Tu as crié ? dit Rhys, le visage grave, le revolver tenu à bout de bras le long de sa jambe, pas braqué, mais néanmoins de sortie.

— Dégage ! gronda Doyle.

— Je partirai si la Princesse me l'ordonne, et non toi, sire, dit-il avec un haussement d'épaules. Excuse-moi, mais prends-tu du bon temps, Merry, ou bien...

Il agita vaguement son revolver.

— Je ne... je n'en suis pas sûre.

Ma voix venait de se faire entendre, haletante. La sensation de Doyle s'appuyant fermement contre mon corps n'en était pas moins excitante, la promesse de violence l'était même, mais uniquement si cela n'allait pas au-delà d'une *promesse*, d'un jeu.

Ses mains sur mes cuisses tremblaient, son corps tout entier frémissant sous l'effort de se restreindre, de ne pas achever ce qu'il avait commencé. Je lui caressai doucement le visage. Il eut un sursaut comme si je l'avais griffé, puis se retourna et me regarda.

Avec une expression à peine humaine, qui s'apparentait à regarder un tigre dans les yeux, magnifique, dénué de sentiments, affamé.

— Est-ce que nous prenons du bon temps ici, Doyle, ou bien vas-tu me dévorer ?

Ma voix s'était un peu apaisée et raffermie.

— Pour cette première fois, je ne me fais pas suffisamment confiance pour poser mes lèvres sur des endroits aussi tendres.

Il me fallut une seconde pour réaliser qu'il m'avait mal comprise.

— Je ne veux pas dire de me dévorer au sens figuré, Doyle. Ce que je voulais dire était plutôt : suis-je bonne à manger ?

L'intonation de ma voix avait recouvré à présent tout son calme habituel. Plaquée sur le lit sous le poids de son corps, sous ses yeux toujours empreints d'une bestialité et d'une certaine sauvagerie, je m'exprimais comme si j'étais au bureau, à parler affaires.

Il cligna des yeux, et j'y perçus de la confusion. Je réalisais que je lui demandais de réfléchir trop en profondeur. Il avait laissé la voie libre à un aspect de sa personnalité qu'il n'autorisait que très rarement

à émerger. À cette partie de son être qui ne pensait pas comme une personne.

Il bougea les jambes, ce qui le fit s'appuyer encore plus fermement contre moi. Et me fit crier, mais pas de douleur.

— Le veux-tu ? dit-il d'une voix quasi normale, haletante mais quasi normale.

Je le dévisageai attentivement, essayant de lire en lui quelque indice qui me rassurerait. Il subsistait un soupçon de lui dans ses yeux, un fragment du Doyle laissé en arrière. Je pris une profonde inspiration avant de répondre :

— Oui.

— Tu l'as entendue. Sors de là !

Sa voix commença à s'estomper pour laisser de nouveau place à un grognement, qui s'assourdissait de plus en plus à chaque mot.

— Tu en es sûre, Merry ? insista Rhys.

J'avais presque oublié qu'il était resté planté là. J'opinaï du chef.

— J'en suis sûre.

— Alors nous pouvons refermer la porte en toute confiance, en sachant que tout se passera bien pour toi ?

Je fixai Doyle dans les yeux et n'y décelai rien d'autre que de l'appétence, une appétence urgente comme je ne l'avais jamais vue chez aucun homme. Cela dépassait de loin le désir, c'était une véritable faim à assouvir, comme avec de la nourriture, ou de l'eau. Pour lui, ce soir, il s'agissait d'assouvir sa faim ; si je me détournais de lui à présent, nous aurions beau nous unir en tant qu'amants, mais jamais plus à nouveau il ne se laisserait aller aussi loin. Il cloîtrerait, sans doute pour toujours, cette partie de son être, et ce serait comme une petite mort.

J'avais enduré cette petite mort des années durant, dépérissant jour après jour sur le rivage de l'océan des humains. Doyle m'avait retrouvée et m'avait ramenée à la Féerie. Il avait rassemblé toutes ses parties de mon être auxquelles j'avais dû renoncer pour me faire passer pour humaine, pour me faire passer pour une Fey de rang inférieur. Si je me détournais à présent de lui, retrouverait-il à nouveau ce fragment qui lui était propre ?

— Ça ira, Rhys, dis-je, sans le regarder, car je gardais les yeux fixés sur Doyle.

— Tu en es sûre ?

Doyle se retourna et se mit à parler d'une voix presque trop basse et bestiale pour être compréhensible.

— Tu l'as entendue. Maintenant, dégage !

Rhys fit un petit salut avant de refermer la porte. Doyle tourna à nouveau les yeux vers moi, en grognant plus qu'il ne parlait :

— Tu le veux vraiment ?

Il m'offrait une toute dernière chance de répondre par la négative. Mais son corps se moulait au mien, ses doigts pétrissaient mes cuisses, alors même qu'il prononçait ces mots. Son esprit et sa bouche tentaient de m'offrir une échappatoire, alors même que son corps s'en défendait.

Je dus fermer les yeux, agitée de frissons sous la pression de son corps. Il poussa un grognement tout contre mon visage, et cette sonorité circula à travers son être, vibrant le long de mon corps, comme si elle pouvait voyager jusqu'à ces confins auxquels n'avait pas encore eu accès le sien.

Tandis qu'il se moulait au mien, extirpant de ma gorge par la force des choses de faibles gémissements, il grogna :

— Tu le veux ?

— Je le veux.

L'une de ses mains glissa alors de ma cuisse sur le côté de ma culotte, dont la soie se déchira avec un bruit humide évoquant celui d'une incision sur la peau. Mon corps fut agité de soubresauts tandis qu'il retirait la soie et appuyait contre ma nudité le denim rugueux de son jean. Il se moula contre moi jusqu'à ce que je pousse un cri, à moitié de plaisir, à moitié de douleur.

Il me fit remonter sur le lit le temps d'arracher son pantalon. Il défit sa ceinture, le bouton, la braguette, tout glissa jusqu'à ce que, pour la première fois, il m'apparaisse dans toute sa nudité. Son membre était long et épais, parfait. Il glissa un doigt à l'intérieur de moi. Ce qui me fit crier, mais ce n'était pas la raison pour laquelle il avait agi ainsi. Lorsqu'il me trouva mouillée et offerte, il me pénétra, et même aussi moite que je l'étais, il dut néanmoins faire quelques efforts. Je hurlai en dessous de lui avant qu'il ne parvienne à me pénétrer complètement. Il sembla me remplir, d'un centimètre à la fois, et je me tortillai sous lui de plaisir, simplement de le sentir à l'intérieur de moi, si rigide, si énorme.

Puis il entreprit de se retirer, avant de se pousser en moi, et de petites ondes de plaisir commencèrent à se matérialiser. Je regardais cette sombre longueur qui se ramifiait de son corps glisser d'avant en arrière en pénétrant ma chair blanche, si blanche, et cette vue seule me faisait gémir de plaisir.

Ma peau se mit à scintiller comme si j'avais gobé la lune, et sa peau sombre se mit à luire en retour, saturée de toutes les couleurs qui s'étaient reflétées au préalable dans ses yeux. Comme s'il avait été un plan d'eau stagnante noire reflétant l'éclat lunaire, et que moi, j'étais la lune. Ce flot de couleurs vives dansantes circulait sous sa peau, et la chambre s'éclaircit, s'éclaircit, d'une luminosité vacillante comme si nous nous consumions tous deux au cœur d'un brasier coloré. Nous projetions des ombres sur le mur, au plafond, comme si nous

repositions au milieu d'une source lumineuse gigantesque, ou d'un embrasement d'envergure, et que nous incarnions cette luminescence, ce feu, cette chaleur.

Comme si notre peau se fondait l'une à l'autre, me donnant la sensation que ces feux follets circulaient à la surface. Je sombrais dans son rayonnement ténébreux comme lui se laissait engloutir dans mon éclat de blancheur, et quelque part dans ce maelström, il me poussa à hurler, hurler, hurler, me noyant dans les ondes d'un plaisir si intense qu'il s'apparentait à la douleur. Je l'entendis pousser un cri, entendis ce hurlement résonnant comme le glas, mais à cet instant précis, je n'en avais cure. Il aurait pu m'égorger que j'aurais trépassé avec un sourire extasié sur le visage.

Je repris mes esprits, Doyle effondré sur moi, respirant péniblement, son dos recouvert d'un voile de sueur et de sang. Je levais les mains pour découvrir leur peau blanche ensanglantée, toute scintillante tel un néon, en contraste avec le rayonnement qui allait en s'estompant. En ce dernier instant avant de perdre connaissance, je lui avais labouré le dos. Je ressentis le premier picotement du sang qui s'écoulait, et découvris les empreintes de ses dents sur mon épaule, qui saignait, quelque peu endolorie, mais pas trop, du moins pas encore. Rien ne pouvait être trop douloureux avec le corps de Doyle ainsi contre le mien, toujours à l'intérieur de moi, tandis que nous réapprenions tous deux à respirer, à revenir à nos corps respectifs.

Les premiers mots qu'il prononça d'une voix haletante furent :

— Est-ce que je t'ai blessée ?

J'effleurais de mes doigts ensanglantés la morsure sur mon épaule, mélangeant la lueur des néons comme s'il s'agissait de peinture, puis inspectais mes doigts en les rapprochant de mon visage.

— Je crois bien que je devrais te poser la même question.

Sa main disparut dans son dos, pour toucher le sang qui y coulait tout du long, comme s'il ne l'avait senti qu'à cet instant précis. Il se redressa en s'appuyant sur un coude pour considérer d'un regard fixe le sang sur sa main. Puis il rejeta la tête en arrière et éclata de rire, riant ainsi jusqu'à ce qu'il s'écroule de nouveau sur moi. Et lorsque cessa le rire, s'amorcèrent les sanglots.

Chapitre 19

Nous étions allongés, enchevêtrés l'un à l'autre, sur le lit que nous ménageait la chevelure de Doyle, me donnant la sensation d'une fourrure frottant sur toute la longueur de mon corps nu. Ma tête reposait au creux de son épaule. Sa peau me donnait la sensation d'être de soie, chaude et ferme. Je parcourais de mes doigts sa taille, suivant la courbure de ses hanches, d'un geste oisif, pas précisément sexuel. Plutôt pour m'assurer de sa présence, que je pouvais bien le toucher. Nous nous caressions en silence depuis plusieurs minutes, l'une de ses mains coincée sous le poids de mon corps, me soutenant le dos, me serrant contre lui, mais pas trop. Il voulait de la place pour pouvoir passer sa main libre sur le bas de mon corps, tout en m'en laissant pour que je puisse le caresser. Il désirait sentir le contact de mes mains sur sa peau. On avait l'impression qu'il n'avait pas simplement faim de sexe, mais aussi de caresses. Je savais que les humains pouvaient en devenir affamés. Des enfants en bas âge mouraient par manque de caresses, même si tout autre besoin était pris en compte. Mais je ne savais pas que cela pouvait également affecter les Sidhes, particulièrement un sujet aussi inébranlable connu sous le nom des Ténèbres de la Reine.

Mais il était allongé à côté de moi, souriant, parcourant mon ventre et le contour de mon nombril de ses doigts.

J'eus un bref aperçu du miroir de la coiffeuse à l'arrière de sa tête. Mon corsage y était suspendu en plein milieu, comme s'il y avait été balancé.

Il me surprit à regarder dans son dos, et approcha sa main de mon visage pour me caresser la joue.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Je lui souris.

— Je me demandais juste comment nous étions arrivés à suspendre mon corsage sur le miroir.

Il tourna la tête aussi loin qu'il en fut capable, étant donné que le poids de son corps comme du mien reposait sur son ample chevelure. Lorsqu'il se retourna, il arborait un sourire particulièrement radieux.

— As-tu aussi repéré ton soutien-gorge ?

Je le regardai, les yeux écarquillés, et décidai de me redresser pour essayer de voir l'ensemble de la coiffeuse au-dessus de son corps. Il me retint allongée d'une pression délicate de sa main sur mon épaule.

— Derrière toi.

Je retombai sur le lit, toujours enlacée de ses bras. Mon soutien-gorge vert en dentelle, assorti à mon corsage et à ma culotte, était tristement suspendu au philodendron posé sur l'armoire laquée de noir dans l'angle de la chambre, comme une décoration de Noël terriblement mal à propos.

— Je ne me souviens pas avoir jamais ressenti une telle urgence, dis-je en secouant la tête d'incrédulité, riant à moitié.

Sa main libre se referma sur ma taille, glissa sur ma hanche, s'approchant plus près de mon intimité tandis qu'il m'attirait contre lui.

— J'étais pressé. Je voulais te voir nue. Je voulais sentir ton contact sur ma peau nue.

Il pressa mon corps dénudé de toute la longueur du sien. La puissance seule de ses bras me faisait frissonner, mais la sensation de son membre viril grossissant tout contre moi était presque irrésistible.

Je caressai ses fesses lisses et fermes en l'attirant plus près contre moi, tandis qu'il prenait les miennes au creux de ses paumes en faisant descendre ses mains le long de mon corps pour l'étreindre contre le sien, jusqu'à ce que j'en vienne à me demander si cela lui faisait mal de se pousser si fort contre mon corps. Son membre se dressait, s'appuyant de toute sa longueur sur mon ventre, qui s'assouplissait, se faisant plus souple. Il se poussait contre ma chair, et je laissai échapper un cri.

Puis, le temps d'une seconde, je ressentis la ruée fourmillante de la magie, avant qu'une voix ne résonne dans toute la pièce.

— Eh bien, ne voilà-t-il pas un charmant spectacle ?

Nous avons tous deux roulé sur le côté pour apercevoir dans le miroir la Reine de l'Air et des Ténèbres, Andais, ma tante, à qui Doyle appartenait, assise au pied de son lit, et qui nous observait.

Chapitre 20

La Reine portait une robe de bal particulièrement ouvragée, dont le satin noir se moirait à la lumière des bougies, et dont les volants étaient retenus par des rubans noirs. Des gants de satin de même tonalité recouvraient ses bras blancs et des bretelles noires passaient sur ses épaules extrêmement pâles. Ses cheveux noirs étaient rassemblés au sommet de sa tête, en cascade de bouclettes encadrant ingénieusement son visage fin au cou mince et aux lèvres de la couleur du sang frais, où semblaient démesurés ses yeux gris tricolores soulignés de khôl.

La voir ainsi sur son trente et un n'était pas nouveau. Andais raffolait de fêtes, et tous les prétextes étaient bons. Ce qui était nouveau était que le lit derrière elle était vide, la Reine ne dormant généralement jamais seule.

Nous étions restés à demi figés, le regard fixé sur ses yeux. Doyle me serra le bras, et je m'exprimai sans m'accorder vraiment le temps de la réflexion.

— Votre Majesté, comme c'est sympa à vous de nous rendre visite, quoique à l'improviste.

Ma voix était neutre, ou du moins transmettait tout autant de neutralité que je parvenais à lui donner. Il était considéré poli d'au moins s'annoncer au préalable, au lieu de surgir comme ça. On ne savait jamais ce que les gens pouvaient être occupés à faire.

— Serait-ce une critique à mon encontre, ma nièce ?

Sa voix était glaciale, presque furieuse. Je n'avais rien fait pour la mettre en colère, du moins pas autant que je sache.

Je m'installai un peu plus confortablement contre le corps de Doyle. J'aurais souhaité avoir un peignoir, tout en sachant que m'en recouvrir alors qu'elle n'avait été rien d'autre que polie impliquerait que je ne l'aimais pas, ou ne lui faisais pas confiance. Que cela se vérifie était mon problème, et non le sien.

— Je ne voulais faire aucune critique, Tante Andais. Je n'énonçais que les faits. Nous n'espérons pas recevoir votre visite cette nuit.

— La nuit se termine, ma nièce, nous sommes au petit matin, peu

avant l'aube. Je peux constater que tu as bénéficié d'autant de sommeil que moi.

— J'ai eu mieux à faire que de dormir, tout comme vous, ma Tante.

Elle passa la main sur la jupe ample de sa robe de bal.

— En effet, encore une fête.

Elle ne semblait pas contente à ce sujet.

J'aurais voulu lui demander si les festivités ne s'étaient pas déroulées comme prévu, mais n'osais le faire. C'était une question bien trop personnelle à poser à la Reine, et elle était trop aisément soupe au lait.

Elle prit une profonde inspiration qui fit se soulever le plastron de sa robe, comme s'il n'était pas assez ajusté, un bustier sans propulseur. Si vous n'aviez pas été gâté par la nature, vous pouviez porter ce type de robe qui semblait simplement flotter autour de votre corps. En ce qui me concernait, cela aurait été une source d'embarras constant. La nudité intentionnelle est complètement différente du fait de voir glisser sa robe par accident.

Elle tourna vers nous des yeux dramatiques. Le regard triste changea, se rétrécissant, pour un autre que je ne connaissais que trop bien. Empreint de malveillance.

— Tu saignes, mes Ténèbres.

Je jetai un coup d'œil à Doyle, pour constater qu'il était toujours allongé sur le côté, tourné vers moi, ce qui permettait à la Reine de voir la peau sombre de son dos marquée par mes ongles.

— Oui, ma Reine, répondit-il d'une voix parfaitement neutre, parfaitement prudente.

— Qui donc a ainsi griffé mes Ténèbres ?

Mais ses yeux s'étaient déjà tournés vers moi, et elle me lança un regard particulièrement inamical.

— Je ne le considère pas comme un mal, ma Reine, dit Doyle.

Les yeux d'Andais se reportèrent rapidement sur lui, puis de nouveau sur moi.

— Tu sembles avoir été une fille bien occupée, Meredith.

Je me redressai, m'écartant de Doyle d'une poussée, pour me retrouver plus ou moins assise, le dos bien droit.

— Je croyais que c'est ce que vous vouliez que je sois, très occupée, Tante Andais.

— Je ne me rappelle pas t'avoir vu les seins nus auparavant, Meredith. Un peu gros pour une Sidhe, mais toutefois jolis.

Ses yeux ne contenaient aucune lubricité, ni bienveillance, seulement une lueur de danger. Tout ce qu'elle avait dit jusqu'à présent pouvait passer pour de la politesse. Elle ne m'avait jamais vu les seins nus, et donc pouvait en faire des compliments ; mais

uniquement si j'essayais de me montrer attrayante, ce qui n'était nullement le cas. Elle m'avait simplement surprise dans le plus simple appareil. Je ne me sentais pas le moins du monde pulpeuse en la présence de ma tante, et il y avait là bien plus d'implications que d'être simplement hétéro, bien davantage.

— Et toi, mes Ténèbres, cela fait tant de siècles que je ne t'aie vu nu que je ne me le rappelle même plus. Y aurait-il une raison pour que tu me tournes ainsi le dos ? Y a-t-il une raison quelconque pour que tu te dérobes à ma vue ? Y aurait-il une quelconque... aberration que je ne me rappellerai plus, et qui gâcherait toutes ces ténèbres ?

Elle était dans son bon droit de lui faire des compliments, mais s'enquérir s'il était difforme, exiger qu'il s'exhibe devant elle, cela était d'une impolitesse flagrante. S'il s'était agi d'une tout autre personne, je lui aurais dit d'aller en enfer.

— Il n'y a rien d'abîmé ici, Tante Andais, lui dis-je, tout en remarquant que mon intonation manquait quelque peu à présent de neutralité.

Au fil des années où j'avais été loin de la cour, j'avais perdu l'habitude de maîtriser ma voix. Et me voilà obligée de faire un réapprentissage, et presto, encore !

Elle me fixa de ses yeux qui s'étaient faits particulièrement glacials.

— Je ne t'adressais pas la parole, Princesse Meredith. Je m'adressais à mes Ténèbres.

Elle avait employé mon titre ; non pas « nièce », ou juste mon prénom, mais mon titre. C'était plutôt bon signe.

Doyle me serra de nouveau le bras, plus fermement cette fois, comme pour me rappeler à l'ordre. Il répondit à Andais, mais pas par des mots. Il roula sur le dos, les genoux repliés de manière à ce que sa cuisse le dissimule à sa vue, puis il baissa la jambe la plus proche du miroir, lentement, comme s'il s'était agi d'un rideau en train de s'abaisser.

Les yeux de la Reine s'enflammaient à présent, d'une véritable passion, d'une véritable nécessité.

— Ça, par exemple ! Mes Ténèbres ! Tu as gardé bien des secrets ! Il se retourna et la regarda.

— Rien que vous n'auriez à tout moment pu découvrir au cours du dernier millénaire.

C'était à présent sa voix qui manquait de neutralité. Discernable dans un léger changement de ton, une subtile inflexion de reproche, mais jamais encore je ne l'avais entendu perdre autant sa contenance devant Andais.

Je posai à mon tour une main sur son ventre, un léger effleurement en signe d'avertissement, afin de lui rappeler à qui nous

avons affaire. Je ne pense pas que mon visage montrait la peur qui s'enroulait autour de ma colonne vertébrale.

Le Roi Taranis n'oserait peut-être pas me faire de mal par crainte d'Andais, mais Andais pourrait me blesser lors d'une crise. Elle le regretterait sans doute ultérieurement, mais un mort reste mort.

Le regard qu'elle lança à Doyle fut suffisant pour me faire crispier la main contre sa peau, y enfonçant à peine mes ongles. Son corps réagit à ce contact, et j'espérais en avoir assez fait pour lui rappeler d'y aller mollo.

— Prends garde, mes Ténèbres, sinon je risque fort de me montrer distraite au point d'en oublier la raison de ma visite.

— Nous attendons vos nouvelles, Reine Andais, lui dis-je.

Elle posa alors son regard sur moi, la passion s'évanouissant quelque peu de ses yeux, remplacée par de la perplexité et, en dessous, de la fatigue. Andais n'était pas habituellement si facile à décrypter, parce que, selon moi, elle n'avait pas à prendre de précautions dans son entourage.

— L'Innommable est libre.

Doyle fit glisser ses jambes hors du lit et se redressa en position assise. Brusquement, peu importait qu'il soit dévêtu, tout le monde s'en fichait. L'Innommable était le pire des deux Cours réunies, Seelie et Unseelie. Il s'agissait du dernier sortilège d'envergure sur lequel elles avaient toutes deux collaboré. Elles s'étaient ainsi débarrassées de tout ce qui était trop horrible, trop affamé, pour nous permettre de vivre sur ce continent. Personne ne l'avait exigé des Sidhes, mais nous ne voulions pas être obligés de repartir du dernier pays qui voulait bien nous accueillir, et avons donc sacrifié en partie ce que nous étions afin de devenir plus... humains. Certains avaient dit que L'Innommable était à l'origine de notre déclin, ce qui était faux. Les Sidhes avaient commencé à s'étioler en tant que peuple depuis des siècles déjà. L'Innommable était simplement un mal nécessaire. Et ainsi, nous avons pu éviter à l'Amérique de devenir un nouveau champ de bataille.

— L'avez-vous fait libérer, ma Reine ? s'enquit Doyle.

— Bien sûr que non ! répondit-elle.

— Alors qui ? demanda Doyle.

— Je pourrais te conter de belles histoires, mais finalement, la réponse est, simplement, que je l'ignore.

Il était plus qu'évident qu'elle n'appréciait pas d'avoir à l'admettre, et tout aussi évident qu'elle disait la vérité. Elle retira l'un de ses gants noirs d'un geste brutal, qu'elle fit glisser encore et encore entre ses mains.

— Très peu de créatures de la Féerie auraient la capacité de faire une telle chose, dit Doyle.

— Ne penses-tu pas que je sois au courant ? dit-elle sur un ton brusque.

— Que voulez-vous que nous fassions ici, ma Reine ?

— Je ne sais pas, mais voici le dernier indice que nous avons le concernant : il voyage vers l'Ouest.

— Pensez-vous qu'il viendra jusqu'ici ? s'enquit Doyle.

— Peu probable, répondit-elle, en faisant claquer son gant contre son bras. Mais quasiment rien ne peut arrêter L'Innommable. Il est constitué de tout ce à quoi nous avons renoncé, ce qui représentait un pouvoir phénoménal. S'il a été envoyé à Meredith, alors vous devrez investir tout le temps disponible pour vous préparer à l'affronter.

— Pensez-vous vraiment qu'il a été lâché pour donner la chasse à la Princesse ?

— S'il avait simplement été relâché, il aurait à présent ravagé toute la campagne. Mais ce n'est pas ce qu'il a fait.

Elle se mit debout, offrant à notre vue le dos presque nu de sa robe, puis se retourna vers nous d'un mouvement brusque.

— Il a disparu sous nos yeux, à la vue de tous, très rapidement. Nous ne pouvons le suivre à la trace, ce qui signifie que la créature bénéficie d'une aide provenant de très hauts lieux.

— Mais L'Innommable fait partie des deux Cours, représente une part de qui vous étiez. Vous devriez pouvoir suivre sa piste tout comme votre ombre.

Au moment même où je terminais ma phrase, je sus que j'aurais mieux fait de la boucler.

La colère envahit complètement son visage, sa posture, ses mains là où elles s'étaient agrippées à ses coudes. Elle frémissait de rage. Le temps d'une seconde, j'eus l'impression qu'elle était trop furieuse pour pouvoir placer un mot.

Doyle se mit debout et se plaça devant moi.

— L'avez-vous mentionné à la Cour Seelie ?

— Tu n'as pas besoin de la cacher, mes Ténèbres. Je déploie bien trop d'efforts pour la garder en vie pour en venir à la trucider moi-même. Et en effet, les Seelies savent ce qui s'est passé.

— Les Cours vont-elles s'associer pour donner la chasse à L'Innommable ? s'enquit-il.

Il n'avait pas bougé de sa position devant moi, me laissant comme une gamine à jeter des coups d'œil furtifs autour du barrage de son corps. Pas précisément la meilleure méthode pour donner l'impression d'une forte présence. Je me déplaçai afin de mieux voir le miroir, mais ils m'ignorèrent tous les deux.

— Non.

— Mais assurément, cela serait bénéfique à chacune.

— Taranis se montre difficile. Il agit comme si L'Innommable

n'était constitué que d'énergie Unseelie. Allant même jusqu'à prétendre que sa lumière est inaltérée.

Elle eut l'air d'avoir goûté une saveur acide, puis poursuivit :

— Il refuse de reconnaître le moindre lien de parenté, et de ce fait, n'offrira aucune aide, car sinon cela signifierait admettre sa participation au moment de la conception.

— De la pure bêtise.

Elle acquiesça.

— Il a toujours montré plus d'intérêt pour l'illusion de la pureté, plutôt que pour la pureté en soi.

— Qu'est-ce qui peut résister à L'Innommable ? demanda Doyle doucement, comme s'il réfléchissait tout haut.

— Nous l'ignorons, car nous l'avions mis sous bride sans le tester. Mais il est constitué de magies très, très anciennes, de créatures que nous ne tolérons même plus parmi les Unseelies.

Elle se rassit au bout du lit, en un mouvement presque saccadé, avant d'ajouter :

— Qui que ce soit qui l'a relâché, et l'a dissimulé à notre vue... s'ils parviennent réellement à le contrôler, L'Innommable sera une arme puissante entre leurs mains.

— Qu'attendez-vous de moi, ma Reine ? s'enquit Doyle.

À ces mots, elle leva les yeux, qui n'étaient plus si inamicaux.

— Qu'en serait-il si je te disais de revenir à la maison, de revenir ici pour me protéger ? Qu'en serait-il si je disais que je ne me sens pas en sécurité sans ta présence et celle de Frost à mes côtés ?

Il se baissa, prenant appui sur un genou, le visage perdu dans un des pans ondulants de sa chevelure.

— Je suis toujours le capitaine des Corbeaux de la Reine.

— Viendrais-tu alors ? lui demanda-t-elle d'une voix douce.

— Si vous me l'ordonnez.

Je m'assis sur le lit en tentant de préserver mon inexpressivité. J'enserrai mes genoux repliés contre ma poitrine en essayant de conserver une expression impassible, de n'avoir l'air de rien. Si seulement je pouvais ne pas penser, cela ne se refléterait pas sur mon visage.

— Tu dis être toujours le capitaine de mes Corbeaux, mais es-tu encore mes Ténèbres, ou bien appartiens-tu maintenant à quelqu'un d'autre ?

Il resta silencieux, tête baissée. Je continuais à m'efforcer de ne penser à rien. Elle me lança un regard particulièrement hostile en disant :

— Tu m'as dérobé mes Ténèbres, Meredith.

— Que voulez-vous que je vous dise, Tante Andais ?

— Il est heureux que tu me rappelles que tu es de mon sang. Voir

son dos ainsi labouré me laisse entrevoir l'espoir que tu l'es davantage que j'en avais même connaissance.

Rien, rien, je ne penserais à absolument rien. Je visualisais le néant comme si je regardais au travers d'une vitre, puis d'une autre, et d'une autre, et encore d'une autre. Transparence, le néant.

— L'Innommable a été libéré pour une raison, mes Ténèbres. Jusqu'à ce que j'apprenne quelle en est la nature, je couvre mes atouts. Et la belle Meredith en fait partie. J'espère encore obtenir un enfant par son entremise.

Elle me lança un regard de nouveau inamical en ajoutant :

— Est-il aussi magnifique qu'il en a l'air ?

Je m'efforçai à grand-peine de m'exprimer d'une voix neutre assortie à mon inexpressivité.

— Oui.

La Reine poussa un soupir.

— Quel dommage, mais je n'avais vraiment pas l'intention de te faire mettre bas une portée de chiots ?

— Des chiots ? demandai-je.

— Ne t'a-t-il rien dit ? Doyle a deux tantes dont la véritable forme est celle d'un chien. Sa grand-mère était l'un des chiens de chasse de la grande meute. Des chiens de l'enfer, comme les appellent maintenant les humains. Bien que tu saches que nous n'avons rien à voir avec l'enfer, un système religieux complètement différent.

Je me souvins des hurlements de Doyle et de l'expression de faim qui s'était reflétée dans ses yeux.

— J'avais conscience que Doyle n'était pas purement Sidhe.

— Son grand-père était un Phouka si mauvais qu'il copula sous la forme d'un chien avec la meute sauvage même, et y survécut pour en relater les faits.

Elle eut un sourire, suavement malveillant.

— Alors, Doyle correspond tout autant à un brassage génétique que moi, dis-je d'une voix toujours neutre, et je pouvais m'en féliciter.

— Mais savais-tu qu'il était en partie canidé avant que tu ne l'invites dans ton lit ?

Doyle demeura prostré sur un genou durant tout cet entretien, le visage dissimulé par ses cheveux.

— Je savais avant la pénétration qu'il devait en partie sa lignée de sang à la meute sauvage.

— Ah vraiment ? dit-elle sur un ton impliquant qu'elle n'en croyait rien.

— J'ai entendu le hurlement des chiens de chasse sortir de sa bouche.

Je repoussai mes cheveux afin qu'elle puisse voir la marque de la morsure sur mon épaule, tout près de mon cou.

— Je savais qu'il rêvait de ma chair de plus d'une façon, avant que je ne l'autorise à satisfaire ses deux appétits.

Ses yeux se durcirent à nouveau.

— Tu me surprends, Meredith. Jamais je n'aurais pensé que tu aurais assez de tripes face à la violence.

— Je ne prends aucun plaisir à faire souffrir autrui. La violence dans la chambre à coucher, quand tout le monde y consent, est une autre histoire.

— Je n'ai jamais pu apprécier la différence, dit-elle.

— Je le sais, lui dis-je.

— Comment fais-tu cela ? s'enquit-elle.

— Comment fais-je quoi, ma Reine ?

— Comment peux-tu parler sur un ton aussi détaché, absolument désinvolte, et encore, en quelque sorte, réussir à transmettre « va en enfer », avec un sourire et une intonation neutres.

— Ce n'est pas délibéré, Tante Andais, croyez-moi.

— Au moins tu n'as pas essayé de le nier.

— Nous ne nous mentons pas l'une à l'autre, dis-je, et cette fois, ma voix dévoilait ma lassitude.

— Lève-toi, mes Ténèbres, et présente à ta Reine ton dos ravagé.

Il se remit debout sans un mot, tourna le dos au miroir en repoussant sa chevelure sur le côté.

Andais se rapprocha de la surface vitrée en tendant une main gantée, si bien que le temps d'un instant, je crus qu'elle allait poursuivre son périple et en sortir sous la forme d'une image en 3-D.

— Je te prenais pour un dominateur, Doyle, et je n'apprécie pas d'être dominée.

— Vous ne m'avez jamais demandé ce que j'appréciais, ma Reine.

Il faisait encore face à l'opposé du miroir, le dos tourné.

— Je ne pensais pas non plus que tu serais aussi béni là en bas.

Sa voix reflétait à présent un soupçon de nostalgie, comme une enfant n'ayant pas reçu le cadeau qu'elle escomptait pour son anniversaire.

— Ce que je veux dire, tu descends de chiens et de Phoukas, qui ne sont généralement pas aussi bien dotés par la nature.

— La plupart des Phoukas se présentent sous plus d'une forme, ma Reine.

— Comme chien et cheval, parfois comme oiseau de proie, en effet, je connais la chanson. Quel est le rapport avec...

Elle s'interrompit à mi-phrase, puis un sourire recourba les commissures de sa bouche passée au rouge.

— Essaierais-tu de me dire que ton grand-père pouvait se transformer en cheval ainsi qu'en chien ?

— Oui, ma Reine, dit-il d'une voix douce.

— Tu es monté comme un étalon, commenta-t-elle en éclatant de rire.

Doyle ne dit rien, se contentant de hausser ses larges épaules. Je fus trop surprise par l'hilarité soudaine d'Andais pour m'y joindre. Il n'était pas toujours recommandé de divertir la Reine.

— Mes Ténèbres, comme c'est merveilleux, mais un cheval tu n'es point.

— Les Phoukas sont métamorphes, ma Reine.

Son hilarité s'estompa sur les bords, puis elle dit d'une voix encore empreinte de la légèreté de ce rire :

— Serais-tu en train de sous-entendre que tu peux en modifier la taille ?

— Oserais-je impliquer une telle chose ? demanda-t-il avec une intonation neutre.

J'observais les émotions fugaces qui traversaient trop rapidement le visage de la Reine pour pouvoir les capter : de l'incrédulité, de la curiosité, et pour couronner le tout, très clairement de la convoitise. Elle le fixait des yeux comme les avares fixent l'or : d'un désir avide, tenace, égoïste.

— Quand tout ceci sera terminé, mes Ténèbres, si tu n'as pas engendré d'enfant avec la Princesse, nous nous assurerons que tu vives en accord avec cette fanfaronnade.

Je crois que mon inexpressivité me fit alors défaut. J'essayais cependant de m'y raccrocher.

— Je ne fanfaronne pas, ma Reine, dit Doyle, presque en un murmure.

— Je ne sais ce que souhaiter à présent, mes Ténèbres. Si tu mets enceinte Meredith, jamais je n'en connaîtrais le bonheur. Et je crois encore à ce que j'ai toujours cru, et à ce qui t'a vraiment éloigné de ma couche.

— Oserais-je demander de quoi il s'agit ? s'enquit-il.

— Ose si tu veux. Je te répondrai même peut-être.

Le silence s'étira pendant une ou deux secondes, puis Doyle demanda :

— Que croyez-vous qui m'ait gardé toutes ces années hors de votre lit ?

En posant la question, il tourna légèrement la tête vers son visage.

— Que tu serais roi en réalité, et non seulement que de nom. Et je ne partagerais pas mon pouvoir.

Elle me jeta un regard au-delà du barrage du corps de Doyle. Je m'évertuai à conserver un visage impassible, en sachant que je perdais la bataille.

— Et qu'en est-il de toi, Meredith ? Que ressentiras-tu d'avoir un

véritable roi, un roi qui exigera une part de ton pouvoir, et une part de bien plus que ton lit ?

Je pensai à plusieurs réponses, les rejetai toutes en bloc, et m'efforçai, avec une grande prudence, d'exprimer la vérité.

— Je partage mieux que vous, Tante Andais.

Elle me fixa, avec une expression que je ne parvins pas à déchiffrer. Je lui retournai son regard, laissant la sincérité de mes propos se refléter dans mes yeux.

— Tu partages mieux que moi ! Tu partages mieux que moi ! Qu'est-ce que ça signifie, alors que je ne partage jamais ?

— C'est la vérité, Tante Andais. Cela signifie exactement ce que j'ai dit, rien de plus, rien de moins.

Elle me fixa des yeux pendant un long moment qui sembla s'éterniser.

— Taranis ne partage pas davantage son pouvoir.

— Je le sais, dis-je.

— Tu ne peux être despote sans imposer ta volonté.

— J'entends qu'une reine doit gouverner ceux qui l'entourent, vraiment les gouverner, mais je me refuse à comprendre qu'une reine doit imposer sa volonté à ses sujets. Je trouve que les conseils de mes gardes, que vous avez si sagement envoyés me rejoindre, valent la peine d'être écoutés.

— J'ai des conseillers, dit-elle, semblant presque sur la défensive.

— Ainsi que Taranis, ajoutai-je.

Andais s'adossa contre une des colonnes de son lit, semblant quasiment s'y avachir, sa main dégantée jouant le long des rubans noirs ornant sa robe.

— Mais aucun de nous n'écoute quiconque. L'empereur n'a plus d'habits.

Ce dernier commentaire me prit au dépourvu. Ce qui dut se voir, car elle ajouta :

— Tu as l'air surpris, ma nièce.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous connaissiez ce récit.

— J'ai eu, il y a quelque temps déjà, un amant humain qui raffolait d'histoires pour enfants. Il me faisait la lecture lorsque je ne parvenais pas à m'endormir.

Sa voix était à présent empreinte de mélancolie, d'une véritable note de regret.

Elle poursuivit sur un ton plus anodin :

— L'Innommable a été libéré. On l'a vu pour la dernière fois en route vers l'Ouest. Je doute fort qu'il parvienne aussi loin que la Mer Occidentale. Néanmoins, je pensais que tu devrais quand même être mise au courant.

Sur ces mots, elle fit un geste de la main et le miroir reprit sa

brillance habituelle, reflétant mes yeux particulièrement écarquillés.

— Pourrais-tu t'occuper du miroir afin que personne ne puisse s'y présenter sans s'annoncer au préalable ?

— Oui, dit Doyle.

— Alors fais-le.

— La Reine prendra peut-être ça mal.

J'acquiesçai, en y observant le reflet de mon visage terrifié, car maintenant que je n'avais plus à prétendre, je pouvais avoir l'air aussi effrayé que je me sentais réellement.

— Fais-le, Doyle, fais-le maintenant. Je ne veux plus aucune autre surprise cette nuit.

Il se dirigea vers le miroir et fit de petits gestes au pourtour. Je sentis le sortilège picoter ma peau tandis que je grimpais à nouveau sur le matelas pour me réfugier sous les draps.

Puis Doyle se détourna du miroir, hésitant au bord du lit.

— Souhaites-tu encore de la compagnie ?

Je tendis les bras vers lui.

— Viens te coucher, et serre-moi fort pendant que nous dormons.

Il eut un sourire en se glissant à son tour sous les draps. Il recroquevilla son corps contre le mien jusqu'à ce que je me retrouve enveloppée au creux de ses bras, contre sa poitrine, son ventre, son entrejambe, ses cuisses. Il m'enlaça et j'attirai vers moi son membre dur et chaud, soyeux.

Il me parla doucement pendant que je me laissais sombrer dans le sommeil.

— Cela ne t'embête pas que ma grand-mère était une chienne de la meute sauvage et mon grand-père un Phouka ?

— Non, répondis-je, la voix pâteuse de sommeil, avant de demander : Pourrais-je vraiment en arriver à avoir des chiots ?

— C'est peu probable.

— Bon, d'accord.

Je m'étais quasiment assoupie quand je sentis qu'il me serrait plus fort. Comme si j'étais sa couverture protectrice, alors qu'il aurait dû être la mienne.

Chapitre 21

Les services de l'Agence Grey n'étaient généralement pas requis sur les scènes de crime. Nous avions aidé la police par le passé, lorsque certaines créatures occultes avaient perpétré de mauvaises actions, mais nous intervenions généralement en tant que rabatteurs ou consultants. Je pouvais compter sur mes mains le nombre de scènes de meurtre auxquelles j'avais dû assister, tout en ayant encore deux doigts de disponibles.

J'en eus un de moins à compter d'aujourd'hui. Le corps de la femme était déjà sur un brancard à roulettes, ses cheveux blonds éparpillés sur son visage, d'un doré plus sombre là où ils avaient été léchés par les vagues. Sa mini-robe de soirée était d'un bleu pâle sur les bords mais bleu foncé aux endroits où la mer l'avait détrempée. Un large ruban, probablement blanc à l'origine, était noué juste en dessous de ses seins, fronçant suffisamment la robe pour révéler son décolleté. Ses longues jambes étaient nues et bronzées. Les ongles de ses doigts comme de ses orteils étaient vernis d'un bleu à la mode. Ses lèvres étaient d'une étrange couleur bleutée, également ; mais c'était du maquillage, et non pas quelque indice relatif à la cause du décès.

— La couleur de ce rouge à lèvres porte le nom d'Asphyxie.

Je me retournai vers la femme de haute taille qui se tenait juste derrière moi. L'inspectrice Lucinda Tate s'avança, les mains plongées dans les poches de son pantalon. Elle tenta de m'adresser son sourire habituel, mais cela ne marcha pas. Elle avait l'air inquiet, et le sourire s'évanouit avant même qu'elle ne parvienne à l'ébaucher. Ses yeux demeuraient généralement cyniques avec une certaine expression d'humour, mais aujourd'hui, le cynisme s'y était déversé en engoutissant toute prédisposition à la rigolade.

— Je m'excuse, Lucy, mais qu'avez-vous dit au sujet du fard à lèvres ?

— Il porte le nom d'Asphyxie. Il est supposé imiter la couleur des lèvres d'un individu mort par suffocation. Magnifiquement ironique, n'est-ce pas ?

Je baissai de nouveau le regard vers la jeune femme, dont le pourtour des yeux, du nez, ainsi que les contours des lèvres étaient

marbrés de teintes bleutées et blanchâtres. Je ressentis l'envie irréprouvable d'en essuyer le fard pour voir si elles étaient réellement de même couleur. Je n'en fis rien, malgré l'intense démangeaison au creux des paumes.

— Alors, elle est morte par suffocation, dis-je.

— Ouais, acquiesça Lucy.

Je fronçai les sourcils.

— Elle ne s'est pas noyée ?

— J'en doute. Ce ne fut le cas d'aucun des autres.

Je levai les yeux pour la regarder fixement.

— Des autres ?

— Jeremy a dû accompagner Teresa à l'hôpital.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Teresa a touché le rouge à lèvres que l'une des femmes allait mettre avant de mourir. Elle a commencé à faire une crise d'hyperventilation, puis ne parvenait plus à respirer. Si nous n'avions pas eu des auxiliaires médicaux sur place, elle aurait pu en mourir. J'aurais dû y réfléchir à deux fois avant de convier l'une des clairvoyantes les plus performantes de ce pays à nous rejoindre dans tout ce merdier.

Elle jeta un regard à Frost, qui se tenait d'une main le poignet, légèrement en retrait, dans l'attitude typique du garde du corps. L'effet était en quelque sorte gâché par sa chevelure argentée qui tourbillonnait au vent autour de lui, comme si elle tentait de se libérer de l'emprise sous laquelle la maintenait sa queue-de-cheval. Sa chemise rose pâle était assortie au mouchoir de la pochette du veston de son costume blanc. La mince ceinture argent était impeccablement assortie à ses cheveux. Ses mocassins cirés jusqu'à la brillance étaient d'un beige crème. Il ressemblait plus à une gravure de mode qu'à un garde du corps, bien que le vent contribuât occasionnellement à offrir quelques aperçus du holster d'épaule noir se trouvant dissimulé sous tout ce blanc et rose.

— Jeremy a dit que vous seriez en retard aujourd'hui, dit l'inspectrice Lucy. Avez-vous suffisamment dormi ces derniers temps, Merry ?

— Pas beaucoup.

Je ne pris pas la peine d'expliquer que ce n'était pas Frost qui m'avait gardée éveillée la nuit dernière. Nous échangeions des plaisanteries bon enfant, vides de sens, insignifiantes, pour dire quelque chose et remplir le silence venteux, en restant là debout à considérer la victime.

Je posai les yeux sur son visage, charmant même dans la mort. Son corps semblait maigre, pas particulièrement fort, comme si elle avait suivi un régime pour parvenir à cette taille menue, quelle qu'elle

soit. Si elle avait su qu'elle mourrait la nuit dernière, aurait-elle abandonné la veille ses restrictions alimentaires ?

— Quel âge avait-elle ?

— Selon sa carte d'identité, vingt-trois ans.

— Elle a l'air plus âgé, fis-je remarquer.

— Le résultat du régime diététique et de l'exposition prolongée au soleil.

Tout soupçon d'humour avait à présent disparu. Elle avait l'air sombre tandis qu'elle levait les yeux vers la falaise qui nous surplombait.

— Êtes-vous prête à voir la suite ?

— Assurément, mais je suis quelque peu intriguée de connaître la raison pour laquelle vous avez requis l'assistance de Jeremy ainsi que de nous tous dans cette affaire. C'est fort triste, mais elle a été assassinée, ou étranglée, ou quelles que soient les causes du décès. Elle a suffoqué, c'est horrible, mais pourquoi nous avoir appelés ?

— Je n'ai pas appelé vos deux gardes du corps.

Pour la première fois, une véritable hostilité se lisait sur son visage. Elle pointa le doigt vers la plage, vers Rhys. Frost ne se sentait sans doute pas à l'aise, mais Rhys, quant à lui, avait l'air de passer du bon temps.

Il observait tout d'un œil enthousiaste, souriant de toutes ses dents en fredonnant en sourdine le générique de *Hawai Police d'État*. Du moins, c'est ce qu'il avait chantonné lorsqu'il s'était éloigné sur la plage pour aller observer de plus près quelques-uns des policiers en uniforme qui barbotaient dans les vagues déferlantes. Rhys avait déjà entrepris d'interpréter le générique de *Magnum*, lorsque Frost lui avait intimé d'arrêter. Rhys avait une certaine prédilection pour le genre film noir et serait toujours au fond un fan de Bogart, mais Bogie ne tournait plus. Au cours des derniers mois, Rhys avait pu découvrir des rediffusions en couleurs de ses films, qu'il avait fort appréciées.

Se retournant dans notre direction, il nous adressa en souriant un salut de la main. Son trench-coat blanc se gonfla autour de lui comme des ailes, tandis qu'il entreprenait de rebrousser chemin vers nous en remontant péniblement sur la plage. Il avait dû retirer son chapeau mou taupe pour l'empêcher d'être soufflé dans la mer.

— La présence de Rhys sur les scènes de crime me fout la chair de poule, dit l'inspectrice Lucy. Il me donne toujours l'impression de passer un agréable moment, comme s'il se réjouissait que quelqu'un soit mort.

Je ne savais comment expliquer que Rhys, à une certaine époque, avait été adoré comme dieu de la mort, et qu'en conséquence, cela ne l'inquiétait pas plus que ça. Mais il valait mieux ne pas faire part de ce détail à la police.

— Vous savez combien il adore les films noirs, dis-je.

— Mais ce n'est pas du cinéma, rétorqua-t-elle.

— Qu'est-ce qui vous a toute chamboulée, Lucy ? Je vous ai vue sur des scènes de crime bien pires que celle-ci. Pourquoi semblez-vous si... préoccupée ?

— Attendez simplement. Vous n'aurez plus à poser la question lorsque vous l'aurez vu.

— Pouvez-vous juste m'expliquer ce dont il s'agit, Lucy, s'il vous plaît ?

Rhys s'avavançait vers nous, le visage aussi radieux que celui d'un gamin le matin de Noël.

— Salut, inspectrice Tate. Aucun vaisseau sanguin n'a éclaté dans les yeux de la fille, aucun hématome nulle part que je puisse repérer. Quelqu'un sait-il comment elle a suffoqué ?

— Vous avez examiné le corps ? s'enquit-elle froidement.

Il acquiesça, toujours souriant.

— Je croyais que c'était pour ça qu'on était ici.

Elle pointa un doigt vers sa poitrine.

— Vous n'avez pas été convié à ce spectacle. Contrairement à Merry, à Jeremy et à Teresa. Mais vous... dit-elle en lui enfonçant le doigt dans la poitrine, vous n'êtes pas le bienvenu.

Le sourire s'évanouit, laissant l'œil tricolore de Rhys s'emplir de froideur.

— Merry doit être à tout moment accompagnée de deux gardes du corps. Vous le savez.

— Ouais, je le sais !

Elle planta de nouveau l'index, tellement fort qu'il se retrouva légèrement poussé en arrière, puis ajouta :

— Mais votre présence aux alentours de mes scènes de crime ne me plaît pas.

— Je connais les règles, madame l'inspectrice. Je n'ai pas chamboulé vos preuves. Je suis resté à l'écart pour ne gêner personne, que ce soit les techniciens médicaux des services d'urgence ou le vidéophotographe.

Le vent se mit à souffler en rafales, balayant le visage de Lucy de ses cheveux noirs, si bien qu'elle dut sortir l'autre main de sa poche pour les repousser en arrière.

— Alors restez également hors de mon chemin, Rhys.

— Pourquoi, qu'est-ce que j'ai fait de travers ? demanda-t-il.

— Vous vous réjouissez de tout ceci !

Ces derniers propos lui firent quasiment l'effet d'un crachat en plein visage.

— Et vous n'êtes pas supposé trouver cela réjouissant !

Sur ce, elle remonta la plage d'un pas guindé, se dirigeant vers les

marches qui menaient à la route, au parking, et à la boîte de nuit sur son petit promontoire rocheux.

— Qui l’a donc léchouillée dans le mauvais sens du poil ? s’enquit Rhys.

— Ce qui se trouve en haut des escaliers la fait flipper à mort, et elle a eu besoin de se défouler sur quelqu’un. C’est tombé sur toi.

— Et pourquoi moi ?

Frost nous avait rejoints.

— Parce qu’elle est humaine et que les humains pleurent la perte de l’un des leurs. Ils ne se réjouissent pas de les triturer comme tu le fais.

— Ce n’est qu’un mensonge, dit Rhys. Bon nombre de flics apprécient leur travail, et je sais que le médecin légiste l’apprécie tout autant.

— Mais ils ne se présentent pas sur une scène de crime en chantonnant allègrement, dis-je.

— Il arrive parfois que si, répliqua Rhys.

Je le regardai, les sourcils froncés, m’efforçant de trouver comment clarifier mon propos davantage.

— Les humains fredonnent, ou sifflotent, ou racontent de mauvaises blagues à côté de cadavres afin de ne pas céder à la peur. Toi, tu chantonnes parce que tu es heureux. Ce type de situation ne t’inquiète pas.

Il jeta un bref coup d’œil au cadavre.

— Elle est loin à présent de s’en soucier. Elle est morte. Nous pourrions monter un opéra de Wagner sur son corps qu’elle s’en ficherait éperdument.

Je lui touchai le bras.

— Rhys, ce n’est pas les morts que tu devrais essayer d’apaiser, mais les vivants.

Il me regarda, l’air interloqué.

— Montre moins ta joie devant les humains lorsque tu contemples leurs morts, ajouta Frost.

— Très bien, mais je ne comprends toujours pas pourquoi je devrais faire semblant.

— Prétends que l’inspectrice Tate est la Reine Andais, lui suggérai-je, et que cela l’importune que tu déambules en gloussant parmi les morts.

Je pus observer qu’une certaine réflexion se faisait jour sur son visage, puis il eut un haussement d’épaules.

— Je peux essayer de sembler moins heureux en présence de l’inspectrice, mais il n’empêche que je ne comprends toujours pas pourquoi.

Je poussai un soupir, puis regardai Frost.

— Et toi, comprends-tu pourquoi ?

— Si c'était l'une de mes compatriotes là sur le lit à roulettes, je serais en quelque sorte affecté par sa mort.

Je me retournai vers Rhys.

— Tu vois.

Il eut un nouveau haussement d'épaules.

— Je serais donc triste en présence de l'inspectrice Tate.

— Avoir l'air sombre fera amplement l'affaire, Rhys.

Je venais d'avoir cette vision soudaine de Rhys s'écroulant sur le prochain cadavre à grands renforts de pleurs et de lamentations.

— N'en fais cependant pas trop, crus-je bon d'ajouter.

Il me sourit de toutes ses dents, et je sus qu'il avait pensé à ce que je redoutais précisément.

— Je ne plaisante pas, Rhys. Si tu n'améliores pas ton comportement, Tate pourrait à l'avenir te faire tenir à l'écart des scènes de crime.

Il eut brusquement l'air sombre ; ceci avait de l'importance pour lui.

— OK, OK ! Je me tiendrai comme il faut. Chut !

L'inspectrice Tate nous hélait en criant, sa voix portée par le vent tout comme les mouettes au-dessus de nos têtes. Elle était parvenue à mi-chemin sur l'escalier, et il était surprenant que sa voix nous parvienne aussi nettement.

— Dépêchez-vous de monter. Nous n'avons pas toute la journée.

— En fait, si, dit Rhys.

Je me mis en marche dans le sable mou en direction de l'escalier. Je regrettais particulièrement d'avoir mis aujourd'hui des chaussures à talons hauts, et ne protestai pas lorsque Frost m'offrit son bras.

— En fait, si quoi ? demandai-je.

— Nous avons toute la journée. Nous avons l'éternité. Les morts ne vont nulle part.

Je lui lançai un regard. Il observait l'inspectrice de haute taille avec, sur le visage, une sorte d'expression absente, presque rêveuse.

— Tu sais quoi, Rhys ?

Il me regarda en haussant un sourcil.

— Lucy a raison. Tu fous la chair de poule sur une scène de crime.

Il m'adressa de nouveau un large sourire.

— Pas autant que je le pourrais.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Rhys se refusa à répondre, se contentant d'avancer en nous distançant dans ses chaussures plus plates.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? dis-je en interrogeant Frost du regard.

— Rhys portait à une époque le nom de Dieu des Dépouilles.

— Ce qui signifie ? m'enquis-je, en trébuchant presque ainsi juchée sur mes talons, me retenant plus fermement à son bras.

— *Dépouille* est un ancien mot poétique. Signifiant « cadavre ».

Je l'arrêtai en le retenant par le bras et le dévisageai, essayant de voir ses yeux au travers de ses cheveux argent emmêlés et des miens rouges qui voltigeaient au vent en me balayant le visage.

— Lorsqu'un Sidhe est appelé le dieu de quoi que ce soit, cela signifie qu'il détient le pouvoir de le commander. Alors, qu'est-ce que tu dis ? Que Rhys peut provoquer la mort ? Je le sais.

— Non, Meredith, je dis qu'il pouvait à un certain moment réveiller les vieux morts, ceux qui étaient raides et tout refroidis, pour qu'ils se relèvent et combattent à nos côtés.

Je ne pouvais détacher mes yeux de Frost.

— Je ne savais pas que Rhys était doté d'un tel pouvoir.

— Il ne lui appartient plus à présent. Lorsque L'Innommable fut conçu, Rhys perdit le pouvoir de faire lever des troupes de macchabées. Notre peuple n'avait d'ailleurs plus besoin d'armée, et combattre les humains suivant cette méthode aurait signifié notre expulsion pure et simple de ce pays.

Frost marqua un instant d'hésitation, avant de poursuivre :

— Bon nombre d'entre nous avons perdu nos pouvoirs surnaturels lorsque L'Innommable fut créé. Mais je n'en connais pas un qui en perdit autant que Rhys.

Je regardais Rhys qui nous précédait, ses boucles blanches volant au vent en se mêlant au blanc de son trench-coat. D'un dieu capable de soulever des armées à volonté, il était devenu... Rhys !

— Est-ce pourquoi il ne veut pas me révéler son véritable nom, celui sous lequel on lui vouait un culte ?

— Lorsqu'il a perdu ses pouvoirs, il a pris le nom de Rhys, en disant que l'autre avait disparu avec ses capacités magiques. Tout le monde, y compris la Reine, a toujours respecté sa décision. Cela aurait tout aussi bien pu être l'un d'entre nous qui aurait dû renoncer à la majeure partie de sa personnalité au bénéfice de ce sortilège.

Je me mis en équilibre sur une jambe pour retirer mes chaussures à talons. Mes pieds dans les collants seraient parfaits pour piétiner dans le sable.

— Comment êtes-vous parvenus à ce que tout le monde s'accorde au sujet de L'Innommable ?

— Ceux au pouvoir décrétèrent la peine de mort pour ceux qui s'y seraient opposés.

J'aurais dû le deviner. Je pris mes chaussures dans une main, puis glissai à nouveau l'autre sous le bras de Frost.

— Je voulais dire : comment Andais a-t-elle obtenu l'accord de

Taranis ?

— C'est un secret que seuls la Reine et Taranis partagent.

Il me caressa les cheveux, les lissant en les repoussant de mon visage.

— Contrairement à Rhys, je n'aime pas me trouver dans les environs où règne une telle atmosphère de mort et de tristesse. J'attends cette nuit avec impatience.

Je tournai la tête pour venir déposer un baiser au creux de sa paume.

— Moi aussi.

— Merry !

Lucy Tate s'époumonait à mon intention du haut de l'escalier. Rhys était presque arrivé à sa hauteur. Lucy poursuivit son chemin, disparaissant à notre vue, Rhys lui donnant quasiment la chasse, mine de rien. Si on pouvait employer cette expression pour décrire un pas de marche plutôt normal.

Je tirai Frost par le bras.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher.

— En effet, dit Frost. Je ne fais aucune confiance au sens de l'humour de Rhys laissé seul avec l'inspectrice.

Nous nous sommes regardés sur la plage balayée par le vent, avant d'accélérer le pas vers les marches. Je pense que nous entretenions tous deux l'espoir d'arriver là-bas avant que Rhys ne fasse quelque chose de touchant, quoique regrettable. Pour ma part, je ne croyais pas que nous arriverions à temps.

Chapitre 22

Certains corps avaient été enveloppés dans des housses mortuaires, ces cocons de polyester d'où rien ne se réveillerait plus jamais. Mais il y avait pénurie de housses, et les corps furent simplement déposés à même le sol sans être recouverts. Je n'arrivais pas à en évaluer le nombre d'un seul coup d'œil. Plus de cinquante. Peut-être une centaine, voire même davantage. Je ne parvenais pas à me persuader de me mettre à les compter, de juste les considérer comme des objets alignés. Je cessais donc de tenter d'en faire une évaluation. J'essayais même d'arrêter de penser.

En prétendant être de retour à la Cour, et qu'il ne s'agissait que de l'un des « divertissements » de la Reine. Vous n'auriez jamais osé montrer de la répugnance, du dégoût, de l'horreur, et encore moins de la peur au cours d'un de ses petits spectacles. Car sinon, elle vous faisait fréquemment participer aux réjouissances, qui mettaient en scène le plus souvent du sexe et de la torture, plutôt que véritablement la mort, et la suffocation ne faisait pas partie des petits plaisirs d'Andais. De ce fait, ce désastre ne lui aurait pas plu. Elle l'aurait probablement considéré comme du pur gaspillage. Autant de gens qui auraient pu l'admirer, qu'elle aurait pu terroriser.

Je prétendais que ma vie dépendait du contrôle que j'exerçais sur mon visage pour en préserver l'inexpressivité, ainsi que d'une absence de sentiments. Le seul moyen à ma connaissance pour pouvoir déambuler parmi tous ces corps sans succomber à une crise d'hystérie. Ma vie dépendait de ma capacité à ne pas devenir hystérique. Je me le rappelais à l'esprit comme un mantra : *ma vie dépend de ma maîtrise à ne pas devenir hystérique ; ma vie dépend de ma maîtrise à ne pas devenir hystérique*, et cela me faisait avancer entre les rangées, me permettant de baisser les yeux sur toute cette horreur sans me mettre à hurler.

Les cadavres non recouverts avaient tous les lèvres presque aussi bleuies que celles de la fille sur la plage, sauf qu'il ne s'agissait évidemment pas de maquillage. Ils avaient tous été asphyxiés, mais pas instantanément. Ils n'étaient pas tombés magiquement ni miséricordieusement sur la piste de danse. Certains des corps présentaient des traces de griffures, là où leurs mains s'étaient

agrippées à leur gorge, à leur poitrine, comme dans la tentative désespérée de faire rentrer de l'air dans leurs poumons qui ne fonctionnaient plus.

Neuf des corps semblaient néanmoins différents. Je ne parvenais pas à saisir en quoi, mais je continuais à déambuler devant ces neuf-là, dispersés dans une rangée parmi les autres. Frost m'avait tout d'abord escortée, mais il était retourné se placer au bord de la piste, pour ne pas gêner le passage des flics en uniformes ou en civil, des auxiliaires médicaux, et de toute autre personne généralement présente sur les scènes de crime. Je me rappelais avoir été surprise la première fois que j'avais constaté qu'autant de gens pouvaient ainsi y défiler.

Derrière Frost se trouvait quelque chose de recouvert d'une nappe qui n'était pas un corps. Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser qu'il s'agissait d'un arbre de Noël. Quelqu'un avait recouvert ce sapin artificiel avec l'ensemble de ses décorations. On avait l'impression qu'on n'avait pas voulu que l'arbre voie les corps, comme si en cachant les yeux d'un innocent, ils ne pouvaient être ternis. Ce qui aurait pu paraître ridicule, mais ne l'était pas. En quelque sorte, il semblait approprié de couvrir les décorations dans la pièce. De les cacher, afin qu'elles ne soient pas abîmées.

Frost semblait ne pas avoir remarqué le sapin recouvert, ni d'ailleurs grand-chose de ce qui se passait. Rhys, en revanche, n'en manquait pas une miette.

Il restait à mes côtés, ne fredonnant ni ne souriant plus à présent, la mine assombrie depuis l'instant où nous étions arrivés face à ce carnage. Quoique *carnage* semblât le terme inapproprié. Carnage semblait impliquer du sang et de la chair arrachée par lambeaux, déchiquetée. Ceci était étrangement propre, presque impersonnel. Non, non pas impersonnel... d'une froideur extrême. J'avais pu voir des gens qui raffolaient de massacre, et qui adoraient littéralement l'acte de découper un corps en morceaux, la sensation de la lame entaillant la chair. Aucune sauvagerie jubilatoire n'était perceptible dans cette scène. Il n'y avait que la mort, une mort glacée, comme si La Faucheuse avait été amenée à la vie et avait traversé ces lieux.

— Qu'est-ce qui est différent chez ces neuf-là ?

Je réalisai que je venais de parler tout haut lorsque Rhys me répondit :

— Ils sont morts en silence, sans traces de griffures, sans aucun signe de lutte. Ceux-là, et seulement ces neuf-là, se sont simplement... écroulés à l'endroit même où ils dansaient.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici, Rhys, au nom de la Déesse ?

— Qu'est-ce que vous foutez donc ici, Princesse Meredith ?

Nous nous sommes tous les deux retournés vers le fond de la pièce. L'homme de corpulence moyenne qui s'avavançait avec raideur

dans notre direction, entre les rangées de corps, était atteint de calvitie naissante, et de toute évidence musclé, et plus ostensiblement encore, en avait plus que ras-le-bol.

— Lieutenant Peterson, n'est-ce pas ? dis-je.

La première et dernière fois où j'avais rencontré Peterson, j'avais tenté de convaincre la police de mener une enquête sur la possibilité de la propagation d'un aphrodisiaque d'origine fey parmi la population humaine. Ils m'avaient gentiment informée de l'inefficacité des aphrodisiaques, ainsi que des envoûtements d'amour. J'avais dû leur faire la démonstration que cela fonctionnait, en provoquant presque une émeute au Département de police de Los Angeles. Le lieutenant était l'un des hommes que j'avais utilisés comme cobayes pour prouver mon point de vue. Ils avaient dû lui passer les menottes pour le faire me lâcher.

— Assez d'amabilité, Princesse. Qu'est-ce que vous foutez ici ?

Je lui souris.

— C'est charmant de vous revoir, également, lieutenant.

Lui ne souriait pas.

— Sortez, tout de suite, avant que je vous fasse foutre dehors !

Rhys se rapprocha de quelques centimètres, pour venir se placer à côté de moi. Les yeux de Peterson se tournèrent rapidement vers lui, avant de revenir se poser sur moi.

— J'ai vu vos deux gorilles. S'ils tentent de faire quoi que ce soit, immunité diplomatique ou pas, je les fous en tôle.

Je jetai un coup d'œil en arrière juste le temps d'apercevoir Frost qui se rapprochait imperceptiblement. Je lui fis un signe de tête, et il s'arrêta. Il fronça les sourcils, de toute évidence mécontent ; mais il n'avait pas à l'être, content. Il avait simplement à me laisser de l'espace.

— Avez-vous déjà vu autant de morts auparavant ? demandai-je d'une voix calme.

— Quoi ? s'exclama Peterson.

Je répétai ma question.

Il secoua la tête.

— Je ne vois pas le rapport.

— C'est horrible, dis-je.

— Ouais, c'est horrible, et quel rapport cela a avec quoi que ce soit ?

— Vous seriez plus aimable s'il ne s'agissait pas d'un crime aussi horrible.

Il émit un son ressemblant presque à un rire, mais trop discordant pour en être un réellement.

— Eh bien, par l'enfer, Princesse, voilà ce que j'entends par aimable. C'est exactement comment je me montre aimable envers les

assassins tels que vous qui se planquent en revendiquant l'immunité diplomatique.

Il sourit, mais il montrait plutôt les dents, comme en un grognement féroce.

J'avais été autrefois suspectée d'avoir tué un homme qui avait tenté de me violer. Je n'avais pas commis ce meurtre, mais sans l'immunité diplomatique, j'aurais peut-être fini en prison. J'aurais au moins eu un procès. Je n'essayais pas de le nier à nouveau. Peterson ne me croirait pas, pas plus qu'avant.

— Pourquoi ces neuf-là sont-ils les seuls qui soient morts sans se débattre ? demandai-je.

Il me regarda, interloqué.

— Quoi ?

— Pourquoi ces neuf corps sont-ils les seuls ne présentant aucun signe de lutte ?

— Il s'agit d'une investigation policière, et je suis l'officier supérieur délégué sur place. Il s'agit de mon enquête, et je me contrefous que vous soyez l'une de nos conseillers en civil sur toutes ces conneries métaphysiques. Je me contrefous même si vous nous avez aidés par le passé. Vous n'avez fait que dalle pour moi, et je n'ai pas besoin de l'aide d'une satanée fée, quelle qu'elle soit. Alors, pour la dernière fois, cassez-vous de là !

J'avais essayé de me montrer sympathique. J'avais essayé de me montrer professionnelle. Quand faire montre de bienveillance ne marche pas, on peut toujours mal se conduire. Je tendis la main, comme pour lui toucher le visage. Il réagit comme je m'y attendais. En reculant.

— Qu'est-ce qui ne va pas, lieutenant ?

Je m'assurais d'avoir l'air surpris.

— Ne portez jamais la main sur moi !

Sa voix s'était faite à présent plus calme. Et, comme je m'en rendais compte, laissait augurer bien plus de danger que lors de ses vociférations.

— Ce n'était pas le contact de ma peau qui vous a fait perdre la tête la dernière fois, lieutenant. Mais plutôt les Larmes de Branwyn.

Sa voix baissa encore d'un ton.

— Ne... me... touchez... jamais... plus.

L'expression dans ses yeux était effrayante à voir. Il avait peur de moi, terriblement, et cela le faisait me haïr.

Rhys fit quelques pas en avant, venant discrètement se placer quasiment entre nous deux. Je ne me rebellais pas. Il n'est jamais rassurant d'être l'objet d'un regard contenant autant de haine.

— Nous ne nous sommes rencontrés qu'en une seule occasion, lieutenant. Pourquoi me haïssez-vous ?

En voilà une question si directe que même un humain n'y aurait pas répondu. Mais je ne comprenais pas, j'en étais incapable ; je devais donc savoir.

Il baissa les yeux, les dissimulant comme s'il ne s'attendait pas à ce que je puisse percevoir aussi loin dans les profondeurs mêmes de son âme. Sa voix s'était faite très basse lorsqu'il dit :

— Auriez-vous oublié ? J'ai vu ce que vous aviez laissé sur ce lit... juste un tas de viande crue, coupée en lanières. Sans les relevés dentaires, nous ne serions pas parvenus à l'identifier. Et vous vous demandez pourquoi je refuse que vous me touchiez ?

Il hocha la tête et me regarda, les yeux vides, inscrutables. Des yeux de flic.

— Maintenant, partez, Princesse. Embarquez vos deux hommes de main et déguerpissez. Je suis l'officier supérieur chargé de cette enquête, et je ne veux pas de vous dans les parages.

Sa voix était à présent calme, très calme, trop calme pour rester plantée là au beau milieu de tout ceci.

— Lieutenant, c'est moi qui ai appelé l'Agence Grey.

Lucy Tate venait de faire son entrée, sortant de la véranda.

— Et qui vous en a donné l'autorisation ? lui demanda Peterson.

— Je n'ai jamais eu besoin d'autorisation spéciale pour les faire intervenir.

Elle se fraya un passage parmi les corps alignés, et lorsqu'elle se fut suffisamment rapprochée, on s'aperçut que Lucy faisait une tête de plus que le lieutenant.

— Pour la clairvoyante, je comprendrais. Et même monsieur Grey, parce que c'est un magicien de renom. Mais pourquoi elle, là ? dit-il en agitant le pouce dans ma direction.

— Les Sidhes sont réputés pour tout ce qui concerne l'usage de la magie, lieutenant. J'ai pensé que plus nous aurions de cerveaux engagés sur cette affaire, mieux cela vaudrait.

— Vous avez pensé, vous avez pensé... Eh bien, évitez de penser, inspectrice. Contentez-vous de suivre la procédure. Et la procédure implique que vous alliez consulter le chef du détachement spécial, et ce chef, c'est moi ! Et j'ai dit qu'elle n'est pas la bienvenue !

— Lieutenant, je...

— Inspectrice Tate, si vous voulez rester affiliée à ce détachement spécial, suivez-moi, ainsi que mes ordres, et évitez de me contredire. Est-ce bien clair ?

J'observai Lucy qui rongeait son frein face à ces mots cinglants, pour finalement dire :

— Oui, monsieur, c'est bien clair.

— Très bien, dit-il, parce que quoi que pensent les gros bonnets, c'est mon cul qui se trouve en droite ligne dans le collimateur, en

pleine vue des objectifs. Et je dirai qu'il s'agit d'une sorte de gaz toxique ou de poison. Lorsqu'ils auront terminé l'analyse toxicologique sur les autres corps, ils sauront de quoi il s'agit, et ce sera notre boulot de découvrir qui a fait le coup. Recherchez en premier lieu qui l'a fait, et non pas qu'est-ce qui l'a fait. Vous n'avez pas besoin d'aller au pays des fées pour résoudre ces meurtres. C'est juste un autre de ces fils de pute déjantés tout aussi mortel que chaque personne dans cette pièce.

Il tourna la tête d'un côté en un mouvement bizarre, pour me regarder, puis Rhys, et Frost en retrait.

— Pardon, mea culpa ! Mortel comme tous les autres humains ici présents. Et maintenant, bougez vos fesses d'immortels d'ici ! Et si j'apprends que quiconque chargé de la surveillance vous a adressé la parole, ils seront bons pour le conseil de discipline. Est-ce bien clair pour tout le monde ?

— Oui, monsieur, dit Lucy.

J'adressai à Peterson un de mes sourires les plus charmants.

— Merci beaucoup, lieutenant. Je n'ai pas du tout apprécié de me trouver ici parmi tous ces morts. C'est l'une des pires scènes que j'ai pu voir de ma vie, je tenais donc à vous remercier de me laisser partir, alors qu'il m'a fallu toute l'énergie en ma possession pour ne pas déguerpir à toutes jambes.

Je continuais à sourire tout en retirant l'un des gants en latex que j'avais enfilés.

Je n'avais rien touché, pas même un seul corps, parce que je m'étais refusée à emporter avec moi la sensation de leur chair morte.

Rhys se débarrassa également des siens, et quant à lui, il avait touché à certaines choses. Tandis que nous nous dirigeons vers le sac mis à disposition pour jeter les gants, je ne pus m'empêcher de lancer, juste avant de passer la porte :

— Encore merci, lieutenant, de m'avoir autorisée à partir. Je suis bien d'accord avec vous. Je ne sais sacrément pas ce que je fous ici.

Sur ces mots, je sortis, Rhys et Frost sur les talons, semblables à des ombres pâles.

Chapitre 23

J'étais au volant de l'Acura quand je réalisai que je ne parvenais plus à me souvenir de notre destination. Je fixai des yeux les clés dans ma main, incapable de réfléchir.

— Où allons-nous ?

Les hommes échangèrent un regard, puis Rhys dit du siège arrière :

— Passe-moi le volant, Merry.

Il passa le bras entre les sièges pour me prendre doucement les clés de la main. Je ne me rebellais pas. La journée m'avait semblé comme envahie d'un intense bourdonnement évoquant le vrombissement à mon oreille d'un moustique invisible.

Rhys m'ouvrit la portière, et je contournai la voiture pour rejoindre celle du côté passager, que Frost retint ouverte à mon intention. Puis il m'aida à m'installer avant d'aller s'asseoir à l'arrière. J'avais de la chance que Rhys soit là. Frost ne savait pas conduire.

— Bouclez vos ceintures, dit Rhys.

Je n'étais pas du genre à oublier ma ceinture de sécurité, mais ne parvins à la boucler qu'au bout de deux tentatives.

— Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

— C'est le choc, dit Rhys, en embrayant.

— Le choc ? Et pourquoi ?

Ce fut Frost qui répondit, en se penchant par-dessus le dossier de mon siège. La plupart des gardes ne mettaient jamais leur ceinture ; ils pouvaient se retrouver décapités sans en mourir. J'en avais donc déduit que la perspective d'un petit vol plané au travers du pare-brise ne les préoccupait pas plus que ça.

— Tu l'as dit toi-même au policier. Tu n'avais jamais vu quelque chose d'aussi horifiant.

— Et toi, as-tu vu pire ?

Pendant une seconde, il demeura silencieux, avant de répondre :

— Oui.

Je jetai un coup d'œil à Rhys, qui nous avait conduits sur l'Autoroute du Pacifique avec ses vues magnifiques de l'océan.

— Et toi ?

— Quoi, et moi ? s'enquit-il, en me décochant un large sourire.

Je le regardai, les sourcils froncés.

— As-tu vu pire ?

— Oui. Et, non, je ne vais pas t'en faire le récit.

— Pas même si je te le demandais gentiment ?

— Précisément si tu me le demandes gentiment. Si j'étais suffisamment en colère, j'essaierai peut-être de te choquer en te racontant toutes les horreurs dont j'ai été témoin. Mais comme je n'ai pas une dent contre toi, je ne voudrais pas te faire du mal.

— Frost ?

— Je suis sûr que Rhys a vu bien pire que moi. Je n'avais pas encore vu le jour lors des toutes premières batailles, lorsque notre peuple combattit les Firbolgs.

Je savais que les Firbolgs avaient été les premiers habitants semi-divins des îles Britanniques et de l'Irlande. Je savais que mes ancêtres les ayant vaincus avaient ainsi acquis le droit d'être les nouveaux souverains régnant sur ces contrées. C'était une histoire vieille de plusieurs millénaires ; je savais au moins cela. Ce dont je n'avais pas eu connaissance était que Rhys était plus vieux que Frost, plus âgé que la majorité des Sidhes. Que Rhys était l'un des premiers d'entre nous à arriver dans les îles considérées à présent comme le pays d'origine du peuple Sidhe.

— Rhys est plus vieux que toi ?

— En effet.

Mes yeux se portèrent sur Rhys, qui soudainement, sembla trouver que conduire était particulièrement intéressant.

— Rhys ?

— Oui ? dit-il, le regard fixé droit devant.

Il négocia un virage juste un peu trop vite, et dut rétablir le tir en jouant du volant.

— Combien d'années de plus as-tu par rapport à Frost ?

— Je ne m'en souviens plus.

Sa voix contenait une intonation plaintive.

— Si, tu le sais.

Il me jeta un bref coup d'œil.

— Non, je n'en sais rien. Cela fait bien trop longtemps, Merry. Je ne me rappelle même pas quand Frost est né.

À présent, il semblait ronchon.

— Te rappelles-tu l'année de ta naissance ? demandai-je à Frost.

Il sembla y réfléchir, avant de secouer négativement la tête.

— Pas vraiment. Rhys a raison sur ce point. Après un certain temps, cela fait simplement trop longtemps pour même y penser.

— Êtes-vous en train d'insinuer que vous perdez tous en partie la mémoire ?

— Non, dit Frost, mais l'année de notre naissance en vient à ne plus avoir d'importance. Tu sais pourtant que nous ne célébrons pas nos anniversaires.

— Eh bien, oui, mais je ne m'étais jamais demandé pourquoi.

Je me retournais vers Rhys. Son visage semblait presque sinistre.

— Alors, tu as vu bien pire que là-bas dans la boîte de nuit, ou le restaurant, ou quel que fût cet établissement ?

— Oui.

Ce mot très bref fut exprimé d'un ton sec.

— Si je te demandais de me le raconter, le ferais-tu ?

— Non, répondit-il.

Il y a un *non* qui à l'usure peut se transformer en un oui, et il y a le NON radical. Celui de Rhys appartenait à cette dernière catégorie.

Je le laissai donc tranquille. De plus, je n'étais pas certaine de vouloir entendre aujourd'hui des histoires relatant d'horribles morts, particulièrement si elles avaient été pires encore que celle de ces victimes parmi lesquelles nous venions juste de déambuler. C'était le plus grand nombre de cadavres auquel j'avais été confrontée de ma vie, et bien plus que j'aurais jamais voulu voir.

— Je respecte ta volonté.

Il me regarda du coin de l'œil, comme s'il ne me faisait aucune confiance.

— Comme c'est généreux de ta part.

— Pas la peine de te montrer narquois, Rhys.

Il eut un haussement d'épaules.

— Désolé, Merry, mais je ne me sens simplement pas particulièrement dans mon assiette en ce moment.

— Je croyais être la seule ayant des difficultés d'assimilation.

— Ce ne sont pas les cadavres qui me préoccupent, dit Rhys. Mais le fait que le lieutenant se goure. Il ne s'agissait pas d'un gaz toxique ni de poison, ni de quoi que ce soit de ce genre.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Rhys ? Qu'as-tu remarqué que je n'ai pas vu ?

Frost eut un mouvement de recul à l'arrière de mon siège.

— OK, qu'avez-vous vu tous les deux que j'ai raté ? réitérai-je.

Rhys gardait l'œil fixé sur la route. Du siège arrière n'émanait que silence.

— Que quelqu'un me parle, dis-je.

— Tu sembles aller mieux, fit remarquer Frost.

— En effet. Rien de tel qu'une petite colère pour vous requinquer. Bon, qu'avez-vous tous les deux remarqué là-bas que j'ai raté ?

— Tu t'étais protégée trop intensément pour pouvoir percevoir toute manifestation occulte, dit Rhys.

— Et plutôt ! Sais-tu la quantité de conneries métaphysiques qui

hantent tout lieu où s'est déroulé récemment un meurtre, sans parler d'un massacre collectif ? Un nombre considérable d'esprits sont attirés sur de tels sites. Ils affluent comme autant de vautours pour se nourrir de ceux qui vivent encore, se repaissant de leur sentiment d'horreur, de leur chagrin. On peut arriver propre comme un sou neuf dans un tel endroit et en ressortir tout souillé de volants.

— Nous savons ce que peuvent faire ces esprits voyageant dans les airs, dit Frost.

— Probablement mieux que moi, dis-je, mais vous êtes Sidhes et êtes prémunis contre.

— Nous ne récupérons pas les petits, dit Frost, mais j'ai pu en voir d'autres de notre espèce se retrouver quasiment possédés par des êtres désincarnés. Cela se produit, et plus particulièrement en cas de pratique de magie noire.

— Eh bien, j'ai assez de sang humain dans les veines pour me choper des trucs accidentellement. Je n'ai même pas besoin de lever le petit doigt pour les attirer, si je ne me protège pas efficacement.

— Tu as tenté de te prémunir en ressentant aussi peu de manifestations paranormales que possible pendant que tu te trouvais là-bas, dit Rhys.

— Je suis détective privée, et non médium professionnelle. Je ne suis même pas magicienne de profession, ni sorcière. Je n'avais rien à faire sur les lieux aujourd'hui. Je ne pouvais rien leur apporter.

— Tu aurais pu les aider si tu avais baissé juste d'un poil tes barrières protectrices, dit Rhys.

— Très bien ! J'essaierai de me montrer plus courageuse la prochaine fois. Bon, maintenant, qu'est-ce que vous avez vu là-bas ?

Frost poussa un soupir, suffisamment sonore pour que je ne puisse l'ignorer.

— J'ai pu sentir les vestiges d'un puissant sortilège, très puissant. Il était ancré sur les lieux sous la forme d'échos cinglants.

— As-tu pu le sentir dès l'instant où nous y sommes entrés ?

— Non, je ne voulais pas toucher les morts. J'ai donc procédé en utilisant des sens autres que tactile ou visuel. J'ai baissé mes protections, comme tu dis. C'est alors que j'ai senti le sortilège.

— Es-tu parvenu à l'identifier ? lui demandai-je.

Je m'étais suffisamment retournée sur mon siège pour le voir répondre négativement de la tête.

— Moi si.

La voix de Rhys me fit me retourner vers lui.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Toute personne se concentrant un tant soit peu aurait pu ressentir les vestiges de la magie. Merry aurait pu les voir, si elle l'avait voulu.

— Cela ne lui aurait rien appris, comme cela ne m'a rien appris, dit Frost, mais aurait contribué à lui compliquer encore davantage la tâche pour endurer ce dont elle aurait été témoin.

— Je ne te contredis pas sur ce point, dit Rhys. Ce que je voulais dire est que j'ai été jusqu'à examiner les corps. Neuf d'entre eux se sont écroulés à l'endroit même où ils se trouvaient, mais les autres ont eu le temps de lutter, d'être effrayés, de tenter de s'enfuir. Mais ils ne se sont pas enfuis comme ils l'auraient fait si, disons, ils avaient été attaqués par des bêtes sauvages. Ils ne se sont pas dirigés vers les portes, ni n'ont brisé de fenêtres, dès l'instant où ils réalisèrent ce qui se passait. On aurait dit qu'ils ne pouvaient rien voir.

— Tu parles par énigmes, dit Frost.

— Ouais, explique-toi clairement, Rhys, s'il te plaît.

— Qu'en serait-il s'ils ne s'étaient pas enfuis parce qu'ils n'avaient pas réalisé que quelque chose se trouvait dans la salle ?

— Que veux-tu dire ? lui demandai-je.

— La plupart des humains sont incapables de voir les esprits de quelque nature que ce soit.

— Ouais, mais si tu es en train d'insinuer que les esprits, des êtres désincarnés, ont tué tout le monde dans cette boîte de nuit, alors je ne peux me résoudre à être d'accord avec ça. Les êtres désincarnés, les volants, ou autres, ne possèdent pas le... punch physique nécessaire pour zigouiller autant de monde juste comme ça. Ils seraient peut-être capables de tuer un individu particulièrement sensible à leur influence, mais même cela reste sujet à débat.

— Non pas des êtres désincarnés, Merry, mais des esprits d'une tout autre nature.

Je le regardai, interloquée.

— Tu veux dire quoi ? Des fantômes ?

Il acquiesça du chef.

— Mais les fantômes n'opèrent pas de cette manière Rhys. Ils seront peut-être capables d'effrayer quelqu'un jusqu'à la crise cardiaque, s'il a le cœur fragile, mais c'est tout. Les véritables fantômes ne font de mal à personne. En cas de réels dommages physiques, alors on a affaire à une manifestation occulte autre que fantomatique.

— Ça dépend du type de fantômes dont on parle, Merry.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Il n'existe à ma connaissance qu'un seul type de fantômes.

Il me lança alors un bref regard, obligé de tourner la tête presque complètement en raison de son cache-œil. Il me jetait des coups d'œil fréquents tout en conduisant, mais il s'agissait d'un mouvement insignifiant, car du fait que son œil droit manquait à l'appel, il ne pouvait me voir. Il s'efforçait à présent de me regarder avec son œil

gauche.

— Tu possèdes tant de connaissances.

J'avais toujours présumé que Rhys était l'un des Sidhes les plus jeunes, parce qu'il ne me faisait jamais ressentir que j'appartenais au mauvais siècle. Il faisait partie des rares possédant une maison en dehors du monticule de la Féerie, avec l'électricité, un permis de conduire. À présent, il me regardait comme si je n'étais qu'une gamine qui ne comprendrait jamais rien à rien.

— Arrête ça ! lui intimai-je.

Il détourna la tête pour fixer la route.

— Arrête quoi ?

— Je déteste quand l'un de vous me regarde comme ça, avec cet air qui insinue que je suis trop jeune pour comprendre ce que vous avez vécu comme expériences. Alors, très bien, je n'aurai jamais mille ans, mais j'en ai plus de trente, et en fonction des normes humaines en vigueur, je ne suis plus une enfant. Alors, s'il te plaît, évite de me traiter comme telle !

— Alors cesse donc de te comporter comme une gamine, dit-il d'une voix remplie de reproches, à nouveau comme un professeur déçu.

Je percevais déjà suffisamment cela chez Doyle, sans avoir besoin que Rhys s'y mette aussi.

— Quand me suis-je conduite comme une gamine ? Parce que je n'ai pas laissé tomber mes barrières protectrices pour me confronter à l'ampleur de toute cette horreur ?

— Non, mais parce que tu affirmes qu'il n'existe qu'un seul type de fantômes, comme si c'était l'unique vérité en soi. Fais-moi confiance, Merry, bien plus que des ombres humaines se baladent dans les parages.

— Comme quoi ? demandai-je.

Il prit une profonde inspiration, en s'assouplissant les mains sur le volant.

— Qu'arrive-t-il à un être immortel lorsqu'il trépassé ?

— Il se réincarne, comme tout le monde.

Il esquissa un sourire.

— Non, Merry, s'il peut être tué, alors par définition, il n'est pas immortel. Les Sidhes affirment qu'ils le sont, mais ils ne le sont pas. Certaines créatures peuvent nous tuer.

— Pas sans aide magique, dis-je.

— Peu importe le procédé, Merry. Ce qui importe est que cela peut se produire. Ce qui nous ramène à la question : qu'arrive-t-il aux immortels lorsqu'ils trépassent ?

— Ils ne peuvent pas mourir, puisqu'ils sont immortels, répondis-je.

— Précisément, dit-il.

Je le regardais, interloquée.

— OK ! J'abandonne. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Si un être ne peut pas mourir, mais meurt quand même, qu'advient-il alors de lui ?

— Tu veux parler des Anciens ? dit Frost.

— C'est ça, répondit Rhys.

— Mais ce ne sont pas des fantômes, répliqua Frost. Ils représentent ce qui reste des premiers dieux.

— Allons, vous autres, dit Rhys. Réfléchissez avec moi. Un fantôme humain est ce qui demeure d'un homme après son décès, avant qu'il ne passe dans l'au-delà. Ou dans certains cas, il reste en partie en arrière parce que c'est trop dur de lâcher prise. Mais il s'agit du vestige spirituel d'un être humain, n'est-ce pas ?

Nous acquiescâmes tous deux du chef.

— Donc, les vestiges des premiers dieux ne sont-ils pas simplement les fantômes des dieux mêmes ?

— Non, dit Frost, parce que si quelqu'un parvenait à redécouvrir leur nom et à leur recruter des disciples, ils pourraient, en théorie, revenir à « la vie ». Les fantômes humains ne bénéficient pas d'une telle option.

— Que les humains n'aient pas cette option fait-il que les Anciens soient moins considérés comme des fantômes ? demanda Rhys.

Je commençais à avoir une sacrée migraine.

— OK, très bien ! Disons qu'il y a des fantômes des dieux ancestraux qui se promènent par ici. Je ne vois pas le rapport.

— Je disais que je connaissais le sortilège. En fait, pas précisément. Mais j'ai pu voir les spectres des Anciens lâchés sur les Feys. Ce fut comme si l'air même était devenu mortel. Leurs vies furent simplement aspirées de leurs corps.

— Les Feys sont pourtant immortels, dis-je.

— Tout ce qui peut être tué, même s'il se réincarne, est mortel, Merry. La durée de vie n'y change rien.

— Tu dis donc que ces fantômes ont été lâchés dans cette boîte ?

— Il est plus difficile de tuer les Feys que les humains. Si la boîte de nuit avait été remplie de Feys, certains auraient peut-être survécu, ou auraient été capables de se protéger. Et oui, je dis que c'est ce qui en est responsable.

— Ce serait donc les fantômes des dieux morts qui ont massacré plus d'une centaine de personnes dans un night-club en Californie ?

— C'est ça, dit Rhys.

— Se pourrait-il qu'il s'agisse de L'Innommable ?

Il sembla réfléchir à cette probabilité, puis secoua négativement la tête.

— Non, si L’Innommable avait été impliqué, il ne resterait pas une pierre debout.

— Aussi puissant que ça ?

— Aussi destructeur que ça.

— Quand as-tu vu ceci se produire pour la première fois ?

— Avant la naissance de Frost.

— Donc, quelques milliers d’années plus tôt.

— Oui.

— Qui alors avait invoqué les fantômes ? Qui avait invoqué le sortilège ?

— Un Sidhe mort depuis bien avant l’époque où l’Angleterre était gouvernée par les Normands et leurs descendants.

Je procédai rapidement à un peu de calcul mental.

— Alors, avant 1066.

— C’est ça.

— Reste-t-il quelqu’un encore en vie de nos jours capable d’invoquer ce sortilège ?

— Probablement, mais il est interdit de le faire. Pris en flagrant délit, c’est l’exécution automatique, sans plus ample forme de procès, sans commutation de peine. Vous vous retrouvez simplement mort.

— Qui risquerait un si funeste destin pour nuire à un groupe d’humains sur les rivages de la Mer Occidentale ? s’enquit Frost.

— Personne, dit Rhys.

— Es-tu aussi sûr que ça que ce sont ces fantômes des Anciens qui seraient responsables de tout ceci ? lui demandai-je.

— Il y a toujours la possibilité que quelque magicien humain soit parvenu à un nouveau sortilège produisant des effets similaires, mais je parierais un bon paquet qu’il s’agissait des fantômes des Anciens.

— Ces fantômes ont-ils pris ces vies pour leur maître ? demanda Frost.

— Non, ils gardent ces vies, pour s’en nourrir. Théoriquement, si on leur permettait de se repaître chaque nuit sans surveillance, ils pourraient redevenir... vivants, par manque d’une expression plus appropriée. Ils ont besoin de l’aide d’un mortel pour y parvenir, mais certains des Anciens peuvent être ramenés à leur pleine puissance s’ils récupèrent suffisamment de vies. Il arrive parfois que l’un d’eux persuade un culte qu’il est le démon réincarné, et les oblige à se sacrifier, et cela peut fonctionner, mais en nécessitant une quantité phénoménale de vies pour pouvoir l’accomplir. Prendre la vie de la bouche même des victimes est plus rapide, pas de gaspillage d’énergie comme en buvant du sang d’une coupe à offrande.

— L’un d’entre eux est-il jamais parvenu à recouvrer sa pleine puissance ? demandai-je.

— Non, on a toujours réussi à l’arrêter avant qu’il n’aille aussi

loin. Mais à ma connaissance, ils n'ont jamais été lâchés pour aller se nourrir directement... à part en une seule occasion, et ce fut lors d'une situation sous contrôle où ils furent restreints dès que le sortilège cessa d'opérer. S'ils étaient sortis sans brides, alors...

— Qu'est-ce qui peut les arrêter ? demandai-je.

— Le sortilège devra être inversé.

— Et comment peut-on faire ça ?

— Je ne sais pas. Je dois en parler avec certains des autres de retour à l'appart.

— Rhys, l'appelai-je doucement, une idée horrible venant juste de me traverser l'esprit.

— Ouais ?

— Si le seul individu que tu aies connu ayant invoqué ce sortilège était d'origine Sidhe, alors cela veut-il dire qu'il se trouve de nouveau parmi nous ?

Le silence s'installa le temps de quelques battements de cœur, puis :

— C'est bien ce dont j'ai peur. Parce que, s'il s'agit d'un Sidhe, et que la police le découvre... si elle parvient à le prouver... cela constituera peut-être une raison valable pour nous expulser tous du sol américain. Un addendum au traité signé entre nous et Jefferson stipule que si nous pratiquons la magie au détriment des intérêts de la nation, alors nous serons considérés comme exclus, et devons faire nos bagages.

— C'est donc pourquoi tu ne l'as pas mentionné à la police, dis-je.

— C'est l'une des raisons, en effet, admit-il.

— Quelle est l'autre ?

— Merry, ils ne pourront rien faire contre eux. Ils ne pourront pas arrêter ces fantômes. Je ne suis même pas sûr qu'il y ait des Sidhes vivant de nos jours qui puissent le faire.

— Il doit bien y avoir au moins un Sidhe qui en serait capable, dis-je.

— À quoi penses-tu ? s'enquit Rhys.

— Un Sidhe les a lâchés. Il peut donc les récupérer.

— Peut-être, dit Rhys, ou il se pourrait que la raison pour laquelle ils ont massacré une centaine d'humains en quelques minutes à peine est que ce Sidhe a perdu tout contrôle sur eux. Ils peuvent même l'avoir tué lorsqu'il ne parvint plus à les maîtriser.

— Très bien, si un Sidhe a invoqué ces créatures, pourquoi sont-elles ici en Californie et non dans l'Illinois où se trouvent les Sidhes ?

Rhys effectua une autre de ses volte-face.

— Merry, ne saisis-tu pas ? Et s'ils souhaitaient appliquer une méthode pour t'assassiner dont la piste ne pourrait être remontée jusqu'à la Féerie ?

Oh !

— Mais nous l'avons néanmoins remontée jusque-là, fis-je remarquer.

— Seulement parce que je suis ici. La majeure partie de la Cour a oublié qui j'ai été, et je ne le leur rappelle pas, car grâce à L'Innommable, j'ai perdu le pouvoir de le redevenir.

Il ne parvint pas vraiment à dissimuler l'amertume discernable dans sa voix. Puis il éclata de rire.

— Je suis probablement l'un des quelques Sidhes encore en vie qui ait vu ce qu'Esras avait fait. J'étais là, et quel que soit celui qui a réveillé les Anciens, il m'a simplement oublié.

Il rit de nouveau, mais d'un rire brûlant de dérision, semblant sortir douloureusement de sa gorge.

— Ils m'ont oublié. Voilà enfin une chose que je peux leur faire regretter : cette légère omission.

Je n'avais jamais entendu Rhys si empli de... rien d'autre que de convoitise ou d'espièglerie. Il ne gardait jamais son sérieux bien longtemps s'il pouvait l'éviter. Je le regardai tandis qu'il nous conduisait vers l'appartement pour aller chercher Kitto. Il avait une certaine expression sur le visage, une certaine posture des épaules. Même la prise de ses mains semblait s'être modifiée sur le volant. À cet instant, je pris conscience que je ne le connaissais pas vraiment. Il se cachait derrière un voile d'humour, de désinvolture, mais en dessous se trouvait bien plus, bien davantage. Il était mon garde du corps et mon amant, et je ne le connaissais pas du tout. Je n'étais pas sûre de lui devoir des excuses, c'était plutôt lui qui m'en devait.

Chapitre 24

Le voyage de retour en voiture jusqu'à El Segundo touchait à sa fin, c'était le moins que l'on puisse dire. Lorsque Kitto s'était réveillé ce matin-là, il avait des cernes sous les yeux, pareils à des coquarts violacés, et sa peau blême avait pris l'apparence du papier de soie, comme s'il s'était considérablement aminci au cours de la nuit. Je ne pouvais l'imaginer en train de baguenauder sur une étendue de plage, sans rien d'autre que la pression du ciel au-dessus de sa tête. Lorsque j'avais pris connaissance de la localisation de la scène du crime, j'avais offert à Kitto l'opportunité de faire son choix, et il avait choisi de ramper à nouveau à l'abri dans sa niche douillette.

Je montai les escaliers de la zone du parking, encadrée de Frost qui ouvrait la marche et de Rhys qui la fermait. Frost se mit alors à parler, tandis que nous contournions la petite piscine.

— Si le petit ne semble pas se requinquer, tu devras le renvoyer à Kurag.

— Je sais, lui dis-je, alors que nous grimpons la dernière volée de marches pour nous retrouver quasi instantanément à ma porte. Je m'inquiète juste de ce qu'enverra Kurag à la place. Il s'attendait à ce que je prenne offense lorsqu'il m'a initialement offert Kitto. Que je l'accepte de bonne grâce l'a vraiment ennuyé.

— Selon les normes en vigueur chez les Gobelins, Kitto est moche, dit Rhys.

Suite à cette remarque, je lançai un bref coup d'œil dans sa direction. Il n'avait pas encore repris son attitude habituelle. Il avait l'air sacrément bougon. Je ne cherchai pas à savoir comment Rhys, qui ne comprenait quasiment rien à la culture des Gobelins, pouvait être au courant de leurs critères de beauté. Avec un guerrier Sidhe tout à eux pour la soirée, j'étais sûre que les Gobelins ne lui avaient seulement offert que leurs plus beaux spécimens, en fonction de leurs standards faisant l'éloge de globes oculaires et de membres supplémentaires, et il est vrai que Kitto ne répondait nullement à ces critères.

— Je sais, et il n'a pas le moindre lien avec la maison royale. Kurag s'attendait à ce que je le refuse, et ainsi, il aurait pu éviter notre

traité.

Nous étions arrivés à la porte. Un petit pot de géraniums rose pâle était posé à côté. Galen se chargeait de la majeure partie des corvées domestiques, comme se mettre en quête d'un appart suffisamment grand pour tous nous accueillir, ou acheter des fleurs pour que s'y reposent les Feys nomades. Nous aurions pris des années plus tôt un appartement plus grand si le prix n'avait posé quelque souci, mais en dégoter un suffisamment spacieux pour nous tous et que nous puissions nous offrir représentait un problème d'envergure. La plupart étaient sérieusement limités quant au nombre de résidents qu'ils pouvaient accueillir, et six adultes dépassaient de loin ces limites.

Je refusais toujours l'argent en provenance des Cours, car personne ne propose du fric sans espérer quelque chose en retour. Frost pensait que je n'étais qu'une entêtée, mais Doyle était d'accord qu'il y avait toujours, pour tout service rendu, un prix à payer. Je n'entretenais aucun doute au sujet de ce que serait le service à rendre à Andais... ne pas éliminer son rejeton si j'accédais au trône... et c'était bien là une faveur que je ne pouvais me permettre de lui accorder. Je savais que Cel ne m'accepterait jamais en tant que reine, du moins pas du temps de son vivant. Qu'Andais ne le comprenne pas n'était rien de moins que de l'aveuglement maternel. Cel était un minable à l'esprit tordu, mais sa mère ne l'en aimait pas moins, ce qui était bien davantage à son honneur que j'aurais pu le dire de ma relation avec ma propre mère.

Frost poussa la porte et entra le premier ; il avait procédé au préalable à une vérification, et les barrières protectrices étaient intactes. La senteur suave et fraîche de l'encens parfumé à la lavande et à la sauge nous effleura sur le perron. L'autel principal était situé dans l'angle au fond du salon, afin que tout le monde puisse en faire usage. Que vous vous retrouviez au milieu d'une prairie ou des bois, ou dans le métro bondé, la divinité restait toujours à vos côtés... si vous y prêtiez attention, et si vous l'invitiez à l'intérieur de votre cœur. Mais l'autel était un charmant memento. Un lieu où commencer chaque jour par une petite communion spirituelle.

Il était courant de croire que les Sidhes ne pratiquaient aucune religion. Après tout, ils avaient été dieux eux-mêmes, autrefois, n'est-ce pas ? Enfin, en quelque sorte. Ils étaient adorés en tant que tels, mais la majorité des Sidhes reconnaissent des pouvoirs bien plus grands que les leurs. La plupart d'entre nous font des génuflexions devant la Déesse et Consort, ou devant l'une ou l'autre de ses versions. La Déesse est la donatrice de toute vie, et Consort correspond à tout ce qui est masculin. Ils représentent ensemble le schéma de tout ce qui descend d'eux. Elle, et particulièrement elle, constitue un pouvoir plus

grand que rien d'autre sur la planète qui ne soit fait de chair, indépendamment d'où combien spirituelle ait pu être cette chair à une certaine époque.

À l'exception du filet de fumée d'encens brûlant sur l'autel, et d'une petite coupelle remplie d'eau qui y avait été déposée, l'appartement était vide, quoiqu'il n'en donnât cependant pas l'impression. On pouvait sentir à proximité ce léger picotement sur la peau induit par la magie – non pas de la magie d'envergure, mais plutôt du type de tous les jours. Doyle était probablement devant le miroir à discuter, ayant choisi de rester en arrière aujourd'hui pour essayer de dégoter quelques informations au sujet de L'Innommable, en prenant contact avec certains de nos amis à la cour. Les facultés magiques de Doyle étaient suffisamment subtiles pour qu'il puisse demeurer complètement indétectable tandis qu'il évoluait dans leur entourage. J'aurais été incapable d'accomplir cela.

Rhys verrouilla la porte et décolla du battant un petit mot qui y était scotché.

— Galen est sorti pour chercher un appart. Il espère que les fleurs sont à notre goût.

Puis il en décolla un deuxième.

— Nicca a l'espoir de terminer sa mission de protection rapprochée aujourd'hui.

— La starlette ne court aucun danger réel, dit Frost en retirant sa veste. Je crois très sincèrement que c'est son agent qui l'aura incitée, afin d'attirer l'attention sur elle et de booster sa... comment dit-on, déjà ?... sa carrière qui s'essouffle.

J'acquiesçai.

— Ses deux derniers films ont été des flops, du point de vue financier comme artistique.

— Je l'ignorais. Mais les médias sont aux aguets pour nous prendre en photo plus souvent qu'à son tour.

— Elle vous a entraînés dans toutes les boîtes de nuit à la mode où vous ne manquerez pas d'être remarqués.

J'aurais voulu me débarrasser de mes talons hauts, mais nous nous apprêtions à ressortir pour aller bosser. Je me rapprochais donc de la cachette couverte de Kitto et m'agenouillais, en lissant machinalement l'arrière de ma jupe pour que les boucles de mes chaussures ne fassent pas d'accrocs dans mes collants.

Je pouvais voir son dos courbé face à l'ouverture.

— Kitto, es-tu réveillé ?

Il ne bougea pas.

Je lui touchai le dos. La peau en était froide.

— Que la Mère nous vienne en aide. Frost, Rhys, il y a quelque chose qui cloche !

Rhys resta en retrait tandis que Frost me rejoignait dans l'instant. Il posa la main contre le dos du Gobelin.

— Il est aussi froid que de la glace.

Il tendit la main plus loin à l'intérieur afin de prendre son poulx sur son cou. Il attendit, attendit trop longtemps, avant de dire enfin :

— Le sang circule, mais lentement.

Il tendit les mains et entreprit de tirer Kitto hors de son nid. Il en sortit comme s'il était déjà sans vie, ses membres retombant comme s'il n'était qu'un poids mort.

— Kitto !

J'avais failli hurler son nom.

Il avait les yeux fermés, mais il semblait que je pouvais distinguer leur bleu vibrant à l'arrière des paupières closes, comme si la peau en était translucide. Il cligna des yeux, qui s'entrouvrirent, laissant apparaître une fente bleutée avant de rouler en arrière dans leurs orbites. Il murmura quelque chose, et je me penchai plus près pour écouter. C'était mon prénom :

— Merry, Merry.

Encore et encore.

Il s'était en partie dévêtu, ne gardant que son short, et je pouvais distinguer ses veines au travers de la peau, des muscles. Ainsi qu'une forme sombre sur sa poitrine qui bougeait. Et je réalisai que c'était son cœur qui battait. Je pouvais le voir. On aurait dit qu'il était en train de fondre, ou...

Je levai les yeux vers Frost.

— Il s'étirole.

Ce qu'il confirma d'un hochement de tête.

Rhys s'était dirigé vers la porte de la chambre et en avait fait sortir Doyle. Ils se rassemblèrent autour de nous, mais leurs visages exprimaient bien davantage que n'auraient pu le faire les mots.

— Non, dis-je, la situation n'est pas désespérée. Il doit bien y avoir quelque chose à faire.

Ils échangèrent des regards, comme s'ils jonglaient en se lançant, grâce à ces coups d'œil, les pensées devenues trop pesantes à supporter et qu'on ne pouvait que les passer à son voisin.

J'agrippai Doyle par le bras.

— Il doit bien y avoir une solution.

— Nous ignorons ce qui empêcherait un Gobelin de s'étioler.

— Sa mère était Sidhe. Sauvez-le comme vous sauveriez un autre Sidhe !

Doyle eut une légère expression de dédain, comme si je venais tous de les insulter.

— Ne t'impose pas à moi de toute ta hauteur et majesté, Doyle. Ne le laisse pas mourir parce qu'il est moins métissé que le reste

d'entre nous.

Son expression se radoucit alors.

— Meredith, Merry, un Sidhe ne s'étiolo que s'il en a le désir. Lorsque le processus est enclenché, il ne peut être enrayé.

— Non ! Il doit bien y avoir quelque chose que nous puissions faire !

Il se redressa de sa masse imposante au-dessus de nous tous, les sourcils froncés.

— Prends-le dans tes bras, pendant que je vais contacter Kurag. Si nous ne parvenons pas à le sauver en tant que Sidhe, nous essaierons de le sauver en tant que Gobelin.

Kitto reposait immobile dans les bras de Frost.

— C'est Merry qui doit le prendre dans ses bras, ajouta Doyle en se dirigeant vers la chambre.

Frost déposa Kitto sur mes genoux, dans mes bras. Je m'avachis par terre, plaçant une main sous ses jambes tout en l'attirant plus haut sur mes genoux. Il avait juste les bonnes proportions : en voilà un que je pouvais tenir ainsi. J'avais passé une bonne partie de ma vie parmi des êtres plus petits que Kitto, mais aucun d'eux ne m'avait semblé autant Sidhe. Était-ce pourquoi il me faisait parfois tellement penser à une poupée.

Je posai ma joue contre son front glacé.

— Kitto, s'il te plaît, s'il te plaît, reviens, reviens d'où que tu sois. De grâce, Kitto, c'est moi, Merry !

Il avait cessé de murmurer mon prénom. Avait cessé de faire le moindre bruit. Et son poids, la manière dont son corps s'était avachi contre moi... Il avait l'air mort. Pas mourant, mais bel et bien mort. Un corps mort est plus lourd qu'un corps en vie, aussi mal en point soit-il. Logiquement, ce poids aurait dû être le même, mais ne donnait jamais l'impression de l'être.

Doyle ressortit de la chambre tout en marmonnant :

— Kurag n'est pas à proximité de son miroir, ni d'un point d'eau stagnante. Je n'arrive pas à le joindre, Merry. Je suis désolé.

— Si Kitto était Sidhe, que ferais-tu pour le sauver ?

— Les Sidhes ne s'étiolaient pas par manque de féerie. Les Sidhes ne s'étiolaient que lorsqu'ils en ont le désir, dit Doyle.

Je tenais le petit corps glacé de Kitto dans mes bras, sentant les larmes me monter aux yeux. Mais les larmes ne l'aideraient en rien, par l'enfer. Je devais m'entretenir avec Kurag, dès maintenant. Quel était déjà cet objet que les guerriers Gobelins portaient sur eux à tout moment ?

— Passe-moi ta lame, Frost.

— Quoi ?

— Fais ce qu'elle te dit, renchérit Doyle.

Frost n'aimait pas faire ce qu'il ne comprenait pas, néanmoins il sortit un poignard qui se trouvait fixé dans son dos, un poignard presque aussi long que mon avant-bras, et me le tendit, la poignée en avant.

— Maintiens fermement la lame, lui dis-je, en dégageant ma main du dessous des jambes de Kitto.

Frost se laissa tomber sur un genou et retint la lame des deux mains. Je pris une profonde inspiration en appliquant mon doigt contre la pointe, et fis un brusque mouvement vers le bas. Il ne fallut qu'une seconde pour que le sang se mette à couler.

— Merry, arrête...

— Maintiens la lame, Frost. C'est tout ce que tu as à faire, alors fais-le. Je ne peux pas la tenir ainsi que Kitto. Contente-toi d'obéir.

Il fronça les sourcils mais demeura agenouillé en la maintenant, tandis que je faisais glisser mon doigt ensanglanté le long de cette lame brillante, que le sang ne recouvrit pas, la maculant simplement en en parsemant de gouttes la surface nette.

Je dissipai les barrières protectrices qui m'empêchaient de voir les esprits en m'évitant de me départir de la magie comme d'une vieille peau. La magie s'enflamma le temps d'un instant, heureuse d'être libérée, puis je la fis pénétrer dans la lame par la force de ma volonté. Je visualisais Kurag, son visage, sa voix, ses manières frustes.

— Kurag, je t'appelle ; Kurag des Mille Tueurs, je t'appelle ; Kurag, Roi des Gobelins, je t'appelle. Par trois fois appelé, par trois fois nommé, viens à moi, Kurag, viens et réponds à ta lame.

La surface se mit à scintiller au travers du léger treillis que le sang y avait tracé, mais ce n'était que le métal.

— Aucun Sidhe n'a contacté un Gobelin par cet intermédiaire depuis des siècles, dit Rhys. Il ne répondra pas.

— Le nommer par trois fois est une formule très puissante, dit Doyle. Kurag sera peut-être en mesure de l'ignorer, mais rares seront ceux de son peuple qui en seront capables.

— Mais j'ai quelque chose qu'il ne pourra ignorer.

Je me penchai plus près de la lame et soufflais dessus de mon haleine chaude, jusqu'à ce qu'elle se retrouve embuée par cette chaleur issue de mon corps.

Puis elle se mit à scintiller au travers de la buée, du sang. La vapeur se dissipa alors, et le sang disparut, comme absorbé par la surface, laquelle se fit floue et argentée. Je gardais les yeux fixés dessus. Une lame, même de la qualité la meilleure qui soit, ne fonctionne pas comme un miroir, peu importe ce que racontent les films. Une lame offre une image aléatoire, embrumée, comme si elle avait besoin d'être ajustée avec un bouton de réglage ou un commutateur, alors qu'il n'y en avait pas le moindre. Ne laissant voir

que le contour diffus d'une infime partie du visage de votre interlocuteur, dont les yeux sont les plus nettement discernables.

L'image floue d'une peau jaunâtre couverte de pustules et de deux yeux orangés apparut dans la partie de la lame située près du manche ; l'autre moitié était moins nette, mais n'en présentait pas moins le troisième œil de Kurag, tel le soleil obscurci par un nuage.

Sa voix, aussi claire que s'il s'était trouvé dans la pièce, retentit en un borborygme surprenant qui me fit sursauter.

— Meredith, Princesse des Sidhes, était-ce ton souffle suave qui m'a effleuré la couenne ?

— Salutations, Kurag, Roi des Gobelins. Et également toutes mes salutations au Jumeau de Kurag, Chair du Roi des Gobelins.

Kurag avait un jumeau parasitaire consistant en un œil violine, une bouche, deux bras et deux jambes plutôt maigres, et de minuscules parties génitales, quoique absolument fonctionnelles. La bouche était en mesure de respirer mais ne pouvait prononcer le moindre mot, et à ma connaissance, j'étais la seule qui prenait la peine de reconnaître ce jumeau comme étant distinct du roi. Je me souvenais encore de l'horreur qui m'avait envahie lorsque j'avais réalisé qu'un individu complet se trouvait emprisonné dans le flanc de Kurag.

— Cela fait des lustres qu'un Sidhe n'a pas appelé les Gobelins par le sang et la lame. La plupart des guerriers qui ont combattu à nos côtés après le grand traité ont oublié cette vieille astuce.

— Mon père m'a appris bon nombre d'astuces, dis-je.

Kurag comme moi savions que mon père l'avait souvent contacté par cet intermédiaire. Il avait été l'ambassadeur non officiel d'Andais chez les Gobelins, personne d'autre ne voulant assumer cette fonction, et m'avait emmenée bien souvent avec lui à leur monticule lorsque j'étais enfant.

Son rire tonna dans toute la pièce.

— Que veux-tu de moi, Merry, fille d'Essus ?

Il m'avait offert son aide, et c'était ce dont j'avais besoin. Je lui décrivis la condition critique dans laquelle se trouvait Kitto.

— Il s'étirole.

Kurag poussa un juron dans la langue gutturale qui correspondait à du haut gobelin, dont je ne parvins à comprendre qu'un mot sur deux. Quelque chose au sujet de tétons noirâtres.

— La marque de sa morsure vous lie ensemble, toi et Kitto. Ta force devrait contribuer à le sustenter.

Sa main passa devant son visage en se reflétant dans la lame, tel un spectre jaunasse.

— Ceci ne devrait pas se produire.

Une idée alors me vint à l'esprit.

— Et si la morsure avait guéri ?

— La marque de la morsure ne devrait pas guérir, mais se cicatriser, dit-il.

— Elle a guéri, Kurag, et sans laisser la moindre cicatrice.

Ses yeux orangés se rapprochèrent très près de la surface métallique, particulièrement écarquillés.

— Cela n'aurait pas dû se produire.

— J'ignorais que ce serait un problème en cas de guérison. Kitto ne m'en avait rien dit.

— La marque d'un amant cicatrise toujours, Merry. Toujours. Du moins chez ceux d'entre nous.

Je ne parvenais pas à déchiffrer son expression dans cet étroit reflet fragmenté, mais soudainement, il laissa échapper un grognement sonore puis dit :

— N'aurait-il été autorisé qu'une seule fois à marquer de ses dents cette peau blanche ?

— En effet, dis-je.

— Et quant au sexe ?

À présent, son intonation se faisait suspicieuse.

— Le traité requérait uniquement que je partage la chair. Le véritable partage de la chair est plus précieux pour les Gobelins que le sexe.

— Que les Clébards de Gabriel m'emportent ! Oui, nous tenons la chair pour précieuse, mais qu'est une petite morsure sans un bon petit coup de reins ? Plonger les dents et la queue dans la chair, Merry ma fille, quoi de mieux !

— Kitto partage mon lit, Kurag, et reste en ma compagnie la plupart du temps, à me toucher. Il semble avoir besoin de me caresser.

— S'il n'a eu que la possibilité de toucher ta peau...

Ses propos m'échappèrent à nouveau, déblatérés en haut gobelin, auquel son peuple avait rarement recours ; il était considéré discourtois de faire usage d'une langue incompréhensible pour son interlocuteur. Mon père m'avait enseigné quelques rudiments de leur langage, mais l'usage qu'en faisait Kurag était bien trop rapide pour mes notions linguistiques qui ne dataient pas d'hier.

Lorsque Kurag eut vitupéré tout son saoul, il fit une pause pour reprendre haleine, puis s'exprima dans une langue que nous pouvions tous comprendre.

— Oh les grands et puissants Sidhes ! Les Gobelins sont juste bons à combattre dans toutes vos guerres, à s'ajouter en grand nombre à la liste des morts, mais pas suffisamment bons pour pouvoir baiser. Oh, comme je vous hais tous parfois ! Même toi, Merry, et pourtant tu fais partie de mes favoris.

— Je t'aime aussi, Kurag.

— Assez de flagorneries, Merry. Si tu avais baisé avec Kitto régulièrement, la marque de la morsure se serait cicatrisée. Il a besoin d'un réapprovisionnement constant de chair pour le nourrir dans les Terres Occidentales. De la véritable chair ou de la baise, sinon sans ça, son lien avec toi s'affaiblira, et c'est pour ça qu'il est en train de dépérir.

Je baissai les yeux sur le corps froid reposant immobile dans mes bras, et réalisai qu'il ne l'était plus autant. Il était encore très refroidi, mais pas glacé.

— Il s'est réchauffé, dis-je à voix basse.

Du moins, c'est ce que je pensais, ne parvenant pas vraiment à en croire mes yeux.

Doyle toucha le visage de Kitto.

— Il s'est réchauffé.

— Est-ce toi, les Ténèbres ? s'enquit Kurag.

— C'est bien moi, Roi des Gobelins.

— Est-il vraiment en train de s'étioler ? Je ne crois pas que Merry ait jamais vu quelqu'un dépérir ainsi.

— Il s'étiole, dit Doyle.

— Alors pourquoi s'est-il réchauffé ? S'il dépérit, il devrait devenir de plus en plus froid.

— Merry l'a tenu dans ses bras pendant un moment. Je crois que c'est ce qui l'a réchauffé.

— Peut-être alors qu'il n'est pas trop tard. A-t-il assez d'énergie pour pouvoir baiser ?

— Il est à peine conscient, dit Doyle.

Kurag laissa échapper un mot cinglant dont je connaissais la signification, du style qu'aucun Gobelin n'aurait jamais destiné à un autre : « Impotent ! » L'une des pires insultes qu'ils s'adressaient les uns aux autres.

— A-t-il l'air de pouvoir lui arracher un peu de chair avec les dents ?

Nous avions tous les yeux fixés sur le petit corps immobile. Il était plus chaud, bien qu'il n'eût pas encore fait le moindre mouvement.

— Je ne crois pas, répondis-je.

— Du sang, alors, peut-il ingurgiter du sang ? demanda Kurag.

— Peut-être, dis-je.

— Si nous lui en badigeonnons sur la bouche, nous arriverons peut-être à lui en faire avaler, dit Doyle. Si cela ne le fait pas suffoquer.

— C'est un Gobelin, les Ténèbres. Il ne risque pas de s'étouffer sur du sang !

— Est-ce nécessaire que ce soit celui de Merry ?

Cette question venait de Rhys.

— Je te connais depuis des lustres... Rhys...

Le silence qui s'ensuivit recéait un nom que plus personne n'utilisait à présent.

— Tu devrais revenir nous faire une petite visite, Sidhe. Nos femmes parlent encore de toi. De très grands éloges venant de femelles Gobelins.

Rhys, devenu blafard et silencieux, ne fit aucune réponse.

Kurag éclata alors d'un rire désagréable.

— Oui, ce doit être le sang de Merry. Plus tard, si l'un de vous veut partager le sang et la chair avec Kitto, n'hésitez surtout pas. Les Sidhes sont toujours bons à manger, dit-il en me fixant de ses yeux orangés. Si le sang le ranime, alors donne-lui de la chair, Merry, de la véritable chair, cette fois ! Tu m'entends ?

Ses yeux se firent soudainement gigantesques dans la lame. Il devait quasiment avoir appuyé le nez contre.

— Tu pensais obtenir les Gobelins comme alliés pendant six mois sans avoir à coucher avec l'un de nous. Tu as partagé la chair, je ne peux donc pas dire que tu as menti quant à cette alliance. Mais avoue que tu nous as joué quelques lutineries quant à ce qui y est précisément lié. Et ça, tu le sais tout autant que moi !

Je posai mon doigt toujours sanglant contre les lèvres de Kitto, les peignant d'écarlate tandis que je m'adressais à Kurag.

— Si je couche avec lui, alors il aura l'opportunité de devenir roi, roi de tous les Unseelies. Ce qui vaut bien plus que six mois d'alliance.

Les paupières de Kitto se mirent à battre, et sa bouche esquissa un léger mouvement. Je glissai mon doigt sur ses lèvres, et son corps fut agité d'un soubresaut, un seul.

— Oh non, tu ne m'auras pas aussi facilement que ça, Merry ma fille, pas aussi facilement. Tu lui donnes de la chair comme tu aurais dû le faire depuis le début, et tu n'obtiendras de nous que ces trois mois restants. Après, tes batailles seront exclusivement les tiennes.

Kitto se mit à me téter le doigt comme un nourrisson, doucement au début, puis de plus en plus fort, ses dents commençant à m'égratigner la peau.

— Il me suce le doigt, Kurag.

— Si j'étais toi, je retirerais ce doigt de sa bouche avant de le perdre. Il n'a pas encore repris tous ses esprits, et la morsure des Gobelins peut traverser le métal.

Kitto se rebellait, tentant de retenir mon doigt dans sa bouche. Quand je parvins enfin à le lui retirer, ses yeux semblèrent disposés à s'ouvrir.

— Kitto, l'appelai-je.

Il ne réagit pas à l'appel de son nom, ni à quoi que ce soit, d'ailleurs, mais il semblait s'être un peu réchauffé, et il bougeait.

— Il remue et il est plus chaud, dis-je.

— Bien, très bien. J'ai fait ma bonne action, Merry. Le reste des événements t'incombe.

Je fixai de nouveau les yeux droit à l'intérieur de la lame, au lieu de les baisser vers Kitto.

— Tu vas te contenter de rester confortablement assis en attendant de voir qui sera le vainqueur, c'est ça ?

— Que nous importe de savoir qui posera son cul sur le trône des Unseelies ? Il nous importe seulement de savoir qui se trouve sur celui des Gobelins.

La voix profonde de Doyle nous interrompit.

— Et qu'en serait-il si les sbires de Cel complotaient une guerre contre les Seelies ?

Doyle s'agenouilla, exerçant une délicate mais ferme pression de la main sur mon épaule. Je pense qu'il s'agissait d'un avertissement à ne pas l'interrompre.

— Qu'est-ce que tu marmonnes, les Ténèbres ?

— Je suis au courant de pas mal de choses se passant chez les Sidhes que les Gobelins ignorent.

— Tu n'es pas à la Cour en ce moment.

— Mais je ne suis pas sans oreilles.

— Des espions, tu veux dire.

— Je n'ai pas employé ce terme.

— D'accord, d'accord, joue sur les mots comme vous en êtes tous si férus, mais adresse-toi à moi sans détour.

— Certains à la Cour Unseelie croient qu'Andais est désespérée que Meredith soit nommée son héritière. Ils pensent qu'une mortelle sur le trône signifierait pour eux la fin de leur civilisation. Ils parlent de déclarer la guerre aux Seelies avant qu'ils ne deviennent tous d'impuissants mortels. Notre force provient de nos rois et de nos reines, comme tu le sais.

— Ce que tu me racontes là est suffisant pour nous faire nous rallier aux gens de Cel.

— Si les Gobelins étaient les alliés de Merry, alors personne à la Cour Unseelie ne se risquerait à la combattre. Ils n'osent défier les Seelies que parce qu'ils présument qu'ils bénéficieront du soutien des Gobelins.

— Qu'est-ce que cela pourrait bien nous faire si les Sidhes s'entretenaient ?

— Tu es lié par une promesse, par le sang et la terre, le feu, l'eau et l'air, d'apporter ton soutien à l'héritier légitime du trône Unseelie dans tout conflit. Si Merry accède au trône et que les rebelles Unseelies la combattent pendant que tu restes assis là à ne rien faire, alors ton serment se retournera contre toi.

— Tu n'arriveras pas à me foutre les chocottes, Sidhe.

— L'Innommable se promène à nouveau dans la nature, et tu crois que c'est de moi que tu devrais avoir peur ? De terribles créatures me surpassant de loin s'élèveront des profondeurs, descendront des nuées, et rétribueront avec justesse ceux qui se seront parjurés de tels serments comme tu viens de le faire.

Difficile à dire avec cette image floue, mais il semblait que Kurag avait l'air quelque peu inquiet.

— J'entends tes propos, les Ténèbres, mais Merry s'est faite silencieuse. Serais-tu son nouveau ventriloque ?

— Je soigne ton Gobelin, Kurag, et je fais meilleur usage de ma langue qu'aller te raconter ce que tu sais déjà, dis-je.

— Je me souviens de ce que je t'ai promis, ma fille.

— Non, Kurag, ce n'est pas ce que je voulais dire. Les Sidhes n'iront peut-être pas déblatérer certaines choses au monticule des Gobelins, mais toi comme moi savons que tu profites d'autres moyens.

Je ne mentionnais pas tout haut que les Feys inférieurs à la Cour, dont certains étaient domestiques, et d'autres non, rapportaient des infos aux Gobelins, parfois en échange d'une rémunération, et d'autres fois pour le sentiment de pouvoir que cette action leur conférait. Mon père avait fait la promesse de ne jamais divulguer le réseau d'espionnage de Kurag. Quant à moi, je n'avais rien promis de tel. J'étais donc libre de révéler le secret des Gobelins, mais n'en fis rien.

— Exprime-toi librement, Princesse, et arrête de te payer la tête de ce vieux Gobelin.

— Je me suis exprimée aussi librement que j'en avais l'intention, Kurag, Roi des Gobelins.

Un souffle s'exhala bruyamment de ses poumons.

— Merry ma mignonne, tu es bien trop la fille de ton père. Essus fut de loin mon préféré parmi tous les Sidhes. Sa disparition a été une immense perte pour toutes les cours des Unseelies, car il était un véritable ami pour nombre d'entre elles.

— Ces propos me touchent énormément, et plus particulièrement venant de toi, Kurag.

Je ne le remerciai pas, parce qu'on ne remercie jamais un Fey plus âgé. Certains des plus jeunes ont maintenant adopté une attitude plus à la cool, mais parmi nous autres, cela constituait une ancienne prohibition, presque un tabou.

— Honores-tu tous les serments faits par ton père ?

— Non, n'étant pas d'accord avec tous, et ignorant tout de certains.

— Je pensais qu'il t'avait tout transmis, dit Kurag.

— Je ne suis plus un bébé, Kurag. Je sais que même mon père avait ses secrets. J'étais jeune quand il est mort. Je n'étais pas prête à

apprendre certaines choses.

— Tu es sage ainsi que pulpeuse ; comme c'est dommage ! Par moments, je t'aurais aimée encore davantage si tu étais juste un peu plus stupide. J'aime mes femmes moins brillantes que je ne le suis.

— Kurag, espèce de vieux charmeur !

Il se mit alors à rire, d'un rire authentique, et contagieux, qui me fit me joindre à son hilarité. Et tandis que ses yeux commençaient à s'estomper de la lame, il ajouta :

— Je réfléchirai aux propos de tes Ténèbres, et à ce que tu as dit, et même à ce que disait ton père. Mais tu dois offrir à mon Gobelin une véritable nourriture, sinon, dans trois mois, je me débarrasse de toi.

— Tu ne te débarrasseras jamais de moi, Kurag, pas avant que tu ne m'aies baisée. Du moins, c'est ce que tu m'as dit quand j'avais seize ans.

Il éclata de rire, puis ajouta finalement :

— J'avais alors tendance à penser que les choses seraient moins risquées si tu m'avais accordé de devenir ma reine. Mais je commence à me dire que tu es bien trop dangereuse pour qu'on te permette t'approcher de trop près de quelque trône que ce soit.

Chapitre 25

Kitto était étendu sur les draps bordeaux foncé, tel un fantôme, ses boucles noires accentuant encore sa pâleur spectrale. Il clignait continuellement des yeux, révélant par intermittence leur couleur bleue et qui prenaient l'apparence d'hématomes luisant à l'arrière de la peau fine de ses paupières closes.

Je touchai son épaule nue.

— Il a encore l'air... quasiment translucide.

— Les Feys inférieurs s'estompent réellement, dit Doyle, debout à côté de moi, face à la coiffeuse.

Rhys se tenait au pied du lit, les yeux baissés vers le Gobelin.

— Il n'a pas l'air bien vigoureux pour pouvoir baiser, sans rire.

Je le regardai. Il avait l'air malheureux, voire même inquiet, mais c'était tout.

— Tu ne vas pas te mettre à contester que je partage mon corps avec un Gobelin ?

— Est-ce que cela me fera un bien quelconque ? me demanda-t-il.

— Non, lui répondis-je.

Il m'octroya une version atténuée de son large sourire habituel.

— Alors, je ferais aussi bien d'en prendre mon parti. De plus, je ne pense pas que nous ayons à nous inquiéter que tu fasses la danse du ventre en sa compagnie cette nuit. Il n'en reste pas grand-chose.

— Merry doit faire le partage de la chair avec Kitto pour l'aider à reprendre ses esprits, dit Doyle.

Je m'assis au bord du lit, et Kitto roula vers moi, telle la marée sous l'attraction de la lune. Il se pelotonna contre mon corps avec un soupir, semblant presque une plainte.

— Il ne pourra pas m'arracher un morceau de chair sans avoir repris connaissance.

— Transmets-lui de l'énergie comme tu l'as fait pour le poignard, dit Doyle. Fais-lui prendre conscience de ta présence, comme tu l'as fait avec Kurag.

Je baissai les yeux vers le petit homme, qui semblait endormi. Mais sa peau présentait toujours cet aspect terriblement affiné, comme si elle était prête à se déchirer sous l'usure. Je lui caressai l'épaule. Il

se rapprocha de moi en se tortillant, mais sans se réveiller.

Je me penchai vers lui, approchant ma bouche juste au-dessus de son épaule. Je m'étais par réflexe entourée de mes barrières protectrices après avoir terminé d'utiliser la magie pour contacter Kurag. Me protéger s'apparentait pour moi à respirer. Laisser tomber ces protections nécessitait de la concentration. J'avais appris à les ériger quasiment en même temps que j'avais appris à lire.

Mais nous n'avions pas ici affaire à un sortilège ; plutôt à quelque chose de niveau inférieur, voire supérieur. Ce que les sorciers humains appellent la magie naturelle, c'est-à-dire une capacité innée aisément praticable, ne nécessitant d'entraînement ni d'efforts importants.

J'attirai de la magie, de l'énergie, par l'intermédiaire de mon souffle, que j'exhalai ensuite sur sa peau. Je l'incitai par ma volonté à se réveiller, à me voir.

Les yeux de Kitto clignèrent avant de s'ouvrir, et cette fois, il me vit. Sa voix se fit entendre, rauque :

— Merry.

Je lui souris, caressant les boucles encadrant son visage diaphane.

— Oui, Kitto, c'est moi.

Il fronça les sourcils, et grimaça comme si quelque chose lui faisait mal.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu as besoin de me prendre de la chair.

Il continuait à me regarder, interloqué, comme s'il n'avait pas compris.

Je retirai ma veste et entrepris de déboutonner mon chemisier. J'aurais probablement pu en remonter la manche suffisamment haut pour exposer mon épaule, mais je ne voulais pas que du sang vienne maculer la blancheur de l'étoffe. Le soutien-gorge en dessous était également blanc, mais j'étais à peu près certaine de pouvoir le préserver des taches si je faisais gaffe.

Kitto écarquilla les yeux.

— De la chair ? dit-il sur le mode interrogatif.

— Laisse ta marque sur mon corps, Kitto.

— Nous avons pris contact avec Kurag, lui expliqua Doyle. Il nous a appris que la raison de ta maladie était que la marque de ta morsure infligée à Meredith avait guéri. Son énergie doit te nourrir ainsi éloigné de la Féerie, et pour cela, le partage de la chair t'est à nouveau nécessaire.

Kitto fixait des yeux le grand homme sombre.

— Je ne comprends pas.

Je lui caressai le visage, l'obligeant à tourner les yeux de nouveau vers moi.

— Est-ce important, est-ce aussi important que le parfum de ma

peau ?

J'approchai mon poignet tout près de son visage, puis fis lentement glisser mon bras, juste au-dessus de ses lèvres, afin que nos corps s'effleurent de-ci de-là. Je me retrouvai agenouillée à côté du lit, et rapprochai son visage du haut de mon bras libre, juste en dessous de l'épaule, en lui soutenant la tête de l'autre bras. Pendant le sexe, les morsures sont super, et même un peu de sang versé ; mais la situation présente se déroulait à froid, et je n'y étais pas préparée. Cela allait faire mal, et j'aurais préféré que tout ceci se déroule dans d'autres circonstances, avec un peu d'amortissement, un peu de chair.

Ses pupilles n'étaient plus que de minces fentes noires. Son corps dégageait de l'immobilité, mais était loin d'être statique. Il s'agissait d'une immobilité remplie d'une multitude de sentiments, comme d'impatience, de nécessité et de faim, une terrible faim aveuglante. Quelque chose, à cet instant, tandis que ses yeux étaient fixés sur la chair blanche de mon épaule, me rappela que son père n'était pas uniquement Gobelin, mais un Gobelin-Serpent. Kitto se réchauffait, si terriblement mammalien, et cependant quelque vestige de cette immobilité reptilienne se trouvait en lui. Il me faisait toujours penser à une version en réduction d'un guerrier Sidhe ; mais en l'observant, la contraction de son corps me rappelait un serpent prêt à mordre. Pendant un moment, j'eus peur de lui, puis il bougea à une vitesse fulgurante... et je dus résister à l'instinct irréprensible de ne pas flancher et m'écarter.

J'avais l'impression d'avoir été frappée au bras par une batte de base-ball, d'avoir été happée par la gueule d'un énorme chien. C'était l'impact qui était le plus effrayant, mais cela ne fit pas précisément mal, du moins pas immédiatement. Le sang se déversa de ses lèvres pour se mettre à dégouliner le long de mon bras. Il s'acharna comme un chien essayant de briser le cou d'un rat, et je ne pus m'empêcher de laisser échapper un cri.

Je m'écroulai à côté du lit, tentant de m'écarter de lui, mais il resta accroché à mon épaule, les dents plantées dans ma chair. Des gouttes de sang coulaient sur ma poitrine, tachant mon soutien-gorge blanc.

Je pris une inspiration, du plus profond de mon corps, et me retins de hurler. C'était un Gobelin ; hurler et se rebeller ne faisaient que les exciter jusqu'à l'orgie de sang. Je lui soufflai doucement mon haleine sur le visage. Il resta accroché des dents à mon bras, les yeux clos, extasié. Je soufflai plus rapidement, plus fort, de la manière dont on le fait avec les petits animaux de compagnie quand ils mordent. La plupart n'aiment pas qu'on leur souffle en pleine face, particulièrement dans les yeux.

Ce qui lui fit ouvrir les paupières. J'observai dans ces yeux Kitto

qui réintégrait son être, l'observai qui se régénérait, tandis que son côté animal battait en retraite. Il me lâcha le bras.

Je m'avachis contre la coiffeuse, et la douleur se fit immédiatement sentir, intense. Je ressentis l'envie irrépressible de l'injurier à profusion, mais à la vue de son visage, je ne pus m'y résoudre.

Sa bouche était couverte de sang comme du rouge à lèvres tout barbouillé. Du sang qui lui coulait sur le menton, lui maculait la gorge. Les yeux à présent focalisés, il avait retrouvé sa personnalité habituelle, à part qu'il purléchant ses minuscules crocs ensanglantés de sa fine langue fourchue. Il se laissa rouler de nouveau sur le lit et s'y prélassa dans le bien-être retrouvé.

Quant à moi, je restais là, assise par terre, en train de pisser le sang.

Doyle s'agenouilla alors derrière moi, une petite serviette à la main, qu'il enveloppa autour de mon bras après m'avoir demandé de le lever. Pas tant pour arrêter le sang, que pour le récupérer et l'empêcher de se répandre partout.

Un parfum de fleurs remplit l'atmosphère, agréable mais intense. Doyle jeta un coup d'œil au miroir.

— Quelqu'un demande l'autorisation d'accéder à la transmission.

— Qui est-ce ?

— Je n'en suis pas sûr. Niceven, peut-être.

Je considérai mon bras ensanglanté.

— Le spectacle sera-t-il suffisamment à la hauteur ?

— Je pense que oui, si tu ne montres aucune souffrance pendant que nous panserons la plaie.

Je poussai un soupir.

— Super. Aide-moi à m'asseoir au bord du lit.

Il me souleva dans ses bras et m'y assit.

— Je n'avais pas besoin d'autant d'aide.

— Toutes mes excuses. Je n'ai pas vraiment conscience de la gravité de ta blessure.

— J'y survivrai.

Je pris la serviette, que j'appliquai sur la morsure. Kitto se recroquevilla autour de moi, le visage tout couvert de sang. Il avait repoussé tous les draps avec ses pieds, si bien qu'avec son corps appuyé contre le mien, on ne pouvait apercevoir son short ultracourt du miroir. Il avait l'air d'être à poil. Il se tortilla contre moi, sa langue fourchue léchant le sang sur ses lèvres, et en s'étirant plus loin le pourtour de sa bouche, tandis que ses mains me caressaient la taille et les hanches.

Quoi qu'en dise Kurag, prendre ainsi de la chair s'apparentait au sexe pour les Gobelins.

— Va répondre, Doyle, puis va me chercher quelque chose pour arrêter le sang.

Il sourit en m'adressant une petite courbette, puis fit un geste vers le miroir, qui s'anima, montrant un homme au nez crochu avec une peau de la couleur des jacinthes des bois.

C'était Hedwick, le secrétaire social du Roi Taranis. Non seulement il n'avait rien de Niceven, mais il n'allait assurément pas apprécier notre petit spectacle.

Chapitre 26

Hedwick ne regardait même pas directement de notre côté du miroir. Il consultait une liste, le visage à demi détourné.

— Salutations à la Princesse Meredith NicEssus de la part du Très Grand Roi Taranis, Dieu de la Foudre et du Tonnerre. Ceci pour vous informer d'un bal d'avant Noël dans trois jours. Sa Majesté attend avec impatience de vous y rencontrer.

Tout du long de son préambule, il n'avait pas regardé une seule fois dans notre direction, en dehors du miroir. Il tendait la main pour nettoyer la glace quand je pris la parole, prononçant les seuls mots qu'il ne s'attendait sans doute pas à entendre.

— Pas question !

Il laissa retomber sa main, et leva les yeux pour regarder la pièce, un air de contrariété sur le visage. Cette expression céda bientôt sa place à l'étonnement, puis au dégoût. Peut-être était-ce à la vue de Kitto en train de se trémousser sur le lit. Ou peut-être de moi tout éclaboussée de sang. Quoi qu'il en soit, il n'appréciait pas le spectacle.

— Vous êtes bien la Princesse Meredith NicEssus, n'est-ce pas ? demanda-t-il sur un ton dédaigneux, comme s'il avait beaucoup de peine à le croire.

— Tout à fait.

— Alors nous vous verrons au bal.

De nouveau, il leva la main pour nettoyer le miroir.

— Non, réitérai-je.

Il la rabaisa, puis me regarda, la mine renfrognée.

— J'ai un certain nombre d'invitations à transmettre aujourd'hui, Princesse, et n'ai donc pas de temps à consacrer à toute cette comédie.

Je souris, sentant mes yeux se durcir. Cependant, en dessous de la colère se trouvait du plaisir. Hedwick avait toujours été un petit lèche-cul officieux, et je savais qu'il distribuait les invitations à tous les Feys ou humains jugés de rang inférieur. Une autre Sidhe était chargée de tout le réseau social comprenant les gens d'importance. Qu'Hedwick m'ait transmis l'invitation était une insulte ; et doublement, de la manière dont il avait procédé.

— Je ne suis pas pour le moins du monde hystérique, Hedwick.

Je ne peux accepter cette invitation en l'état actuel des choses.

Il se hérissa, ses doigts tripotant nerveusement sa cravate blanche pelucheuse. Il était habillé comme si les années 1700 n'étaient pas encore révolues. Au moins, il ne portait pas de perruque. Un détail dont je lui étais reconnaissante.

— Le Très Grand Roi en personne requiert votre présence, Princesse.

Son intonation n'avait pas changé, comme si lécher les bottes de Sa Majesté devait être un honneur suprême.

— Je suis Unseelie, et n'ai pas de Très Grand Roi, lui répondis-je.

Doyle s'agenouilla à mes pieds, ayant apporté un petit panier contenant des produits pharmaceutiques, que nous avions décidé de garder à proximité au cas où. Quoique les morsures infligées par mes gardes ne soient jamais, et de loin, aussi vilaines que celle-ci.

Le regard d'Hedwick se porta rapidement sur Doyle, avant de revenir vers moi, accompagné d'un froncement de sourcils.

— Vous êtes une Princesse Seelie.

Doyle me contourna pour se placer du côté où se trouvait la plaie, appliquant directement une pression dessus avec la serviette.

Je repris précipitamment mon souffle tandis qu'il l'appuyait très fermement contre la morsure, mais à part cela, ma voix était comme d'habitude. J'avais l'air de discuter affaires pendant que Doyle pansait ma blessure, et que Kitto frétillait contre moi.

— Il m'a été accordé que mon titre à la Cour Unseelie aurait la prédominance sur celui en usage à la Cour Seelie. À présent que je suis l'héritière-prétendante au trône Unseelie, je ne peux plus reconnaître mon oncle comme le Grand Roi. Pour moi, reconnaître son titre impliquerait qu'il a également été le Grand Roi des Unseelies, ce qui n'est pas le cas.

Hedwick était ostensiblement en proie à la perplexité. Il excellait à suivre les ordres, flattant ses supérieurs hiérarchiques, et jouant le garçon de courses. Je l'obligeais à réfléchir, et il n'avait pas l'habitude d'une responsabilité aussi complexe.

De nouveau, il lissa sa cravate, pour finalement dire, avec ce qui semblait beaucoup moins d'assurance :

— Comme il vous plaira. Dans ce cas, le Roi Taranis ordonne que vous soyez présente au bal dans trois jours d'ici.

À ces mots, Doyle me regarda en un éclair. Je souris, en lui adressant un très léger signe de tête. J'avais capté son message.

— Hedwick, le seul membre de la royauté pouvant m'ordonner d'y être présente est la Reine de l'Air et des Ténèbres.

Il secoua la tête, obstiné.

— Le Roi peut ordonner la présence de quiconque ayant un titre inférieur au sien, et vous n'êtes pas encore reine... Princesse Meredith,

dit-il en insistant sur le *encore*.

Doyle écarta la serviette pour vérifier si le sang s'était arrêté de couler. Apparemment, c'était le cas, car il s'apprêta à nettoyer la plaie avec un antiseptique.

— Si j'étais l'héritière royale du Roi Taranis, alors il pourrait me donner des ordres. Mais je ne le suis pas. Je suis l'héritière de la Reine Andais. Elle seule peut me donner des ordres, car elle seule a un statut supérieur au mien.

Hedwick eut un instant de faiblesse à la mention du véritable nom de la Reine. Tous les Seelies auraient réagi de même, ne l'invoquant jamais par son nom, comme s'ils craignaient que cela la fasse venir à eux.

— Dites-vous que vous êtes supérieure au Roi ? s'exclama-t-il d'une voix semblant véritablement outragé.

Doyle commençait à nettoyer la plaie avec une gaze douce ; en dépit de cela, ces légers effleurements m'envoyaient comme des électrochocs dans le bras. Je serrais un peu les dents et m'efforçais tant bien que mal de ne pas montrer mon inconfort.

— Je suis en train de vous expliquer que la hiérarchie à la Cour Seelie n'a plus à présent aucune signification en ce qui me concerne, Hedwick. Lorsque je n'étais qu'une simple Princesse à la Cour Unseelie, j'aurais pu conserver ce rang à la Cour Seelie. Mais je suis destinée à devenir reine. Je ne peux avoir un rang inférieur dans les autres Cours, si je dois régner un jour.

— Un nombre considérable de Reines à la Cour reconnaissent Taranis comme leur très grand Roi.

— J'ai bien conscience de cela, Hedwick, mais elles sont membres de la Cour Seelie, et elles ne sont pas Sidhes, ce que moi je suis tout en étant membre de la Cour Unseelie.

— Vous êtes la nièce du Roi, dit-il, s'efforçant encore de cogiter tout en tentant de se sortir du dédale politique dans lequel je l'avais égaré.

— Comme il est agréable que quelqu'un s'en souvienne, mais cela s'apparenterait à ce qu'Andais convoque Eluned pour lui demander de la reconnaître en tant que sa Très Grande Reine.

— La Princesse Eluned n'a aucun lien avec la Cour Unseelie. Hedwick semblait terriblement offusqué.

Je poussai un soupir, qui se perdit en un cri aigu tandis que Doyle terminait de nettoyer la blessure.

— Hedwick, essayez de vous faire rentrer cela dans le crâne. Je serais la Reine de la Cour Unseelie. Je suis l'héritière royale. Le Roi Taranis ne peut m'ordonner de faire quoi que ce soit, ni de faire une apparition où que ce soit, parce que je ne suis pas son héritière royale.

— Refusez-vous de faire votre apparition en dépit de l'ordre du

Roi ?

Il avait toujours l'air de ne pas en croire ses oreilles. Peut-être avait-il mal compris.

— Le Roi n'a aucun droit de me donner des ordres, Hedwick. Ce serait comme de vous demander de contacter le Président des États-Unis avec l'ordre de paraître à sa Cour.

— Vous croiriez-vous au-dessus de votre rang, Meredith ?

Je laissais alors la colère se refléter sur mon visage.

— Et vous, ne semblez-vous plus savoir où se situe le vôtre, Hedwick ?

— Vous refusez vraiment de répondre aux ordres du Roi ?

De l'ahurissement était perceptible dans sa voix, son visage, sa posture.

— Oui, parce qu'il n'est pas mon Roi, et ne peut ordonner à quiconque en dehors de son royaume.

— Êtes-vous en train de dire que vous renoncez à tous les titres que vous possédez à la Cour Seelie ?

Doyle me toucha le bras pour attirer mon attention, son regard disant : *fais gaffe !*

— Non, Hedwick, et que vous teniez de tels propos est une insulte délibérée. Vous n'êtes qu'un petit fonctionnaire subalterne, un coursier, rien de plus.

— Je suis le Secrétaire Social du Roi, dit-il, tentant de se redresser de chaque centimètre de sa courte taille, alors même qu'il était assis.

— Vous portez les messages aux Feys de rang inférieur et aux humains de peu d'importance. Toutes les invitations importantes passent par Rosmerta, et vous le savez. L'invitation du Roi ainsi transmise par votre intermédiaire et non par le sien est une insulte à mon encontre.

— Vous ne méritez pas les attentions de la Duchesse Rosmerta.

Je secouai la tête.

— Votre message est incomplet, Hedwick. Vous feriez mieux de retourner à votre maître et d'en apprendre un nouveau, qui aura peut-être la chance d'être mieux accueilli.

J'adressai un signe de tête à Doyle, qui se leva et déconnecta la transmission du miroir au beau milieu des balbutiements d'Hedwick. Puis il me sourit, quasiment de toutes ses dents.

— Bravo.

— Tu viens juste d'insulter le Roi de la Lumière et de l'Illusion, dit Rhys, qui avait pâli.

— Non, Rhys, c'est lui qui m'a insultée, et bien pire encore. Si j'avais accepté un tel ordre de Taranis, lorsque j'accéderai au trône d'Andais, cela aurait pu être interprété comme si je devais le

reconnaître comme le Très Grand Roi régnant sur les Seelies, ainsi que sur les Unseelies.

— Aurait-il pu s'agir d'une erreur imputable à son secrétaire ? demanda Frost. N'aurait-il pu tout simplement utiliser les mêmes formulations avec toi qu'avec tous ceux sur sa liste ?

— Peut-être, mais si c'est le cas, cela n'en demeure pas moins une insulte.

— Une insulte, peut-être. Cependant, Merry, nous sommes bien capables d'avaloir quelques affronts pour rester à l'abri des mauvaises grâces du Roi, dit Rhys, en s'asseyant au bout du lit comme si ses genoux ne le portaient plus.

— Non, nous en sommes incapables, dit Doyle, ce qui nous fit tous tourner les yeux vers lui. Ne vois-tu pas, Rhys ? poursuivit-il. Merry régnera sur le royaume rival de Taranis. Elle doit établir les règles dès maintenant, sinon, il la considérera à tout jamais comme une inférieure. Par égard pour nous tous, elle ne doit pas paraître faible.

— Comment le Roi va-t-il réagir ? s'enquit Frost.

Doyle tourna les yeux vers lui, et ils échangèrent l'un de ces regards prolongés.

— En vérité, je n'en sais rien.

— Quelqu'un l'a-t-il défié ainsi par le passé ? renchérit Frost.

— Je l'ignore, dit Doyle.

— Non, répondis-je.

Leurs yeux se tournèrent alors vers moi.

— Tout comme il est recommandé d'évoluer dans l'entourage immédiat d'Andais comme en présence d'un serpent prêt à mordre, il vaut mieux marcher sur la pointe des pieds en présence de Taranis.

— Il n'a pourtant pas l'air aussi effrayant que la Reine, fit remarquer Frost.

Je haussai les épaules, et cela fit mal. Je m'en abstins donc.

— Il se comporte comme un grand gamin gâté qui a toujours obtenu ce qu'il voulait. S'il n'obtient pas ce qu'il veut, il pique une crise. Il est connu pour avoir tué au cours de ces accès de rage. Il arrive parfois qu'il le regrette, et d'autres fois, pas du tout.

— Et tu viens de lui balancer en pleine figure un gantelet de fer, dit Rhys, en me fixant du bout du lit.

— Un détail que j'ai invariablement pu observer concernant les sautes d'humeur de Taranis était qu'il ne s'en prenait jamais à quelqu'un de puissant. S'il se retrouvait dans l'une de ses rages incontrôlables, alors pourquoi était-elle toujours dirigée à l'encontre de gens incapables de se défendre ? Ses victimes étaient invariablement de capacité inférieure au niveau magique, ou politique, ou encore sans alliés d'envergure parmi les Sidhes.

Je hochai la tête, puis poursuivis :

— Non, Rhys, il sait parfaitement contre qui il se défoule. C'est loin d'être irréfléchi. Il ne me fera aucun mal, parce que je suis restée sur mes positions. Il me respectera même pour ça, et commencera peut-être à me trouver quelque peu inquiétante.

— Te trouver inquiétante ? s'exclama Rhys.

— Il redoute Andais et même Cel, parce que Cel est cinglé, et que Taranis n'est pas sûr de ce qu'il fera une fois sur le trône. Il pensait peut-être pouvoir me contrôler. Maintenant, il va commencer à se poser des questions.

— Il est intéressant de noter que cette invitation arrive peu après notre entretien avec Maeve Reed, fit remarquer Doyle.

J'opinaï du chef.

— Oui, en effet.

Les trois gardes échangèrent des regards. Kitto demeurerait simplement recroquevillé autour de mon corps, à présent plus silencieux.

— Je ne pense pas qu'il serait sage que Meredith participe à ce bal, dit Frost.

— Entièrement d'accord, dit Doyle.

— À l'unanimité, renchérit Rhys.

Je les regardai.

— Je n'ai aucune intention d'y aller. Mais pourquoi avez-vous tous l'air aussi sérieux ?

Doyle s'assit à l'opposé d'où je me trouvais, obligeant Kitto à se pousser un peu.

— Taranis est-il aussi bon stratège politique que toi ?

Je fronçai les sourcils.

— Je n'en sais rien. Pourquoi ?

— Pensera-t-il que tu as refusé pour les bonnes raisons, ou se demandera-t-il si ton refus est dû à ce que Maeve t'a raconté ?

Je ne leur avais pas encore relaté le secret que Maeve m'avait confié, et ils ne m'avaient posé aucune question. Ils présumaient probablement qu'elle m'avait fait promettre de ne pas le leur révéler, ce qu'elle n'avait d'ailleurs pas exigé. Je ne leur en avais pas fait part parce que c'était le genre de connaissance qui pouvait vous faire tuer. Et maintenant, soudainement, inopinément, arrivait l'invitation à la Cour. Et merde !

Je regardai Doyle et les autres, les considérant l'un après l'autre : Frost s'était déplacé de l'autre côté et s'appuyait contre la coiffeuse, les bras croisés. Rhys était toujours sur le lit. Kitto était recroquevillé contre moi.

— Je ne voulais pas vous répéter ce que Maeve m'a raconté, car il s'agit d'informations à risques. Je pensais que si nous évitions

l'ensemble de la Cour Seelie, cela n'aurait aucune importance. Taranis ne m'a pas fait parvenir la moindre invitation depuis des années. Mais si nous sommes obligés de nous le coltiner, alors vous devez être mis au courant.

Je leur appris la raison de l'exil de Maeve. Rhys se prit simplement la tête entre les mains en ne pipant mot. Frost avait le regard fixe. Et même Doyle en resta sans voix. Ce fut Kitto qui fit la remarque.

— Taranis a condamné son peuple.

— S'il est vraiment stérile, alors, oui, en effet, il les a tous condamnés à l'extinction en tant que peuple, dit Doyle.

— Leur magie est en train de disparaître parce que leur Roi est stérile, comme une terre infertile, dit Frost.

— C'est ce que redoute Andais pour les Unseelies, je crois. Mais elle a porté un enfant, alors que Taranis est resté sans.

— C'est donc pour ça qu'elle est tellement intéressée que ce soit Cel qui conçoive, ou moi, dis-je.

Doyle acquiesça :

— Je crois, bien qu'elle n'ait pas précisément dévoilé pourquoi elle t'a mise en compétition avec Cel.

— Taranis nous tuera tous, dit Rhys d'une voix calme mais convaincue.

Nous tournâmes tous les yeux dans sa direction. Cela commençait à donner l'impression d'un match de tennis particulièrement confus, avec tous ces regards qui s'entrecroisaient ainsi.

Il releva le visage, toujours encadré de ses mains, puis ajouta :

— Il devra tuer tous ceux qui savent qu'il est stérile. Si les Seelies découvrent qu'il les a condamnés, ils exigeront qu'il fasse le sacrifice ultime et que son sang soit versé afin qu'ils retrouvent leur fertilité.

Devant le visage morne de Rhys, il était difficile de le contredire, surtout parce qu'une pensée similaire m'avait effleurée.

— Alors pourquoi Maeve Reed est-elle vivante et en bonne santé ? s'enquit Frost. Julian nous a dit qu'aucune tentative d'assassinat n'avait été perpétrée contre elle, absolument aucune.

— Je ne saurais l'expliquer, dit Rhys. Peut-être parce qu'elle n'a eu aucun moyen de le raconter à quiconque à la Féerie. Nous l'avons rencontrée, mais elle ne peut parler à personne d'autre qui ne soit déjà en exil. Meredith n'étant pas exilée, elle peut parler aux personnes qui auraient de l'importance. Des personnes qui la croiraient, et agiraient en conséquence.

Nous sommes tous restés assis là, plongés dans nos réflexions. Ce fut Doyle qui brisa le silence.

— Frost, appelle Julian et dis-lui qu'il va peut-être y avoir des ennuis.

— Je ne peux pas lui expliquer pourquoi ? s'enquit Frost.

— Non, dit Doyle.

Frost hocha la tête et se rendit dans l'autre pièce pour téléphoner.

Je regardai Doyle.

— As-tu raconté ça à qui que ce soit d'autre ?

— Seulement à Barinthus, dit-il.

— Par le biais de la coupelle d'eau sur l'autel ? demandai-je.

Doyle acquiesça.

— Il fut à une époque le souverain de tous les océans entourant nos îles, et le contacter par l'eau est quasiment indétectable.

J'approuvai de la tête.

— Mon père avait pour habitude de communiquer par cet intermédiaire avec Barinthus. Comment va-t-il ?

— En tant que ton allié le plus puissant parmi les Unseelies, il a un peu progressé, en formant des alliances en ta faveur.

Je plongeai mon regard dans les yeux sombres de Doyle.

— Qu'est-ce que tu viens juste d'oublier de me dire ?

Il ferma les yeux, puis baissa la tête.

— Pour une fois, tu n'as pas pu le discerner sur mon visage.

— Je me suis entraînée. Qu'as-tu omis d'ajouter ?

— Il y a eu deux tentatives d'assassinat contre lui.

— Que le Seigneur et la Dame nous protègent. C'était sérieux ?

— Suffisamment pour qu'il le mentionne, et pas tant que ça pour qu'il se sente véritablement menacé. Barinthus est l'un des plus âgés d'entre nous. Il est le produit de l'élément eau, plutôt difficile à tuer.

— Comme tu l'as dit, Barinthus est mon allié le plus puissant. S'ils le tuent, alors tout sera fichu.

— J'en ai bien peur, en effet, Princesse. Mais beaucoup craignent ce que sera devenu Cel lorsqu'il sera libéré de son tourment. Ils craignent qu'il ne soit devenu complètement fou, et ne souhaitent pas voir un monarque fêlé sur le trône. Barinthus croit que c'est pourquoi les partisans de Cel attisent la psychose que tu les contamineras tous avec ta mortalité.

— Ils donnent plutôt l'impression d'être désespérés.

— Non, le détail désespérant est ce qui se dit au sujet de la déclaration de guerre contre la Cour Seelie. Ce que j'ai omis de dire à Kurag est qu'il est question d'une guerre, indépendamment de qui d'entre vous accédera au trône. Ils considèrent la folie de Cel, ta mortalité, la faiblesse de la Reine comme autant de signes du déclin des Unseelies, que nous nous étions en tant que peuple. Certains vont même jusqu'à parler d'une dernière guerre pendant que nous avons encore la chance de vaincre les Seelies.

— Si une guerre totale a lieu sur le sol américain, les militaires humains seront appelés à la rescousse. Ce qui brisera en partie le traité

qui nous a permis de nous installer dans ce pays, fit remarquer Rhys.

— Je sais, dit Doyle.

— Et ils pensent que c'est Cel qui est fêlé ! ajouta Rhys.

— Barinthus a-t-il mentionné qui est la voix prédominante derrière cette idée de guerre contre les Seelies ?

— Siobhan.

— Le chef de la garde de Cel.

— Il n'y a qu'une seule Siobhan, dit Doyle.

— Que le Seigneur et la Dame en soient remerciés, fit remarquer Rhys.

Siobhan était l'équivalent de Doyle, bien que du point de vue physique, elle n'eût rien en commun avec lui : d'une pâleur lépreuse avec une chevelure évoquant la toile d'araignée, et pas très grande. Mais comme chaque fois où la Reine avait dit : « Où sont mes Ténèbres ? Qu'on fasse venir mes Ténèbres ! », et que le sang avait été versé ou qu'une mort s'était ensuivie, il en était de même de l'association de Cel avec Siobhan. Mais elle n'avait aucun surnom ; on l'appelait juste Siobhan.

— Je n'aime pas me montrer pointilleuse, dis-je, mais a-t-elle reçu un quelconque châtement pour avoir suivi les ordres de Cel et tenté de m'assassiner ?

— Oui, dit Doyle, mais le temps s'est écoulé, Meredith, et sa peine est purgée.

— Combien de temps a-t-elle duré ? demandai-je.

— Un mois.

Je secouai la tête d'incrédulité.

— Un mois ! Pour avoir presque tué une héritière royale ! Quel genre de message cela transmet-il à tout autre individu soucieux de me voir morte ?

— C'est Cel qui en avait donné l'ordre, Meredith, et il est en train de faire l'expérience d'un des pires châtements sur la moitié de toute une année. Tout le monde s'attend à ce que son esprit n'y survive pas. On considère cela comme le véritable châtement.

— Et t'es-tu déjà retrouvé confié aux bons soins d'Ezekial pendant tout un mois ? demanda Rhys.

Ezekial était le bourreau tortionnaire de la Cour, et avait occupé cette fonction depuis bon nombre de vies mortelles, quoiqu'il le fût lui-même, mortel. La Reine l'avait découvert exerçant son savoir-faire au service d'une communauté humaine, un savoir-faire qu'elle avait tellement admiré qu'elle lui avait proposé ce poste.

— Je ne suis jamais resté dans l'Antichambre de la Mort durant tout un mois, non, mais j'y ai passé une certaine partie de mon temps. Ezekial disait toujours qu'il devait prendre tellement soin de moi. Il avait passé tant de siècles parmi les immortels qu'il craignait de me

tuer par accident. « J'dois faire ben attention à vous, Princesse, si délicate, si fragile, si humaine. »

Rhys ne put réprimer un frisson.

— Tu imites sa voix à la perfection.

— Il aimait bien discuter pendant qu'il était à l'œuvre.

— Je m'excuse, Merry, tu as fait ton temps, mais alors tu comprends ce que cela a dû représenter pour Siobhan de se retrouver entre ses pattes pendant tout un mois.

— Je comprends, Rhys, mais je me serais sentie mieux si elle avait été exécutée.

— La Reine a horreur de perdre un noble Sidhe de naissance, dit Doyle.

— Je sais, il n'y en a pas de trop !

Mais je ne pouvais m'en réjouir. En cas d'attentat à la vie d'un héritier royal, la punition aurait dû être la peine de mort. Une plus faible punition et quelqu'un s'y risquerait encore. Et à ce propos, qui pouvait dire si Siobhan ne ferait pas une autre tentative.

— Pourquoi veut-elle la guerre ? demandai-je.

— Par amour de la mort, dit Rhys.

Je tournai les yeux dans sa direction.

— Je n'étais pas le seul qui fût à une époque célébré en tant que Divinité de la Mort, et je ne suis pas le seul qui ait perdu à profusion cette étrangeté surnaturelle lorsque L'Innommable fut conçu. Elle n'a pas non plus toujours été appelée Siobhan.

Ce qui me rappela quelque chose.

— Raconte à Doyle ce que tu as découvert aujourd'hui sur la scène de crime.

Il relata à Doyle les anciens dieux et leurs fantômes. Doyle eut l'air de plus en plus misérable.

— Je n'ai pas vu Esras le faire, mais je sais que la Reine en avait donné l'ordre, l'un des accords entre nous et les Seelies étant que certains sortilèges ne seraient plus jamais invoqués. Celui-là en faisait partie.

— En théorie, si nous parvenons à prouver qu'un Sidhe de l'une des Cours a invoqué le sortilège, cela annulerait-il le traité de paix entre les deux ?

Doyle sembla réfléchir à ce sujet.

— Je ne sais pas. Dans l'accord signé, oui, mais l'un comme l'autre parti ne souhaite pas une guerre totale.

— À part Siobhan, dis-je, et elle veut me voir morte. Pourrait-elle en être responsable ?

Ils réfléchirent tous deux quelques minutes en silence, Kitto demeurant allongé calmement à côté de moi.

— Elle veut la guerre, en conséquence, elle n'aurait eu aucun

scrupule à le faire, dit enfin Doyle. Mais qu'elle possède une telle puissance, je ne saurais le certifier.

Il regarda Rhys. Qui poussa un soupir.

— Il fut un temps où elle fut très puissante. Et par l'enfer, moi aussi, à une époque. Peut-être en a-t-elle été capable, mais cela voudrait dire qu'elle se trouvait ici, en Californie. On ne peut les envoyer s'éparpiller dans la nature tout en espérant les contrôler. Hors de la vue de leur gardien magicien, ils se baladeront simplement en massacrant tout le monde sur leur passage. Ils ne pourchasseront pas Merry, du moins pas spécifiquement.

— Es-tu si sûr de ça ? demanda Doyle.

— Oui, sûr. Au moins de ça.

— Barinthus n'a-t-il pas mentionné l'absence de Siobhan de la Cour ? demandai-je.

— Non, mais il a néanmoins spécifié qu'elle n'est pour lui qu'une... emmerdeuse.

— Alors, elle est là-bas, dis-je.

— Mais cela ne veut pas dire qu'elle ne s'en soit pas absentée quelque temps.

— Cependant, cela ne ferait pas tuer Merry, dit Rhys.

— C'est bon à savoir, dis-je, avant d'ajouter : Mais qu'en serait-il si ma mort n'était que secondaire ? Et si l'objectif réel derrière tout ça était de déclencher une guerre entre les deux Cours ?

— Alors pourquoi ne pas avoir invoqué les Anciens pour qu'ils perpétuent leurs horreurs dans l'Illinois, plus près de la Féerie ? s'enquit Doyle.

— Parce que qui que ce soit qui a fait ça souhaite la guerre, et non pas sa propre exécution, dis-je.

Doyle opina du chef.

— C'est vrai. Si la Reine découvrait que quelqu'un a invoqué l'un des sortilèges prohibés, elle l'exécuterait dans l'espoir d'apaiser Taranis.

— Et il le serait, apaisé, dit Rhys, car aucun des deux souverains ne désire une guerre totale.

— Donc, de manière à déclencher leur petit conflit, ils doivent pouvoir agir en toute impunité, dis-je. Pensez donc ; si la preuve est faite aux deux Cours qu'il s'agit de magie Sidhe en pleine action, mais qu'on ne peut prouver laquelle en est responsable, alors la suspicion ira bon train des deux côtés.

— Et L'Innommable, dit Doyle, seul un Sidhe pourrait l'avoir libéré. Seul un Sidhe aurait pu le dissimuler aux deux Cours.

— Siobhan n'a pas la capacité de libérer L'Innommable, précisa Rhys. J'en suis quasiment certain.

— Attendez, la Reine n'a-t-elle pas dit que Taranis lui refuse son

aide pour se lancer à sa recherche ? Refusant même d'admettre qu'une chose aussi terrible puisse faire partie de sa Cour ? demandai-je.

Doyle acquiesça.

— En effet, c'est ce qu'elle a dit.

— Et s'il s'agissait d'un membre de la Cour Seelie ? suggérais-je. Rencontrerions-nous davantage de difficultés à repérer sa trace ?

— Cela se pourrait.

— Insinuerais-tu par hasard que le traître est Seelie ? demanda Rhys.

— Peut-être, ou que nous sommes en présence de deux traîtres. Siobhan aurait pu réveiller les anciens dieux, et quelqu'un de l'autre Cour aurait pu libérer L'Innommable.

— Et pourquoi libérer L'Innommable ? s'enquit Rhys.

— Si quelqu'un parvient à le contrôler, dit Doyle comme s'il se parlait à lui-même, cela lui donnerait accès à l'ensemble des pouvoirs les plus ancestraux et effroyables de la Féerie. Si vous parvenez à le contrôler, plus rien ne pourra vous arrêter.

— Quelqu'un prépare une guerre, dis-je.

Doyle prit une profonde inspiration, puis expira lentement.

— Je dois informer la Reine au sujet des anciens dieux. Je lui ferai également part de quelques-unes de nos suppositions concernant L'Innommable, dit-il en me lançant un regard. Et jusqu'à ce que nous soyons certains que les dieux ancestraux ne peuvent être dirigés contre toi, tu devras rester dans l'enceinte de nos barrières protectrices.

— Pourront-elles les retenir ?

Il fronça les sourcils et regarda Rhys, qui haussa les épaules.

— Je les ai vus lâchés en plein combat. Je sais que les protections peuvent refuser tout accès aux créatures mal intentionnées, mais je ne connais pas exactement la puissance potentielle de ces fantômes. Particulièrement s'ils ont l'opportunité de se nourrir, ce qui leur permettrait de se régénérer suffisamment pour forcer presque tout barrage.

— Merci, c'est rassurant, dis-je.

Il se tourna vers moi, le visage grave.

— Cela ne se voulait pas rassurant, Merry. Simplement honnête, dit-il en m'adressant un sourire mélancolique. De plus, nous donnerions tous notre vie pour te garder saine et sauve, et nous sommes plutôt durs à tuer.

— Crois-tu que vous serez victorieux ? demandai-je. Comment peut-on combattre quelque chose d'invisible, et d'intouchable, mais qui, quant à lui, peut vous voir et vous alpaguer ? Quelque chose qui peut vous drainer de toute vie en l'aspirant par votre bouche, comme on vide au goulot une bouteille de soda. Comment peux-tu combattre ça ?

— Je m'entretiendrai avec la Reine à ce sujet.

Doyle se remit debout pour se diriger vers la salle de bains, où se trouvait un miroir de plus petite dimension, recherchant en apparence un peu d'intimité.

Il s'arrêta à la porte.

— Il faut appeler Jeremy pour lui dire que nous ne retournerons pas au bureau aujourd'hui. Jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'il s'agit d'une menace directe à l'encontre de Merry, nous la protégerons, et elle seule.

— Et comment ferons-nous pour gagner des thunes ? demandai-je.

Il soupira, puis se frotta les yeux comme s'il était fatigué.

— J'admire ta détermination à ne rien vouloir devoir à personne. J'approuve même totalement. Mais les choses en seraient simplifiées si nous acceptions une allocation de la Reine et n'avions à nous soucier que de la politique à la Cour. Un temps viendra, Meredith, où nous ne pourrons plus assumer un travail de bureau tout en survivant à ces jeux de pouvoir.

— Je refuse d'accepter son fric, Doyle.

— Je sais, je sais. Appelle Jeremy, explique-lui que tu dois rester au chevet de Kitto. Lorsque tu lui auras dit qu'il s'étiolait et que tu l'as sauvé, je suis sûr qu'il se montrera compréhensif.

— Tu préfères qu'il ne soit pas mis au courant au sujet des anciens dieux ?

— Il s'agit d'une affaire ne concernant que les Sidhes, Meredith, et il ne l'est pas.

— Bien sûr. Mais si les Sidhes entrent en guerre, alors tous les Feys s'y retrouveront engagés. Mon arrière-grand-mère était farfadet. Tout ce qu'elle souhaitait était de rester parmi les humains à s'occuper de sa maison, mais elle fut tuée lors de l'une des dernières grandes guerres. S'ils se retrouvent entraînés dans ce conflit, alors ne devraient-ils pas en être avisés au préalable ?

— Jeremy étant exilé de la Féerie, il ne s'y retrouvera donc pas impliqué.

— Mon point de vue semble t'inciter à faire la sourde oreille, lui fis-je remarquer.

— Non, Meredith, pas le moins du monde, mais je ne sais que dire. Et jusqu'à ce que j'y parvienne, je ne dirai rien.

Sur ces mots, il tourna à l'angle de la pièce. J'entendis la porte de la salle de bains s'ouvrir, puis se refermer.

Rhys me tapota le bras.

— Courageux de ta part de suggérer que les Feys autres que Sidhes devraient avoir leur mot à dire. Très démocratique.

— Assez de condescendance, Rhys.

Il laissa retomber sa main.

— Je suis même d'accord avec toi, Meredith, mais notre vote n'a pas beaucoup de poids. Lorsque tu auras accédé au trône, peut-être cela changera-t-il ; mais pour le moment, il n'est absolument pas question, dans tous les royaumes composant la Féerie, qu'un souverain Sidhe se résolve à inclure un Fey inférieur aux débats militaires. Ils n'en seront notifiés que lorsque nous aurons pris la décision de faire la guerre, et pas avant.

— Ce qui est injuste, dis-je.

— En effet, mais c'est ainsi que nous procédons.

— Aidez-moi à accéder à l'un des trônes, et alors, peut-être cela pourra-t-il changer.

— Oh, Merry, j'espère que tu ne nous fais pas risquer nos vies afin de te faire couronner reine, et finalement retourner ta veste pour emmerder tous les Sidhes. Nous pouvons combattre certains d'entre eux, mais pas tous.

— Les Feys inférieurs sont en plus grand nombre que les Sidhes, Rhys.

— La quantité n'a que peu d'importance, Merry.

— Qu'est-ce qui importe, alors ?

— Le pouvoir : le pouvoir des armes, le pouvoir de la magie, le pouvoir du leadership. Ce que possèdent les Sidhes en intégralité. Et c'est pourquoi, ma jolie Princesse, nous régnons sur les Feys depuis des millénaires.

— Il a raison, dit faiblement Kitto.

Je baissai les yeux vers lui, toujours pâle, mais ne présentant plus cette absence de couleur ni cette translucidité si inquiétantes.

— Les Gobelins sont de grands guerriers.

— En effet, mais pas de grands magiciens. Et Kurag redoute les Sidhes. Tous ceux qui ne sont pas Sidhes les redoutent, dit Kitto.

— Je ne suis pas si sûre de ça, dis-je.

— Moi si, dit-il en rampant pour se rapprocher encore de moi, en se recroquevillant autour de mon corps, se serrant aussi près que possible tout contre moi. Puis il ajouta :

— Mais moi, si.

Chapitre 27

L'aspect positif suite à cette expérience de mort imminente qu'avait vécue Kitto fut que je pus aller me recoucher et dormir. J'avais suggéré que Doyle vienne nous rejoindre, mais Frost avait piqué une crise. De ce fait, Doyle s'était fait excuser, du moment que Frost s'abstienne aussi. J'avais mentionné que Doyle comme moi avions eu le moins de sommeil la nuit dernière, mais Frost s'en fichait. Je fis également remarquer que nous nous contenterions de récupérer ce manque de sommeil, et alors était-il si important qui dormirait avec moi ? Mes arguments semblèrent ne produire aucun impact.

Je retournai donc me coucher et fis un câlin à Kitto, que je fis cependant s'installer de mon côté du lit, afin de pouvoir me recroqueviller autour de son corps sans devoir reposer sur l'épaule où il avait planté ses crocs. Bien que j'eusse pris de l'Advil, elle me faisait cruellement souffrir, comme si elle pulsait de son propre pouls. Cela ne m'avait pas fait aussi mal la première fois qu'il m'avait infligé sa marque. Peut-être était-ce bon signe. Du moins, je l'espérais. Je détestais vraiment souffrir pour rien.

Jeremy avait été furieux qu'aucun d'entre nous ne retourne au bureau, jusqu'à ce qu'il apprenne que Kitto avait failli mourir.

Il avait gardé un long moment le silence, suffisamment longtemps pour que je le rappelle doucement au présent par son prénom.

— Je suis là, Merry, ce n'est plus qu'un mauvais souvenir. J'ai vu des Feys s'étioler auparavant. Fais ce que tu dois pour t'en occuper. Nous nous dépatouillerons au bureau. Ils vont garder Teresa pour la nuit en observation. Elle est sous sédatif, j'ignore donc le nombre d'exams auxquels ils vont procéder.

— Est-ce qu'elle va s'en sortir ?

Il marqua un temps d'hésitation.

— Probablement. Mais je ne l'avais jamais vue dans l'état où elle se trouvait aujourd'hui. Son mari m'a engueulé pour l'avoir exposée au danger. Il ne veut plus qu'elle nous assiste sur des scènes de crime. Je ne peux l'en blâmer.

— Tu penses que Teresa sera d'accord ?

— Je ne sais pas si cela a de l'importance, Merry. J'ai pris une

décision d'ordre directorial. L'Agence Grey ne travaillera plus dorénavant en collaboration avec la police. Je suis un bon magicien, mais je n'ai pas la moindre idée de qui est responsable de ce que nous avons vu aujourd'hui. J'ai pu ressentir les vestiges d'un sortilège, mais c'est à peu près tout. J'ai donné à l'inspectrice Tate mes impressions, mais le lieutenant Peterson n'a rien voulu entendre à ce sujet. Il ne démord pas qu'il doit y avoir une explication plus terre à terre.

La voix de Jeremy reflétait comme de la lassitude.

— On dirait à t'entendre que toi aussi, tu as besoin d'aller te mettre au lit et de faire un câlin à quelqu'un.

— Te porterais-tu volontaire ? dit-il en éclatant de rire. Merry la vorace qui voudrait se faire tous les hommes feys de Los Angeles.

— Si tu as besoin de te faire dorloter, sois le bienvenu.

Le temps d'un instant, il resta sans voix.

— J'ai presque failli l'oublier.

— Oublier quoi ?

— Qu'il est acceptable de se faire enlacer par vos amis d'une manière considérée par les humains comme étant à connotation sexuelle. Qu'il me serait permis de venir te rejoindre pour un câlin et de dormir ensemble.

— Si tu en ressens le besoin.

— Je suis parmi les humains depuis trop longtemps, Merry. Je ne pense plus vraiment comme un Trow. Je ne sais pas si en te rejoignant dans ton lit, cela ne tournerait pas finalement à une partie de jambes en l'air.

Je n'avais su que répondre.

Lorsque je me réveillai, la lumière sur les rideaux s'estompait en crépuscule. J'étais encore recroquevillée autour du corps de Kitto, toujours serré tout contre moi, aussi près que possible. On avait l'impression que l'un comme l'autre, nous n'avions fait le moindre mouvement de la journée. Je restai allongée là pendant un moment, en sentant mon corps tout raide d'être resté immobile depuis si longtemps. Mon épaule me faisait par moments souffrir, toutefois plus facile à oublier. Kitto respirait toujours profondément avec régularité. Qu'est-ce qui m'avait réveillée ?

Puis se fit de nouveau entendre un léger coup frappé à la porte, qui s'ouvrit avant que je n'aie pu dire le moindre mot. Galen jeta un coup d'œil par l'embrasure, et sourit lorsqu'il vit que je ne dormais plus.

— Comment va Kitto ?

Je me redressai légèrement sur un coude et baissai les yeux vers le Gobelin, qui émit un faible gémissement et se pelotonna tout contre moi, ne laissant de nouveau plus aucun espace tangible entre nos corps.

— Il a meilleure mine, et il est chaud.

Je peignais les boucles de ses cheveux de mes doigts. Il bougea la tête pour venir se faire câliner contre le mouvement de ma main, mais sans se réveiller à aucun moment.

— Quelque chose ne va pas ? m'enquies-je.

Galen eut une expression que je ne parvins pas réellement à décrypter.

— En fait, pas vraiment.

Je le regardai, les sourcils froncés.

— De quoi s'agit-il ?

Il entra dans la chambre, en refermant doucement la porte derrière lui. Nous parlions à voix basse pour ne pas déranger Kitto dans son sommeil.

Galen s'avança jusqu'au pied du lit. Il portait une chemise à manches longues dont la couleur vert pâle faisait ressortir son teint nuancé de vert, en intensifiant celui plus foncé de ses cheveux, ainsi qu'un jean délavé qui était passé à la machine jusqu'à ce qu'il en devienne presque blanc, déchiré au niveau du milieu de sa cuisse, laissant apercevoir sa peau vert pâle entre les effilochures blanches.

Je réalisai qu'il venait de dire quelque chose et que je n'y avais pas prêté attention.

— Pardon, qu'est-ce que tu disais ?

Il m'adressa un large sourire, faisant étinceler ses dents blanches.

— Le représentant de la Reine Niceven est arrivé. Il dit qu'il a reçu l'ordre formel de collecter le premier paiement avant de nous révéler le secret de ma guérison.

Mon regard se porta à nouveau sur la déchirure de son pantalon, avant de remonter le long de son corps jusqu'à ce qu'il rencontre ces yeux vert pré. Des yeux enflammés qui s'accordaient à la contraction que je ressentais au plus profond de mon corps.

Kitto s'agita à côté de moi, puis ouvrit ses yeux bleus, si bleus. La discussion, la porte qui s'était ouverte, et ma main qui bougeait l'avaient fait gigoter ; mais la contraction de mon corps en réaction à la présence de Galen, c'était cela qui l'avait réveillé.

J'expliquai brièvement que l'homme de Niceven était là. Que le demi-Fey rentre dans la chambre ne posait aucun problème particulier à Kitto. Et je le savais. Je lui posai néanmoins la question par politesse. La Reine ne s'en serait même pas préoccupée, mais je crois que c'était du fait qu'elle ne se souciait aucunement de l'opinion d'autrui, plutôt qu'elle eût conscience que cela ne l'aurait pas gêné.

Galen se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit toute grande, cédant le passage à une minuscule silhouette voletante faisant approximativement la taille d'une poupée Barbie. Ses ailes étaient plus grandes que le reste de sa personne, et principalement d'un riche

jaune beurre, avec des lignes et des barres noires, ainsi que des points bleus et rouge orangé. Le demi-Fey survola le lit en s'attardant au-dessus de moi, son corps d'une nuance légèrement plus pâle que le jaune foncé de ses ailes. Il n'était vêtu que d'une jupe jaune vaporeuse, ou plutôt d'un kilt.

— Salutations à la Princesse Meredith des Unseelies de la part de la Reine Niceven des demi-Feys. Je suis connu sous le nom de Sauge, le Fey le plus chanceux d'avoir été choisi comme ambassadeur de notre Royale Majesté dans les Terres Occidentales.

Sa voix évoquait la sonorité de clochettes, empreinte de rire. Ce qui me fit sourire, et je sus dans l'instant qu'il usait de glamour.

Je claquai de la langue de désapprobation à son intention.

— Pas de glamour entre nous, Sauge, car c'est une sorte de mensonge.

Il plaqua ses minuscules mains parfaites contre sa poitrine, en battant plus rapidement des ailes, m'envoyant un souffle d'air en plein visage.

— Du glamour, moi ? Un humble demi-Fey aurait-il la capacité de se dissimuler par le glamour à une Sidhe de la Cour Unseelie ?

Il avait pris soin de ne pas nier l'accusation, se contentant simplement d'esquiver la question.

— Tu peux laisser tomber le glamour, ou il pourrait t'être retiré de force. Tu pourras t'en revêtir en totalité, mais pour notre première entrevue, je voudrais voir à quoi, ou à qui, j'ai réellement affaire.

Il voleta plus près, le vent de ses ailes agitant les mèches de mes cheveux au pourtour de mon visage.

— Ma charmante demoiselle, vous me blessez. Je suis tout aussi réel que vous pouvez me voir en ce moment même.

— Si cela est vrai, alors pose-toi sur moi et laisse-moi tester la véracité de tes propos. Car si tu es réellement tel que tu parais, le contact de ma chair ne produira en toi aucun changement notable. En revanche, si tu m'as trompée, alors le moindre effleurement de ma peau révélera ta véritable personnalité.

La formalité même de mes propos constituait un type de sortilège. Je m'étais exprimée avec sincérité et croyais pleinement à chaque mot que je venais de dire ; de ce fait, cela était sincère. Lorsqu'il m'effleurait la peau, il serait obligé de se présenter sous l'apparence qui était vraiment la sienne.

Je me redressai en position assise, pour pouvoir tendre la main vers lui. Les draps glissèrent en s'amoncelant au niveau de ma taille. Kitto se recroquevilla plus près de moi, ses grands yeux fixés sur le Fey qui voletait. Il observait ce corps minuscule comme un chat fasciné par un oiseau. Je savais que les Gobelins n'étaient pas exempts d'actes de cannibalisme à l'encontre d'autres Feys. L'expression sur le visage

de Kitto révélait que les demi-Feys devaient représenter comme qui dirait un mets délicat.

— Est-ce que ça va, Kitto ?

Il cligna des paupières puis leva les yeux vers moi. Son regard glissa du Fey voltigeant à mes seins nus, et l'expression de faim changea, mais de peu. Ce regard particulier donnait la chair de poule. Ce qui avait dû se voir sur mon visage, car Kitto enfouit le sien contre ma hanche nue, en se pelotonnant sous les draps.

— La saveur de la chair a rendu téméraire notre petit Gobelin.

Doyle se tenait dans l'encadrement de la porte.

Le minuscule Fey se tourna vers lui en plein vol pour lui faire une courbette.

— Les Ténèbres de la Reine, j'en suis honoré.

Doyle fit un salut quasi inexistant, un simple hochement de tête, par courtoisie.

— Sauge, je dois bien avouer que je suis surpris de te trouver ici.

L'homme volant miniature s'éleva dans les airs afin de se rapprocher pour regarder Doyle dans les yeux ; mais en restant hors de portée, comme le timide insecte qu'il évoquait.

— Pourquoi surpris, les Ténèbres ? dit-il d'une voix qui à présent, semblait avoir quelque peu perdu sa sonorité guillerette de clochettes.

— Je n'aurais jamais cru que Niceven pourrait se passer de son amant favori.

— Que je ne suis plus, les Ténèbres, et tu le sais fort bien.

— Je sais que Niceven a eu un enfant, et d'un autre qu'elle a pris pour mari, mais je ne pensais pas que les demi-Feys se souciaient tant des subtilités.

Sauge voleta un peu plus haut, un poil plus près.

— Penserai-tu que parce que nous ne sommes pas Sidhes, nous ignorons la loi ?

On aurait pu croire que l'intonation de colère serait totalement inefficace, nimbant ainsi cette faible voix qui carillonnait, mais c'était la sonorité des carillons frappés par les ouragans, une musique effroyable.

— Alors, dit Doyle, tu n'es plus l'amant de la reine. Comment as-tu donc occupé ton temps, Sauge ?

Jamais auparavant, je n'avais entendu Doyle s'exprimer avec autant de menace dans la voix. Il asticotait délibérément Sauge. Jamais je n'avais vu Doyle agir sans avoir un objectif à accomplir, je le laissais donc faire. Mais on avait l'impression que tout cela avait une connotation personnelle. Qu'avait pu faire cet homme minuscule aux Ténèbres de la Reine pour mériter une telle attention ?

— J'ai eu les femmes de tout notre royaume pour me satisfaire, les Ténèbres.

Et il vola droit vers Doyle, quasiment en plein visage, avant de lui lancer :

— Et toi, l'un des eunuques de la Reine, comment as-tu donc occupé ton temps ?

— Regarde donc ce qui est sur le lit, Sauge. Et dis-moi si ça, ce n'est pas un trophée pour lequel homme comme Fey vendrait son âme.

L'homme voletant ne prit même pas la peine de se retourner.

— Je ne savais pas que tu avais une préférence pour les Gobelins, Doyle. Je pensais que c'était plutôt la particularité de Rhys.

— Comme tu peux te montrer délibérément obtus, Sauge, mais tu sais fort bien de quoi je parle.

— Les rumeurs volent vite, les Ténèbres. Elles racontent que tu es le garde du corps de la Princesse, mais sans partager sa couche. Bon nombre d'hypothèses ont vu le jour quant à la raison pour laquelle tu laisserais passer un tel butin, alors que les autres en ont déjà largement pris leur part.

Le petit homme passa en volant tellement près du visage de Doyle qu'il l'effleura presque de ses ailes.

— La rumeur murmure qu'il y avait peut-être plus d'une raison pour que la Reine Andais ne te prenne jamais dans son lit, ajouta-t-il. La rumeur te décrit comme un véritable eunuque et non par manque de pratique seulement.

Je ne pouvais voir le visage de Doyle, dissimulé par les battements d'ailes rapides du demi-Fey. Je réalisais que bien qu'elles ressemblaient à celles d'un papillon, elles battaient beaucoup plus vite, et leur mouvement était loin d'en être identique.

— Je te fais le serment le plus solennel, dit Doyle, que j'ai pris du plaisir avec la Princesse Meredith de la manière dont un homme prendrait plaisir avec une femme.

Sauge resta en suspens dans les airs le temps d'un battement d'ailes, puis son corps tout entier plongea comme si, pendant une seconde, il en avait presque oublié de voler. Il recouvra sa contenance, s'élevant en voletant pour venir fixer de nouveau Doyle dans les yeux.

— Tu n'es donc plus l'eunuque de la Reine, mais à présent l'amant de la Princesse.

Sa voix avait une sonorité sourde, mauvaise. Semblable à un sifflement métallique. Ce qui était en train de se dérouler, quel qu'il soit, était effectivement un règlement de compte.

— Comme tu l'as dit, Sauge, la rumeur va bon train, et la rumeur murmure que Niceven a suivi l'exemple d'Andais. Tu as été son amant favori avant ce rendez-vous galant d'une nuit avec Pol qui lui a fait un enfant. Quand ton lit lui fut interdit, le lit de quiconque t'était interdit, à toi aussi. Si elle ne pouvait avoir son favori, alors personne d'autre ne le pourrait non plus.

Sauge lui siffla au visage comme une abeille en furie.

— Comme tu dois recevoir beaucoup de plaisir en ayant échangé nos positions, les Ténèbres.

— Quoi que tu en dises, Sauge.

Mais la voix de Doyle s'était faite basse et insinuait qu'il savait précisément à quoi faisait allusion le demi-Fey.

— Oh comme je t'ai raillé, toi et les tiens, pendant des siècles ! Les puissants guerriers Sidhes, les puissants Corbeaux du bon vieux temps, réduits à n'être que les eunuques de la Cour. Oh oui, comme je vous ai tous raillés ! Comme j'ai fanfaronné en vantant mes prouesses et les ravissements de ma reine, tel un méchant murmure à vos oreilles.

Doyle se contentait de le regarder.

Sauge s'éloigna quelque peu de lui en voletant et en effectuant un cercle dans les airs comme on aurait pu le faire les pieds sur terre.

— À présent, quels bénéfices m'ont apportés mes prouesses ? Quel avantage est-ce de la voir toute resplendissante de beauté tout en étant dans l'incapacité de la toucher ? dit-il en se retournant vers Doyle. Oh, j'ai eu le temps de la réflexion au cours de ses nombreuses années, les Ténèbres, sur la manière de te tourmenter. Ne crois pas que l'ironie de la situation m'échappe, simplement parce que je ne suis pas Sidhe.

Il se rapprocha très près du visage de Doyle, et bien que je sache qu'il ne s'agissait que d'un murmure, le sifflement qui le caractérisait envahit la chambre.

— Assez ironique pour s'en étouffer, les Ténèbres, assez ironique pour en mourir, assez ironique pour tuer et m'en débarrasser.

— Alors étiole-toi, Sauge, dépéris et l'affaire sera faite.

Le petit Fey voleta en marche arrière.

— Étiole-toi toi-même, les Ténèbres. Étiole-toi et que c'en soit fini de toi. Je suis ici sur l'ordre de la Reine Niceven pour agir en tant que son représentant. Si vous souhaitez un remède pour le chevalier vert, alors vous devrez traiter avec moi.

Sa voix était pesante de menace.

Galen fit son apparition à la porte entrebâillée menant au salon.

— Je souhaite guérir, mais pas à n'importe quel prix.

Son sourire habituel avait disparu, son visage s'était assombri.

— Ça suffit comme ça, dis-je d'une voix douce, dénuée de colère.

Ils se tournèrent tous vers moi. Je jetai un œil aux autres hommes, y compris Nicca, qui s'étaient rassemblés sur le pas de la porte.

— C'est moi qui ai négocié avec Niceven, et non Doyle. Et moi seule ai négocié la guérison de Galen. Le prix de cette guérison est mon sang.

Sauge survola le lit, pas vraiment au-dessus de moi ni de Kitto.

— Une gorgée de votre sang bleu, une guérison pour votre chevalier vert, comme me l'a ordonné ma reine.

Sa voix ne tintinnabulait plus, s'étant faite presque banale, fluette, de faible sonorité, mais indéniablement masculine.

Ses yeux sombres semblant sans vie étaient noirs comme ceux d'une poupée. Il n'y avait rien d'un tant soit peu amical dans ce joli minois à l'échelle d'un jouet.

Je levai la main en l'air, et il se posa dessus. Il était plus lourd qu'il n'y paraissait, plus costaud. Je me souvenais que Niceven était plus légère, plus en os qu'en muscles. Elle donnait la sensation d'être aussi cadavérique qu'elle en avait l'air. Sauge était... plus charnu, ou plutôt, son corps mince contenait davantage de substantialité, comparé à celui de Niceven.

Ses ailes s'immobilisèrent, comme celles gigantesques d'un papillon à la perfection extrême, m'éventant doucement tandis qu'il me fixait des yeux. Je me demandai si elles battaient au rythme de son cœur.

Son épaisse chevelure jaune beurre était ébouriffée, retombant droit autour de son visage triangulaire en mèches désordonnées qui lui effleuraient par endroits les épaules. Il fut un temps où Andais l'aurait puni pour l'avoir autant laissée pousser. Seuls les hommes d'origine Sidhe étaient autorisés à porter les cheveux longs, comme les femmes. Ce qui était reconnu comme un signe de prestige, de royauté, de privilège.

Il posa l'une de ses mains, pas plus grande que l'ongle de mon petit doigt, sur sa taille svelte, l'autre retombant le long de son corps, un pied devant l'autre, en une position de défi.

— Si nous pouvions avoir un peu d'intimité, je pourrais alors recevoir mon paiement et vous donner le remède pour votre chevalier, dit-il d'une voix pétulante.

Ce qui me fit sourire. Et ce sourire lui emplît le visage de haine.

— Je ne suis pas un enfant pour être considéré de haut avec indulgence, Princesse. Je suis un homme, dit-il en accompagnant ces mots d'un geste péremptoire des deux mains. Certes petit en fonction de vos critères, mais je n'en suis pas moins mâle. Je n'apprécie pas qu'on me regarde en souriant comme vous le feriez avec un méchant garnement.

C'était presque exactement ce à quoi j'avais pensé, qu'il avait l'air mignon tout plein, debout là, l'air si défiant, si minuscule, le considérant comme s'il s'était agi d'une poupée, ou d'un jouet, ou d'un gamin.

— Je te demande pardon, Sauge, tu as tout à fait raison. Tu es Fey et mâle, indépendamment de ta taille.

Il me regarda en fronçant les sourcils de surprise.

— Vous êtes de sang royal, et vous me faites vos excuses ?

— On m'a appris que la véritable royauté est fondée sur la reconnaissance de ses torts et de ses mérites, ainsi qu'à en admettre la différence, et non pas dans une perfection falsifiée.

Il tourna la tête de côté, en un mouvement évoquant presque un oiseau.

— J'ai entendu dire que vous négociez équitablement avec tous, comme votre père avant vous.

Sa voix fluette avait adopté une intonation réfléchie.

— J'apprécie d'entendre ainsi parler de lui, encore actuellement.

— Nous nous souvenons tous du Prince Essus.

— J'apprécie grandement de partager le bon souvenir de mon père avec autrui.

Sauge m'observait de près, bien que cela ne ressemblât en rien à être observé par une personne de votre taille. Sa notion du contact oculaire semblait précisément y correspondre. Son expressivité prêtait à penser qu'il se concentrait uniquement sur mon œil droit, bien qu'apparemment, il eût vu mon sourire s'ébaucher et l'eût correctement évalué, ce qui signifiait qu'il pouvait percevoir l'ensemble de mon visage. Je n'étais simplement pas habituée à négocier avec les demi-Feys. Mon père les avait toujours respectés, mais ne m'avait pas emmenée à la cour de Niceven, alors que j'avais été introduite à celle de Kurag et d'autres.

— Le Prince Essus avait notre respect, Princesse, mais les temps évoluent, et nous devons faire de même, dit-il, presque avec regret.

Il me regarda, son visage se faisant de nouveau arrogant, et je m'efforçais de ne pas sourire face à ce petit bonhomme tellement empli de suffisance. Ce n'était ni marrant, ni mignon ; il était tout autant un homme à part entière que tous les autres dans la pièce. Mais il n'en demeurerait pas moins qu'il était difficile de vraiment s'en convaincre.

— Ordonnez que nous ayons un peu d'intimité pour que je puisse satisfaire les désirs de ma reine. Puis vous recevrez le remède pour guérir le chevalier vert.

Je regardai Doyle et Galen qui étaient entrés dans la chambre, les autres étant restés en dehors. Frost désapprouvait déjà de la tête.

— Mes gardes ne me permettent pas de rester seule avec un membre des cours, quel qu'il soit.

— Pensez-vous que je devrais me sentir flatté qu'ils me perçoivent comme une menace potentielle ?

Il fit demi-tour sur ma main, et pointa un doigt vers Doyle, en disant :

— Les Ténèbres me connaissent depuis des lustres. Il sait ce dont

je suis capable, ou du moins c'est ce qu'il croit.

Sauge se retourna ensuite pour me faire face, ses pieds nus glissant étrangement sur ma peau.

— Mais je n'en requerrais pas moins de l'intimité pour ce que j'ai à faire, ajouta-t-il.

— Pas question, dit Doyle.

Sauge se retourna dans sa direction, voletant à quelques centimètres à peine au-dessus de ma main.

— Tu devrais comprendre la situation, les Ténèbres. Répondre aux ordres de ma reine est tout ce qui me reste. Faire exactement ce qu'elle m'a ordonné est tout ce que j'ai. Ce que je ferai cette nuit dans cette chambre correspondra à ce qui s'approche le plus du partage des plaisirs féminins que ce que j'ai connu depuis belle lurette. Je ne pense pas qu'un peu d'intimité soit trop demander.

Les gardes n'en étaient pas heureux, mais acquiescèrent, finalement. Seul Kitto demeura enroulé autour de mon corps, entortillé dans les draps.

— Celui-là aussi, dit Sauge, en désignant le Gobelin du doigt.

— Il s'est étiolé aujourd'hui, Sauge, lui mentionnai-je.

— Il a l'air suffisamment requinqué.

— Son roi, Kurag, m'a informée que mon corps, mon sang, ma chair, ma magie sont ce qui nourrit Kitto, parmi les humains. Il a encore besoin un peu plus longtemps du contact de ma peau.

— Vous le vireriez de votre lit pour l'un de vos guerriers Sidhes.

— Non, dit Kitto faiblement. J'ai eu le privilège d'y rester pendant qu'ils s'unissaient. J'ai vu la lueur de leurs corps porter des ombres sur les murs, sous l'intensité de leur scintillement.

Sauge voleta vers le visage de Kitto tourné vers le plafond.

— Gobelin, ton espèce s'est repue de la mienne en temps de guerre.

— Le fort mange le faible. C'est la voie du monde, dit Kitto.

— Du monde des Gobelins, répliqua Sauge.

— C'est tout ce que je sais.

— Tu es loin de ce monde, à présent.

Kitto se réfugia sous les draps, ne laissant apparaître que ses yeux.

— Merry représente maintenant mon monde.

— Et ce nouveau monde est-il à ta convenance, Gobelin ?

— J'y suis au chaud, en sécurité, et elle porte ma marque sur son corps. C'est un monde agréable.

Sauge le survola pendant encore quelques instants, avant de s'élancer de nouveau dans les airs pour venir se poser sur ma main qui l'attendait.

— Si le Gobelin fait la promesse solennelle sur son honneur que

quoi qu'il voie, entende, sente ou ressente, il ne le divulguera à personne de quelque manière que ce soit, alors il peut rester.

Kitto répéta la promesse mot pour mot.

— Fort bien, approuva Sauge.

Puis il baissa les yeux sur mon corps ; et bien qu'il ne soit pas plus grand que mon avant-bras, je frissonnai et ressentis le désir le plus malaisé de me couvrir. Une minuscule langue rouge, telle une goutte de sang, purlécha ses lèvres pâles.

— Tout d'abord, laissons couler le sang, puis la guérison.

La façon qu'il eut de prononcer le mot *guérison* me fit à moitié regretter d'avoir consenti à ce que tous les gardes me laissent seule. Aussi grand que Barbie soit-il, en cet instant précis, il me terrifiait.

Chapitre 28

Il s'élança de ma main pour voleter vers mes seins. Je me protégeai instinctivement du bras. Il se posa sur mon autre poignet, que j'éloignai de moi afin de mieux le voir, me couvrant la poitrine de l'autre main avec les draps.

Il eut l'air dégoûté.

— Me refuseriez-vous le sang du cœur ?

— J'ai vu ce que ceux de ton espèce ont fait à mon chevalier. Il serait stupide de ma part de te laisser approcher d'une chair aussi tendre, avant de vérifier si tu sais te nourrir avec délicatesse.

Il s'assit sur mon poignet, les chevilles croisées, les mains posées de part et d'autre pour se stabiliser. Il semblait peser davantage en position assise ; pas de grand-chose, mais on le remarquait.

— Je serai aussi délicat que possible, ma belle dame.

Sa voix avait le tintement des carillons sous une chaude brise d'été. Et juste un instant à peine, ses lèvres ne venaient-elles de prendre l'apparence d'une minuscule fleur cramoisie ? Il effleura ma main de cette bouche à la douceur florale, en s'adossant contre mon bras, comme je me serais étendue sur une banquette. Il parcourut de ses lèvres et mains miniatures les poils minuscules qui s'y trouvaient. Là où un amant de plus grande taille les aurait lissés de sa bouche ou du bout des doigts, Sauge jouait avec comme s'il jouait de la musique le long de ma peau – de la musique silencieuse que lui seul pouvait entendre, mais dont je pouvais sentir les vibrations sur ma peau, le long de mon bras, comme si tout cela avait plus d'envergure, bien plus que ce qui se passait en réalité.

Je l'envoyai brusquement valdinguer dans les airs, où il bourdonna à mon intention comme une abeille en colère.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? Nous nous amusons bien, pourtant !

— Pas de glamour, rappelle-toi, dis-je, en lui lançant un regard renfrogné, les mains agrippées aux draps.

— Sans le glamour, me nourrir ne serait pas une expérience aussi agréable pour vous.

Il haussa ses fines épaules, un mouvement qui le fit plonger en

plein vol.

— Pour moi, cela ne change pas grand-chose. Mais pour vous, ma belle Princesse, cela sera une tout autre histoire. Permettez-moi de vous épargner douleur comme inconfort, et faisons de cela un échange cordial.

S'il s'était agi d'un autre jour, où la morsure de Kitto n'aurait pas été aussi douloureusement sensible, je lui aurais peut-être dit non, de se contenter de prélever le sang pour sa reine et qu'on en finisse. Les Gobelins ne pouvaient se dissimuler par le glamour, d'aucun type que ce soit. En conséquence, Kitto n'avait eu le moindre choix ; sans le glamour naturel du sexe pour atténuer l'impact de son repas de sang, il n'y avait rien qu'il puisse faire par la magie. Sauge me donnait le choix.

Je pris une profonde inspiration, expirai lentement, puis opinai du chef.

— Juste assez de glamour pour le rendre agréable, mais cela devra s'arrêter là, Sauge. Si tu tentes d'obtenir davantage, j'appellerai mes gardes, et tu n'apprécieras pas ce qu'ils te feront.

Il laissa échapper un son qui aurait pu être interprété comme une grossièreté, à part qu'il sortit comme d'une minuscule trompette, comme si un papillon pouvait braire comme un âne.

— Les Ténèbres attendent depuis des siècles que je fasse le moindre faux pas, Princesse. Je sais bien, peut-être mieux que vous, ce qu'il me doit.

— J'ai remarqué que cela semblait plutôt personnel entre vous, davantage qu'avec les autres.

— Personnel ? Vous pouvez le dire !

Il eut un sourire paraissant plaisant et malfaisant tout à la fois, comme s'il était en train d'imaginer quelque action horrible mais franchement amusante à perpétrer.

J'aurais pu demander à Sauge ce qui était si personnel, mais je m'en abstins. Ce serait Doyle qui me fournirait ces explications, ou cela demeurerait à tout jamais pour moi un mystère. Je ne pensais pas que Doyle prendrait si bien que ça que j'essaie de lui extirper des secrets par l'entremise d'un Fey qu'il haïssait. C'était une chose d'obtenir des infos d'un ami au sujet d'un autre, mais on n'allait pas s'adresser aux ennemis des gens au sujet de leurs amis, et on ne laissait pas ces ennemis dégoïser dans leur dos. Ce n'était simplement pas très catholique.

— Tu peux te nourrir, Sauge, et tu peux faire usage d'un peu de glamour pour que l'expérience ne soit pas si déplaisante. Mais fais gaffe à tes manières.

— Êtes-vous dans l'obligation d'anticiper à ce point pour votre sécurité ? Vous avez votre Gobelin là, à côté. Ne tendrait-il pas la

main en l'air pour m'attraper et m'écrabouiller si je vous trahissais ?

— Les Gobelins ont peu de chance contre un glamour très puissant, et tu le sais fort bien.

Il porta les mains à sa poitrine, en écarquillant les yeux.

— Mais je ne suis qu'un demi-Fey ! Je ne saurais faire usage d'un glamour digne d'un seigneur Sidhe. Pourquoi un Gobelin redouterait-il quelqu'un de mon espèce ?

— Tous les demi-Feys ont en leur possession un puissant glamour, et tu le sais très bien. C'est ainsi qu'ils sont parvenus au cours des siècles à égarer les voyageurs comme les non-avertis.

— Un petit peu d'eau marécageuse n'a jamais fait de mal à personne, dit Sauge en se rapprochant plus près de moi en voletant.

— À moins qu'il n'y ait des sables mouvants ou de la vase aspirante sous la surface. Tu es un Fey Unseelie, ce qui signifie que si le voyageur meurt englouti, cela sera bien plus drôle.

Il croisa sur sa poitrine ses bras plus fins qu'un crayon.

— Et que se produit-il quand des feux follets Seelies conduisent les voyageurs dans les marais et qu'ils succombent dans les sables mouvants ? N'allez pas me raconter qu'ils s'empressent d'aller chercher de l'aide ainsi qu'une corde. Il se pourrait qu'ils pleurent à chaudes larmes un malheureux mortel, mais dès l'instant où les bulles de son dernier souffle crèvent à la surface du marécage, ils sont déjà repartis, en gloussant en douce, en quête d'un autre voyageur à qui faire des farces. Ils éviteront peut-être à l'avenir cette zone marécageuse particulière, mais ils n'arrêteront pas leur petit jeu pour la simple raison qu'il aura conduit à une mort infortunée.

Il se posa sur mon genou recouvert par les draps.

— Et est-il tellement injuste de conduire à la mort un collectionneur de papillons agitant son filet, alors que s'il m'attrapait, il m'enfermerait illico dans un bocal hermétique fatal avant de me mettre sous verre avec une aiguille plantée en plein cœur ?

— Tu possèdes suffisamment d'aptitude au glamour pour te prémunir de ce funeste destin, lui fis-je remarquer.

— Cela est vrai. Cependant, mes frères plus délicats, les papillons et insectes volants que nous autres demi-Feys imitons, qu'en est-il d'eux ? Un crétin muni d'une épuisette est capable de semer la dévastation dans une prairie en plein été.

Exprimé de cette manière, il y avait du vrai dans ce qu'il disait, ou du moins on en avait l'impression.

— Fais-tu en ce moment usage de glamour ?

— Une Princesse Sidhe devrait savoir quand on lui joue des tours, dit-il, les bras toujours croisés.

Je soupirai.

— Très bien, il ne s'agit pas de glamour, mais je ne peux me

résoudre à accepter que tu sois dans ton droit de conduire un entomologiste à la mort simplement parce qu'il collectionne des papillons.

— Ah, dit Sauge, en levant les yeux vers moi, mais vous êtes un petit peu d'accord, du moins, sinon vous n'auriez pas posé de questions au sujet du glamour.

Je soupirai de nouveau. J'avais fait la terrible erreur de choisir l'entomologie au collège. Je n'avais pas compris qu'on devait tuer des insectes pour ce cours. Je me rappelais une flopée de papillons piégés dans un bocal hermétique. Les créatures les plus magnifiques que j'avais jamais vues. En vie, comme elles étaient magiques ; dans la mort, elles ne ressemblaient plus qu'à du papier de soie et à des brindilles. J'avais fini par me renseigner du nombre d'insectes à récupérer pour obtenir une note passable, et en avais collecté juste ce qu'il fallait, pas un de plus. Il m'avait semblé inutile d'en attraper davantage, alors que le collège possédait une collection complète de presque tout insecte tué par les élèves. Ce fut le dernier cours de biologie auquel j'assistai où on était dans l'obligation de collecter quoi que ce soit.

Je fixai des yeux le petit homme aux ailes de papillon posé sur mon genou, sans parvenir à trouver le moindre argument pouvant m'éviter de me sentir hypocrite. Je ne tuerai personne pour avoir collectionné des papillons, mais si j'avais dans le dos leurs ailes et avais passé la majeure partie de ma vie à voleter parmi eux de fleur en fleur, peut-être considérerais-je la mort d'un seul d'entre eux sous une tout autre perspective. Peut-être que, si vous étiez de la taille d'une poupée Barbie, la notion de mettre à mort de petites créatures était tout aussi horrible que s'il s'agissait de gens. Peut-être. Peut-être pas. Je n'étais toutefois pas suffisamment sûre de mes positions pour pouvoir en débattre.

Chapitre 29

J'empilai les oreillers dans mon dos, pour me soutenir en position assise, et dus faire se déplacer Kitto afin de les réarranger. Il s'accrocha à moi des mains et des bras, ne quittant pas Sauge des yeux. Il observait le demi-Fey comme s'il ne lui faisait aucune confiance, ou s'attendait à ce qu'il perpétue quelque action dangereuse. Ou peut-être se demandait-il simplement quel goût pouvait bien avoir Sauge. Quelles que soient les pensées de Kitto, elles étaient loin d'être amicales.

Sauge ne semblait pas avoir remarqué le regard fixe plutôt hostile du Gobelin, occupé qu'il était à nous survoler, pendant que je m'installais confortablement.

Je bloquai le drap sur ma poitrine et lui tendis la main, en présentant le creux de ma paume afin que Sauge puisse atteindre mes doigts, car c'est là qu'il prélèverait le sang. C'est ce que Niceven avait fait en une occasion, et si cela avait été amplement acceptable pour sa reine, cela le serait bien assez pour lui. De plus, quelque chose chez lui me rendait nerveuse. Il était ridicule de l'être face à quelqu'un que j'aurais pu écrabouiller d'une main contre le mur, mais stupide ou non, je ne pouvais nier ce que je ressentais. Je ne le questionnais pas, me contentant de couvrir autant que possible les parties vulnérables de mon corps et de lui présenter ma main.

Sauge se posa sur mon poignet, puis s'agenouilla au creux de ma paume. Puis il enveloppa de ses mains minuscules mon majeur, qu'il caressa, d'un mouvement tout aussi agréable que perturbant.

J'avais dû me contracter, car il me dit :

— Vous m'avez autorisé à user de glamour, n'est-ce pas ?

Je dus acquiescer, sans faire totalement confiance à ma voix.

Il sourit, sa bouche semblable à un minuscule pétale rouge, les yeux chaleureux, sincères. Je sentis que je me détendais comme si ma nervosité s'était dissipée sous la caresse. Je ne me rebellais pas, parce que j'avais donné mon accord et que la douleur dans mon épaule avait disparu. Plus rien ne me faisait mal à présent.

Kitto se recroquevilla autour de ma taille, faisant glisser sa jambe le long de la mienne. Ma main retomba des draps qu'elle retenait pour

se mettre à caresser les boucles de ses cheveux, incroyablement doux au toucher. Il enfouit son visage contre ma taille, et ce frôlement sur ma peau me fit frissonner. N'importe qui aurait alors pu me toucher, je pense que j'aurais bien réagi à son contact.

Mon regard se porta sur Sauge.

— Tu es très bon, dis-je d'une voix rauque.

— Nous devons l'être, dit-il, tout en faisant monter et descendre ses mains le long de mon doigt.

Ce n'était plus seulement agréable, mais érotique, comme s'il y avait dans ce doigt même des nerfs qui auparavant, ne s'y étaient jamais trouvés. Je savais pertinemment qu'il s'agissait de l'effet du glamour, la magie inhérente de la Féerie. Néanmoins, cela faisait du bien, tellement de bien.

Se laisser submerger par le glamour de quelqu'un, si celui-ci s'orientait vers le sensuel, pouvait se révéler une merveilleuse expérience. Les Sidhes ne procédaient pas ainsi les uns avec les autres, car invoquer le glamour dans l'intimité avec l'un de ses compatriotes était considéré comme une sérieuse offense. Cependant, les Feys inférieurs l'invoquaient fréquemment entre eux, et presque toujours quand ils couchaient avec des Sidhes. Il s'agissait peut-être d'insécurité. Ou peut-être simplement d'un moyen de dire : « Regardez donc ce qu'on a à offrir. »

Sauge avait beaucoup à offrir.

Il enlaça mon doigt de ses bras, et cela me donna la sensation qu'il caressait des zones plus étendues, et beaucoup plus intimes. Il déposa un baiser à l'extrémité de mon doigt qui m'évoqua l'effleurement de la soie la plus fine. Je sentis ses lèvres s'entrouvrir, me donnant la sensation d'être plus grandes qu'en réalité. Je dus ouvrir les yeux pour m'assurer qu'il était toujours petit et agenouillé au creux de ma main. Je m'étais laissée sombrer dans les oreillers, le bras posé sur un genou.

Kitto enroula sa jambe par-dessus la mienne, et je sentis son membre se raffermir contre. Pendant un instant, je me demandai quels pouvaient bien être les effets du glamour sur lui, lorsque brusquement, Sauge planta ses dents dans ma chair. Il me mordit comme s'il croquait une pomme, d'un coup de dents net, précis, mais la douleur se dissipa, et lorsqu'il se mit à sucer la plaie, j'avais la sensation qu'un fil rouge ténu reliait l'extrémité de mon doigt à mon bas-ventre. Chaque mouvement de succion provoquait des étirements plus bas dans mon corps.

Il se nourrit, ingurgitant plus vite, plus fort, comme s'il me caressait de ses lèvres plus bas, plus vite, plus fort. Je ressentis cette sensation de pesanteur progressive, chaleureuse, à l'intérieur de mon corps, qui disait que j'étais au bord, au bord du plaisir. Comme si

Sauge m'avait conduit les yeux bandés au bord d'une falaise, et que je devais choisir de m'en laisser tomber, dans l'embrassade au-delà.

Je ne parvenais plus à penser. Je ne pouvais plus décider de quoi que ce soit. Ce n'était plus qu'une sensation, la saccade par à-coups du plaisir, la chaleur pesante s'embrasant progressivement au plus profond de mon corps. Puis elle se déversa hors de moi, sur moi, au travers de moi. Je poussai un cri, mais ce n'était pas la douleur qui surgissait ainsi par mes lèvres. Je criai de plaisir en me tordant sur les draps, prise entre la bouche de Sauge toujours fixée sur mon doigt, et la turgescence du membre de Kitto appuyé contre ma jambe. Le corps de Kitto chevaucha le mien alors que je me tortillais sur le lit, ses mains glissant sur ma taille puis remontant pour effleurer le bout de l'un de mes seins. Une caresse hésitante, mais qui, dans l'état exacerbé dans lequel je me trouvais, me donna tellement de sensations plaisantes.

Je poussai de nouveau un cri, et lorsque Kitto fit glisser son corps par-dessus ma cuisse, s'appuyant contre moi sans me pénétrer mais en s'allongeant sur moi, tous les deux nus, tous deux impatients, je ne protestai pas.

Kurag avait dit que je devais offrir à Kitto une véritable relation charnelle, et pour un Gobelin cela ne signifiait qu'une seule chose : des rapports sexuels. Mais je savais aussi que les Gobelins ne s'engageaient pas dans ces ébats sans faire couler le sang. À présent, rien ne me ferait mal, plus rien du tout.

Je levai les yeux pour apercevoir Sauge qui nous survolait. Il scintillait, d'une douce luminosité de miel, comme si une bougie s'était allumée à l'intérieur de son être. Ses yeux brûlaient comme de noirs bijoux, et les veines de ses ailes brillaient d'un embrasement noir ; le jaune, le bleu et le rouge orangé irradiaient, comme des vitraux au coucher du soleil exposés à des rayons des plus scintillants.

J'avais néanmoins conservé suffisamment de bon sens pour empoigner les cheveux de Kitto, et d'un geste brusque, lui attirai le visage au niveau du mien.

— Que du sang, Kitto. Pas de chair en moins quand nous en aurons terminé.

— Oui, maîtresse, murmura-t-il.

Je relâchai brusquement ma poigne sur ses cheveux, et il leva les yeux vers moi, ses yeux d'un bleu dense à s'y noyer, avec la fine strie noire des pupilles. J'avais l'impression que j'aurais pu sombrer dans le bleu de ses yeux, en sachant qu'il s'agissait de l'effet du glamour de Sauge, toujours en activité, mais je m'en fichais. Je me laissai submerger, laissant l'illusion me porter.

Kitto me pénétra alors, et j'étais plus que moite, plus que prête. Il semblait plus large que j'avais pu l'observer, me remplissant, gonflant

à l'intérieur de moi. Il se redressa en prenant appui sur ses bras, pressant le bas de nos corps l'un contre l'autre, se figeant un instant, son membre enfoui à l'intérieur de moi nous unissant. Il regarda mon corps étalé sous lui, et à l'un de ses yeux bleus, monta une larme unique.

Je savais comment les Gobelins considéraient le sexe, et ils ne pleuraient pas lors d'une première union. Au travers du glamour, je vis Kitto – au travers de toute la magie, je le vis réellement – et je levai la main vers son visage, une main qui s'était déjà nimbée de blanc et de brillance, pour prélever cette unique larme cristalline. Puis je fis ce que font les Gobelins avec les fluides corporels si précieux à leurs yeux ; je la portais à mes lèvres. Je bus le sel de ses larmes, et du fond de sa gorge émergea un cri sourd, et il commença à se pousser à l'intérieur de moi.

À chaque coup de reins, il semblait que son membre se faisait de plus en plus turgescent, se gonflant, touchant certaines parties en moi qui ne l'avaient jamais été auparavant, qui n'étaient même pas supposées l'être. Je le regardai tandis qu'il me pénétrait, et sa peau se mit à scintiller, blanche et nacrée. Il me pénétra d'un nouveau coup de reins, telle une hampe scintillante, comme faite de lumière. Et ce n'était pas du glamour. Je restai allongée sous lui, ma peau brillant comme clair de lune. Seulement pour un autre Sidhe mon corps brillerait ainsi. Les couleurs se mirent à virevolter sous sa peau comme si des arcs-en-ciel dansaient à l'intérieur de son corps, émergeant à la surface, tels des feux d'artifice aperçus au travers d'une eau cristalline.

Ses yeux ne contenaient rien à part une flamme bleutée à l'arrière de leur surface vitrée. Ses boucles courtes s'animaient autour de sa tête, comme si un vent invisible jouait dans ses cheveux, et ce vent était Kitto. Il était Sidhe. Que la Déesse nous soit miséricordieuse, il était Sidhe !

Il me fit parvenir à une fusion de lumière et de magie, qui un moment m'aveuglèrent. Tout ce que je pouvais voir était une luminosité blanche et des éclairs arc-en-ciel qui traversaient mon champ de vision. Tout ce que je pouvais sentir était mon corps étreignant le sien, comme si l'endroit précis où nous nous unissions était la seule partie encore solide des deux. Comme si nous étions devenus lumière, air et magie, et que le seul point d'ancrage de nos corps unis nous retenait, nous liait, nous attachait l'un à l'autre. Puis cela se désintégra tandis qu'il jouissait à l'intérieur de moi, et nous ne fûmes plus rien d'autre que lumière et magie et couleur et onde sur onde de plaisir. Comme si on pouvait se métamorphoser en rire, en joie, devenir ce qui nous donnait le plus de bonheur.

Je repris lentement mes esprits. Kitto s'était effondré sur moi, nos corps toujours unis, scintillant encore doucement tels deux feux

préparés pour durer toute une nuit d'hiver. Une chaleur qui protégerait le foyer, la famille, au cours des longues nuits froides à venir.

Des éclairs colorés traversaient par intermittence la chambre, comme des arcs-en-ciel égarés provenant de quelque objet de cristal captant les rayons du soleil. Mais il n'y en avait pas le moindre, ni cristal, seulement nous.

Eh bien, pas vraiment. Les gardes se tenaient debout autour du lit, les mains levées, les paumes tournées vers nous. Je me concentraï et vis la barrière quasi invisible qu'ils avaient érigée autour de nous. Ils avaient établi un cercle sacré, un cercle d'énergie.

La voix profonde de Doyle se fit entendre.

— La prochaine fois que tu décides d'invoquer assez d'énergie pour faire émerger une île des flots, Meredith, un petit avertissement ne serait pas de refus.

Éberluée, je le regardai, étant donné qu'il était le plus proche de moi.

— Avons-nous blessé qui que ce soit ?

— Nous sommes intervenus juste à temps, je pense, mais les infos relateront sans doute à profusion la manifestation de marées phénoménales. Nous verrons bien si la terre parvient à retrouver sa stabilité après une telle décharge.

— Je suis désolé, murmura Kitto en se cachant le visage entre mes seins.

— Ne le sois pas, Kitto. Ce sont nous qui te devons des excuses. Nous t'avons considéré comme un Gobelin parce que tu l'es à moitié. Jamais l'idée ne nous a effleurés de ce que signifiait pour toi d'être à moitié des nôtres.

Kitto releva légèrement la tête puis lança un regard à Doyle, avant de se cacher de nouveau le visage.

— Je ne comprends pas, dit-il, sa bouche contre ma peau.

Et même après tout ce que nous venions de partager, la sensation de ce murmure contre ma poitrine me fit frissonner.

Cependant, je répondis, la voix quelque peu haletante :

— Tu es Sidhe, Kitto, vraiment Sidhe. Tu viens de faire émerger ton pouvoir.

Il secoua la tête, le visage toujours enfoui entre mes seins.

— Je n'en possède aucun.

Je lui pris la tête entre mes mains, la lui relevant doucement pour l'obliger à me regarder.

— Tu es Sidhe, l'un des scintillants. Tu as dorénavant du pouvoir.

Il écarquilla les yeux, l'air terrifié.

— Nous t'épaulerons, dit Galen du côté opposé du lit. Nous t'aiderons à apprendre comment contrôler tes potentialités magiques.

Ce n'est pas si difficile que ça ; si moi j'y suis arrivé, tout le monde le peut.

Il sourit, en en faisant une plaisanterie.

Kitto semblait loin d'être convaincu.

Un léger mouvement me fit tourner la tête davantage, et je pus voir Sauge juché sur une pile désordonnée de coussins. Il scintillait encore doucement, comme une poupée dorée ornée de bijoux. Des larmes marquaient son tout petit minois de coulures comme des paillettes argentées. Un minois extasié.

— Que vous soyez damnée, Princesse, et que soit damné ce tout nouveau prince. J'ai entraperçu le paradis et l'ai trouvé à mon goût, et maintenant me voilà planté sur les rives de la terre, abandonné. Je n'avais pas compris jusqu'à cet instant ce que signifiait que vous soyez Sidhes, et moi pas.

Sur ce, il enfouit son visage entre ses mains et éclata en sanglots, se recroquevillant sur le côté sur un coussin de satin, les ailes étendues raides dans son dos, comme oubliées.

Kitto me caressa la poitrine, et cela me fit mal, un peu. Je réalisai qu'il m'avait mordue entre les seins, légèrement sur le côté, si bien qu'une partie de la marque se présentait juste à la naissance de celui de gauche. Je n'avais ressenti la douleur qu'au moment où il l'avait touchée. La morsure n'était pas aussi profonde que celle qu'il m'avait faite à l'épaule, parce qu'elle n'avait aucune raison de l'être. Le sexe avait compensé pour le manque de violence. Elle devrait guérir proprement et rapidement, mais en quelque sorte, je savais qu'il n'en serait rien. Je savais que je porterais sa marque sur le cœur, à tout jamais.

— Je suis désolé, murmura-t-il, comme s'il venait de lire dans mes pensées.

Je secouai la tête, en caressant sa joue à la peau soyeuse.

— Je porterai ta marque avec honneur, Kitto. N'en doute jamais.

Il m'adressa un sourire timide, puis se redressa en prenant appui sur les bras, tout comme il l'avait fait au début, quand nous faisions l'amour. Je remarquai la première les taches de sang à même ma peau blanche. Il m'avait blessée davantage que je ne l'avais cru ; puis je levais les yeux vers Kitto et vis que, de la clavicule à la taille, mes ongles l'avaient lacéré. Des sillons sanglants zébraient la perfection de sa peau, traversant les petits renflements de ses tétons. J'avais entaillé la chair de l'un d'eux et il saignait davantage là qu'ailleurs.

— Je suis désolée, dis-je alors à mon tour.

Il secoua la tête, son sourire ayant à présent perdu toute timidité.

— Tu as mis ta marque sur mon corps, et aucun compliment n'est aussi suprême parmi les miens. Que ces marques ne s'estompent jamais.

Je parcourus du doigt le bord de l'une des griffures laissées par mes ongles, et il frissonna au-dessus de moi.

— Tu es parmi les tiens à présent, Kitto. Dès à présent.

Doyle semblait savoir ce que je voulais, parce qu'il remonta suffisamment haut son tee-shirt noir pour montrer à Kitto les marques d'ongles zébrant la peau de son dos crépusculaire.

— Tu es Sidhe Unseelie, dis-je.

Nos corps se séparèrent, le sien s'étant peu à peu ramolli pendant tous ces pourparlers. Il resta allongé à côté de moi, un bras passé sur ma taille, les yeux fixés sur les hommes entourant le lit.

— Le peuple de ma mère était Seelie. Ils me laissèrent pour mort à l'extérieur du monticule des Gobelins.

Sa voix neutre se limitait à énoncer les faits, comme s'il s'agissait tout bonnement de la vérité, d'un détail dont il avait toujours eu connaissance.

Doyle rabaissa son tee-shirt et se retourna pour nous faire face.

— Nous ne sommes pas Seelies.

Il n'abaissa pas le cercle protecteur érigé autour du lit, mais y pénétra. Il souleva Kitto en l'air d'une main posée sur son épaule. Celui-ci sembla effrayé mais n'opposa aucune résistance.

Puis Doyle déposa un chaste baiser sur le front du petit homme.

— Tu as déjà goûté le sang de notre Cour et as été goûté en retour. À présent, reçois notre baiser et sois bienvenu parmi nous.

L'un après l'autre, les gardes se penchèrent pour poser les lèvres sur le front de Kitto. Il pleurait et tremblait quand ils en eurent terminé. Et lorsque le dernier de mes chevaliers l'eut embrassé, Sauge s'éleva dans les airs, ses ailes s'animant en une masse confuse de couleurs, produisant un vrombissement de colère.

— Je vous hais tous !

Le venin de ses paroles était assez dense pour s'en étrangler.

— Laissez-moi maintenant sortir de ce maudit cercle, ordonna-t-il.

Doyle y ménagea une ouverture suffisamment large pour laisser sortir la minuscule silhouette du demi-Fey, qui passa au travers en voletant. Puis Doyle referma le cercle derrière lui.

Sauge resta en suspens dans les airs devant la porte fermée de la chambre. Alors que je pensais que l'un de nous serait obligé de se lever pour aller l'ouvrir, elle le fit d'elle-même, et Sauge se précipita par l'entrebâillement. Il se retourna vers nous dans l'obscurité régnant dans le salon, scintillant encore faiblement de toute cette magie.

— La reine a reçu son paiement, mais vous n'avez pas reçu votre guérison. Le remède est contenu dans mon corps, là où la reine l'a placé. J'avais l'intention de vous partager avec le Gobelin afin de garantir son silence, et non pas pour être usurpé par lui, dit-il en

crachant comme un chat en colère. Qui aurait cru que le Gobelin pouvait être Sidhe ? Que se serait-il passé si c'était moi qui avais été dans vos bras et non pas lui. Ce qui aurait pu être accompli sous couvert d'un plaisant glamour n'avait pas à l'être en un déplaisant marchandage.

Il cracha de nouveau ces mots, avant de disparaître dans l'obscurité régnant au-delà de la porte, qui se referma avec fracas derrière lui.

Nous ne pouvions détacher les yeux du battant.

— A-t-il voulu dire ce que je pense ? s'enquit Galen.

— Cela amuserait Niceven d'obliger une Princesse Sidhe à donner du plaisir à l'un de ses hommes miniatures, dit Doyle.

J'écaraillai les yeux à ce commentaire.

— Comment ça ?

— Il vaut mieux ne pas poser la question, dit-il en baissant le regard vers Kitto, car cette nuit nous nous inquiéterions pour rien. Nous avons trouvé du nouveau sang de notre sang, un autre membre de notre famille. Nous ne ferions que nous lamenter cette nuit en pure perte.

En tant que célébration digne de la Cour de la Féerie, ce fut plutôt modeste. Nous nous sommes fait livrer un menu en fonction du choix de Kitto, avons acheté du très bon vin, et fêté ça jusqu'à l'aube.

Le tremblement de terre se déclencha juste après l'aurore, de force 4.4 sur l'échelle de Richter, l'épicentre situé à El Segundo. Il n'y a pas de faille majeure en dessous d'El Segundo. Ce qui fut probablement tout ce qui nous évita de démolir la ville entière. Le séisme dura à peine une minute, ne faisant pas vraiment de dégâts considérables ; personne ne périt, bien que l'on déplorât quelques blessés. Autant dire que suite à cet incident, s'ajouta une nouvelle perspective à la notion de rapports sexuels sans risque.

Chapitre 30

Dès le premier jour de mon confinement dans l'appartement, dissimulée comme je l'étais à l'arrière de nos barrières protectrices, la Secrétaire Générale Sociale de Taranis, Dame Rosmerta, avait appelé. Vêtue d'étoffes rose et or mettant en valeur à la perfection son teint doré et sa chevelure or foncé, elle était l'âme incarnée de la bienséance polie et bien à propos, ce qui compensait largement la grossièreté d'Hedwick. Elle avait également stipulé clairement que le bal en question était le bal d'avant Noël. Je dus décliner, en expliquant que si je participais à un bal d'avant Noël, quel qu'il soit, ce devrait être un bal donné par les Unseelies. Rosmerta avait exprimé par de petits gloussements qu'elle comprenait bien, évidemment.

Il ne semblait pas que notre assistance manquait aux policiers chargés d'enquêter sur les meurtres, car Peterson avait interdit à quiconque de l'Agence Grey d'interférer dans cette affaire. Jeremy en avait été tellement vexé qu'il avait dit à Teresa de ne pas leur révéler ce qu'elle avait vu. Mais la personnalité de Teresa l'incitant à porter secours à son prochain, elle se rendit donc, soucieuse de son devoir, de l'hôpital au poste de police, et y trouva un agent disposé à enregistrer sa déposition.

Teresa avait senti les malheureux suffoquer, les avait sentis mourir, et elle avait vu les fantômes – des formes blanches, avait-elle dit, qui les avaient drainés de toute vie. La police l'avait gentiment informée que tout le monde savait bien que les fantômes ne faisaient pas des conneries pareilles. Peterson était arrivé sur ces entrefaites et avait balancé le rapport direct à la poubelle, sous le nez de Teresa. Généralement, les flics attendent au moins qu'on ait quitté le poste.

Teresa était parvenue à entraîner son mari dehors avant qu'il ne soit arrêté pour coups et blessures contre agent des forces de l'ordre. Il faut dire que Ray jouait pour les Béliers à l'époque où ils formaient l'équipe de foot attitrée de Los Angeles, pareil à une montagne magnifiquement entretenue, avec un sourire engageant et une ferme poignée de main.

Nous nous sommes donc retrouvés avec pas mal de temps. Non, nous n'en avons pas pour autant profité pour nous lancer dans des

parties de jambes en l'air à qui mieux mieux toute la sainte journée. Nous avons harcelé Sauge. J'avais payé le prix requis par la Reine Niceven, mais nous n'avions pas reçu le remède. Pourquoi Sauge ne nous l'avait-il pas donné la nuit dernière ? Pour quelle raison le fait que Kitto se soit révélé Sidhe avait-il changé quoi que ce soit pour lui ? Voulait-il vraiment insinuer qu'il devait impérativement me baiser pour pouvoir mettre la guérison en pratique ? Sauge refusa de répondre à ces questions.

Il avait voleté dans tout l'appartement en essayant d'échapper à notre interrogatoire, mais c'était un petit appart, même pour un être pas plus grand qu'une poupée. Plus tard dans la journée, il prit son envol de l'appui de la fenêtre et s'approcha juste d'un peu trop près de Galen, qui le chassa de la main comme s'il avait voulu écraser un vulgaire moustique. Mais je ne crois pas qu'il avait eu vraiment l'intention de le frapper.

Sauge tomba lourdement au sol, où il resta allongé, particulièrement immobile, une minuscule chose de la couleur du beurre avec ses ailes vivement colorées repliées comme un bien fragile bouclier. Puis il se redressa lentement en prenant appui sur un bras, avant que je n'aie eu le temps de m'agenouiller à son côté.

— Est-ce que ça va ? lui demandai-je.

Il me regarda avec tant de haine dans ses yeux minuscules que je me sentis flancher. Il se remit sur pied en vacillant un peu, mais recouvra son équilibre en battant des ailes, refusant la main secourable que je lui tendais. Il resta debout, les mains sur les hanches, et nous fixa tandis que nous nous tenions de toute notre hauteur au-dessus de lui.

— Si je meurs, chevalier vert, le remède disparaîtra avec moi. Tu ferais mieux de t'en souvenir, si tu te montres encore enclin à manquer de délicatesse !

— Je n'avais pas l'intention de te blesser, dit Galen.

Cependant, l'expression dans ses yeux, si étrangère à Galen, était loin d'être bienveillante, ni même aimable. Il se pouvait que les demi-Feys aient endommagé bien plus que sa virilité.

— Trop proche d'un mensonge, ça, dit Sauge, en s'élevant dans les airs, ses ailes de papillon se faisant floues.

Les ailes de papillon ne fonctionnaient simplement pas comme ça, rappelant plutôt le vol d'une libellule. Lorsqu'il eut gagné suffisamment en altitude pour rencontrer le regard de Galen, les battements ralentirent et il resta en suspens dans les airs, ses grandes ailes éventant avec davantage de lenteur, mais néanmoins avec encore assez de puissance pour agiter les boucles autour du visage de Galen.

— Je n'avais aucune intention de te frapper aussi fort.

La voix de Galen était sourde, pesante de colère. Il s'y trouvait

une dureté que je n'avais jamais perçue auparavant. Une intonation que je déplorais ; et où je ressentais en partie l'amorce d'un espoir. Peut-être que même Galen pouvait apprendre s'il devait devenir un jour roi. Ou peut-être n'apprenait-il qu'à haïr. Je lui aurais épargné cette leçon si j'en avais été capable.

J'observais les deux hommes qui s'affrontaient du regard, tous deux en proie à la haine. Sauge était toujours de la taille d'une Barbie, mais sa colère ne portait plus à rire. Qu'il puisse susciter autant de négativité chez mon souriant Galen était quelque peu effrayant.

— OK, les gars, jouez gentiment à présent.

Ils se retournèrent tous les deux pour me lancer un regard furibard. Au temps pour moi pour avoir brisé la tension ambiante.

— Fort bien, faites comme bon vous semble, mais que voulais-tu insinuer en disant que si tu meurs, le remède disparaîtra avec toi ?

Sauge fit un tour complet dans les airs, les bras à moitié repliés sur sa minuscule poitrine, comme s'il ne parvenait pas vraiment à les croiser en volant simultanément.

— Je veux dire par là, Princesse, que la Reine Niceven a laissé un cadeau à l'intérieur de mon corps. La guérison de ton homme ici présent est emprisonnée dans ce tout petit paquet.

Sur ces mots, il écarta tout grand les bras, faisant presque une courbette tout en restant suspendu en l'air en voletant.

— Qu'est-ce que cela signifie, Sauge ? s'enquit Doyle. Que signifie précisément cela, sans faux-fuyants, la simple vérité, en totalité ?

Sauge fit de nouveau un tour complet dans les airs, pour fixer Doyle dans les yeux. Il aurait pu se contenter de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, mais je pense qu'il voulait que Doyle prenne conscience qu'il le regardait franchement.

— Tu veux la vérité, les Ténèbres ? En totalité ?

— Oui, dit Doyle d'une voix dure, plus basse, plus profonde, dénuée de colère, mais avec une intonation qui avait fait blêmir bon nombre de Sidhes.

Sauge éclata de rire, un son joyeux tintinnabulant qui m'incita presque à sourire. Il excellait en glamour, beaucoup plus que j'en croyais les demi-Feys capables.

— Oh, tu seras bien plus en colère que ça lorsque tu entendras ce qu'a fait ma très chère reine.

— Raconte-nous tout, Sauge, lui dis-je. Abrège le blabla, veux-tu ?

Il se tourna vers moi, me survolant suffisamment de près pour que la brise ainsi créée par ses ailes vienne me caresser le visage.

— N'oubliez pas de dire « s'il te plaît », me dit-il sur un ton qui se voulait insultant.

Galen se raidit, et Rhys posa une main sur son épaule. Je ne

pensais pas être la seule ne faisant pas entièrement confiance à Galen en présence du demi-Fey.

— S'il te plaît, ajoutai-je.

J'avais pas mal de défauts, mais l'orgueil mal placé n'en faisait pas partie. Cela ne me coûtait pas grand-chose de dire « s'il te plaît » à cet homme en miniature.

Il sourit, de toute évidence satisfait.

— Et comme vous me l'avez gentiment demandé...

Il empoigna son entrejambe minuscule au travers du kilt vaporeux qu'il portait, puis annonça :

— Le remède est contenu ici, là où l'a déposé la Reine Niceven.

Je sentis mes yeux s'écarter.

— Comment Meredith doit-elle le récupérer ? s'enquit Doyle, d'une voix ne contenant que le néant, dénuée de la moindre intonation.

Sauge eut un sourire. Et même sur ce visage à peine plus grand que mon pouce, je pus discerner de la concupiscence.

— De la même manière que la reine me l'a donné.

— Niceven n'est pas autorisée à avoir des relations sexuelles avec quiconque à part son époux, dit Doyle.

— Ah, mais chaque règle a son exception ! Tu devrais le savoir, les Ténèbres, bien mieux que la plupart !

Doyle sembla rougir, quoique, au travers de la noirceur nocturne à l'état pur de sa peau, il était difficile d'en être sûr.

— Si la Reine Andais apprend qu'elle a brisé ses vœux de mariage, cela ira très mal pour ta reine.

— Les demi-Feys n'avaient pas à se soumettre à de telles lois jusqu'à ce qu'Andais jalouse les enfants de Niceven. Trois beaux enfants elle a eus, trois demi-Feys de sang pur. Seul l'un d'eux est de Pol, mais Andais a choisi cette union comme étant permanente. Andais envie à Niceven ses bébés, et toute la Cour le sait.

— Si j'étais toi, je ferais attention à qui je divulguerais ça, dit Rhys, sans aucune taquinerie dans la voix, exprimant simplement la vérité.

Sauge écarta cette éventualité d'un geste de ses mains minuscules.

— Vous avez requis un remède pour le chevalier vert, et il n'en existe qu'un seul. Elle a dû s'étendre avec moi pour pouvoir déposer le sortilège à l'intérieur de mon corps. Andais a donné son consentement pour que le chevalier vert soit guéri quoi qu'il en coûte. Elle ne semblait pas particulièrement concernée d'en connaître précisément le prix.

Je déclinai de la tête.

— Non, pas de relations sexuelles, pas avec toi.

Sauge prit son essor dans les airs.

— Alors ton chevalier vert demeurera émasculé.

De nouveau, je secouai négativement la tête.

— Nous allons voir ça.

Je ressentais les premiers émois de la colère. Je ne me laissais pas souvent aller ainsi. Aux Cours, c'était une indulgence que seuls les plus puissants pouvaient se permettre. Une puissance que je n'avais jamais eue. Peut-être était-ce toujours d'actualité, mais nous allions bien voir.

— Doyle, appelle la Reine Niceven. Nous avons à parler.

La colère perçait dans ma voix.

Sauge se rapprocha si près en voletant que le vent de ses ailes me souffla au visage.

— Il n'y a pas d'autre moyen, Princesse. Le remède a été donné par l'intermédiaire de ce sortilège, et ne peut être donné une deuxième fois.

Je le fusillai du regard.

— Je ne suis pas que de la chair pour que chaque mâle puisse s'en rassasier, petit homme. Je suis la Princesse de la Chair, et l'héritière du trône Unseelie. Je ne fais pas la pute pour Niceven.

— Seulement pour Andais, répliqua Sauge.

J'ai bien failli lui claquer le museau, mais je n'étais pas sûre du degré de violence avec lequel je l'aurais frappé, et ne souhaitais pas le blesser aussi gravement, pas par accident. Non, si je devais sérieusement l'amocher, je préférerais que ce soit intentionnellement.

— Doyle, contacte Niceven. Tout de suite.

Il ne protesta pas, se contentant de se diriger vers la porte de la chambre. Je le suivis, les autres m'emboîtant le pas. Quant à Sauge, il continuait à déblatérer en route :

— Qu'avez-vous l'intention de faire, Princesse ? Que pouvez-vous bien y faire ? Une seule nuit en ma compagnie est-il un prix si élevé pour la virilité de votre chevalier vert ?

Je décidai de l'ignorer.

Niceven était déjà visible dans le miroir lorsque j'entrai dans la chambre. Elle portait aujourd'hui une robe noire, complètement transparente, si bien que son corps pâle semblait scintiller au travers du sombre de l'étoffe, agrémentée de discrètes touches pailletées noires scintillant au niveau de l'encolure et des manches. Ses cheveux blancs étaient dénoués, retombant librement autour de son corps, quasiment jusqu'à ses minuscules chevilles. Mais ils semblaient fins, si fins, et avaient une curieuse apparence, presque comme s'il ne s'agissait aucunement de cheveux. Ce qu'ils m'évoquaient plutôt était une toile d'araignée soufflée par la brise. Ses ailes pâles l'encadraient, tel un drapé blanc. Ses trois dames de compagnie se tenaient à l'arrière de son trône, chacune n'étant revêtue que d'un minuscule

peignoir de soie, comme si on les avait tirées du plumard. Chaque peignoir était encore assorti à chaque paire d'ailes, rose rouge, jaune jonquille et iris pourpre. Leurs cheveux libres encadrant leur visage étaient ébouriffés par le sommeil, comme toute véritable chevelure devrait l'être.

La souris blanche était de retour aux côtés de Niceven, affublée d'un collier de pierreries. Que Niceven ne se soit parée d'aucune couronne, d'aucun bijou, signifiait qu'elle avait répondu en grande hâte à notre appel.

— Princesse Meredith, à quoi dois-je cet honneur inattendu ?

Sa voix contenait juste un soupçon de mauvaise humeur. Apparemment, nous avons fait sortir toute sa cour du lit.

— Reine Niceven, vous m'avez promis la guérison de Galen si je nourrissais votre serviteur. J'ai rempli ma part du marché, mais vous ne l'avez pas honorée de votre côté.

Elle se rassit un peu plus droite, les mains croisées sur les genoux, les chevilles passées l'une sur l'autre.

— Sauge ne t'a pas donné le remède ? demanda-t-elle, véritablement interloquée.

— Non, répondis-je.

Son regard passa de mon visage à l'homme minuscule qui s'était posé au bord de la coiffeuse afin d'être distinctement visible du miroir.

— Sauge, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Elle a refusé le remède, dit-il, en écartant les mains comme pour dire : *je n'y suis pour rien*.

Niceven me regarda à nouveau.

— Est-ce vrai ?

— Pensiez-vous vraiment que je l'accepterai dans mon lit ?

— C'est un amant incomparable, Princesse.

— Pour celles de votre taille, peut-être, mais en vue de la mienne, son érection semblerait quelque peu ridicule.

— Ou plutôt insatisfaisante, crut bon d'ajouter Rhys, du fond de la chambre.

Je le fusillai d'un regard noir. Il haussa les épaules, presqu'en une excuse, avant de reporter son attention vers le miroir.

— Si la taille est l'unique problème, nous pouvons y remédier, dit Niceven.

— Votre Majesté, dit Sauge, je ne pense pas que cela soit sage. Seule Meredith a juré solennellement de ne pas révéler notre secret.

— Alors faisons-les tous promettre, dit-elle.

Je secouai la tête.

— Nous ne promettons rien, lui dis-je. Si vous ne me donnez pas maintenant le remède pour guérir mon chevalier, alors je vous accuserai de parjure. Et les parjures font rarement une longue carrière

politique parmi les Feys.

— Le remède est là, à portée de main, Princesse. Ce n'est pas de ma faute si vous refusez d'y prendre part.

Je me rapprochai du miroir de quelques pas.

— Le sexe sera une bien meilleure aubaine que le partage du sang, et vous le savez fort bien, Niceven.

Son visage sembla s'affiner encore davantage, ses yeux pâles scintillant de colère.

— Vous outrepassiez vos droits, Meredith, en oubliant le titre qui est le mien.

— Non, c'est vous qui outrepassiez les vôtres, Niceven. Vous conservez votre titre de reine grâce à la tolérance d'Andais, et le savez fort bien. Je vous confierai aux bons soins de ma tante en tant que parjure si le remède pour guérir Galen ne m'est pas fourni dans l'instant.

— Je ne dévierai pas d'un iota à cause de votre colère, indépendamment du degré de harcèlement auquel vous me soumettez, Meredith. Expose-toi, Sauge, ordonna Niceven.

— Ma Reine, je ne pense pas que cela soit sage.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, je t'ai simplement dit quoi faire, dit-elle en se penchant en avant sur son siège. Immédiatement, Sauge !

Pas besoin d'un interprète pour percevoir la menace inhérente dans ces deux mots.

Les ailes de Sauge se resserrèrent étroitement ensemble, puis il se lança du bord de la coiffeuse, non pas en volant, mais comme s'il avait l'intention de se jeter dans le vide à ses risques et périls. Mais il ne tomba pas. Il grandit. Brusquement, il se fit grand, de plus en plus. Presque aussi grand que moi, un mètre quarante-deux, quarante-cinq. Ses ailes, qui avaient été si magnifiques sous leur aspect miniature, ressemblaient à présent à des vitraux, composant une véritable œuvre d'art exposée sur son dos. Des muscles apparaissaient sous sa peau au teint jaune beurre, et lorsqu'il tourna la tête pour me jeter un regard par-dessus son épaule, ses yeux noirs étaient en forme d'amandes, et ses lèvres rouges étaient humides et pulpeuses. Il dégageait une terrible sensualité, là debout, ses ailes occupant quasiment l'un des murs latéraux de la pièce.

— N'est-il pas charmant, Meredith ? s'enquit Niceven, la voix remplie de désir.

Je poussai un soupir.

— Il est beau à contempler, mais sous sa taille actuelle, s'engager dans une relation sexuelle sera encore une bien meilleure aubaine, car qui que ce soit qui me fera un enfant deviendra Roi.

Je dus m'écarter de côté pour pouvoir la voir nettement au-delà

des ailes de Sauge.

— S'agirait-il par hasard d'une tentative pour accéder au trône Unseelie, Niceven ? Serait-ce votre objectif ? Je n'aurais jamais cru que vous seriez assez ambitieuse.

— Je ne cherche pas à accéder à quelque trône que ce soit, dit-elle.

— menteuse et parjure, dit Doyle, qui n'avait pas bougé une seule seconde, en pleine vue du miroir, comme s'il voulait lui rappeler à la mémoire qu'il serait toujours à mes côtés.

Elle tourna vers lui un regard morne particulièrement hostile.

— Fais attention à tes manières, les Ténébres.

— Donnez à Meredith le remède comme vous aviez juré de le faire.

— La Reine Andais a dit que le chevalier vert devait être guéri à tout prix.

Doyle hocha la tête.

— Elle n'aurait jamais pu concevoir ce prix, même en rêve. Il y a toujours eu des rumeurs que certains demi-Feys avaient une taille extensible, mais ce n'était que des rumeurs, des fables, jusqu'à maintenant sans le moindre semblant de vérité. La Reine ne porterait pas du tout dans son cœur un roi demi-Fey, particulièrement un roi qui en toutes choses serait votre pantin.

Elle cracha à son intention, et ce seul mouvement la fit sembler particulièrement étrange, comme si, en y donnant le temps de la réflexion, je parvenais à réaliser ce qu'elle était vraiment. Et cela n'avait rien d'humain. La souris blanche était allée se tapir loin d'elle, comme si elle redoutait sa mauvaise humeur.

— Vous avez ici un choix à effectuer, Reine Niceven, dis-je. Vous me donnez le remède qui guérira Galen comme vous m'en aviez fait la promesse, sinon je pourrais aller raconter vos manigances à la Reine.

Niceven me regarda, ses yeux se rétrécissant.

— Si je vous donne le remède, vous ne raconterez rien de tout ceci à Andais ?

— Nous sommes alliées, Reine Niceven. Les alliés assurent leur protection réciproque.

— Je n'ai pas complètement donné mon accord à une alliance, pour une simple offrande de sang une fois par semaine. Couchez avec Sauge et je serai votre alliée.

— Donnez-moi le remède pour Galen, prélevez votre offrande de sang une fois par semaine, et soyez mon alliée, sinon je mentionne à Tante Andais ce que vous avez tenté de faire ici.

Niceven ne semblait plus en colère, mais effrayée.

— Si je n'avais pas ordonné à Sauge de vous révéler son secret, alors vous n'auriez rien à faire valoir pour votre chantage.

— Peut-être, ou peut-être que même une graine minuscule au mauvais endroit pourrait provoquer un problème bien plus grave.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Le père de Galen était lutin, c'est-à-dire pas beaucoup plus grand que Sauge sous sa taille réelle. Des métissages encore plus bizarres se sont produits aux deux Cours. Je pense qu'Andais considérerait comme un grave abus de confiance votre requête que l'un de vos hommes me baise.

Elle cracha, et la souris disparut hors de vue en rampant, tandis que ses dames de compagnie sursautaient avec un mouvement de recul.

— De confiance, que connaissent donc les Sidhes de la confiance ?

— Tout autant que les demi-Feys, dis-je.

Elle me lança un regard réellement malfaisant, mais je m'y attendais, ou à une réaction du genre. Je lui adressai un sourire.

— Je vous avais proposé une alliance afin que vous et les vôtres puissiez espionner pour moi.

Je regardai Sauge, faisant presque ma taille à présent.

— Mais voici la preuve que vous possédez d'autres talents. Vos épées ne sont pas seulement des dards d'abeilles, mais bien plus encore.

Elle gigota légèrement sur son siège. Nerveuse.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, Princesse Meredith.

— Je pense au contraire que si. Je souhaite encore une alliance, cependant votre contribution à cette alliance ira au-delà de l'espionnage.

— Jusqu'où ? Sauge n'est qu'un homme. Vous avez d'autres épées plus grandes pointées dans votre dos.

Je touchai l'épaule de Sauge, qui eut un sursaut comme si ce contact lui avait été douloureux, mais je savais qu'il n'en était rien. Je m'appuyai contre son dos, qui se contracta.

— Ce que dit la reine est-il vrai, Sauge ? Ton épée est-elle aussi petite ? lui demandai-je tout en ne quittant pas Niceven des yeux.

Elle soutint mon regard avec une expression furibarde.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, et vous le savez fort bien.

— Vraiment ? lui demandai-je, en faisant courir le bout de mes doigts le long du bras de Sauge, qui frissonna sous la caresse.

J'observai la jalousie qui enflammait le visage de Niceven avant qu'elle ne parvienne à la réprimer.

— Niceven, Niceven, n'abandonnez pas à d'autres ce que vous avez de plus précieux.

Son visage livide montrait de la colère.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Je caressai les cheveux de Sauge, des cheveux aussi doux que la soie des toiles d'araignée, ou que du duvet, plus doux que ceux dans lesquels j'avais passé la main jusqu'alors.

— N'offrez jamais d'abandonner ce que vous ne pouvez vous permettre de perdre.

Elle secoua la tête.

— Je ne vous comprends pas, Princesse.

— Montrez-vous obstinée, dans ce cas, mais néanmoins sachez ceci : je vous propose une alliance, une véritable alliance en échange d'une offrande de mon sang une fois par semaine. Et vous cesserez d'espionner pour le compte de Cel et de ses sbires.

— Tout emprisonné que soit le Prince Cel, Princesse, Siobhan, elle, ne l'est plus, et elle est bien plus terrifiante pour certains que Cel en personne ne le paraîtra jamais.

Je pris note de sa tournure de phrase : « *Bien plus terrifiante pour certains, mais pas pour vous.* »

Niceven courba la tête.

— Je trouve le type de folie de Cel plus effrayant que la nature impitoyable de Siobhan. Il est possible de faire des plans avec un associé sans pitié, mais un dément peut ruiner tous vos projets.

— Votre sagesse vous honore, Reine Niceven, approuvai-je.

— Pour la chance que l'un de mes hommes devienne Roi de tous les Unseelies, j'aurais tout risqué, mais pour seulement du sang, je dois y réfléchir.

— Non, une alliance dès maintenant, sinon la Reine sera mise au courant de vos ambitions.

Niceven me lança un regard purement venimeux.

— Je le ferai, Niceven, ne vous méprenez pas à ce sujet. Une alliance, ou vous en répondrez personnellement à Andais.

— Il ne me reste donc pas d'autre choix, dit-elle.

— Non, répondis-je.

— Alors allons-y pour une alliance, quoique je pense que nous la regretterons toutes deux.

— Peut-être. Et maintenant, le remède pour Galen, et nous aurons conclu nos affaires pour aujourd'hui, lui dis-je.

Niceven tourna alors son attention vers son émissaire.

— Remets le remède à la Princesse, Sauge.

Il fronça des sourcils.

— Comment, ma reine, si je ne suis pas autorisé à le lui transmettre comme vous me l'avez transmis ?

— Bien que je te l'aie donné par l'intermédiaire d'un contact plus intime, il y a seulement besoin que ton corps pénètre le sien pour le lui donner.

— Pas de sexe, lui rappelai-je.

Elle me lança un regard empreint d'une patience à toute épreuve.

— Un baiser, Meredith, un simple baiser et vous restez libre de n'y prendre aucun plaisir.

Je dus m'écarter de côté en me rapprochant de Doyle pour permettre à Sauge de faire volte-face. Ses ailes semblaient occuper tout l'espace entre la coiffeuse et le lit. Lorsqu'il se fut retourné, je m'avançai vers lui. Ses ailes s'élevèrent au-dessus de ses épaules, semblables au sommet d'un cœur incrusté de bijoux. Ses cheveux n'étaient que d'une seule nuance plus dorée que le jaune clair de sa peau. Sa beauté semblait presque irréelle jusqu'à ce que vous considériez ses yeux. Ces yeux noirs scintillants recélaient non seulement de la colère, mais de la malfaisance. Ce qui me rappela qu'il n'était que la version plus grande de ces créatures qui avaient en partie dévoré Galen, par toutes petites bouchées.

— Pas de morsure, ni de sang répandu, lui dis-je.

Il éclata de rire, exhibant une dentition qui, dangereusement, était un peu trop acérée.

— Une négociation d'une grande brutalité pour une Princesse Sidhe !

— Je ne voudrais pas te fournir le moindre prétexte d'aller raconter que tu m'avais mal comprise, Sauge. Cela doit être bien clair entre nous.

Niceven se remit à parler au travers du miroir.

— Il ne te fera aucun mal, Princesse.

Sauge lui lança un regard par-dessus son épaule.

— Un peu de sang pimente pourtant joliment un baiser, dit-il.

— Pour nous peut-être, mais tu dois faire précisément ce que la Princesse t'ordonne. Si elle a dit pas de sang, alors il n'y aura pas de sang.

— Pourquoi devrions-nous tenir compte de ce que dit une Princesse Sidhe ? renchérit-il.

— Tu ne tiens pas compte de ce que dit la Princesse, Sauge, mais de ce que je te dis, moi !

Elle lui lança un regard qui transféra de ses yeux un peu de la malveillance qu'ils recélaient.

Sauge avachit légèrement les épaules, ses ailes s'étirant jusqu'à en venir toucher la coiffeuse.

— Comme ma Reine me l'ordonne, qu'il en soit ainsi.

Il n'avait pas l'air d'en être heureux.

— Vous avez ma promesse qu'il ne vous fera aucun mal au cours de l'échange, dit Niceven.

J'approuvai de la tête.

— J'accepte la promesse de la reine.

Sauge se retourna pour me lancer un regard furieux.

— Mais pas la mienne !

— Ma promesse est la tienne, dit Niceven d'une voix qui n'était plus qu'un sifflement sourd.

L'expression sur le visage de Sauge se fit d'une telle hostilité que je savais que si Niceven l'avait perçue, elle aurait été loin d'en être contente. Son dos lui bloquait la vue, et le temps d'un instant, une émotion diffuse circula dans ses yeux, comme s'il s'était agi d'une immense tristesse, et oserais-je le dire, semblant presque humaine. Cette impression fugace s'évanouit quasi instantanément, mais aussi brève fut-elle, elle me fit réfléchir. Peut-être que la petite cour de Niceven n'était pas plus heureuse que celle d'Andais.

Je fis glisser mes mains de part et d'autre du visage de Sauge, non pas en un geste romantique, mais pour le contrôler. Sa peau était semblable à celle d'un bébé, si douce, incroyablement fine sous l'extrémité de mes doigts. Je n'avais jamais autant touché un demi-Fey auparavant, parce qu'il n'y avait jamais eu autant de surface tangible à palper. Je me penchai vers lui, et il resta simplement planté là, les bras ballants. Attendant que je termine ma démonstration.

Je tournai légèrement la tête de côté et eus un moment d'hésitation, ma bouche survolant à peine la sienne. Ses lèvres semblaient plus rouges qu'elles n'auraient dû l'être. Je me demandai si elles me donneraient une sensation différente, comme la texture de sa peau. Puis je les effleurai des miennes, et j'eus ma réponse. C'était bien des lèvres, mais douces, douces comme de la soie, du satin, veloutées, comme si je goûtais des fruits mûrs.

Une expérience certes intéressante, mais absolument dénuée de magie. Je m'écartai à reculons, tenant toujours son visage entre mes mains. Puis je regardai Niceven dans le miroir.

— Il n'y avait pas le moindre sortilège, ni remède.

— Son corps a-t-il pénétré le vôtre ? s'enquit-elle.

— Vous voulez dire sa langue ?

— C'est ce dont je voulais parler, étant donné que vous semblez déterminée à n'accepter rien d'autre.

— Non, en effet, dis-je.

— Embrasse-la, Sauge, embrasse-la comme si tu le voulais vraiment. Ainsi, tout sera résolu.

Il poussa un soupir accablé, son corps s'animant sous mes mains.

— Comme ma Reine me l'ordonne.

Ses mains glissèrent sur mon corps en l'enlaçant, m'attirant contre lui. Nous étions trop proches pour que les miennes demeurent sur son visage, mais alors qu'elles glissaient vers ses reins, elles rencontrèrent ses ailes, ne sachant où se retenir.

— En dessous, là où elles sont fixées dans mon dos, dit-il, comme s'il avait saisi le problème.

Peut-être l'avait-il en fait déjà rencontré avec d'autres n'appartenant pas au peuple des demi-Feys.

Je passai mes bras sous les siens, faisant glisser mes mains vers le point de fixation des ailes sur son dos, qui semblait normal au toucher, à l'exception de cette extra-douceur qu'avait sa peau. N'aurait-il pas dû y avoir quelques muscles supplémentaires là-dessous pour qu'il puisse étaler ses ailes ?

Ses mains me pétrissaient le dos tandis qu'il rapprochait son visage du mien, de plus en plus près. Nous nous sommes embrassés, et cette fois, il m'embrassa en retour, doucement au début, puis ses bras qui m'enlaçaient furent agités de convulsions, et il se poussa à l'intérieur de ma bouche. J'avais l'impression que sa langue, sa bouche, n'étaient que chaleur. Une chaleur qui emplissait la mienne, une chaleur qui se déversait au fond de ma gorge, une chaleur comme en un courant circulant dans tout mon corps, pour couler à flots, jusqu'aux extrémités de mes doigts, de mes orteils, jusqu'à ce que j'en sois remplie, jusqu'à ce que ma peau s'en embrase.

La voix de Niceven me fit reprendre mes esprits.

— Vous avez votre remède, Princesse. Administrez-le à votre chevalier vert avant qu'il ne refroidisse.

Nous nous sommes alors écartés l'un de l'autre, nos corps montrant cependant une certaine réluctance à se séparer, les mains glissant sur les bras de l'autre, tandis que je me retournais pour aller chercher Galen, qui s'était rapproché de nous.

Je m'avançai vers lui, glissai sur ses bras mes mains chaudes, si chaudes. Et même au travers des manches de sa chemise je pouvais sentir sa peau, sentir la chaleur qui s'écoulait en se répandant sur lui. Sa respiration s'était accélérée, semblant pénible, quand il se pencha pour recevoir son baiser.

Nos lèvres se touchèrent, et ce fut comme si la chaleur avait faim de lui. Elles se scellèrent ensemble, afin que pas la moindre proportion de chaleur ne soit perdue. Les lèvres, la langue, et même les dents, à la bouche l'un de l'autre. Je pouvais sentir la chaleur, tel un liquide, qui m'emplissait la bouche de cette substance épaisse, chaude, sucrée, semblable à du miel ou à du sirop chaud, tout en se répandant en Galen, qui s'y abreuvait, engloutissant toute cette magie.

L'extrayant hors de moi en drainant la chaleur hors de mon être, par l'intermédiaire de sa bouche, de ses mains, de son corps. Cette chaleur magique se nourrissait d'une magie d'un autre type, et je me hissai sur lui en poussant un faible cri, lui entourant la taille de mes jambes. Il poussa un gémissement lorsque mon corps rentra en contact avec son entrejambe, un gémissement qui n'était pas de plaisir.

Il me reposa rapidement par terre, sans vraiment me repousser.

— Je ne me sens pas guéri, me dit-il, la voix essoufflée.

— Tu seras guéri d'ici deux jours à la tombée de la nuit, voire plus tôt, lui dit Niceven.

J'étais toujours debout, tanguant à moitié, la respiration entrecoupée, haletante, parvenant à peine à entendre le martèlement de mon cœur qui me résonnait aux tympanes. Il incombait donc à Doyle de se montrer sensé.

— Je veux votre promesse, Reine Niceven, que Galen sera guéri dans deux jours à partir d'aujourd'hui, dit-il.

— Et je te la fais, lui assura-t-elle.

Il acquiesça de la tête.

— Nous vous en remercions.

— Ne me remercie pas, les Ténèbres, sans façon.

Puis elle disparut, le miroir reprenant son aspect habituel.

Galen s'assit pesamment au bord du lit, cherchant péniblement à reprendre son souffle. Néanmoins, il parvint à me sourire.

— Dans deux jours.

Je voulus lui caresser le visage, mais ma main tremblait tellement que je fis un faux mouvement. Il s'en saisit alors pour l'appliquer contre sa joue.

— Dans deux jours, répéta-t-il.

Il hocha la tête, souriant encore, ma main toujours appuyée contre son visage. Mais je ne parvins pas à lui retourner son sourire, ne pouvant détacher les yeux de l'expression de Frost : arrogante, colérique, jalouse. Il sembla remarquer l'attention que je lui portais, et détourna le regard, dissimulant son visage parce qu'il était incapable d'en contrôler l'expressivité, selon moi. Frost était jaloux de Galen. Ce qui n'était pas de très bon augure.

Chapitre 31

Cette nuit était celle de Frost, qui semblait déterminé à me faire oublier tout ce que ce soit d'autre. Je m'activais à parcourir son ventre de ma langue, descendant de plus en plus bas, lorsque la voix d'Andais retentit, comme dans un mauvais rêve, hors du miroir vide d'image.

— On ne m'empêchera pas de voir ce que je veux, certainement pas dissimulé par mes Ténèbres ! Tu as une minute, sinon je me fraierai un passage moi-même !

Nous sommes restés figés, puis avons roulé de côté pour nous remettre debout, et nous nous sommes retrouvés entortillés dans les draps, en en tombant presque.

— Ma Reine, Doyle est absent. Nous irons vous le chercher, si seulement vous pouvez attendre un instant, dit Frost.

Elle émit une exclamation sourde, presque un grognement.

— Ma patience est plutôt limitée cette nuit, mon Froid Mortel. Je te donne deux minutes pour le trouver et débloquer ce miroir, ou je m'en occuperai personnellement à tous points de vue.

— Nous nous hâtons, ma Reine.

J'étais déjà dans l'encadrement de la porte.

— Doyle, la Reine, au miroir, vite ! Elle désire te voir.

Ma voix avait dû transmettre l'urgence que je ressentais, parce que Doyle roula du canapé, sans chemise, ne portant que son jean, et entra dans la chambre, la main tendue, tandis que Frost l'implorait d'attendre juste une minute.

Je grimpai sur le lit, le moyen le plus rapide de céder la place aux hommes pour qu'ils puissent se tenir debout devant le miroir. Doyle en toucha le côté, et la glace s'illumina d'un coup avant de s'éclaircir. Puis on aperçut quelque chose. Je ne parvenais pas à en apprécier la vue d'ensemble au pourtour de leurs larges carrures, mais ce que je réussis à voir me fit en partie me féliciter que ma vue soit ainsi obstruée.

On percevait la lumière vacillante des torches, de sombres murs de pierre, et une plainte sourde, désespérée, comme si qui que ce soit la produisant avait passé la limite d'avoir besoin de hurler, la limite des mots, au-delà de tout à l'exception de cette plainte absolument

dénuée d'espoir. Lorsque j'étais enfant, j'avais toujours cru que celle des fantômes devait s'apparenter aux sons sinistres provenant de l'Antichambre de la Mort. Curieusement, ce type de lamentations ne semblait pas correspondre à celles des fantômes. Ou tout du moins, à aucun de ceux que j'avais rencontrés.

— Comment oses-tu m'empêcher de voir au travers du miroir, Doyle, comment oses-tu ?!!!

— C'est moi qui ai donné l'ordre à Doyle d'en bloquer la transmission, dis-je, planquée derrière les deux hommes.

— J'entends notre petite Princesse, mais ne peux la voir. Si nous devons nous battre, alors je désire la voir en face.

Sa voix contenait de la colère, telle une coupe remplie à ras-bord d'un contenu bouillant.

Les hommes s'écartèrent, me révélant soudainement à sa vue, agenouillée sur le lit, dans l'enchevêtrement des draps et des coussins. Andais m'apparut tout aussi soudainement. Elle se tenait debout au beau milieu de l'Antichambre de la Mort, que j'avais reconnue. Le miroir de transmission dans l'espace réservé à la torture était placé de telle sorte que vous ne pouviez rien voir des instruments, mais Andais s'était néanmoins assurée, quant à elle, d'être suffisamment horrible à voir.

Couverte de sang comme si on lui en avait versé un plein baquet sur la tête, son visage était putoisé de petits fragments sanguinolents qui séchaient, et sa chevelure était encroûtée sur un côté de sang et de textures plus épaisses. Il me fallut une minute d'observation intense pour réaliser qu'elle était trempée et recouverte d'hémoglobine, et qu'elle ne portait rien d'autre. Tellement couverte de sang et de lambeaux de chair que je n'avais pas réalisé tout de suite qu'elle était nue.

J'inspirai par le nez, puis expirai par la bouche à plusieurs reprises tandis que Doyle remplissait le silence.

— Nous avons eu bon nombre d'appels, ma Reine. La Princesse s'est lassée de se faire surprendre à l'improviste.

— Qui d'autre t'a donc contactée, ma nièce ?

Je déglutis péniblement, en laissant sortir le souffle que j'avais en partie retenu, et ma voix se fit entendre sans problème, sans le moindre tremblement. Ce dont je pouvais me féliciter.

— Principalement les secrétaires de Taranis.

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? dit-elle en crachant littéralement sur le il.

— J'ai été invitée au bal d'avant Noël, une invitation que j'ai déclinée.

Je finis ma phrase à toute vitesse, ne souhaitant pas qu'elle se mette à penser que je snobais sa Cour.

— Comme cela est terriblement autoritaire, et terriblement faitique de Taranis.

— Si je puis me permettre autant d'audace, ma Reine, dit doucement Doyle, vous êtes d'une humeur exceptionnelle, en dépit du fait qu'en toute évidence, vous vous êtes adonnée à cœur joie à votre passion. Qu'est-ce donc qui vous aura déplu ?

Doyle avait raison. J'avais pu voir Andais revenir d'une séance de torture le cœur léger, couverte d'hémoglobine et fredonnant. Elle devait avoir passé un très bon moment en fonction de ses critères, mais il n'en était rien.

— J'ai fait arrêter ceux jugés capables d'avoir relâché L'Innommable et d'avoir potentiellement invoqué les Anciens. Je les ai soumis méthodiquement à la torture. Si l'un d'eux avait commis ces actes, ils auraient parlé depuis belle lurette, dit-elle d'une voix qui semblait fatiguée, la colère s'y dissipant quelque peu.

— Je ne doute pas, ma Reine, que vous vous êtes montrée méticuleuse en la matière, dit Doyle.

Elle le toisa, d'un regard dur.

— Te moquerais-tu de moi ?

Doyle fit une courbette aussi profonde que le lui permettait la proximité du miroir.

— Jamais je n'oserais, ma Reine.

Elle se passa la main sur le front, maculant de sang sa peau blanche.

— Ce n'est pas l'un des Sidhes de notre Cour qui en est responsable, mes Ténèbres.

— Alors de qui s'agit-il, si ce n'est pas quelqu'un de notre peuple ? s'enquit Doyle, sans se redresser de sa courbette.

— Nous ne sommes pas les seuls Sidhes, Doyle.

— Voulez-vous parler de la Cour de Taranis ? s'enquit Frost.

Les yeux de la Reine se portèrent en un éclair sur lui, et se rétrécirent avec une expression particulièrement hostile.

— Oui, c'est ce dont je veux parler.

Frost fit une courbette à son tour, à l'image de Doyle.

— Je ne voulais pas me montrer irrespectueux, Votre Majesté.

Puis Doyle reprit la parole, toujours dans son inconfortable posture :

— Avez-vous informé le Roi de ce péril ?

— Il refuse de croire que quelqu'un de sa magnifique Cour scintillante puisse être responsable d'un tel acte. Il dit qu'aucun de ses gens ne saurait comment réveiller les anciens dieux morts, et qu'aucun ne toucherait L'Innommable, car il n'a rien à voir avec eux. L'Innommable est un problème propre aux Unseelies, et les dieux ancestraux sont des fantômes, et c'est un problème Unseelie, aussi !

— Qu'est-ce qui poserait exactement un problème aux Seelies ? demandai-je.

Je m'en détestais presque d'avoir attiré de nouveau son attention sur moi, mais je voulais savoir. Si rien de tout ceci n'était l'affaire des Seelies, alors quelle était précisément la leur ?

— Voilà, ma nièce, une excellente question. Taranis semble depuis quelque temps récalcitrant à se salir les mains avec quoi que ce soit d'un tant soit peu important. J'ignore ce qui ne va pas chez lui, mais il semble se réfugier de plus en plus dans le sanctuaire de son petit paradis de rêve, bâti sur de superbes illusions et sa propre magie.

Elle croisa ses bras couverts de sang, paraissant réfléchir.

— Ce doit être quelqu'un de sa Cour. Ce doit l'être, sans aucun doute, poursuivit-elle.

— Que pouvons-nous faire pour l'inciter à considérer cette éventualité ? demandai-je.

— Je n'en sais rien. Et j'aimerais bien le savoir, dit-elle en agitant les mains. Oh, de grâce, redressez-vous, vous deux ! Allez donc vous asseoir sur le lit. Mettez-vous à l'aise.

Frost et Doyle se redressèrent pour venir s'asseoir à mes côtés. Frost était toujours nu, mais son corps magnifique n'était plus à ce degré d'excitation où il s'était trouvé avant l'intrusion de la Reine. Il s'assit, les mains sur les genoux, tentant de se dissimuler quelque peu. Doyle s'assit de l'autre côté, très immobile, comme une proie essayant de ne pas attirer l'attention du prédateur. Cette pensée de Doyle en tant que proie ne m'avait pas effleurée souvent – il était tellement prédateur dans l'âme – mais cette nuit, le seul et l'unique prédateur nous fixait de l'autre côté du miroir.

— Pousse tes mains, Frost. Laisse-moi te contempler intégralement.

Frost hésita, le temps de la plus brève des secondes, avant de laisser retomber ses mains de part et d'autre de ses genoux. Il resta assis là, nu, les yeux baissés, plus aussi à l'aise dans sa nudité.

— Tu es vraiment magnifique, Frost. Je l'avais oublié, dit-elle en fronçant les sourcils. J'ai comme l'impression d'oublier pas mal de choses ces temps-ci.

Sa voix reflétait une certaine tristesse ; puis se fit de nouveau brusque, dénuée de toute équivoque. Cette intonation nous fit tous trois nous raidir, presque frissonner, d'un frisson d'anticipation, mais pas de plaisir.

— Je ne me suis pas du tout amusée aujourd'hui. Ceux-là étaient des gens que je respectais, ou que j'appréciais, ou que j'estimais, et maintenant ils ne seront plus jamais mes alliés. Ils auront peur de moi, mais ils avaient peur de moi auparavant, et la peur n'est pas vraiment analogue au respect. Du moins, c'est ce que j'apprends. Proposez-moi

quelque chose d'agréable pour que cette nuit reste mémorable. Laissez-moi vous regarder tous les trois ensemble dans vos ébats. Laissez-moi voir votre peau s'animer de lueurs illuminant la nuit tels des feux d'artifice.

Nous sommes restés figés le temps d'une seconde, assis là tous les trois, puis Doyle dit :

— J'ai déjà eu ma nuit en compagnie de la Princesse. Frost a clairement exprimé qu'il ne souhaitait pas la partager cette nuit.

— Il partagera si je le dis, dit Andais.

Difficile de la contredire, couverte d'hémoglobine et dans le plus simple appareil comme elle l'était, semblable à quelque terrible entité des premiers âges. Mais nous avons néanmoins essayé.

— Je demanderais que Votre Majesté ne requière pas cela, dit Frost, sans la moindre arrogance, semblant plutôt quelque peu effrayé.

— Tu demanderais ? Tu demanderais ? Qu'est-ce que tu veux me demander à moi ?

— Rien, dit-il, la tête basse, le visage dissimulé par sa chevelure brillante. Absolument rien, dit-il d'une voix semblant amère et chagrinée.

— Tante Andais, dis-je, en préservant la régularité tonale adoucie de ma voix, comme si je m'efforçais de convaincre un dément de se délester de sa ceinture d'explosifs. De grâce, nous n'avons rien fait pour vous déplaire. En revanche, nous avons fait tout notre possible pour vous plaire. Pourquoi nous puniriez-vous pour cela ?

— Allais-tu oui ou non avoir des rapports sexuels cette nuit ?

— Oui, mais...

— Tu vas baiser Frost cette nuit, n'était-ce pas ton intention ?

— Oui.

— Tu as baisé Doyle la nuit dernière, correct ?

— Eh bien, oui, mais...

— Alors quelle différence cela fera-t-il si tu les baisses tous les deux dans l'instant ?

Sa voix de nouveau montait en intensité, perdant son soupçon de calme.

La mienne, quant à elle, se fit basse, d'autant plus lorsque la sienne commença à aller à vau-l'eau.

— Je n'ai pas couché avec les deux simultanément auparavant, Votre Majesté, et une partie à trois doit être gérée avec précaution, sinon cela gâche un peu le plaisir du jeu. Je pense que Doyle et Frost sont tous deux trop dominateurs pour pouvoir me partager sans arrière-pensée.

Elle approuva de la tête.

— Fort bien.

Je crois que nous nous sommes tous détendus et avons poussé un

soupir de soulagement.

— Alors remplace l'un des deux avec l'un des autres. Offre-moi un spectacle, ma nièce, offre-moi quelque chose pour apprécier pleinement cette nuit.

J'avais fait usage de mon meilleur raisonnement, ce qu'elle avait même approuvé ; cependant, cela n'avait pas du tout arrangé nos affaires. Je dévisageai tour à tour les deux hommes.

— À ce stade, je reste ouverte à toutes suggestions.

J'espérais qu'Andais penserait que je voulais parler de suggestions concernant qui inviter aux réjouissances ou qui remplacer avec qui. Alors que ce que j'espérais en réalité était que les hommes pigent que je souhaitais encore pouvoir me sortir de cette satanée situation.

— Nicca est moins dominateur, dit lentement Frost.

Avait-il saisi mes insinuations ?

— Ou Kitto, dit Doyle.

— Kitto a eu son tour aujourd'hui, et celui de Nicca n'est pas avant deux nuits. Je pense que tout le monde serait d'accord pour que Nicca avance son tour, plutôt que d'autoriser à Kitto deux tours consécutifs.

— Serait d'accord ? dit la Reine. Pourquoi donc les hommes doivent-ils toujours se mettre d'accord à tout bout de champ ? Ne vas-tu pas seulement faire ton choix parmi eux, Meredith ?

— Pas vraiment. Nous avons un planning d'établi et nous y cantonnons habituellement.

— Un planning ? Un planning ?

Elle esquissa un sourire, qui s'épanouit de plus belle.

— Et comment avez-vous établi ce planning ?

— Par ordre alphabétique, dis-je, essayant de ne pas donner l'impression par ma voix que j'étais aussi perplexe que je me sentais en réalité.

— Elle a un planning par ordre alphabétique, alphabétique !

Elle se mit à rire, une sonorité qui au tout début s'écoula discrètement, avant de prendre son essor en un rire gras véritablement authentique. Elle se plia presque en deux en se tenant les côtes de rire, jusqu'à ce que les larmes jaillissent de ses yeux pour tracer des coulures dans tout ce sang qui lui maculait les joues.

Les gros rires sont généralement contagieux ; curieusement, celui-ci ne l'était pas. Ou plutôt, nous en étions immunisés. Je pouvais en entendre d'autres dans son dos qui se joignaient à son hilarité. Ezekial et ses assistants pensaient probablement que c'était tordant. Les tortionnaires ont un sens de l'humour tellement bizarre !

Le rire sembla ralentir, et finalement, Andais se redressa en s'essuyant les yeux. Je crois que nous retenions tous notre souffle, en nous demandant ce qu'elle allait dire. Elle parvint à reprendre haleine,

le rire néanmoins toujours présent dans sa voix.

— Tu viens de m'offrir le premier vrai plaisir de la journée, et pour cela je vous accorde à tous un sursis. Quoique je n'arrive pas à concevoir qu'il est si difficile de faire sous mes yeux ce que vous ferez lorsque je vous aurais laissés. Je ne conçois pas la différence.

Nous avons sagement gardé nos opinions pour nous. Je pense que nous savions tous que si elle ne parvenait pas encore à faire la différence, il n'y aurait aucun moyen de le lui expliquer.

La Reine se retira, nous laissant tous les trois les yeux fixés sur le miroir. J'avais l'air abasourdi, stupéfaite de notre échappatoire qui avait presque foiré. Le visage de Doyle semblait quasiment dénué de toute expressivité. Et alors, Frost se remit d'un bond sur pied et hurla, d'un hurlement empreint d'une telle rage qu'il se répercuta en échos dans toute la pièce, faisant accourir les autres à la porte, le revolver à la main.

Rhys inspecta la chambre des yeux, étonné.

— Que s'est-il passé ?

Frost se retourna d'un coup vers lui, nu, désarmé. Mais quelque chose d'effroyable se dégageait de sa personne.

— Nous ne sommes pas des animaux de foire pour être exhibés de la sorte pour son divertissement !

Doyle se remit debout, intimant du geste aux autres de reculer. Rhys me regarda, et je lui fis un signe de tête. Ils sortirent de la chambre, en refermant doucement la porte derrière eux.

Doyle s'adressa avec douceur à Frost. Ce n'était en partie qu'une simple discussion se voulant apaisante, mais en partie, les mots se faisaient plus insistants.

— Nous ne courons aucun risque à présent, Frost, entendis-je Doyle lui dire. Elle ne peut pas nous faire de mal ici.

Frost releva la tête et attrapa Doyle par les épaules, la pression de ses mains pâles crispées marbrant la peau sombre.

— Ne comprends-tu pas encore, Doyle ? Si nous ne sommes pas celui qui engendrera l'enfant de Merry alors nous redeviendrons les jouets d'Andais, ses jouets maltraités. Je ne crois pas que je pourrais le supporter à nouveau, Doyle, dit-il en le secouant, juste un peu. Je ne peux pas y retourner, Doyle, je ne le peux pas !

Il le secoua, d'avant en arrière, d'avant en arrière.

Je ne perdais pas l'espoir que Doyle se dégagerait de sa prise, l'obligerait à s'éloigner, mais il n'en fit rien. Il avait levé les mains pour agripper Frost par les bras. Sinon, le reste de son corps ne bronchait pas.

Je surpris le scintillement des larmes au travers de la chevelure argentée de Frost. Il tomba lentement à genoux, ses mains glissant le long des bras de Doyle, mais sans les lâcher, appuyant le sommet de sa

tête contre lui, l'agrippant toujours.

— Je ne peux pas le faire, Doyle. Je ne peux pas. Je préférerais mille fois mourir. Je me laisserais plutôt dépérir.

Sur ces derniers mots dits d'une voix étranglée, il se mit sérieusement à pleurer, avec de longs sanglots déchirants semblant émerger du plus profond de son être. Comme si cela allait le briser en deux.

Doyle le laissa pleurer tout son saoul, et lorsqu'il se fit silencieux, m'aida à le mettre au lit. Nous nous sommes ensuite allongés de part et d'autre, Doyle se recroquevillant derrière lui, et moi lui faisant face, l'enlaçant. Sans aucune connotation sexuelle. Nous l'avons serré dans nos bras pendant qu'il pleurait, jusqu'à ce que le sommeil le ravisse enfin. Puis Doyle et moi avons échangé un regard par-dessus son corps recroquevillé. L'expression dans les yeux de Doyle, ainsi que sur son visage, était encore plus effrayante que la vision d'Andais recouverte d'hémoglobine.

Je constatai qu'un objectif affreux vit cette nuit-là le jour. Peut-être qu'après tout, il s'était ébauché depuis longtemps déjà, et que je ne l'avais simplement pas remarqué. Mais Doyle n'y retournerait pas non plus. C'est ce que je perçus dans ses yeux. Nous avons enlacé Frost, avant de sombrer finalement tous deux dans le sommeil.

À un certain moment, au cours de la nuit, Doyle se leva pour s'éclipser. Ce qui me réveilla, mais pas Frost. Doyle m'embrassa doucement sur le front, puis toucha de la main la chevelure de Frost irradiant d'un léger miroitement.

Il parla tout bas, sa voix profonde semblable à un ronronnement, plutôt qu'à un murmure.

— J'en fais la promesse.

Je me redressai pour lui demander :

— De quelle promesse parles-tu ?

Il se contenta de sourire en hochant la tête, et quitta la pièce en refermant sans bruit la porte derrière lui.

Je me pelotonnai contre Frost, mais le sommeil m'échappait, mes pensées n'étant pas suffisamment agréables pour pouvoir dormir. La clarté de l'aube nimbait déjà de gris la fenêtre lorsque je parvins à me laisser dériver dans un repos agité.

Je rêvais que je me tenais à côté d'Andais dans l'Antichambre de la Mort. Tous les hommes étaient enchaînés aux instruments de torture, indemnes, les seuls détails nets et brillants dans ce lieu si sombre. Andais essayait continuellement de m'inciter à me joindre à elle pour les torturer. Je refusais, et l'empêchais de s'en prendre à eux. Elle se mettait alors à me menacer ainsi qu'eux, mais je continuais à refuser sa proposition, et mon refus suffisait pour qu'en quelque sorte elle ne puisse pas porter la main sur eux. Je refusais jusqu'à ce que les

faibles gémissements de Frost me réveillent. Il s'agitait dans son sommeil, comme s'il se débattait. Je tentai de le réveiller aussi doucement que possible, en lui caressant le bras. Mais il se réveilla avec un hurlement à demi étranglé dans la gorge, les yeux comme fous.

Ce qui fit accourir les autres à la porte. J'agitai la main pour leur intimer de s'en aller, tout en étreignant Frost tout contre moi.

— Ça va aller, Frost, ça ira. Ce n'était qu'un mauvais rêve.

Il s'étrangla à ces mots, puis, la tête enfouie contre mon corps, ses bras m'étreignant si fort, jusqu'à la douleur, il s'exprima, avec de la férocité dans la voix :

— Non, ce n'était pas un cauchemar, c'était bien réel. Je m'en souviens. Je m'en souviendrai à jamais !

Doyle fut le dernier à s'attarder dans l'encadrement de la porte, dont il referma lentement le battant. Mon regard rencontra ses yeux sombres, et je sus alors ce qu'il avait promis.

— J'assurerai ta sécurité, Frost, lui dis-je.

— Tu ne le peux pas, dit-il.

— Je promets que je vous protégerai, tous sans exception.

Il leva la main pour poser un doigt sur mes lèvres.

— Ne promets rien, Merry, ne promets pas ça. Ne te fais pas parjure pour quelque chose que tu n'as aucun espoir d'accomplir. Personne d'autre ne l'a entendu. Je l'ai déjà oublié. Tu ne l'as jamais dit.

Le visage de Doyle n'était qu'une forme sombre dans l'entrebâillement de la porte.

— Mais je l'ai dit, Frost, et je ne plaisantais pas. Je ferai des Terres d'Été un désert avant de la laisser te reprendre, dis-je.

Au moment où ces mots sortaient de ma bouche, il se produisit un léger bruit, bien que pas vraiment sonore, plutôt comme si l'air même retenait son souffle. Comme si en cet instant précis, la réalité même s'était figée, puis reconstituée, quelque peu différente de ce qu'elle avait été.

Frost rampa hors du lit, me fuyant des yeux.

— Tu vas te faire tuer, Merry.

Il entra dans la salle de bains sans le moindre regard en arrière. J'entendis la douche couler quelques instants plus tard.

Doyle entrebâilla suffisamment la porte pour m'adresser un salut, le revolver à la main, comme s'il s'était agi d'une épée, appliquant l'arme contre son front, puis l'en éloignant en la laissant retomber à bout de bras. J'acquiesçai en reconnaissant ce geste. Puis, avant de refermer la porte, il me souffla de l'autre main un baiser.

Je ne saisisais pas en totalité ce qui venait juste de se passer. Cependant, je savais ce que cela signifiait. Je m'étais à présent juré de

protéger les hommes contre Andais. Mais j'avais senti le monde dévier, comme si le destin même en avait frissonné. La marche bien orchestrée de l'univers avait changé. Comme modifiée parce que je venais de faire le vœu de protéger les hommes. Cette seule affirmation avait changé bien des choses. J'avais fait vaciller le destin, mais ne saurais si j'avais amélioré les choses ou si je les avais faites empirer que lorsqu'il serait trop tard.

Chapitre 32

Nous discussions du rituel de fertilité destiné à Maeve Reed lorsque le miroir se fit de nouveau entendre ; mais cette fois-ci, par le tintement net d'une cloche, l'appel du clairon, quasiment aussi sonore qu'une trompette.

— Un nouvel appel, dit Doyle en se levant, avant de revenir quelques minutes plus tard avec une étrange expression sur le visage.

— Qui est-ce ? s'enquit Rhys.

— La mère de Meredith ! dit-il d'un ton surpris.

— Ma mère !

Je me relevai, faisant tomber par terre dans le procédé les notes que j'étais en train de prendre. Je me penchai pour les ramasser, lorsque Galen me prit la main.

— Souhaites-tu un peu de compagnie ?

Je pense que de tous les hommes, lui seul connaissait véritablement les sentiments que je portais à ma mère. Je commençai par décliner, puis changeai d'avis.

— Oui, j'aimerais vraiment de la compagnie.

Il m'offrit son bras, et je posai ma main sur la sienne d'une manière particulièrement formelle.

— Aimerais-tu davantage de compagnie ? demanda Doyle.

Mon regard parcourut le pourtour de la chambre, tandis que j'essayais de déterminer si je souhaitais impressionner ma mère, ou l'insulter. Avec les hommes dans mon salon, je pouvais agir de l'une ou l'autre façon, ou même en fonction des deux.

Il n'y avait vraiment pas assez de place pour que tout le monde puisse s'attrouper. En conséquence, je portais mon choix sur Galen et Doyle. Je n'avais pas vraiment besoin de protection contre ma propre mère. Du moins, pas du type pouvant être assuré par des gardes du corps.

Doyle fut le premier à lui notifier que la Princesse arriverait dans un moment, tandis que Galen et moi attendions quelque temps en dehors de la pièce, sur le pas de la porte, avant de faire notre entrée magistrale. Il m'escorta jusqu'au-devant du miroir, puis alla prendre place sur le couvre-lit bordeaux foncé, en essayant de se fondre dans

le décor.

Ne se préoccupant pas autant de se montrer discret, Doyle resta debout, tout en se déplaçant du côté opposé du miroir.

Auquel je fis face. Je savais que la chevelure de ma mère retombait en épais pans ondulants parfaits au-delà de sa taille, mais on ne pouvait le dire en se basant sur l'image retransmise dans la glace. Elle avait enserré de feuilles d'or martelé sa coiffure élaborée empilée au sommet de sa tête par couches successives, dissimulant presque en totalité son coloris châtain plus qu'ordinaire. Ce qui ne signifiait pas que tout individu de sang Sidhe pur ne pouvait avoir les cheveux châtons. Je pense qu'elle les dissimulait car ils étaient exactement comme ceux de sa mère, ma grand-mère en partie farfadet, en partie humaine. Besaba, ma mère, détestait qu'on lui rappelle ses origines.

Ses yeux étaient simplement de couleur marron, d'un magnifique et dense chocolat, frangés de longs cils, si longs. Elle passait sans faillir des heures à entretenir sa peau magnifique : par des bains de lait, des crèmes, des lotions. Mais aucune de ces interventions cosmétiques ne lui donnerait cette blancheur pure digne de l'éclat lunaire, ni la délicate teinte dorée d'une peau illuminée par le soleil. Jamais elle n'aurait une peau digne d'un Sidhe, jamais. Sa sœur jumelle aînée, Eluned, avait quant à elle hérité de cette peau éclatante. Mais celle de ma mère, bien plus que ses cheveux ou ses yeux, la distinguait immédiatement des autres, comme n'étant pas purement Sidhe.

Sa robe couleur crème était rigide, tissée de fils d'or et de cuivre. L'encolure carrée mettait à son avantage son décolleté où on apercevait des renflements crémeux, mais il y avait une raison pour laquelle les femmes Sidhes étaient si férues de styles vestimentaires permettant d'améliorer le maintien du buste, n'ayant en effet pas grand-chose avec lequel œuvrer.

Son maquillage était ingénieux, et elle était, comme toujours, d'une grande beauté. Jamais elle n'avait fait la moindre visite sans me rappeler qu'elle était charmante, une Princesse Seelie, contrairement à moi. J'étais de trop petite taille, d'une constitution trop humaine, et mes cheveux, par la très chère Déesse, mes cheveux étaient auburn-sang, une couleur qu'on ne voyait qu'à la Cour Unseelie.

Je la considérais, contemplant sa beauté, et réalisais qu'elle aurait pu être humaine. Certains humains pouvaient être grands et sveltes, et c'était tout ce qu'elle possédait comme preuves tangibles pour attester qu'elle était davantage Sidhe que moi.

Elle était bien trop sur son trente et un pour ne faire qu'une petite visite de routine à sa fille. Le soin qu'elle mettait à s'attifer me fit me demander si elle avait conscience de combien je la détestais. Puis je

réalisais qu'elle était presque toujours habillée ainsi, dans une tenue aussi soigneusement élaborée.

Je portais quant à moi un short noir et un bustier sans manches rouge-sang laissant apparaître mon ventre, ma peau scintillant entre ces deux couleurs. Mes cheveux à longueur d'épaules commençaient à reprendre un peu de l'ondulation naturelle qu'ils avaient lorsque je les laissais pousser, n'ayant rien à voir avec les ondulations à profusion de ma mère et de ma grand-mère, mais ils n'en étaient pas moins ondulés, et de deux nuances plus foncées que le rouge-sang de mon bustier.

Je ne portais aucun bijou, mais mon corps en lui-même n'était que joyaux. Ma peau brillait tel de l'ivoire poli ; mes cheveux scintillaient comme des grenats ; et quant à mes yeux, ils étaient tricolores. Je regardais ma mère, très belle, mais à l'apparence ô combien humaine, et eus une révélation. Ce fut lorsque j'avais commencé à avancer en âge qu'elle s'était plainte de mon look. Oh, mes cheveux, comme elle les avait toujours abhorrés, se montrant toujours désagréable. Mais les pires insultes avaient commencé lorsque j'eus dix ou onze ans. Elle s'était sentie menacée. Jamais je n'avais réalisé jusqu'à ce moment – alors qu'elle était assise là dans ses beaux atours Seelies, tandis que moi, je me présentais debout dans des fringues de tous les jours de style urbain – que j'étais plus mignonne que ma mère.

Je la fixai du regard, la fixai simplement un instant, ce qui s'apparentait à réécrire en quelques battements de cœur une partie de mon enfance.

Je ne parvenais pas à me souvenir de la dernière fois où j'avais vu ma mère. Peut-être qu'elle non plus, car pendant un moment, elle resta à me fixer, semblant surprise, voire même choquée. Je pense qu'en quelque sorte, elle s'était convaincue que je ne pouvais ressembler à cette créature brillante qui se trouvait devant elle en ce moment. Elle recouvra rapidement sa contenance, car, avant toute chose, elle était la politicienne de Cour Suprême. Capable de contrôler son expressivité confrontée à n'importe quel caprice du Roi, et sans s'ébouriffer le moindre cil.

— Ma fille, comme je suis ravie de te revoir.

— Princesse Besaba, la Mariée de la Paix, toutes mes salutations.

J'avais délibérément omis de mentionner notre lien de parenté. La seule mère que j'avais vraiment eue était Grand-Mère, la mère de la mienne. Je lui aurais souhaité la bienvenue, à elle ; la femme assise sur ce siège drapé de soie n'était pour moi qu'une étrangère, et l'avait toujours été.

Elle eut l'air très surpris et ne parvint pas complètement à recouvrer l'expression qu'elle avait au préalable, mais ses propos n'en

étaient pas moins relativement aimables.

— Princesse Meredith NicEssus, toutes les salutations de la Cour Seelie.

Je ne pus réprimer un sourire. Elle venait de m'insulter à son tour. NicEssus signifiait « fille d'Essus ». La plupart des Sidhes perdent cette partie de leur patronyme à la puberté, ou tout du moins au cours de leur vingtaine, à la manifestation de leurs pouvoirs magiques. Et comme les miens s'étaient manifestés tardivement, j'étais demeurée NicEssus jusqu'à la trentaine. Cependant, les deux Cours étaient au courant de l'émergence de mes pouvoirs, et savaient que j'avais un nouveau titre. Un titre qu'elle avait intentionnellement omis de mentionner.

Fort bien. De plus, j'avais été la première à démarrer l'offensive.

— Je serais à tout jamais la fille de mon père. Néanmoins, je ne suis plus maintenant une NicEssus, dis-je en adoptant une expression pensive. Le Roi, mon oncle, ne vous aurait-il pas annoncé que ma main de pouvoir s'est manifestée ?

— Bien sûr qu'il me l'a dit, dit-elle, semblant sur la défensive et contrite tout à la fois.

— Oh, je suis désolée. Comme vous n'aviez pas utilisé mon nouveau titre, j'ai présumé que vous l'ignoriez.

Le temps d'un instant, elle laissa transparaître sa colère sur son joli visage prudent, puis sourit, d'un sourire aussi sincère que l'amour qu'elle me portait.

— Je sais que tu es à présent la Princesse de la Chair. Toutes mes félicitations.

— Eh bien, merci, Mère.

Elle changea de position sur son siège bas, comme si je venais de nouveau de la surprendre.

— Bon, ma fille, nous ne devrions pas laisser autant de temps passer entre nos entrevues.

— Assurément non, dis-je, en conservant un visage tout aussi agréable qu'impénétrable.

— J'ai entendu dire que tu as été invitée cette année au bal d'avant Noël.

— En effet.

— J'ai hâte de t'y rencontrer, pour renouer connaissance avec toi.

— Je suis étonnée que vous n'ayez pas également oui dire que j'avais dû décliner l'invitation.

— J'en ai eu vent, et l'ai trouvé difficile à croire.

Ses mains étaient gracieusement posées sur les accoudoirs de son siège, le corps à peine penché en avant, au détriment de ce maintien si parfait.

— Nombreux sont ceux qui donneraient beaucoup pour être ainsi

honorés d'une telle invitation.

— Je n'en doute pas, mais vous savez que je suis à présent l'héritière de la Cour Unseelie, n'est-ce pas, Mère ?

Elle se redressa à nouveau en hochant la tête. Je me demandais si toutes ces feuilles d'or sur ses cheveux commençaient à se faire lourdes à porter.

— Tu es cohéritière, et non véritablement héritière. C'est ton cousin qui est réellement l'héritier de ce trône.

Je poussai un soupir et cessai de m'efforcer d'avoir l'air agréable, enclenchant un mode inexpressif.

— Comme je suis surprise, Mère. Vous êtes généralement mieux informée.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, répliqua-t-elle.

— La Reine Andais nous a placés, moi et le Prince Cel, *ex-aequo*. Il demeure à voir qui de nous deux engendrera le premier un enfant. Si je tiens de vous, Mère, cela devrait assurément être moi.

— Le Roi est plus qu'enthousiaste que tu assistes à notre bal.

— Prêtez-vous attention à ce que je vous dis, Mère ? Je suis l'héritière du trône Unseelie. Si je retourne à la maison pour une célébration d'avant Noël, quelle qu'elle soit, cela devra être pour me joindre à un bal donné par les Unseelies.

Elle eut un petit geste des mains, puis, semblant se remémorer sa position précédente, elle les reposa soigneusement sur les accoudoirs.

— Tu pourrais revenir dans les bonnes grâces du Roi si seulement tu venais te joindre à notre bal, Meredith. Tu pourrais de nouveau être la bienvenue à la Cour.

— Je le suis déjà, Mère. Et comment pourrais-je revenir dans les bonnes grâces du Roi, alors qu'à ma connaissance, jamais je ne l'ai été ?

De nouveau, elle réfuta cela d'un geste, en oubliant presque de reposer les mains sur les accoudoirs. Elle semblait plus agitée qu'il n'y paraissait, pour s'oublier et s'exprimer ainsi avec les mains. Un langage corporel qu'elle avait toujours détesté, vu que cela était d'un commun !

— Tu pourrais revenir à la Cour Seelie, Meredith. Réfléchis donc, enfin une véritable Princesse Seelie.

— Je suis l'héritière d'un royaume, Mère. Pourquoi voudrais-je me joindre à une Cour où je suis en cinquième position pour accéder au trône, alors que je pourrais régner sur l'autre ?

De nouveau, elle rejeta mes propos d'un geste.

— Tu ne peux pas comparer ce que cela représente de faire partie de la Cour Seelie à quoi que ce soit d'autre, et d'autant plus ayant un quelconque rapport avec la Cour Unseelie, Meredith.

Je l'observais, si méticuleusement magnifique, et manquant si

obstinément de partialité.

— Voulez-vous dire qu'il vaudrait mieux pour moi être l'une des membres de la royauté la moins importante à la Cour Seelie, plutôt que de devenir monarque de la Cour Unseelie ?

— Impliquerais-tu qu'il vaut mieux régner sur l'enfer que d'être au paradis ? demanda-t-elle, en en riant presque.

— J'ai passé du temps aux deux Cours, Mère. Le choix est quelque peu limité entre les deux.

— Comment oses-tu me dire cela, Meredith ? J'ai fait mon temps à la Cour sombre, et je sais combien elle est hideuse.

— J'ai passé du temps à la Cour scintillante, et je sais que mon sang n'en demeure pas moins rouge sur du marbre brillant veiné d'or que sur du noir.

Elle fronça les sourcils, semblant en proie à la confusion.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Si Grand-Mère n'était pas intervenue en ma faveur, auriez-vous vraiment laissé Taranis me battre à mort ? Battre votre propre fille à mort, sous vos yeux ?

— Ce sont des propos odieux, Meredith.

— Répondez simplement à cette question, Mère.

— Tu avais posé une question très impertinente au Roi, et ce n'était pas sage de le faire.

J'avais obtenu ma réponse, la réponse que je connaissais depuis toujours, et poursuivis :

— Pourquoi est-ce si important pour vous que j'assiste à ce bal ?

— Le Roi en a exprimé le désir, répondit-elle.

Et elle, tout comme moi, revint à certaines questions précédentes, plus douloureuses.

— Je n'insulterais pas la Reine Andais et tout mon peuple en snobant leur célébration d'avant Noël. Si je reviens à la maison, ce sera pour participer à leur bal. Vous comprenez assurément qu'il ne peut en être autrement.

— Je ne comprends rien à rien, à part que tu n'as pas changé. Toujours aussi têtue et déterminée à te montrer difficile, comme d'habitude.

— Et vous n'avez pas changé non plus, Mère. Que vous a offert le Roi pour que vous me persuadiez d'assister à son bal ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Oh, que si ! Le titre de Princesse ne vous suffit plus. Vous voulez ce qui l'accompagne, c'est-à-dire le pouvoir. Que vous a offert le Roi ?

— Cela ne regarde que lui et moi, à moins que tu ne viennes au bal. Viens, et je te le dirai.

— Un appât bien médiocre, Mère, très, très médiocre, dis-je en

hochant la tête.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Elle bouillonnait de colère et ne faisait aucune tentative pour le dissimuler. Ce qui, venant d'une personnalité de sa stature ayant grimpé l'échelle sociale, représentait l'insulte suprême. Je ne méritais pas qu'elle me cache sa colère. J'étais sans doute l'une des rares Sidhes qu'elle aurait ainsi insultée. Quant à sa propre sœur, elle avait plutôt tendance à la prendre avec des pincettes.

— Cela signifie, très chère Mère, que je n'assisterai pas au bal d'avant Noël donné par les Seelies.

Je me dirigeai vers Doyle, qui coupa brusquement la transmission, laissant ma mère à mi-propos tandis que son image s'estompait du miroir.

Presque instantanément résonna ce son de cloche digne d'un appel au clairon, mais comme nous savions à présent de qui il s'agissait, nous avons fait la sourde oreille.

Chapitre 33

Dame Rosmerta appela tôt le lendemain matin, tellement tôt d'ailleurs que nous étions tous encore au pieu. Le bruit de clochettes me réveilla, tintinnabulant dans la chambre encore plongée dans la pénombre. On percevait un parfum de rose presque trop intense, la carte de visite de Rosmerta, qui, en toute apparence, avait essayé d'attirer notre attention depuis quelque temps déjà, pour finalement recourir aux clochettes et à cette senteur florale.

Je tentai de me redresser en position assise, mais ne pus y parvenir, aussi entortillée que je me trouvais dans les longs cheveux de Nicca et les bras de Rhys, qui ouvrit l'œil, et le bon, et cligna des paupières en me lançant un regard vague.

— Quelle heure est-il ?

— Il est tôt, répondis-je.

— Aussi tôt que quoi ?

— Si tu bougeais le bras, je pourrais regarder l'heure pour te le préciser.

— Oh, désolé, marmonna-t-il dans les draps violet foncé tout en le déplaçant.

Je me redressai en position assise pour regarder le réveil.

— Il est huit heures.

— Par le doux Consort, qu'est-ce qui pourrait bien avoir autant d'importance ?

Nicca se redressa sur un coude, puis essaya de repousser de la main sa chevelure dans son dos, sans résultat, car Rhys et moi étions toujours assis dessus. J'adorais la sensation de tous ces cheveux se drapant autour de mon corps, tout en me remémorant la raison pour laquelle je ne laissais jamais pousser les miens aussi longs.

Rhys et moi nous sommes suffisamment déplacés pour permettre à Nicca de dégager son ample chevelure, qu'il ne repoussa pas tant dans son dos que pour la laisser retomber sur le côté, tel un manteau quelque peu emmêlé.

Rhys se tourna sur le dos, non pas pour s'exhiber, quoiqu'il y parvînt sans problème, mais parce qu'il voulait être en mesure de voir le miroir avec son œil valide.

Nicca resta appuyé sur un coude derrière moi. Je me trouvais assise entre les deux. Je réussis à extirper suffisamment de draps coincés sous notre poids pour relativement m'en couvrir. La nudité était chose banale à la Cour Unseelie, mais ce n'était pas toujours le cas à la Cour Seelie, où la vanité humaine avait été plus contagieuse. Nous étions tous trois en position pour recevoir l'appel, lorsque Rhys et moi avons simultanément réalisé que quelqu'un devait se lever pour aller connecter le miroir.

— Et merde, dit-il, avant de rouler hors du lit, d'effleurer le miroir et de se remettre rapidos au plumard en faisant un roulé-boulé, comme si nous étions en train de poser pour une photo avec le déclenchement programmé sur automatique. Lorsqu'il roula de nouveau sur le lit, le poids de son corps m'arracha le drap des mains, le tirant jusqu'à mes genoux. Rhys réalisa qu'il se trouvait à présent sur les couvertures, et non en dessous. Il ne nous restait à tous les deux qu'une seconde pour choisir si nous allions nous battre avec la literie lorsque le miroir s'animerait, ou prendre calmement la pose. Nous avons tous deux décidé d'avoir l'air à l'aise, et de ne pas s'en faire. Rhys était étendu de tout son long devant moi, un bras derrière la tête, l'image parfaite de l'aisance tout en muscles. Je m'appuyais contre Nicca comme s'il n'avait été qu'un dossier de chaise. Il se recroquevilla autour de moi dans mon dos, m'enserrant et m'encadrant de son corps tout à la fois. Il était parvenu à garder suffisamment de couverture pour dissimuler son entrejambe.

Dame Rosmerta apparut alors dans le miroir. Tout habillée de soie et de brocart, d'une nuance légèrement plus foncée de rose aujourd'hui, presque fuchsia. Ses tresses d'un blond foncé étaient entremêlées de rubans assortis précisément à la couleur de sa robe. Elle n'était que rose et or et aussi parfaite qu'une poupée. Ses yeux dorés tricolores étaient brillants, limpides, comme si elle était debout depuis des heures.

Son sourire s'atténua d'une fraction tandis qu'elle nous regardait attentivement. Elle ouvrit la bouche, mais sans piper mot.

Je décidai de lui porter secours.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse pour vous, Dame Rosmerta ?

— Ah, oui, oui, dit-elle en recouvrant de toute évidence sa contenance, se rappelant son devoir ; ce qui sembla la rendre plus sereine. Le Roi Taranis souhaiterait vous inviter à un festin donné en votre honneur quelques jours avant Noël. Nous sommes désolés de cette méprise au sujet du bal. Nous comprenons absolument, bien évidemment, que vous devez assister aux festivités données à votre Cour.

Elle eut un sourire contenant juste le degré nécessaire

d'insinuation du genre : *comme nous nous sommes montrés sots, mais à présent nous y avons remédié*. Un sourire qui aurait même pu être sincère.

Je me sentais fatiguée, Nicca et Rhys s'étant mis couramment à partager leur nuit avec moi. Je crois que c'était purement pour qu'ils bénéficient tous deux de deux nuits dans la foulée, plutôt que l'un reçoive une quelconque préférence par rapport à l'autre. Ce qui signifiait que mes nuits avaient été quelque peu agitées. Comme nous n'avions pas à nous rendre au bureau, nous ne nous étions pas souciés de rester éveillés tard. Et maintenant, voilà Rosmerta fraîche comme une rose à huit heures du matin. C'était décourageant !

Pourquoi le Roi insistait-il autant pour me rencontrer avant Noël ? Était-ce à propos de Maeve ? Ou d'un tout autre sujet ? Pourquoi voulait-il me voir maintenant ? Il ne s'en était sacrément pas soucié auparavant.

— Dame Rosmerta, dis-je, en essayant de contrôler ma voix, dans l'espoir qu'elle ne semble pas aussi lasse que je me sentais, je dois me montrer directe en cet instant. Je sais bien que cela pourra sembler impoli, mais j'ai besoin d'obtenir la réponse à certaines questions avant de pouvoir accepter ou refuser cette invitation.

— Bien sûr, Princesse, dit-elle, tout en esquissant une petite courbette en mentionnant mon titre.

— Pourquoi ma présence est-elle si importante au Roi pour qu'il donne un festin en mon honneur, quelques jours avant Noël ? Toute la Cour a œuvré depuis de nombreux mois pour planifier ce bal. Les serviteurs et les fonctionnaires doivent être dans tous leurs états à la pensée d'un festin organisé juste quelques jours avant cet événement d'envergure. Pourquoi le Roi aurait-il la nécessité de me voir, si terriblement, avant le solstice d'hiver ?

Son sourire ne s'altéra pas le moins du monde, ne vacillant à aucun moment.

— Pour cela, vous devrez vous en enquérir en personne auprès de Sa Majesté.

— Cela serait charmant, dis-je, si vous aviez l'amabilité de me le passer.

Ceci la déstabilisa, la confusion passant par intermittence sur son joli minois. Je pense que la plupart des gens auraient simplement accepté qu'on ne pouvait s'adresser directement au Roi. Cependant, bien trop de sujets d'importance étaient d'actualité pour faire preuve d'autant de civilités.

Rosmerta recouvra sa contenance, toutefois pas aussi rapidement que j'aurais pu le penser, avant de dire finalement :

— Je vais m'enquérir auprès de Sa Majesté s'il peut venir vous parler. Son emploi du temps est particulièrement chargé, et de ce fait,

je ne peux vous faire aucune promesse.

— Je vous demanderai néanmoins de me faire une promesse de la part de Taranis, Dame Rosmerta. Et j'ai pleinement conscience que son agenda est bien rempli ; cependant, j'ai réellement besoin d'obtenir une réponse à ma question. Je ne peux donner mon accord pour cette invitation sans une réponse préalable, et je pense que l'obtenir directement du Roi devrait considérablement accélérer le processus.

Je souriais en disant ces mots, en un reflet parfait de son propre sourire agréable quasi professionnel.

— Je lui transmettrai ce message. Il se pourrait qu'il vous contacte plutôt rapidement. En conséquence, puis-je me permettre de vous suggérer humblement que vous utilisiez ce laps de temps pour vous habiller et vous présenter d'une manière plus appropriée à votre rang.

Elle sourit à ses paroles, mais la contraction autour de ses yeux indiquait qu'elle n'était pas si sûre que ça de devoir me le mentionner. Ou il se pouvait que mes pensées se soient reflétées sur mon visage pendant qu'elle me tenait ces propos.

— Je pense que je me présenterai au Roi comme bon me semble, Rosmerta.

J'avais omis *Dame*, délibérément. Elle n'était qu'une noble mineure, et mon statut était supérieur au sien. Que je lui fasse la courtoisie de mentionner son titre n'était effectivement que cela, de la courtoisie. Je n'étais nullement dans l'obligation de m'y plier.

— Je ne voulais aucunement vous manquer de respect, Princesse Meredith.

Son sourire s'était à présent évanoui, le visage fermé en cette beauté glacée dont seuls les Sidhes ont le secret.

Je n'y portai aucune attention, car dire quoi que ce soit aurait été l'accuser de mensonge. Peut-être n'avait-elle pas eu l'intention de se montrer irrespectueuse ; peut-être n'avait-elle simplement pas pu l'éviter.

— Cela se pourrait bien, Dame Rosmerta, cela se pourrait bien. J'attends avec impatience des nouvelles du Roi. Pensez-vous qu'il rappellera avant que nous ayons eu le temps de nous lever ?

— Je n'avais pas conscience de vous avoir réveillée, Princesse. Je suis si humblement désolée.

Elle en avait tout l'air en effet.

— Je m'assurerai que vous avez le temps de vous lever et de procéder à vos... tâches matinales, ajouta-t-elle.

Elle en rougit légèrement, et je me demandai à quel mot elle avait dû penser avant d'employer ce terme, *tâches*. Ou plus précisément, que pouvait-elle considérer comme étant mes tâches matinales ?

Je réalisai brusquement que Rosmerta avait dû penser que nous

n'étions pas en train de nous réveiller mais plutôt de batifoler. Andais répondait aux appels des Seelies prise en flagrant délit plus souvent qu'à son tour, ou quasiment tout aussi souvent. Peut-être s'attendaient-ils à ce que j'agisse de même ?

— Je vous remercie de m'accorder du temps, Dame Rosmerta. Il est plus qu'inconvenant d'être obligé de se lever tôt le matin pour s'entretenir avec le Roi.

Elle sourit et me fit une révérence très mignonne, qui la fit presque disparaître en dessous du cadre du miroir. Rosmerta était l'incarnation même de la bienséance absolue. Une profonde révérence de sa part était en effet un grand honneur, car cela signifiait qu'elle comprenait que je me trouvais à un pas de distance du trône. Il était plutôt sympa de savoir que quelqu'un à la Cour Seelie l'avait pigé.

Elle ne se releva pas, et je compris pourquoi, avec un léger retard à l'allumage.

— Vous pouvez vous redresser, Dame Rosmerta, et je vous remercie.

Elle se remit debout, légèrement vacillante, du fait que je l'avais laissée poireauter dans cette profonde révérence prolongée, sans en avoir l'intention. J'avais juste oublié que certains usages à la Cour Seelie s'apparentaient beaucoup à ceux de la Cour Britannique ; lorsque vous faisiez une révérence, vous ne pouviez vraiment vous en redresser qu'en fonction de l'assentiment du membre de la royauté à qui vous l'aviez adressée. Cela faisait des lustres que je ne m'étais trouvée parmi les Seelies. J'allais sans doute me sentir quelque peu « rouillée » au niveau du protocole en usage à la Cour. En comparaison, la Cour Unseelie était beaucoup moins formelle.

— Je parlerai à Sa Majesté de votre part, Princesse Meredith. Je vous souhaite une bonne journée.

— Moi de même, Dame Rosmerta.

Le miroir reprit son apparence habituelle, et je sentis que nous nous détendions tous les trois, laissant échapper un soupir.

— Qu'en pensez-vous ? Pourquoi pas quelques bijoux, que nous ayons l'air plus formel ? dit Rhys en mettant les mains derrière la tête et en croisant les chevilles.

Je laissai mon regard glisser sur son corps, me rappelant la sensation de ma langue parcourant son ventre ferme, glissant plus bas. Je dus fermer les yeux et évacuer cette pensée avant de pouvoir lui répondre.

— Non, Rhys, je pense qu'il vaut mieux tout d'abord s'habiller. Nous nous inquiéterons des accessoires ultérieurement.

Il me sourit de toutes ses dents.

— Oh, je ne sais pas, Merry. N'es-tu pas quelque peu tentée de nous réunir tous au plumard lorsqu'il appellera ? Toi, enfouie parmi

nos corps nus.

Je commençai par dire non. Avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'un mensonge.

— Légèrement tentée, en effet, mais nous devons nous tenir comme il faut, Rhys.

Son sourire s'élargit de plus belle.

— Si tu insistes.

— Tu es celui qui n'arrête pas de t'exclamer : *Oooh, le Roi de la Lumière et de l'Illusion !* Serais-tu en train de changer d'avis à présent ?

— Il est encore effrayant, Merry, mais c'est également un grand ponton suffisant. Il n'a pas toujours été ainsi, mais à un moment au cours des siècles, il devint plus... humain, au pire sens du terme.

Le large sourire s'estompa alors sur les bords.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je.

— Je pensais seulement à ce qui aurait pu se passer. Taranis ne rechignait pas à se joindre à quelques bonnes parties de rigolade, ainsi qu'à une ou deux querelles d'ivrognes.

Mes yeux s'écarquillèrent.

— Taranis ? En bordée avec les potes ? Je n'arrive même pas à l'imaginer !

— Tu ne le connais que depuis trente années. Il n'a pas été au meilleur de sa forme.

Il se redressa en position assise, puis se remit sur pied, en annonçant :

— Je file sous la douche.

— Si tu la prends en premier ce matin, ce sera mon tour demain, dit Nicca.

— Seulement si tu es assez rapide pour ça, dit Rhys, en se dirigeant vers la salle de bains.

Les bras de Nicca glissèrent pour m'enlacer la taille et m'inciter à me retourner vers lui.

— Laissons-le à sa douche.

Il traça de sa fine main brune des arabesques à proximité de mon visage, puis roula sur le dos, m'entraînant avec lui, ses mains sur ma nuque et ma taille. Le drap qui l'enveloppait avait glissé, et je pus constater qu'à nouveau, il était prêt à l'action.

— Ne te fatigues-tu donc jamais ? dis-je en m'esclaffant à moitié.

— Pour ça, jamais.

Son visage se fit plus sérieux, un peu moins tendre.

— Le faire avec toi est la première fois où j'ai été avec une femme sans en avoir peur.

— Que veux-tu dire ?

— La Reine est une créature effroyable, Meredith, et elle aime que ses hommes lui soient soumis. Je suis loin d'être dominateur, mais

je n'apprécie pas du tout la notion qu'elle a du sexe.

Je me serrai tout contre lui et l'embrassai avec douceur.

— Pourtant, nous le pratiquons parfois avec une certaine brutalité.

Il m'étreignit soudainement.

— Non, Meredith, non, pas toi. Tu ne me fais jamais peur.

Il me retint, et je me détendis contre son corps, le laissant me retenir. Presque trop serré. Cela en était quasiment douloureux.

Je lui caressai les flancs et ce que je parvenais à atteindre de son dos, jusqu'à ce qu'il commence à se détendre, ses bras se faisant moins oppressants. Il y avait de cela quelques jours à peine, j'avais pensé renvoyer Nicca à la maison, car je ne voulais pas qu'il devienne roi. Il n'en était pas capable, et cela n'avait absolument rien à voir avec le fait qu'il puisse ou non engendrer.

Je l'étreignis en le caressant doucement, jusqu'à ce que la panique soudaine qui l'avait envahi s'apaise. Lorsqu'il eut retrouvé son calme, il tendit de nouveau les bras vers moi, et je m'y réfugiais, en quête de sa bouche, de son corps. J'espérais que le Roi Taranis n'appellerait pas alors que nous étions en pleine action, mais faire l'amour contribua à dissiper la dernière expression blessée dans ses yeux. J'avais besoin de voir ces yeux bruns se tourner vers moi, nimbés de rien d'autre que de sourires.

Lorsque Rhys ressortit de la salle de bains en se séchant, nous étions en fin de parcours. Il poussa un juron étouffé.

— Est-il trop tard pour me rejoindre à vous ?

— Oui, lui répondis-je, en donnant à Nicca un dernier baiser. De plus, c'est mon tour de prendre une douche.

Et je me crapahutai hors du lit pour filer vers la salle de bains avant que Nicca n'ait eu le temps de protester. Je les laissai en train de s'esclaffer, sortant de la chambre en riant de concert. Que faire de mieux pour démarrer la journée !

Chapitre 34

Cet après-midi-là, Maeve et Gordon Reed se présentèrent à notre porte. Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis notre récente entrevue, mais l'état physique de Gordon donnait l'impression que cela faisait des années. L'aspect jaunâtre de sa peau avait tourné au grisâtre. Il semblait avoir perdu du poids, si bien que les os solides qui avaient à une époque contribué à sa haute stature imposante lui donnaient à présent l'apparence d'un squelette à l'épaisse ossature, recouverte d'une pellicule de papier de couleur grise. Ses yeux lui mangeaient le visage, et la souffrance qu'ils recélaient semblait ne jamais s'atténuer. Comme si le cancer le suçait jusqu'à la moelle, le rongant de l'intérieur vers l'extérieur.

Maeve avait mentionné au téléphone que l'état de Gordon avait terriblement empiré, mais elle ne nous avait pas préparés à cela. Pas le moindre mot n'aurait pu vous préparer à assister en direct à l'agonie d'un homme.

Frost et Rhys avaient été à la rencontre de leur voiture, afin d'aider le mari de Maeve à monter la courte volée de marches jusqu'à notre appartement, tandis qu'elle leur emboîtait le pas, le visage quasiment dissimulé à l'arrière de gigantesques lunettes de soleil, un foulard de soie recouvrant en intégralité sa chevelure blonde. Elle serrait contre sa gorge le col d'un manteau de fourrure retombant jusqu'à ses chevilles, comme s'il faisait froid, véritable sosie d'une grande star d'Hollywood. Bien évidemment, qui d'autre aurait pu autant prétendre à ce rôle ?

Les hommes aidèrent Gordon à entrer dans la chambre afin qu'il puisse s'y reposer, pendant que nous prenions part à la première phase du rituel de fertilité. Maeve, en toute apparence, passerait le temps en faisant les cent pas dans le salon. Elle avait failli allumer une cigarette avant que j'aie pu lui préciser que fumer était interdit chez moi.

— Meredith, de grâce, j'en ai besoin.

— Dans ce cas, allez fumer dehors.

Elle baissa juste assez ses lunettes noires pour me considérer de son célèbre regard bleu. Elle s'était à nouveau revêtue de son glamour humain, essayant autant que possible de ne pas avoir l'air d'être

Sidhe. Ce regard bleuté ne me quitta pas tandis qu'elle ouvrait d'un large geste son manteau, qui encadra ce long corps à la peau dorée. Elle était nue en dessous, à part les bottes.

— Suis-je suffisamment vêtue pour la vue du voisinage ?

Je hochai la tête.

— Votre glamour serait amplement efficace pour cacher que vous êtes nue comme un ver au beau milieu de l'autoroute. Alors refermez votre manteau, et emmenez vos nerfs en pelote et vos clopes dehors.

Elle laissa retomber les pans du manteau, son corps apparaissant en une fine ligne encadrée par les rebords doux de la fourrure.

— Comment pouvez-vous vous montrer aussi cruelle ?

— Ce n'est pas de la cruauté, Maeve, et vous le savez fort bien. Vous avez passé trop de siècles parmi les Cours pour penser que je suis cruelle simplement parce que je ne veux pas que votre tabac empuantisse mon appart.

Elle me fit alors la moue. J'en avais assez.

— Lorsque je serai de retour à l'intérieur toute saturée de magie, je veux y trouver Conchenn, la Déesse de la Beauté et du Printemps, et non pas quelque star capricieuse. Pas de glamour non plus. Je veux être en mesure de voir ces yeux embrassés par les éclairs.

Elle ouvrit la bouche, pour protester, selon moi. Je l'interrompis d'un geste.

— Épargnez-vous-en la peine, Maeve, et faites ce que vous devez pour apporter votre contribution.

Elle repoussa ses lunettes en arrière, exposant ses yeux, et dit d'une voix beaucoup plus atténuée :

— Vous avez changé, Meredith. Vous avez en vous une dureté qui ne s'y trouvait pas auparavant.

— Pas de la dureté, intervint Doyle, de l'autorité. Elle sera reine et l'a compris à présent.

Maeve lui jeta un regard avant de le reporter sur moi.

— Très bien, qu'est-ce donc que ce bikini ? Je croyais que vous alliez baiser, et non vous baigner.

— Je sais combien vous êtes en colère et angoissée en raison de l'état de santé de votre mari, et que cela vous facilite les choses, mais il y a néanmoins des limites, Maeve. Ne poussez pas !

Elle baissa la tête, tripotant encore la cigarette non allumée et le briquet inutilisé.

— Je ne voudrais pas vous donner la fichue impression de jouer les divas, mais je suis désespérément inquiète au sujet de Gordon. Ne pouvez-vous le concevoir ?

— Je le conçois parfaitement. Mais si je n'étais pas dans l'obligation de rester assise là à me chamailler avec vous, je pourrais déjà être sur le site du rituel à me préparer.

Je lui tournai délibérément le dos, en espérant qu'elle saisirait l'allusion.

— Doyle, as-tu étendu les barrières protectrices afin d'y intégrer la zone du petit jardin attenante à la maison là derrière, comme je l'avais requis ?

— Oui, Princesse, c'est fait.

Je pris une profonde inspiration. Voici le moment que je redoutais tant. Je devais choisir l'un de mes hommes pour agir en tant que consort pendant ce rituel, mais lequel ? J'ignore quelle aurait été ma décision, car Galen dit d'une voix claire quoique incertaine :

— Je suis de nouveau entier, Merry.

Tout le monde à part Maeve se retourna pour le fixer. Il sembla quelque peu mal à l'aise sous ces regards scrutateurs. Cependant, un sourire satisfait émergea sur son visage, ainsi qu'une expression que, depuis longtemps, je n'avais pu voir se refléter dans ses yeux.

— Je ne voudrais pas refroidir l'atmosphère, dit Rhys, mais comment pouvons-nous savoir s'il est guéri ? Maeve et Gordon n'auront peut-être pas une seconde chance dans cette entreprise.

Doyle l'interrompt.

— Si Galen dit qu'il est suffisamment guéri pour participer au rituel, en ce qui me concerne, je suis prêt à le croire.

Je regardai le visage de Doyle, figé en ce masque sombre habituel, indéchiffrable. Il parlait rarement à moins d'être sûr de ce qu'il avançait.

— Comment peux-tu en être aussi certain ? s'enquit Frost.

— Meredith a besoin d'un consort pour sa déesse. Qui sera mieux que l'homme vert dont la virilité vient tout récemment de lui revenir ?

Je savais que l'homme vert était parfois le surnom désignant le Consort de la Déesse, ainsi que le nom commun du Dieu de la Forêt. Je regardai Galen. Assurément, c'était bien là l'homme vert.

— Si Doyle pense que c'est OK, alors que ce soit Galen.

Je ne crois pas que Frost fut heureux de ce choix, mais tous les autres l'acceptèrent sans sourciller, et Frost s'abstint de l'ouvrir. Il arrive parfois que c'est tout ce que vous puissiez exiger d'un homme, ou de tout un chacun, d'ailleurs.

Chapitre 35

J'avais besoin de solitude pour me préparer au rituel. Doyle n'avait pas été très emballé que je reste seule ne serait-ce que quelques minutes, mais nous avions étendu les barrières protectrices au pourtour de la propriété, du mur du fond jusqu'au petit jardin négligé de la maison située à l'arrière. Qu'il soit négligé était dans ce cas pratique, car cela signifiait qu'aucun pesticide ni herbicide n'y avait été utilisé, et cela depuis pas mal de temps. Nous avions établi plus tôt dans la journée un cercle rituel, où j'avais prévu une ouverture, que j'avais franchie, avant de la refermer derrière moi. Je me tenais à présent debout, non seulement à l'intérieur du barrage magique, mais dans un cercle de protection. Rien d'occulte ne pourrait le traverser, rien de moins qu'une divinité ou L'Innommable en personne, mais cela aurait arrêté ces Affamés massacreurs qui n'avaient pas encore retrouvé leur statut divin.

Le jardin avait été planté densément sans qu'il ne reste le moindre centimètre carré de terre vierge, comme la plupart en Californie du Sud. À présent, ce n'était plus qu'un bosquet abandonné de petits citronniers au feuillage vert foncé. Il était trop tard dans la saison pour y voir des bourgeons. Je le regrettais. Mais dès l'instant où je m'avançais entre les arbres resserrés, avec l'herbe et les feuilles se désagrégeant sous mes pieds, je sus que c'était bien ça. Les arbres murmuraient entre eux comme de vieilles dames évoquant à voix basse le bon vieux temps, leurs têtes rapprochées sous la chaleur du soleil, si intense. Les eucalyptus qui bordaient la rue juste de l'autre côté du mur du jardin dégageaient une senteur lourde et épicée, dont les effluves dans l'air se mêlaient à ceux des citronniers réchauffés par le soleil.

Une grande couverture de coton était posée par terre, en attente. Maeve avait proposé d'apporter des draps de soie, mais tout ce qui nous était nécessaire devait provenir de la terre, du monde animal ou végétal. La pièce de tissu était suffisamment épaisse pour en recouvrir le sol impitoyable, mais pas de trop pour nous en séparer. Ce qui nous permettrait de sentir la terre sous nos corps.

Je m'allongeai sur la couverture comme pour un bain de soleil. Je

m'y enfonçai, bras et jambes écartés, me laissant sombrer dans le doux duvet de la surface, puis au-delà dans l'épaisseur constituée d'herbe, de feuilles et de brindilles, telle une couverture de petits éléments aigus, et plus profondément encore, dans la terre durement tassée en dessous. Il devait y avoir de l'eau ici, sinon les citronniers se seraient étiolés et auraient crevé. Cependant, le sol semblait absolument sec, comme s'il ne sentait jamais l'effleurement d'une bonne averse.

Le vent me caressait le corps, m'attirant de nouveau vers la surface. Son souffle jouait contre ma peau, faisant bruisser les feuilles mortes et les herbes sauvages au pourtour de la couverture. Les feuilles murmuraient entre elles, en silence. La senteur des eucalyptus nimbait chaque chose de son parfum chaleureux de bois de résineux.

Je roulai sur le dos pour pouvoir contempler les arbres se mouvant au vent, sentir la chaleur du soleil sur l'avant de mon corps. J'ignore si je perçus un bruit, ou sa présence, debout simplement là. Je tournai la tête, la joue posée contre le lit que formait ma chevelure, et il était là.

Galen se tenait debout perdu parmi les feuillages verts animés et les légers murmures des arbres, ses cheveux se soulevant en une auréole de boucles vertes autour de son visage, l'unique tresse fine, vestige de ce qui avait été sa longue, très longue chevelure, retombant sur son torse nu.

Alors qu'il sortait d'entre les arbres, je pus voir qu'il ne portait rien. Sa peau était d'un blanc immaculé nuancé de vert, semblable au dessous scintillant d'un coquillage. Sa taille semblait plus allongée ainsi dénudée, telle une mince étendue de chair et d'os conduisant au renflement de ses épaules, et vers le bas à la minceur de ses hanches. Son membre était plus gros que je ne l'aurais pensé, plus long, épais, s'allongeant sous mes yeux. Comme si Galen sentait mon regard circuler vers le bas en glissant sur son corps nu et en poursuivant son parcours le long de ses longues jambes musclées. Il s'avança vers moi.

Je crois que j'en eus le souffle coupé le temps d'une ou deux secondes. Je n'avais pas vraiment cru qu'il viendrait me rejoindre. Je m'étais peu à peu lassée de l'espérer. Et à présent, il était là.

Je levai les yeux, les posant sur son visage, allant à la rencontre de son sourire. Le sourire de Galen, celui qui m'avait fait battre le cœur un coup sur deux depuis que j'étais en âge de m'en préoccuper. Je m'assis sur la couverture et lui tendis la main. Je voulais accourir vers lui, mais craignais de sortir du cercle d'arbres et de vent et de terre. Craignant presque d'en détourner les yeux, car si je clignais des paupières, ne se fondrait-il sous les frondaisons, tel un songe d'été ?

Il resta debout au bord de la couverture, juste hors de portée, puis lentement, il tendit la main vers la mienne jusqu'à ce que nos doigts se touchent à peine, et ce léger effleurement transmettait une palpitation à

l'intérieur de mon corps, comme une nuée de papillons, extirpant de mes lèvres un soupir. Galen se laissa tomber à genoux sur la couverture, les mains posées sur les côtés, ne faisant plus la moindre tentative pour à nouveau me toucher.

Je m'agenouillai en face de lui, comme son propre reflet. Nous sommes restés ainsi, les yeux dans les yeux, si proches l'un de l'autre que nous n'avions quasiment pas besoin de nos mains pour nous toucher. Il leva lentement la sienne, et elle resta en suspens au-dessus de mon épaule dénudée. Je pouvais sentir son aura, sa puissance, tel un souffle chaud émanant de son corps. Puis sa main traversa l'énergie frissonnante de ma propre aura, et ces deux chaleurs distinctes s'embrasèrent, s'attirant l'une et l'autre. J'avais craint qu'il soit difficile de faire émerger la magie, mais j'avais oublié. J'avais oublié ce que signifiait réellement d'être fey, d'être Sidhe. Nous n'étions que magie, comme la terre et les arbres sont magie. Nous brûlions de la même flamme invisible qui reliait le monde. Cette flamme chaleureuse se gonflait entre nous, remplissant l'atmosphère ambiante d'une énergie scintillante, martelante, semblable à un bruissement d'ailes.

Puis nous nous sommes embrassés, immergés au centre de cette puissance énergétique en plein essor, dont le flux circulait entre nos bouches tandis qu'il se penchait vers moi, et je levai mon visage vers le sien pour venir à la rencontre de ses lèvres. Il n'était que chaleur veloutée contre et à l'intérieur de ma bouche, tandis que sa puissance se déversait dans ma gorge, jusqu'au plus profond de mon corps. Lorsque nous avons partagé l'énergie de Niceven, elle avait semblé piquante, chaude, presque douloureuse. Ceci était bien plus, une douce chaleur, le premier souffle du printemps après un hiver interminable.

Ses mains trouvèrent mon corps, laissant retomber mes seins nus face au vent. Éloignant ses lèvres des miennes, il baissa le visage vers mes seins, prenant tout d'abord l'un, puis l'autre dans sa bouche, jouant de la langue sur les mamelons, entouré de cette puissance de chaleur qui se déversait. Il les prit ensuite au creux de ses paumes, les enserrant de ses doigts, jusqu'à ce que je laisse échapper un gémissement. Puis ses mains glissèrent le long de mon dos jusqu'à mes hanches, ses doigts accrochant les bords du bas du bikini, le faisant glisser sur mes cuisses, s'arrêtant ensuite à mes genoux, piégé. Il me fit rouler sur le dos et fit glisser la dernière pièce du maillot pour l'ôter.

J'étais étendue nue devant lui pour la première fois, le vent balayant mon corps en l'enveloppant de son souffle. Il avait pris appui sur un bras, son corps nu longiligne étendu si près de moi. Je parcourais de la main sa poitrine, la faisant glisser sur son ventre, sa taille, pour venir finalement effleurer la chaleur de son membre, que je pris au creux de mes mains, le retenant, épais et chaud. Il frissonna,

puis ses paupières se fermèrent. Lorsqu'il les rouvrit, ses yeux verts étaient emplis d'une sombre luminosité, d'une connaissance occulte qui me coupa le souffle et me fit ressentir des contractions dans le corps, bien plus bas. Je le serrai doucement, le caressai, et sa colonne vertébrale se cambra en rythme, la tête tellement rejetée en arrière que je n'aurais su dire s'il avait ou non refermé les yeux.

Alors qu'il avait le regard tourné vers le ciel pendant que ma main le caressait, j'entrepris de descendre plus bas, pour le prendre dans ma bouche, le titillant de la langue, en un mouvement soudain qui lui arracha de la gorge un profond gémissement. Je m'orientai de telle sorte que je puisse voir son visage, lorsqu'il détourna les yeux du ciel pour les poser sur moi. Ses lèvres s'entrouvrirent, son visage presque fou. Son souffle sortait par halètements rapides, qui provenaient de son ventre et se déversaient dans sa poitrine, puis de ses lèvres, par bribes de mots. Il haletait mon prénom, comme en une prière, puis, dodelinant de la tête, il me toucha l'épaule :

— Je ne tiendrai pas longtemps.

Je parvins à éloigner ma bouche de son corps, le repoussant sur le dos, et me plaçai à califourchon sur ses jambes pour le contempler. Comme j'avais désiré ce moment, et depuis si longtemps ! Je lui caressai le corps juste des yeux, mémorisant comment la couleur de sa peau passait du blanc à un vert pré pastel, la teinte sombre de ses tétons pressés contre sa poitrine. Je passai en frottant la main sur l'avant de son corps, sentant le velouté de sa peau semblable à du velours brossé ou du daim, et cependant, aucun mot n'aurait pu en décrire la douceur, ni la fermeté et la densité de sa chair. Mais ce n'était pas seulement de sa chair dont j'avais eu le désir toutes ces années. C'était de sa magie.

J'invoquai mon pouvoir, tel un souffle torride provenant de ma peau, et son aura s'éleva comme une mer chaude pour se déverser à l'intérieur de cette puissance. Le flux de nos magies se rejoignit pour circuler comme deux courants d'un même océan, se fusionnant, se noyant ensemble.

J'enfourchai son membre, l'accueillant lentement à l'intérieur de moi, d'un centimètre à la fois, jusqu'à ce qu'il m'ait complètement pénétrée. Il murmura mon prénom, et je me penchai sur lui jusqu'à ce que nos lèvres se rejoignent en un baiser, et nous nous sommes embrassés, lui à l'intérieur de moi, nos corps pressés dans la plus intime caresse.

Je sentais le souffle du vent tout contre mon dos, comme si une main fraîche me caressait. Ce qui me fit me redresser, jusqu'à ce que je me retrouve assise, les yeux posés sur lui. Je pouvais sentir de nouveau la présence des arbres. Les entendant se murmurer les uns aux autres, me chuchotant de sombres secrets enfouis au plus profond

des strates. Et je pouvais sentir le sol en dessous de nous. Je pouvais sentir la terre se faire danse pesante en rythme sous le corps de Galen.

C'est alors que nous avons pris part à cette chorégraphie, nos corps s'étreignant, mes hanches bougeant d'avant en arrière, les siennes montant et descendant, si bien que nous formions un double rythme qui se nourrissait de chacun de nos mouvements, jusqu'à ce que je sente son membre se durcir en gonflant, et que je l'enserme étroitement à l'intérieur de mon corps, l'y retenant, l'y retenant de mes mains, de ma bouche, de chaque partie de mon être, comme s'il allait disparaître si je ne le retenais pas fermement. La chaleur prit son essor entre mes jambes, s'élevant en une vague torride qui m'envahit tout le corps jusqu'à ce que j'éprouve la sensation que ma peau se détachait, et que je me laisse porter par le murmure du vent et des arbres. La seule chose qui me maintenait ancrée à la terre était la pointe dure et chaude du pénis de Galen. Je la sentis glisser dans sa peau, sentis sa puissance jaillir, et le temps d'un instant d'illumination, nous n'étions plus ni chair ni sang ni réels. Mais étions devenus le vent, les arbres tirant sur leurs racines tels des cerfs-volants ancrés, pensant à la profondeur de la terre comme aux rayons ensoleillés. Nous étions la senteur douce de pin des eucalyptus, et l'odeur forte de l'herbe roussie par le soleil. Lorsque je ne parvins plus à sentir mon corps, pouvant à peine me rappeler qui j'avais été, je commençai à me reverser en moi-même. Mon corps reprit sa forme initiale, Galen toujours en moi. Son corps fit de même en dessous du mien, et nous sommes restés là, cherchant à reprendre notre souffle, avant d'éclater de rire dans les bras l'un de l'autre. Je me laissai glisser pour m'allonger à côté de lui, étreinte à l'intérieur du cercle de ses bras, la joue appuyée contre sa poitrine, si bien que je pouvais nettement percevoir les battements rapides de son cœur.

Lorsqu'il nous sembla que nous avions retrouvé l'usage de nos jambes, nous nous sommes remis sur pied et avons rebroussé chemin, pour aller rejoindre Maeve Reed et son époux, et leur offrir la magie que nous avons ainsi générée.

Chapitre 36

Conchenn dans toute sa majesté attendait dans ma chambre pour recevoir son bisou magique, sa présence lumineuse accentuant encore l'apparence de morne squelette de Gordon Reed. La souffrance qui se lisait sur son visage alors qu'il la regardait fixement était horrible à voir. Indépendamment du scintillement palpitant de la magie que nous retenions en nous. Je ne pourrais le guérir de sa maladie, mais espérais du moins pouvoir le soulager de ses souffrances.

— Vous avez la senteur des régions sauvages, dit Conchenn. Le cœur de la terre palpite au travers de vous, Meredith. Je le perçois, comme un scintillement vert à l'arrière de mes paupières.

Elle laissa échapper quelques larmes de cristal, qu'on aurait pu retenir et insérer dans l'argent et l'or.

— Votre homme vert a le parfum du ciel et du vent et de l'éclat du soleil. Il produit un scintillement jaune à l'intérieur de ma tête.

Elle s'assit sur le bord du lit, comme si ses jambes ne parvenaient plus à la porter, puis reprit :

— Terre et ciel nous apportez-vous, mère et père nous apportez-vous, déesse et dieu nous apportez-vous.

J'aurais voulu dire : *Ne nous remerciez pas encore ; nous ne vous avons pas encore donné un enfant*. Mais je m'en abstins, parce que je pouvais sentir la magie à l'intérieur de mon corps, pouvais la sentir en Galen tandis qu'il me tenait par la main. C'était la puissance brute de la vie même, la danse ancestrale de la terre ensemencée de graines qui produiraient des fruits, au rythme de ce cycle ne pouvant pas réellement être arrêté, car s'il s'arrêtait, il en serait de même de la vie.

Maeve se déplaça pour venir s'asseoir à côté de Gordon, et prit l'une de ses mains squelettiques entre les siennes irradiantes, Galen et moi debout devant eux. Puis je m'avançai pour venir m'agenouiller près de Gordon, tandis que Galen se rapprochait de Maeve. Nous les avons embrassés simultanément, nos lèvres touchant les leurs, comme en un dernier pas d'une danse parfaite. La puissante énergie surgit de nos corps pour pénétrer le leur en une ruée qui nous donna la chair de poule, puis remplit la chambre de ce quasi-silence imminent,

semblable à cet instant où s'apprête à frapper la foudre. La magie envahit si intensément la pièce que l'atmosphère s'en fit presque irrespirable.

Puis Galen et moi avons reculé. À présent, je pouvais percevoir à l'arrière de mes yeux qu'ils scintillaient tous les deux, emplis du feu terrestre et de l'or en fusion solaire. Maeve s'avança alors pour embrasser les lèvres fines de son époux, et nous les laissâmes seuls, en refermant silencieusement la porte derrière nous. Nous avons perçu l'impact de la décharge comme un coup de vent s'étant engouffré sous le battant, nous effleurant tous de son souffle.

La voix de Doyle se fit entendre dans le silence soudain qui nous enveloppa.

— Tu as réussi, Meredith.

— Tu ne peux en être certain, lui dis-je.

Il me regarda, me regarda simplement, comme si ce que je venais de dire avait été pour le moins ridicule.

— Doyle a raison, dit Frost. Un tel pouvoir ne saurait échouer.

— Si je possède un tel pouvoir de fertilité, alors pourquoi ne suis-je pas déjà en cloque ?

Un nouveau silence s'ensuivit, pas de stupéfaction cette fois, mais dû à un certain malaise.

— Je l'ignore, répondit enfin Doyle.

— Nous devons encore nous y efforcer davantage, suggéra Rhys.

Galen hocha la tête, l'air grave.

— Davantage de sexe, nous devons avoir davantage de sexe.

Je les considérai tous les deux, les sourcils froncés, mais je ne pus m'en empêcher. Je finis par éclater de rire.

— Si nous nous y adonnons encore plus souvent, je risque fort de ne plus pouvoir marcher.

— Nous te porterons partout où tu le souhaiteras, proposa Rhys.

— Absolument, renchérit Frost.

Je les dévisageai lentement, l'un après l'autre. J'étais quasiment certaine qu'ils plaisaient, quasiment.

Chapitre 37

Le lendemain, nous finissions de déjeuner lorsque Taranis rappela. J'étais en train d'engouffrer ma salade de fruits et du pain frais pendant que Doyle m'annonçait que Maeve était enceinte ; la magie s'était réactivée à l'intérieur de son corps. Taranis ne pouvait être déjà au courant. Cependant, je n'en redoutais pas moins ses réactions lorsqu'il le découvrirait. Ce qui ajouta un peu plus de stress à notre entretien.

J'avais choisi une robe bain de soleil à l'encolure arrondie et avec l'une de ses petites lanières dans le dos. Très féminine, pas du tout intimidante, et d'un style très en vogue depuis des lustres. Le seul détail ayant changé étant le niveau de l'ourlet. En négociant avec la Cour Seelie, il était parfois jugé préférable d'émerger lentement dans le nouveau millénaire.

Je m'assis sur le lit tout récemment fait, et ce n'était pas un hasard si le violet de ma robe était complémentaire au couvre-lit bordeaux, et assorti aux coussins violets éparpillés parmi ceux bordeaux et noir.

Je m'étais remis du rouge sur les lèvres et n'avais rien fait de plus. Nous avons opté pour un style naturo-dramatique. J'étais assise en tailleur, alors même qu'il n'aurait pas pu voir mes chevilles, les mains posées sur les genoux. Une posture loin d'être formelle, mais du moins le mieux que je puisse faire en l'absence d'une pièce réservée aux formalités des audiences.

Doyle se tenait debout sur un côté, Frost de l'autre. Doyle portait son tee-shirt et son jean noir, comme d'habitude. Il y avait ajouté des cuissardes noires, qu'il avait repliées juste au-dessus du genou. Il avait même fait sortir son pendentif orné d'une araignée du col de son tee-shirt, afin qu'il brille en pleine vue. L'araignée faisait partie de sa livrée, de ses armoiries, et en une occasion, j'avais vu la peau d'un magicien humain se fendre, tandis qu'une multitude d'araignées comme celle ornant ce bijou sortait de son corps, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une masse se tordant, toute recouverte de ces insectes. L'infortunée victime avait été l'homme que le lieutenant Peterson m'accusait d'avoir tué.

Frost avait choisi un style plus traditionnel, vêtu d'une longue tunique blanche recouvrant ses cuisses, bordée de broderies argent, blanches et dorées, où de minuscules fleurs et plantes grimpantes étaient représentées avec tant de détails qu'on pouvait dire qu'il s'agissait de lierre et de rosiers, avec quelques campanules et pensées au pourtour. Un large ceinturon de cuir blanc à la boucle argentée la resserrait au niveau de la taille. Son épée, Baiser d'Hiver, Geamhradh Pòg, était dans son fourreau à son côté. La plupart du temps, il laissait à la maison cette lame enchantée, car elle ne possédait pas le type de capacité magique qui lui aurait permis d'arrêter les balles modernes. Mais pour une audience avec le Roi, elle serait plus que parfaite. Sa poignée était en os sculpté incrusté d'argent, qui avait revêtu une patine semblable à du vieil ivoire, riche et chaleureuse, comme du bois clair poli après des siècles d'usage.

Ils faisaient tous les deux de leur mieux pour rester debout sur le côté sans physiquement m'imposer leur présence, mais ce n'en était pas moins chose ardue. Même si j'avais été debout moi-même, cela aurait été difficile ; et en position assise, quasiment impossible. Je m'efforçais néanmoins d'avoir l'air affable. Ils se chargeraient, si nécessaire, de la partie hostilités. En quelque sorte comme un bon flic, mauvais flic, mais à des fins politiques.

Taranis, le Roi de la Lumière et de l'Illusion, siégeait sur un trône doré. Revêtu de toute luminosité. Sa sous-tunique était constituée de l'éclat du soleil fluctuant au travers du feuillage, en une douce lumière tamisée, avec les trous d'épingle des rayons jaune vif, comme de minuscules étoiles transparaissant de la lumière et de l'ombre. La tunique passée par-dessus était du jaune vif presque aveuglant du soleil d'été au zénith sur les feuilles de couleur vive. À la fois vert et or, et ni l'un ni l'autre. Il s'agissait de lumière, et non d'étoffe, dont la couleur se modifiait en fonction des mouvements du Roi, Même le mouvement ascendant et descendant de sa respiration la faisait danser et changer d'intensité.

Sa chevelure retombait en vagues de lumière dorée autour d'un visage si étincelant que seuls ses yeux scintillaient en dehors de cet éblouissement. Ils étaient constitués de trois cercles d'un bleu lumineux livide, comme s'ils provenaient de trois océans, chacun se noyant dans l'éclat du soleil, chacun d'une nuance différente ; mais à l'image de l'eau à laquelle ils avaient emprunté leur apparence, ils changeaient et fluctuaient comme si autant de courants invisibles y tourbillonnaient.

Tout dans sa personne semblait en mouvement constant, mais pas de manière complémentaire. On avait l'impression d'être confronté à plusieurs rois lumineux, à des jours différents, dans des lieux diversifiés du monde, mais en les ayant forcés à se rassembler. Taranis

n'était que collages d'illumination qui étincelaient et se moiraient et palpaient, jamais dans la même direction. Je dus en fermer les yeux d'éblouissement, car je commençais à ressentir des vertiges. Je savais que je me sentirais défaillir si je le regardais plus longtemps. Je me demandais si Doyle et Frost ressentaient un malaise analogue au moindre mouvement, ou s'il ne s'agissait que de ma propre perception.

Mais ce n'était pas une question que je pouvais formuler à voix haute devant le Roi. Je dis donc :

— Roi Taranis, mes yeux de mortelle ne peuvent supporter votre splendeur sans s'en sentir quelque peu surchargés. Je vous implore d'atténuer votre gloire afin que je puisse porter le regard sur vous sans me sentir prête à m'évanouir.

Sa voix se fit entendre, telle une ruée de notes de musique, comme s'il entonnait quelque chant merveilleux, alors qu'il ne faisait que parler. Dans ma tête, je savais que c'était loin d'être le son le plus magnifique que j'avais jamais entendu, cependant mes oreilles perçurent quelque chose d'autre au-delà du séduisant.

— Quoi qui te soit nécessaire pour faire de cette conversation une plaisante expérience te sera accordé. Regarde ! Je suis maintenant plus facile à supporter pour tes yeux de mortelle.

Je rouvris prudemment les paupières. Il brillait toujours autant ; cependant, la luminosité ne circulait ni ne fluctuait plus aussi rapidement. Comme s'il avait ralenti le jeu de lumière. Son visage même n'était plus aussi éblouissant. Je pouvais maintenant mieux discerner le contour de sa mâchoire, où il n'y avait néanmoins aucun signe de la barbe que je savais qu'il portait d'habitude. Ses boucles ondulantes dorées semblaient plus solides, moins éclatantes. Je connaissais la couleur de ses cheveux, et il ne s'agissait nullement ici des siens. Mais au moins, je ne ressentais plus de vertiges à sa vue.

En fait, à part au sujet de ses yeux, qui étaient toujours de ce merveilleux bleu changeant de lumière et d'eau. Je souris en lui demandant :

— Où sont ces magnifiques yeux verts dont je me souviens du temps de mon enfance ? J'avais vraiment envie de les revoir. Ou ma mémoire me jouerait-elle des tours, et ne seraient-ce les yeux d'un autre Sidhe que je pensais être les vôtres ? Ces yeux étaient du vert de l'émeraude, du vert des feuilles en été, du vert de l'eau calme et profonde d'une mare ombragée.

Les hommes m'avaient donné des astuces pour traiter avec Taranis, issues de tous ces siècles où ils avaient eu eux-mêmes à en user, et avaient pu voir la Reine à l'œuvre. L'astuce numéro un étant : on ne se fourvoyait jamais en flattant Taranis ; du moment que c'était doux à l'oreille, il se montrait enclin à le prendre pour argent comptant. Plus particulièrement si ces flatteries venaient d'une femme.

Il laissa entendre un petit rire musical, et ses yeux se firent soudainement juste aussi charmants que je me les rappelais du temps de mon enfance. Comme si l'iris gigantesque de son œil était une fleur, avec bon nombre de pétales, chacun vert, mais de différentes nuances, certains bordés de blanc, et d'autres de noir. Jusqu'à l'instant où Maeve Reed m'avait laissé entrevoir ses véritables yeux, j'avais pensé que ceux de Taranis étaient les plus magnifiques que j'avais jamais vus parmi les Sidhes.

Je parvins à lui adresser un sourire sincère.

— Oui, vos yeux sont tout aussi splendides que dans mon souvenir.

Il apparut finalement sous la forme d'un être d'une luminosité dorée, avec une chevelure d'or plus brillante ondulante au pourtour de ses épaules. Ses yeux verts semblaient presque flotter au-dessus de cette lumière d'or, comme des fleurs dérivant au fil de l'eau, réels, aussi extraordinaires que par le passé, quoique ce ne fût pas le cas du reste de sa personne. Si on avait essayé à cet instant précis de le prendre en photo, on n'aurait capté que ces yeux parmi une masse floue. Les appareils photo modernes n'apprécient pas qu'une telle magie soit orientée dans leur direction.

— Salutations, Princesse Meredith, Princesse de la Chair, ou c'est du moins ce que j'ai ouï dire. Mes compliments. Il s'agit d'un pouvoir véritablement effrayant, qui fera y réfléchir à deux fois les Sidhes de la Cour Unseelie avant de te défier en duel.

Sa voix s'était apaisée jusqu'à ne plus être qu'une sonorité quasi normale, quoique plaisante.

— C'est agréable de se sentir enfin protégée.

Je crois qu'il avait froncé les sourcils, ce qui était difficile à dire au travers de tout ce rayonnement irradiant de son visage.

— Je déplore que tu aies connu à la Cour sombre une période aussi pleine de dangers. Je peux t'assurer qu'à la Cour Seelie, tu n'aurais pas trouvé la vie aussi difficile.

Je clignais des paupières, en m'efforçant de conserver une expression aimable. Je venais de me rappeler ce qu'avait été ma vie à la Cour Seelie, et difficile n'arrivait même pas à le résumer. J'avais dû garder le silence trop longtemps, car le Roi ajouta :

— Si tu venais à notre festin, donné en ton honneur, je peux te garantir que tu le trouveras particulièrement à ta convenance.

Je pris une profonde inspiration, puis expirai, et lui souris.

— Je suis plus qu'honorée de cette invitation, Roi Taranis. Un festin donné en mon honneur à la Cour Seelie est une surprise des plus inattendues.

— Et agréable, j'espère, dit-il en éclatant de rire ; et son rire était à nouveau ce son joyeux tout en résonances.

Je ne pus m'empêcher de sourire à son écoute, une sonorité qui parvint même à en extirper un de mes propres lèvres.

— Oh, des plus agréables, Votre Majesté.

J'étais sincère en disant ces mots. Il était évidemment fort agréable d'être invitée à un festin donné en mon honneur parmi sa magnifique Cour rutilante par cet homme scintillant aux yeux extraordinaires. Rien ne pourrait sembler une meilleure aubaine.

Je fermai les yeux en prenant une profonde inspiration, que je retins le temps de quelques battements de cœur, pendant que Taranis poursuivait d'une voix se faisant de plus en plus belle. Je me concentrais sur ma respiration, et non sur cette voix. Je sentais mon souffle, le flux et le reflux à l'intérieur de mon corps. Je me concentrais seulement à aspirer de l'air et à l'expirer, à le contrôler, en sentant mon corps qui l'attirait à l'intérieur, puis l'y retenait jusqu'à ce que cela en devienne presque douloureux de ne pas le laisser ressortir, pour finalement laisser l'air s'écouler lentement vers l'extérieur.

J'entendis la voix de Doyle, douceuse, qui émanait dans le silence que j'avais laissé s'installer. J'avais capté certaines bribes de mots pendant que j'effectuais mes exercices de respiration, et repris contact avec ce qui se passait en dehors de mon propre corps.

— Votre présence trouble la Princesse, Roi Taranis. Après tout, elle est une enfant de la famille. Il est difficile de se trouver face à une telle puissance sans s'en sentir affecté.

Doyle avait été celui qui m'avait avertie que Taranis excellait dans l'art de la dissimulation par le glamour, au point où il avait pris pour habitude d'en faire systématiquement usage en présence d'un autre Sidhe. Et personne ne lui avait mentionné que c'était illégal, étant donné qu'il était le Roi et que la plupart le craignaient. Le craignaient au point de ne pas oser lui signaler qu'il trichait. C'était l'avertissement de Doyle qui m'avait préparée à effectuer mon exercice respiratoire plutôt que d'essayer de me montrer courageuse et de faire front. J'avais passé la majeure partie de ma vie parmi des êtres qui possédaient un glamour beaucoup plus performant que le mien, sans parler d'une plus grande persuasion, en conséquence, j'avais appris comment m'en libérer. Ce qui parfois requérait de moi d'agir de manière ostensible, comme en respirant. La plupart des Sidhes auraient mille fois préféré se retrouver envoûtés que de montrer combien ils trouvaient difficile de se soumettre à la puissance d'un de leurs compatriotes. Je ne m'étais jamais trouvée dans la capacité de me permettre ce type d'orgueil.

Je rouvris lentement les yeux, clignant des paupières jusqu'à ce que je me sente glisser plus fermement dans l'ici et maintenant. Puis je dis en souriant :

— Toutes mes excuses, Roi Taranis, mais Doyle a raison. Votre

scintillante présence me bouleverse quelque peu.

Il eut un sourire.

— Mes excuses les plus sincères, Meredith. Je n'avais pas l'intention de te causer le moindre inconfort.

Il n'en avait probablement pas eu l'intention, mais il voulait que je vienne me joindre à sa petite fête. Le voulait tellement, d'ailleurs, qu'il allait jusqu'à tenter de m'en « persuader » par la magie.

Quant à moi, je voulais tout bonnement lui demander pour quelle raison il était si important que je vienne me joindre à sa petite soirée. Mais Taranis savait précisément qui m'avait élevée, et personne n'avait jamais accusé mon père d'être moins que poli. Parfois direct, certes, mais toujours poli. Je ne pouvais prétendre être un humain ignorant, comme je l'avais fait avec Maeve Reed. Il saurait que c'était du pipeau. Le problème étant, en l'absence de questions directes, je n'étais pas certaine d'apprendre ce que j'avais besoin de savoir.

Mais cela importait peu. Le Roi était bien trop occupé à essayer de m'envoûter pour se soucier de quoi que ce soit d'autre.

Je ne fis donc aucune tentative pour assortir mon glamour à celui de l'un des plus grands illusionnistes que les Cours avaient jamais vu naître. J'essayai tout d'abord la vérité.

— Je me rappelle votre chevelure tel un coucher de soleil entremêlé aux vagues. Nombre de Sidhes ont les cheveux blond doré, mais seuls les vôtres se parent des couleurs du soleil couchant.

Je lui adressai un léger sourcillement charmant, une expression mise en pratique depuis des siècles par les femmes, pour un effet garanti.

— Ou bien ma mémoire me ferait-elle défaut ? La plupart des souvenirs que j'ai de vous lorsque vous n'étiez pas revêtu de glamour remontent à mon enfance. Peut-être alors avais-je simplement rêvé de telles couleurs, d'une telle splendeur.

Je ne m'y serais personnellement pas laissé prendre ; aucun de mes gardes n'y aurait cru ; Andais m'aurait fichu une baffe pour cette tentative délibérée de manipulation. Mais aucun de nous n'avait connu les bichonneries sociales auxquelles Taranis s'était progressivement accoutumé. On s'était adressé à lui ainsi depuis des siècles, ou même plus suavement encore. Si ce que vous entendez à votre sujet est tout autant d'éloges vantant comme vous êtes merveilleux, si charmant, si parfait, est-ce réellement la faute de quiconque que vous vous mettiez à y croire ? Si vous y croyez, alors cela ne semble plus si stupide ni manipulateur. Mais comme la vérité. Le véritable secret étant que je considérais sa forme originale plus attrayante que ce spectacle de sons et lumières. Je me montrais honnête, et flatteuse : une association pouvant se révéler puissante.

On aurait dit que ses ondulations dorées étaient torsadées,

sculptées mèche par mèche, si bien que sa véritable chevelure n'apparaissait pas simplement d'un coup, mais se révélait lentement à la vue, comme en un striptease. Sa véritable couleur était cette écarlate qu'arborent parfois les couchers de soleil, comme si le ciel tout entier se retrouvait envahi d'un éclairage sanguin au néon. Mais tissées entre se trouvaient des mèches de ce rouge orangé qui se manifeste parfois lorsque le soleil vient juste de sombrer en dessous de l'horizon, comme si on l'avait écrasé en travers du ciel. Quelques mèches rebelles jouaient dans l'ensemble, rappelant le jaune du soleil s'étirant vers le bas en filaments, qui clignotait et miroitait au travers des ondulations plus denses de ses cheveux.

J'expirai, ne m'étant pas rendu compte que j'avais retenu mon souffle. Je n'avais pas menti lorsque j'avais dit que sa couleur naturelle était plus spectaculaire que l'illusion en elle-même.

— Cela est-il à présent davantage à ta convenance, Meredith ?

Sa voix était si dense qu'elle en semblait palpable, comme si je pouvais en saisir des poignées et la serrer contre moi. En quelque sorte, je ne parvenais pas à concevoir la sensation que j'aurais eue si je la serrais dans mes bras, mais peut-être comme si elle s'apparentait à quelque chose d'épais, de sucré. Comme de se recouvrir de barbe à papa, constituée d'air et de sucre filé, une substance qui en fondant se faisait collante.

Doyle me toucha l'épaule, ce qui me fit revenir avec un sursaut à la réalité. Taranis avait utilisé bien plus que du simple glamour qui modifie l'apparence. Mais il restait encore le choix de l'accepter ou non. Le glamour peut d'une feuille morte faire apparaître une part de gâteau, et vous serez plus enclin à manger ce gâteau illusoire que la feuille morte qu'il est véritablement ; cependant, il reste encore à faire le choix de le manger. Le glamour transforme uniquement l'expérience, il ne fait pas le choix pour vous de l'accepter.

La tentative que venait juste de faire Taranis avait pour objectif d'établir ce choix pour moi.

— Venez-vous de me poser une question, Votre Altesse ?

— En effet, me répondit Doyle d'une voix qui me rappelait des choses sombres, épaisses et sucrées, comme de l'hydromel à la consistance de miel presque noire.

Je réalisais qu'un soupçon de glamour m'y faisait songer. Mais Doyle ne tentait pas de me contrôler ; il essayait de m'aider à résister au pouvoir du Roi.

— Je t'ai demandé si tu m'obligerais en assistant au festin donné en ton honneur.

— Je suis honorée que vous preniez autant de peine, Votre Altesse. Je serais plus qu'heureuse d'assister à une telle cérémonie dans un mois environ. Nous sommes tellement occupés ces temps-ci,

avec les préparatifs de Noël et tout le reste, comme vous pouvez bien l'imaginer. Je n'ai pas comme vous toute une équipe de domestiques pour me faciliter la mise en place de mes projets.

Je souris, mais à l'intérieur, je lui gueulais dessus. Comment osait-il me manipuler comme si je n'étais qu'un humain aux idées embrouillées ou un Fey inférieur. Ce n'était pas ainsi qu'on traitait son égale. Je n'aurais pas dû en être surprise, d'ailleurs. Tout du long, sa manière de me traiter s'était révélée médiocre, au mieux. Il ne me considérait pas comme son égale. Pourquoi alors s'adresserait-il à moi en tant que telle ?

Je pouvais modifier la couleur de mes cheveux, de mon teint, apporter quelques menus changements à mon apparence. J'étais passée maîtresse dans ce type de glamour. Mais je ne possédais rien pour me préserver de l'immense pouvoir de Taranis qu'il me balançait de manière si désinvolte.

Que faisais-je de mieux que Taranis ? Je possédais la main de chair, et pas lui, mais cela ne permettait que de tuer, par un simple contact tactile. Je ne voulais pas le tuer, simplement le maintenir à l'écart.

— J'apprécierai considérablement ta compagnie avant Noël, poursuivit-il de sa voix suave.

La main de Doyle se resserra sur mon épaule, et je l'effleurai de la mienne. La sensation de sa peau contribua à m'apaiser. Que faisais-je donc de mieux que Taranis ?

Je déplaçai ma main de telle sorte que les doigts de Doyle s'entrecroisèrent aux miens. Comme si le contact de sa main, si réelle, si ferme, contribuait à repousser cette voix pesante et cette beauté scintillante.

— Je détesterais avoir à dire non à Votre Altesse, mais cette visite pourrait assurément attendre après Noël.

Son pouvoir me repoussa, en une onde quasi brutale. S'il s'était agi d'un brasier, je me serais soudainement embrasée ; si cela avait été de l'eau, je m'y serais noyée ; mais il s'agissait de persuasion, presque un genre de séduction. Puis je ne parvins plus à me souvenir pourquoi je ne voulais pas aller à la Cour Seelie. Bien sûr, que je m'y rendrais.

Un mouvement brusque m'empêcha de dire oui. Doyle s'était assis derrière moi, encadrant mon corps de ses jambes, si bien que je me retrouvais adossée contre lui. Sa main restait pressée contre la mienne, m'empêchant d'acquiescer, mais cela ne suffisait pas. Sa peau appuyée contre ma main était pour moi encore plus précieuse que l'intégralité de son corps vêtu contre le mien.

Je tendis la main à l'aveuglette, et Frost s'en saisit. Il la serra, et cela aida aussi.

Je regardai de nouveau le miroir, où Taranis trônait toujours, tel

un être scintillant de lumière, aussi beau qu'une œuvre d'art, mais pas du type de beauté qui m'emballait le cœur. Presque comme s'il en faisait un peu trop pour que je le prenne au sérieux. Il avait l'air quelque peu ridicule sous son masque brillant et dans ses atours éclatants de soleil.

Son pouvoir surgit à nouveau, comme une gifle chaude en plein visage.

— Viens me voir, Meredith. Viens me voir dans trois jours, et je te montrerai un de ces festins comme tu n'en verras plus jamais.

La porte qui s'ouvrit me sauva cette fois-ci. C'était Galen. Il fixa Doyle sur le lit, puis Frost qui me tenait la main.

— Tu as appelé, Doyle ?

Je n'avais pas entendu Doyle prononcer le moindre mot. Je crois que j'avais dû rester sourde à tout pendant une seconde ou deux, à part à la voix du roi.

Puis je retrouvai l'usage de la parole, pour dire d'une toute petite voix, haletante :

— Envoie Kitto. Dans l'état où il se trouve, s'il te plaît.

Galen haussa les sourcils à ces mots, puis m'adressa une rapide courbette, invisible du miroir, avant d'aller le chercher. J'avais exprimé ma requête intentionnellement. Kitto était fort peu vêtu lorsqu'il se pelotonnait dans sa cachette. J'avais envie qu'une peau touche la mienne, sans devoir demander aux gardes de se dévêtir.

Kitto entra dans la chambre, ne portant rien d'autre que son short ultra-court ; du point d'observation de Taranis, il aurait probablement l'air d'être à poil. Laissons-le donc croire ce que bon lui semblerait.

Kitto me lança un regard interrogateur ainsi qu'à Doyle, évitant prudemment de regarder le miroir. Je plaçai la main de Doyle sur le côté de mon cou en tendant ma main libre à Kitto, qui vint me rejoindre sans poser de questions, enveloppant sa petite main autour de la mienne, et je l'attirai au sol pour qu'il s'asseye à mes pieds, puis contre mes jambes nues. Je ne portais pas de collants, seulement des sandales ouvertes d'un violet assorti à ma robe.

Kitto se recroquevilla contre mes jambes nues, et l'effleurement chaud de sa peau contre la mienne, la sensation de ses mains, de ses bras autour m'apaisèrent.

Je commençais à prendre finalement conscience d'une certaine méthode à l'arrière de cette folie, lorsque Andais s'adressait à la Cour Seelie enfouie parmi des corps dénudés. J'avais toujours supposé qu'elle usait de cette mise en scène comme d'une insulte sournoise envers Taranis, mais à présent je n'en étais plus aussi certaine. Il se pouvait que l'insulte provienne à l'origine du Roi, et non de la Reine.

— Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, Taranis, mais ne peux en toute bonne conscience acquiescer à un festin avant

Noël. Je serais plus qu'honorée d'y assister lorsque cette période agitée sera passée.

Ma voix émergea très clairement, très posément, presque sèchement.

Doyle avait enfin compris que ce que je recherchais était le contact de la peau, car il garda ses mains en action sur mon cou, caressant la partie exposée de mes épaules et de mes bras. En temps normal, la sensation de ses mains parcourant ma peau nue aurait été charmante ; dans l'instant présent, cela ne contribuait qu'à me garder ancrée.

Le roi me cingla alors de son pouvoir, le façonnant en un fouet qui faisait mal tout autant qu'il faisait du bien. Ce qui m'arracha de la gorge un souffle entrecoupé, haletant, et je me serais jetée contre le miroir, en hurlant « oui ! », si j'avais pu dire un seul mot, si j'avais pu faire le moindre mouvement. En cet instant désespéré, trois événements se produisirent alors : Doyle me déposa un délicat baiser dans le cou, Kitto passa sa langue sur la pliure de mes genoux, et Frost s'assit sur le lit pour porter ma main à ses lèvres.

L'effleurement simultané de leurs bouches s'apparentait à trois points d'ancrage qui m'empêchaient de dériver. Frost se laissa glisser à terre, à l'opposé de Kitto, peut-être dans le but de dissimuler à Taranis ce qu'il allait faire, et glissa l'un de mes doigts dans sa bouche. Je n'étais pas certaine de quelle était son intention, et je m'en fichais. La sensation de sa bouche s'apparentait à celle d'un gant de velours enveloppant ma chair.

Je parvins à expirer d'un souffle tremblotant, et de nouveau à réfléchir, juste un instant. Doyle faisait courir ses doigts de la base au sommet de mon crâne, me massant tout du long le cuir chevelu. Ce qui aurait dû m'empêcher terriblement de me concentrer me clarifia en fait l'esprit.

— Je me suis efforcée d'être polie, Taranis, mais vous avez choisi d'être aussi brutal avec votre magie que je m'apprête à l'être moi-même avec les mots. Pourquoi est-il si important que vous me voyiez, sans mentionner avant Noël ?

— Tu es ma parente. Je souhaite que nous renouions connaissance. Noël est la période des réunions de famille.

— Vous avez à peine reconnu mon existence durant la majeure partie de ma vie. Pourquoi vous soucieriez-vous de renouer à présent ?

Son pouvoir sembla envahir la pièce, me donnant la sensation de tenter de faire entrer dans mes poumons une substance plus solide que l'air. Je ne pouvais plus respirer. Je ne pouvais plus rien voir. Le monde se réduisit à de la lumière ; la lumière avait tout envahi !

Une douleur aiguë me fit reprendre si brutalement mes esprits que je poussai un cri. Kitto m'avait mordillé la jambe, comme un

chien essayant d'attirer mon attention. Mais cela avait fonctionné. Je tendis la main pour lui caresser le visage.

— Cet entretien est terminé, Taranis. Vous vous êtes montré d'une impolitesse inconcevable. Aucun Sidhe n'agirait ainsi à l'encontre d'un autre, seulement avec un Fey de rang inférieur.

Frost se remettait déjà sur pied pour aller déconnecter le miroir, lorsque Taranis dit :

— J'ai eu vent de nombreuses rumeurs te concernant, Meredith. Je souhaitais voir de mes propres yeux ce que tu es devenue.

— Et que voyez-vous, Taranis ? lui demandai-je.

— Je vois une femme là où auparavant il y avait une jeune fille. Je vois une Sidhe là où auparavant il y avait un Fey inférieur. Je vois nombre de choses, mais certaines resteront sans réponse jusqu'à ce que je te voie en personne. Viens me voir, Meredith, viens et faisons connaissance l'un avec l'autre.

— La vérité étant, entre vous et moi, Taranis, que je parviens à peine à fonctionner confrontée à votre toute-puissance. Vous le savez, tout comme moi. Ceci étant dit à distance. Je serais stupide de vous laisser tenter ceci en personne.

— Je te fais la promesse que je ne te contrarierais pas ainsi si tu viens à ma cour avant Noël.

— Et pourquoi avant Noël ?

— Pourquoi pas avant Noël ? contra-t-il.

— Parce que vous semblez le vouloir si terriblement, et que cela me rend suspicieuse quant à vos motivations.

— Donc, du fait que je le désire tant, tu me le refuses, simplement parce que je le souhaite.

— Non. C'est parce que vous voulez quelque chose de plus et semblez enclin à faire tout en votre possible et en votre pouvoir pour l'obtenir que je redoute votre souhait.

Même au travers du masque doré, je le vis sourciller. Il ne suivait pas le fil de ma logique, alors qu'elle me semblait plus qu'évidente.

— Vous m'avez effrayée, Taranis. C'est aussi simple que ça. Je ne me mettrais pas à votre portée, pas avant que vous ne me fassiez très sérieusement le serment... que vous vous comporterez comme il faut en ma présence et celle des miens.

— Si tu viens me voir avant Noël, je te promettrai tout ce que tu veux.

— Je ne viendrai pas avant Noël, et vous aurez néanmoins à me promettre ce que je veux, quoi que ce soit. Sinon, je ne viendrai pas du tout.

Il se mit à briller, sa chevelure rouge scintillant comme du sang se mettant à coaguler.

— Tu me défieras ?

— Je ne peux vous défier parce que vous n'avez aucun pouvoir sur moi.

— Je suis Ard-Ri, le Très Grand Roi.

— Non, Taranis, vous êtes le Très Grand Roi de la Cour Seelie, comme Andais est la Très Grande Reine des Unseelies. Mais vous n'êtes pas mon Ard-Ri. Je ne fais pas partie de votre Cour. Vous me l'avez clarifié lorsque j'étais plus jeune.

— Tu entretiens de vieilles rancunes, Meredith, alors que je te tends la main en signe de paix.

— Je ne serai pas influencée par de belles paroles, Taranis, ni par votre apparence, aussi magnifique soit-elle. Vous m'avez quasiment battue à mort alors que j'étais enfant. Vous ne pouvez me blâmer pour vous redouter à présent, pas après vous être donné autant de peine pour m'inculquer de vous craindre.

— Ce n'était pas ce que j'avais l'intention que tu apprennes, dit-il, sans nier m'avoir battue.

Du moins, cette partie de son rôle était sincère.

— Que vouliez-vous que j'apprenne, alors ?

— De ne pas questionner ton Roi.

Je me laissai sombrer au cœur de la sensation que me procuraient les mains et la bouche de Doyle sur ma nuque, la langue de Frost parcourant ma paume, les dents de Kitto me mordillant doucement tout du long la jambe.

— Vous n'êtes pas mon Roi, Taranis. Andais est ma Reine, et je n'ai pas de Roi.

— Tu cherches un roi, Meredith, ou du moins c'est ce que la rumeur raconte.

— Je cherche un père pour mon enfant, et il deviendra le Roi de la Cour Unseelie.

— J'ai mentionné depuis longtemps déjà à Andais que ce qui ne va pas chez elle est l'absence d'un roi, d'un véritable roi.

— Et seriez-vous un tel roi, Taranis ?

— Oui, dit-il ; et je pense qu'il le croyait sincèrement.

Je ne sus que répliquer à cela, pour finalement dire :

— Je suis alors à la recherche d'un type de roi différent, un qui comprenne qu'une véritable reine vaut n'importe quels rois, aussi nombreux soient-ils.

— Tu m'insultes, dit-il, et la lumière qui avait été amicale se fit dure.

Comme j'aurais souhaité avoir des lunettes de soleil pour me protéger de cet éclat aveuglant prégnant d'hostilité.

— Non, Taranis, c'est vous qui m'insultez, ainsi que ma Reine, et ma Cour. Si vous n'avez rien d'autre à me dire, alors arrêtons-nous là.

Je fis un signe de tête à Frost, qui déconnecta la transmission,

avant que Taranis n'ait eu le temps de le faire lui-même.

Nous sommes demeurés silencieux pendant une seconde ou deux, puis Doyle dit :

— Il s'est toujours considéré comme un homme à femmes.

— Veux-tu dire par là qu'il s'agissait d'une sorte de jeu de séduction ?

Je sentis que Doyle haussait les épaules. Puis ses bras m'enlacèrent, m'étreignant contre lui.

— Pour Taranis, toute personne qu'il ne parvient pas à impressionner représente une épine dans le pied. Il se doit d'égratigner quiconque ne lui voue pas de l'adoration. Il se doit de le pincer, comme s'il s'agissait d'un petit fragment de poussière dans l'œil, omniprésent et toujours douloureux.

— Est-ce pourquoi Andais s'adresse à lui dans le plus simple appareil, recouverte d'hommes ?

— Oui, répondit Frost.

Je levai les yeux vers lui, toujours debout près du miroir.

— C'est assurément une insulte d'agir ainsi à l'encontre d'un autre monarque ?

Il haussa les épaules.

— Ils ont tenté de se séduire mutuellement ou de s'entretuer, et cela depuis des siècles.

— Se tuer ou se séduire – y aurait-il une troisième option ?

— Ils l'ont en effet trouvée, dit Doyle tout contre mon oreille. Sous la forme d'une paix malaisée. Je pense que Taranis cherche à te contrôler... ainsi que, finalement, par ton intermédiaire, la Cour Unseelie.

— Pourquoi insiste-t-il tant au sujet de Noël ? demandai-je.

— À une époque, il y avait des sacrifices à Noël, dit doucement Kitto. Afin d'assurer le retour de la lumière, il sacrifiait le Roi du Houx pour laisser la place à la renaissance du Roi du Chêne, la renaissance de la lumière.

Nous avons échangé un regard entre nous. Puis Frost prit la parole :

— Pensez-vous que les nobles de sa Cour auraient fini par entretenir des soupçons quant à son absence de progéniture ?

— Je n'ai même pas eu vent du moindre souffle de cette rumeur, dit Doyle.

Ce qui signifiait qu'il avait ses propres espions en activité à la Cour Seelie.

— C'était invariablement un roi qui était sacrifié pour un autre, dit Kitto. Jamais une reine.

— Peut-être Taranis souhaite-t-il changer la coutume, dit Doyle, en me serrant plus fort. Tu n'iras pas à la Cour Seelie avant Noël. Il n'y

a aucune raison valable.

Je me laissai aller en arrière contre son corps, laissant le cercle ferme de ses bras être mon réconfort.

— Je suis d'accord, dis-je doucement. Quoi que Taranis manigance, je ne veux aucunement en faire les frais.

— Nous sommes tous d'accord, alors, dit Frost.

— Oui, renchérit Kitto.

Une décision unanime mais pas particulièrement réconfortante.

Chapitre 38

Nous sommes entrés dans le salon pour y trouver l'inspectrice Lucy Tate assise sur la bergère rose, à siroter du thé, l'air malheureux, du moins c'est ce que l'on pouvait en dire.

Galen était assis sur le sofa et tentait de se montrer charmant, ce à quoi il excellait plutôt. Mais Lucy n'en avait cure. Tout dans sa personne, de la position de ses épaules à la manière dont elle avait croisé les jambes ou dont son pied tressautait, indiquait qu'elle était en colère, ou nerveuse, ou les deux.

— Vous avez sacrément mis le temps, dit-elle lorsque je sortis de la chambre, nous dévisageant tous les trois de haut en bas, d'un œil plutôt critique.

— N'êtes-vous pas un peu trop vêtus pour un petit après-midi de jambes en l'air ?

Mon regard passa de Galen sur le sofa à Rhys et Nicca qui se prélassaient dans la pièce. Kitto alla se réfugier dans sa « niche », sans un mot. Ne voyant Sauge nulle part, je me demandai s'il était dehors à reprendre des forces dans le pot de fleurs près de la porte. Galen en avait acheté plusieurs dans la tentative de préserver la bonne humeur du petit Fey. Ce qui n'avait pas marché. Cependant, Sauge passait un temps considérable à s'y prélasser. Les trois hommes me gratifièrent d'un visage particulièrement innocent. Trop innocent, d'ailleurs.

— Qu'est-ce que vous lui avez raconté ?

Rhys haussa les épaules, puis s'écarta d'une poussée du mur contre lequel il était appuyé.

— On lui a dit que tu étais engagée dans des ébats avec Doyle et Frost en même temps, le seul moyen de l'empêcher de prendre d'assaut les remparts du château avant que tu n'aies terminé ta petite réunion d'affaires.

Lucy Tate se releva et tendit avec autorité la tasse de thé à Galen, qui l'attrapa de justesse. Avec sur le visage, un soupçon de couleur malsaine.

— Seriez-vous en train de me dire que je suis là-dehors depuis presque une heure et qu'ils étaient en conversation d'affaires ? dit-elle d'une voix dangereusement sourde, chaque mot prononcé très

calmement, très distinctement.

Galen se leva pour emporter la tasse dégoulinante dans la cuisine, une main en dessous pour empêcher des gouttes de thé de tomber par terre.

— Une conversation avec l'une des Cours de la Féerie. Me croiriez-vous si je vous disais que j'aurais préféré que vous fassiez votre entrée en plein dans une partie à trois que pendant cet entretien qui vient juste de prendre fin, lui dis-je.

Elle sembla me voir nettement pour la première fois.

— Vous avez l'air secoué.

Je haussai les épaules.

— Ma famille... on se doit de les aimer.

Elle m'adressa un regard prolongé, quasiment d'une minute, semblant prendre quelque décision. Puis finalement, elle hocha la tête.

— Rhys a raison. Seule la menace de vous surprendre en pleine action m'aurait fait attendre là-dehors pendant tout ce temps. Cependant, les affaires de famille ne sont pas les affaires de la police, alors que tout aille au diable !

— Êtes-vous ici pour affaires policières ? s'enquit Doyle tout en me dépassant en douceur pour entrer dans la pièce principale.

— Oui, répondit-elle, en contournant le sofa pour lui faire face.

Il poursuivit sa progression vers le coin-repas, afin que cela n'ait pas l'air d'être une confrontation, alors que c'était de toute évidence ce que Lucy souhaitait, debout, les bras croisés sous la poitrine, l'air belliqueux, comme si elle cherchait la cognie.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lucy ? demandai-je, en m'avancant pour venir m'asseoir tout au bout du sofa.

Si elle voulait conserver notre contact oculaire, elle serait obligée de le contourner pour me faire face. Ce qu'elle fit, en reprenant place avec embarras sur la bergère rose. Puis elle se pencha en avant, les mains jointes, les doigts croisés tout en tentant de se maîtriser.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lucy ? réitérai-je.

— Un nouveau massacre collectif a eu lieu la nuit dernière.

Généralement, Lucy n'était pas du genre à avoir le regard fuyant, ce qui aujourd'hui était le cas. Aujourd'hui, ses yeux erraient dans l'appartement, agités, sans se poser trop longtemps sur quoi que ce soit.

— Cela s'est-il déroulé dans les mêmes conditions que celui que nous avons vu ? lui demandai-je.

Elle acquiesça de la tête, posant momentanément les yeux sur moi, avant de les détourner pour regarder l'écran de télé, puis la rangée d'herbes culinaires que Galen faisait pousser sur l'appui de fenêtre.

— Absolument similaires, à part la localisation.

Doyle vint s'agenouiller à l'arrière du sofa, m'effleurant les épaules de ses bras, pour ne pas nous imposer sa haute stature, selon moi.

— Jeremy nous a informés que tout le personnel de son agence a reçu l'interdiction de se mêler de cette affaire. Votre lieutenant Peterson ne semble pas trop nous porter dans son cœur.

— J'ignore ce qui lui est resté coincé en travers du gosier, et je suis assise ici en ce moment même à essayer de décider si je dois m'en préoccuper. M'adresser à vous au sujet de ce crime signifiera peut-être la perte de mon emploi.

Elle se remit d'un bond sur pied, et se mit à arpenter le petit espace du salon ; du tableau au mur à la fenêtre à la bergère, prise entre le sofa et la boiserie peinte en blanc délimitant la zone au centre réservé au divertissement.

— Tout ce que j'ai toujours désiré a été d'être flic, dit-elle en secouant la tête, passant les doigts dans son épaisse chevelure châtain. Mais je préférerais perdre mon job que de me retrouver confrontée à nouveau à l'une de ces scènes.

Elle se rassit brusquement sur la bergère rose, et elle me regardait à présent, les yeux écarquillés, l'expression grave. Tout était là, sur son visage.

— Avez-vous suivi les événements dans la presse ou les journaux télévisés ?

— La télé a décrit ce qui s'est produit dans la boîte de nuit comme étant dû à une mystérieuse fuite de gaz, dit Doyle de sa voix profonde vibrant le long de ma peau, le long de mon épine dorsale, le menton appuyé sur mon épaule.

Je dus m'efforcer de ne pas montrer sur mon visage combien cela m'affectait. Je crois que j'y parvins.

— Le second cas se serait produit au cours de ces soirées nomades, les raves parties, je crois, les mauvaises drogues.

Elle acquiesça.

— Un mauvais stock d'ecstasy, ouais. Du moins, c'est l'histoire que nous avons laissé filtrer. Nous nous sommes assurés que la presse ait quelque chose à se mettre sous la dent pour éviter qu'elle n'en tire de mauvaises conclusions en déclenchant une panique à l'échelle de la ville. Mais ce qui s'est passé pendant la rave partie était exactement identique aux deux premières scènes de crime.

— Aux deux premières ? l'interrogeai-je.

Elle approuva du chef.

— La toute première ne se serait sans doute pas manifestée sur le radar de quiconque si elle ne s'était produite dans un quartier rupon. Seulement six adultes en cette occasion, un petit dîner entre amis ayant particulièrement mal tourné. Une affaire qui serait encore en

suspens sur la pile de dossiers des cas étranges de merde marqués comme non résolus. Cependant, ces victimes-là étaient de la haute société. Alors, lorsque ce fut le tour de la boîte de nuit, cela rappela quelque chose en ville, et soudainement, on a eu un détachement spécial. Nous en avons besoin, mais nous ne l'aurions jamais obtenu aussi rapidement si l'une des toutes premières victimes n'avait été copain avec plusieurs maires et un ou deux chefs de la police.

Sa voix lasse semblait amère.

— Les premiers meurtres se sont déroulés dans une résidence privée ? m'informai-je.

Lucy acquiesça de la tête, les mains simplement jointes à présent, ne les serrant plus en les tortillant dans tous les sens. Elle était fatiguée et déprimée, mais plus calme.

— Oui, et ce fut la première scène de crime ayant un lien direct, du moins tout autant que nous soyons parvenus à le découvrir. Je n'arrête pas de rêver que quelque lieu de trafic et de consommation de crack ou labo clandestin aient réellement été les premiers frappés, et que nous allons en venir à découvrir des dizaines de cadavres en décomposition dans la chaleur de décembre. Ce qui serait bien pire que l'une de ces scènes récentes en serait une autre véritablement ancienne.

Elle hocha la tête, se lissant des mains les cheveux, qu'un nouveau hochement du chef suffit à ébouriffer.

— De toute façon, le premier cas s'est produit dans une propriété privée, ouais. Nous y avons trouvé le couple qui y vivait, deux invités et deux domestiques.

— À quelle distance se trouvait cette maison du night-club où nous avons été ? demandais-je.

— Holmby Hills est situé à peu près une heure de là.

Je sentis Doyle s'immobiliser soudain dans mon dos. Le silence sembla se propager à partir de nous, comme des ondes concentriques sur un plan d'eau. Nous la fixions tous des yeux, nous efforçant à grand-peine de ne pas échanger de regard entre nous, du moins c'est ce que je pensais.

— Avez-vous dit Holmby Hills ? lui demandai-je.

Elle nous fixa à son tour.

— En effet. Pourquoi cela semble-t-il vous rappeler à tous quelque chose ?

Je jetai un regard à Doyle, qui me le retourna. Rhys s'installa le dos appuyé au mur comme si de rien n'était, ne parvenant toutefois pas à dissimuler complètement l'éclat d'excitation qui animait son visage. Le mystère s'épaississait, ou peut-être s'amincissait-il, si cette expression pouvait s'appliquer. En tous les cas, Rhys ne pouvait s'empêcher d'y prendre plaisir.

Galen alla trouver refuge dans la cuisine, sous le prétexte d'aller chercher un torchon pour essuyer la tasse. Le visage de Frost ne laissait rien transparaître, et il vint s'asseoir sur le sofa à côté de moi, en laissant suffisamment de place pour que Doyle ne se sente pas trop à l'étroit. Nicca avait l'air sincèrement interloqué, et je me rendis compte qu'il n'avait pas été mis au parfum du lieu de résidence de Maeve Reed. Il avait collaboré à l'organisation du rituel de fertilité, mais en ignorant son adresse.

— Non, dit Lucy. Non, vous n'allez pas tous rester assis là avec cet air innocent. Lorsque j'ai mentionné Holmby Hills, vous avez tous réagi comme si j'avais mis les pieds dans le plat, dans quelque chose de malsain. Vous ne pouvez jouer à présent aux innocents avec moi sans me dire ce qui se passe.

— Nous pouvons faire ce que bon nous semble, inspectrice, lui indiqua Doyle.

Elle me regarda.

— Allez-vous continuer à me fournir des réponses évasives ? Je risque ma carrière en venant ici m'adresser à vous tous.

— Nous en sommes quelque peu curieux, dit Doyle. Pourquoi votre carrière vaudrait-elle d'être ainsi risquée pour venir nous parler ? Vous avez reçu des infos de Teresa, ainsi que la confirmation de Jeremy qu'il s'agissait bien d'un sortilège. Que pourrions-nous vous apprendre de plus ?

Elle le foudroya du regard.

— Je suis loin d'être stupide, Doyle. Il y a des Feys partout où mes yeux se portent dans cette affaire. Peterson ne veut simplement pas le reconnaître. Le premier cas s'est déroulé à Holmby Hills, la porte juste à côté de la résidence de Maeve Reed. Elle est Sidhe de sang royal. Exilée ou non, elle n'en est pas moins fey. Nous avons appelé tous les hôpitaux du coin, à la recherche de quiconque présentant des symptômes analogues aux victimes. Nous avons eu le rapport d'une morsure sur une personne en vie. Aucun mort récent n'a été enregistré.

— Vous avez un survivant ? s'enquit Rhys.

Le regard de Lucy se porta rapidement sur lui, avant de revenir se poser sur Doyle et moi.

— Nous n'en sommes pas sûrs. Il est vivant, et semble se rétablir un peu plus chaque jour, dit-elle en nous fixant tous les deux. Cela vous inciterait-il à partager quelques informations avec moi si je vous disais que notre survivant potentiel est d'origine fey ?

Je n'aurais su le dire pour le reste d'entre nous, mais je ne cherchai même pas à dissimuler la perplexité qui se dépeignit alors sur mon visage.

Lucy nous adressa un sourire presque mesquin, comme si elle

savait qu'elle nous avait ferrés.

— Ce rescapé refuse de contacter le Bureau des Affaires Humaines et Feys. Semble même sacrament enthousiaste de l'éviter. Le lieutenant Peterson dit qu'il n'a rien à voir avec l'affaire, qu'il s'agit d'une coïncidence que Maeve Reed habite aussi près de la première scène de crime. Il a fait interroger le Fey, mais insiste que l'on ne peut jamais vraiment dire ce qui ne va pas avec ces gens-là ; insiste que s'il s'était agi du même type d'événement, le Fey serait mort.

Elle jeta un regard dans toute la pièce, nous dévisageant l'un après l'autre, avant de poursuivre :

— Mais je n'en crois rien. J'ai pu voir des Feys guérir de blessures qui auraient été fatales à n'importe quel humain. J'ai vu l'un d'entre vous dégringoler d'une tour puis poursuivre son chemin à pied, comme si de rien n'était.

Elle eut un nouveau hochement de tête.

— Non, cela a quelque chose à voir avec votre monde, n'est-ce pas ?

Je m'efforçai péniblement de ne regarder personne en particulier autour de moi.

— Vous confieriez-vous à moi, me diriez-vous toute la vérité, si je vous permettais d'interroger le Fey blessé ? Même si le lieutenant Peterson le découvre, comme il a décrété qu'il n'était pas impliqué, techniquement parlant, il ne pourra pas me virer. Ni même me faire passer au conseil de discipline pour ça. En fait, ce blessé est mon alibi. Comme il refuse de parler aux autorités Feys, je me suis mise en quête de quelques-uns de ses compatriotes qui pourraient essayer de lui parler, de l'aider à s'adapter à la grande ville.

— Vous pensez qu'il vient d'ailleurs ? lui demandai-je.

— Et plutôt, ouais ! Tout sur lui indique *jamais été à la grande ville*. Il a hurlé lorsque son moniteur cardiaque l'a surpris en bipant une première fois, dit-elle, en faisant voltiger son épaisse chevelure. Il vient de quelque part où ils n'ont jamais vu le moindre équipement moderne. Les infirmières disent qu'elles ont dû enlever la télé de sa chambre parce qu'il a semblé faire une espèce de crise lorsqu'il l'a vue en état de marche.

Elle nous considéra tous l'un après l'autre, pour finalement me regarder à nouveau, puis Doyle, puis Frost.

— Parlez-moi, Merry, de grâce ! Parlez-moi ! Je ne dirai rien au lieutenant. J'en serais d'ailleurs incapable. S'il vous plaît, aidez-moi à arrêter tout ceci, quoi que ce soit.

Je regardai tour à tour Doyle, Frost, Rhys. Galen fit sa réapparition en sortant de la cuisine, puis il écarta largement les mains en haussant les épaules.

— Je n'ai pas beaucoup participé dernièrement aux enquêtes,

alors je ne pense pas que je devrais voter.

Nicca prit la parole, ce qui nous surprit tous.

— La Reine n’appréciera pas.

Sa voix nette emplissait la pièce, mais en quelque sorte était basse, comme celle d’un enfant chuchotant dans le noir, craignant qu’on ne l’entende.

— Elle ne nous a pas mentionné de ne pas assister la police des humains, dit Doyle.

— Ah bon ?

La voix de Nicca semblait si atténuée, tellement juvénile en considération de ce grand corps robuste.

Je me retournai sur le sofa afin qu’il puisse voir complètement mon visage.

— Non, Nicca, la Reine ne nous a pas mentionné de ne pas parler à la police.

Il laissa échapper un gros soupir.

— Ah, OK !

De nouveau, une réponse digne d’un mouflet, à qui les adultes avaient assuré qu’il n’aurait pas d’ennui ; et il les croyait.

Après un échange de regards entre nous une fois encore, je poursuivis :

— Rhys, dis-leur ce que tu sais au sujet de ce sortilège.

Ce qu’il fit. Nous avons souligné que nous n’étions pas sûrs qu’un membre des Cours soit encore en mesure de l’invoquer, et qu’il soit possible qu’il s’agisse de l’œuvre d’un magicien humain ou d’un envoûteur. Cela ne pouvait être personne de la Cour Unseelie, de ça nous n’avions du moins aucun doute.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûrs ? s’enquit Lucy.

Nous avons échangé une autre série de regards.

— Faites-moi confiance, Lucy. La Reine n’a pas à se faire suer avec les droits civils, pas plus qu’avec les commissions d’évaluation. Elle est particulièrement méticuleuse.

Elle nous dévisageait.

— Jusqu’à quel point pouvez-vous, vous autres, vous montrer méticuleux ?

Je la regardais en fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— J’ai entendu des rumeurs concernant les traitements que votre Reine inflige aux gens. Pourriez-vous agir aussi efficacement sans laisser la moindre trace ?

J’arquai les sourcils à son propos.

— Nous demandez-vous de faire ce à quoi je pense ?

— Je vous demande d’empêcher ceci de se reproduire. Le Fey à l’hôpital refuse de parler à la police ; il refuse de parler à l’assistante

sociale envoyée par le Bureau des Affaires Humaines et Feys. Il est devenu comme cinglé lorsque j'ai suggéré que s'il ne se sentait pas à l'aise avec un délégué d'origine humaine, nous pourrions prendre contact avec l'ambassadeur en personne. J'ai pu constater combien il était terrifié à cette idée, ce qui m'a fait penser qu'il serait peut-être encore plus terrifié par vous autres.

— Et pourquoi ? demandai-je.

— L'ambassadeur n'est pas Sidhe.

— Que voulez-vous que nous fassions avec ce Fey ? s'enquit Doyle.

— Je m'attends à ce que vous fassiez tout ce qui est en votre possible pour le faire parler. Nous avons à présent plus de cinq cents victimes, Doyle, presque six cents. De plus, d'après ce qu'a dit Rhys, si ces créatures ne sont pas arrêtées, si nous les laissons tout simplement se nourrir, elles se régénéreront ou quelque chose du genre. Je ne veux pas qu'une horde d'anciennes divinités nouvellement revenues à la vie, avec un goût certain pour le meurtre, vadrouille en toute liberté dans ma propre ville. Cela doit être enrayé dès maintenant, avant qu'il ne soit trop tard.

Nous avons accepté de lui prêter main-forte, et avons dû passer un coup de fil en urgence.

Nous avons appelé Maeve Reed pour lui dire que les fantômes des dieux morts étaient revenus à la vie pour la tuer. Ce qui signifiait que le responsable était un des membres de la Cour Seelie, et de plus, ayant reçu pour ce faire carte blanche du Roi.

Chapitre 39

Lucy exhiba son badge à profusion pour nous faire passer avec nos flingues et armes blanches au travers des détecteurs de métaux. Les hommes mêmes durent montrer les cartes les identifiant comme faisant partie de la Garde de la Reine, avant que l'infirmière en chef nous permette l'accès au service. Enfin, nous nous sommes retrouvés au chevet d'un homme... en fait, d'un mâle. Une créature minuscule, difforme. Saugé était d'un gabarit similaire, mais en comparaison parfaitement proportionné, conçu pour avoir cette taille ; clairement, l'homme étendu sur le lit avec les draps remontés sous les aisselles était, même en un coup d'œil, mal fichu.

Je viens de la Cour Unseelie et suis en mesure de définir de nombreuses formes comme étant correctes, plaisantes, mais quelque chose se dégageant de celui-ci me hérissait les poils sur la nuque, m'incitant à détourner les yeux, comme s'il était hideux, alors que ce n'était pas le cas.

Je n'étais pas la seule confrontée à ce problème. Rhys et Frost avaient eu le regard fuyant, avant de tourner carrément le dos. Leur réaction indiquant qu'ils devaient le connaître, ou savaient ce qui lui était arrivé. Qu'ils se détournent ainsi s'apparentait à une esquivé. Avait-il brisé certains interdits ancestraux ? Doyle ne détourna pas les yeux, ce qu'il ne faisait en fait quasiment jamais. Galen me lança un regard qui révélait qu'il était tout aussi abasourdi et perturbé que je l'étais. Kitto restait à côté de moi, il avait insisté, me tenant par la main comme un enfant cherchant à être rassuré.

Je m'obligeais à ne pas détourner les yeux, essayant de comprendre ce qui dans cet homme miniature pouvait autant me révolter. Il faisait un peu plus de soixante centimètres, ses pieds minuscules produisant deux petites bosses sous les draps. Son corps semblait comme raccourci, alors même qu'il n'y manquait rien. Sa tête était un peu grosse pour son torse maigrichon. Ses grands yeux limpides, semblant hors échelle, donnaient l'impression d'avoir appartenu à un autre visage. Son nez y était assorti, mais du fait que le reste du visage s'était comme qui dirait mis en retrait, il semblait également hors de proportion. C'était à quoi il ressemblait, comme si

ses yeux et son nez étaient restés en rade tandis que les autres traits de sa physionomie s'étaient réduits, recroquevillés, des traits tirés et atrophiés.

C'est alors que Nicca se fraya un passage entre nous, la main tendue vers lui.

— Oh, Bucca, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Le corps minuscule allongé demeura initialement immobile. Puis, lentement, il leva une toute petite main d'un brun blafard au bout d'un bras si fin qu'il faisait penser à de la grosse ficelle, pour la poser sur celle brune et forte de Nicca.

Le visage de Kitto, scintillant de larmes, se présenta sous l'éclairage.

— Bucca-Dhu, Bucca-Dhu, qu'est-ce que tu es ici ?

Je pensais tout d'abord que Kitto avait dans son émoi oublié un ou deux mots ; avant de réaliser qu'il n'en était rien. Il avait précisément demandé ce qu'il souhaitait savoir.

— Vous deux le connaissez, dit Doyle, en en faisant plutôt un constat qu'une question.

Nicca opina du chef, tapotant la main minuscule avec toute la délicatesse du monde. Il se mit à parler rapidement avec les intonations étrangement musicales de l'un des anciens langages celtiques. Bien trop rapidement pour que je puisse comprendre ce qu'il disait, mais ce n'était pas du gallois ni de l'écossais, pas plus que du gaélique ou de l'irlandais, ce qui laissait encore plusieurs dialectes, sans mentionner de nombreux pays.

Kitto se joignit à la conversation, dans une langue similaire à celle qu'employait Nicca, mais pas exactement – un dialecte différent ou peut-être d'un autre siècle, comme la différence existant entre le moyen anglais et l'anglais moderne.

J'observais le visage de Kitto, son excitation, sa tristesse. J'avais compris qu'il était très triste de trouver cet homme ici, dans cet état, mais c'était bien tout ce que je parvenais à suivre.

Doyle s'exprima enfin en anglais moderne. Tous les autres avaient sans doute pu suivre la conversation sans problème, ce qui était loin d'être mon cas.

— Nicca le connaissait sous une forme pas si différente de celle-ci, mais Kitto s'en souvient comme nous sommes à présent, comme un Sidhe. Bucca fut à une époque adoré en tant que dieu.

Je posai les yeux sur ce corps flétri et sus ce qui m'avait donné la chair de poule. Ces gigantesques yeux bruns, ce nez prononcé à l'arête droite... me faisaient penser à ceux de Nicca. J'avais toujours présumé que le teint mat de Nicca et ses yeux marron venaient de ses origines en partie demi-Feys. Mais à présent, le regard fixé sur ce corps minuscule, je sus que je m'étais trompée.

Je considérais l'homme avec une sensation d'horreur renouvelée, car maintenant, je pouvais soudainement le percevoir. C'était comme si on avait pris un Sidhe et qu'on l'avait comprimé, le réduisant à la taille d'un gros lapin. Je restais sans voix face à cette abomination reposant, l'air hagard, sur ce lit d'hôpital. Sans la moindre idée de comment il avait pu en arriver là.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demandai-je d'une voix douce, en souhaitant instantanément ne pas lui avoir posé cette question, car le petit corps sur le lit posa sur moi ces yeux immenses qui dévoraient littéralement son visage en réduction.

Il s'exprima distinctement en anglais, avec un certain accent prononcé.

— Je ne peux que me blâmer pour ce qui m'est arrivé, ma fille. Moi et moi seul.

— Non, réagit Nicca. Ce n'est pas de ta faute, Bucca.

Le petit homme secoua la tête, ses épais cheveux sombres coupés court reposant sur son oreiller, se regroupant par mèches au rythme de ses mouvements.

— Il y a ici des visages que je reconnais, Nicca, en plus du tien et de celui du Gobelin. Il y en a d'autres qui furent jadis adorés pour finalement perdre leurs disciples. Ils ne se sont pas étiolés comme moi. J'ai refusé de renoncer à mon pouvoir, car je pensais que cela m'amoinдрirait.

Il éclata d'un rire à la sonorité suffisamment amère pour s'en étouffer.

— Et à présent, regarde, Nicca, ce que mon orgueil et ma peur ont fait de moi.

J'étais confuse, c'est le moins que l'on puisse dire. Cependant, comme cela est si souvent le cas dans la société Fey, les questions précises que je devais poser étaient considérées comme grossièrement directes.

L'homme alité tourna la tête, qui semblait étrangement pesante, puis regarda Kitto.

— La dernière fois où nous nous sommes rencontrés, j'avais pensé que tu étais minuscule, lui dit-il, en braquant sur lui ses yeux curieusement fascinants. Tu as changé, Gobelin.

— Il est Sidhe, dit Nicca.

Bucca eut l'air d'en être étonné, puis se mit à rire.

— Vous voyez, j'ai combattu si durement pendant de si nombreux siècles pour préserver la pureté de notre sang, pour ne le mélanger à quiconque. Je t'ai même considéré à un certain moment comme un être impur, Nicca.

Nicca continuait à lui tapoter la main.

— Cela fait bien longtemps, Bucca.

— Je n'aurais jamais laissé l'un de notre lignée de purs Bucca-Dhu s'émanciper parmi les autres Sidhes. Et à présent, tout ce qui en reste sont ceux comme vous qui n'étaient pas purs.

Il tourna la tête, au prix d'un grand effort, avant de poursuivre :

— Et tout ce qui reste de tous les Bucca-Gwidden est toi, Gobelin.

— Il y en a d'autres parmi les Gobelins, Bucca-Dhu. Et peux-tu voir cet éclat lunaire sur la peau de ces Sidhes ? On se souvient encore des Bucca-Gwidden.

— Quand bien même ils ont en commun la même peau, ils n'en ont ni les cheveux, ni les yeux. Non, Gobelin, ils ont disparu, et j'en suis le responsable. Je n'aurais jamais autorisé à l'un de notre peuple de se joindre aux autres. Nous serions restés le peuple caché en préservant nos anciennes traditions. Ils ont tous disparu, Gobelin.

— Il est Sidhe, et reconnu comme tel par la Cour Unseelie, lui précisa Doyle.

Bucca eut un sourire, n'indiquant pas qu'il en soit ravi.

— Et même à présent, tout ce à quoi je peux penser est que j'ignorais que les Sidhes Unseelies avaient sombré aussi bas pour en arriver ainsi à accepter parmi eux des Gobelins. Même mourant comme je le suis, ayant été témoin de l'extinction de mon peuple jusqu'au dernier sous mes yeux, je ne parviens toujours pas à me résoudre à le considérer comme Sidhe. Je ne le peux.

Il retira sa main de la prise de Nicca et ferma les yeux, mais pas comme s'il venait de s'endormir, plutôt comme s'il voulait ne plus rien voir.

L'inspectrice Lucy s'était révélée d'une patience à toute épreuve pendant la durée de cet entretien.

— Quelqu'un pourrait-il m'expliquer ce qui se passe ?

Doyle, Frost et Rhys échangèrent des regards, mais aucun d'eux ne prit la parole.

— Pas la peine de me regarder, dis-je en haussant les épaules. Je suis presque aussi confuse que vous.

— Moi de même, dit Galen. Je crois avoir reconnu du comique ou du breton, mais l'accent était trop archaïque pour moi.

— Du comique, dit Doyle, ils parlaient en comique.

— Je croyais qu'il n'y avait jamais eu aucun Gobelin en Cornouailles, dit Galen.

Kitto se détourna du lit pour regarder le grand chevalier.

— Les Gobelins ne constituaient pas qu'un seul peuple, pas plus que les Sidhes ne composaient deux Cours distinctes. Nous avons tous été bien plus diversifiés à une époque. J'étais un Gobelin de Cornouailles, parce que ma mère était une Bucca-Gwidden, une Sidhe de Cornouailles, avant qu'elle ne rejoigne la Cour Seelie. Lorsqu'ils virent la forme que présentait son bébé, elle sut où aller déposer son

fardeau et m'abandonna parmi les serpents de Cornouailles.

— Il y a des nids de serpents partout dans les îles, dit Bucca d'une voix pâteuse. Même en Irlande, peu importe ce que les disciples de Padrig voudraient nous faire croire.

— La plupart des Gobelins vivent maintenant en Amérique, dit Kitto.

— Oui, parce qu'aucun autre pays ne voudrait d'eux, dit Bucca.

— En effet, ne put qu'admettre Kitto.

— Bon, dit Lucy, quel que soit ce que vous êtes en train de régler en ce moment, la semaine du patrimoine, les querelles familiales, je m'en fiche ! Je veux savoir comment ce Bucca, répertorié sous le nom d'un certain Nick Bottom, sur lequel j'ai fait des recherches – il s'agit d'un personnage du *Songe d'une nuit d'été*, très mignon – a abouti ici quasiment drainé de toute vie.

— Bucca, l'appela Nicca avec douceur.

Le petit homme rouvrit les yeux. Ils étaient emplis d'un tel épuisement douloureux que je dus détourner le regard. J'avais l'impression de regarder au fond d'un tunnel, vers quelque chose pire que l'oubli, bien pire que la mort.

Son accent s'épaissit sous le coup de l'émotion.

— Je n'peux pas mourir, tu comprends ça, Nicca, je n'peux pas mourir. J'étais le roi de mon peuple et ne peux même pas m'étioler comme le font certains. Mais je suis en train de dépérir, dit-il d'un ton geignard en levant un bras piteusement squelettique. Je m'étirole comme ça, comme si quelque main géante me pressait jusqu'à plus rien !

— Bucca, de grâce, raconte-nous comment tu as été attaqué par les fantômes des Affamés, dit Nicca de sa douce voix.

— Lorsque cette enveloppe charnelle à laquelle je m'accroche encore s'étiolera, je deviendrai l'un d'eux. Je deviendrai l'un des Affamés !

— Non Bucca !

Il tendit ce bras maigre, si maigre.

— Nicca, c'est ce qui est arrivé à la plupart des autres qui étaient puissants. Nous ne pouvons mourir, mais nous ne pouvons vivre, alors nous resterons entre les deux, ni vivants, ni morts.

— Pas assez bon pour aller au paradis, ni assez mauvais pour aller en enfer, dit Doyle.

Bucca tourna les yeux vers lui.

— C'est ça.

— C'est toujours un plaisir de glaner quelques aperçus de la culture fey, mais revenons aux attaques, dit Lucy. Racontez-moi donc celle qui a été perpétrée contre vous, monsieur Bottom, ou monsieur Bucca, ou qui que vous soyez.

Il la regarda en clignant des paupières, ressemblant presque à une chouette.

— Ils m'ont attaqué dès le premier signe de faiblesse.

— Pourriez-vous développer un peu là-dessus ? dit Lucy, le calepin ouvert, le stylo prêt à l'emploi.

— Tu les as réveillés, dit Rhys.

C'était la première fois qu'il se retournait, la première fois qu'il regardait vraiment Bucca depuis notre entrée dans la chambre.

— Oui, répondit Bucca.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Cela faisait partie du prix à payer pour que je puisse rejoindre les Cours de la Féerie.

Cette révélation nous sidéra tous. Le temps d'une seconde, cela sembla même se tenir. C'était Andais qui l'avait fait, ou du moins qui l'avait commandité. C'est pourquoi personne ne pouvait remonter jusqu'à elle. Ce qui expliquait pourquoi personne de son peuple n'était au courant. Elle n'avait utilisé aucun de ses sujets.

— À payer à qui ? s'enquit Doyle.

Je le regardai, m'apprêtant à dire tout haut : *nous le savons tous*.

Puis Bucca répondit :

— À Taranis, bien sûr.

Chapitre 40

Nous nous sommes tous retournés vers le lit, comme dans une scène de film au ralenti.

— Avez-vous dit Taranis ? lui demandai-je.

— Serais-tu sourde, ma fille ?

— Non, simplement surprise, rétorquai-je.

Bucca me regarda en sourcillant.

— Et pourquoi donc ?

Je posai mes yeux interloqués sur lui, plongée dans la réflexion.

— Je n'aurais pas pensé que Taranis serait aussi cinglé.

— Alors tu n'as pas prêté attention.

— Elle n'a pas vu Taranis depuis son enfance, Bucca, lui mentionna Doyle en guise d'explication.

— Je m'excuse, alors, dit-il tout en me considérant d'un œil critique. Elle me semble Sidhe Seelie.

Je n'étais pas sûre de la manière de prendre ce compliment. Je n'étais même pas sûre, sous ces circonstances, qu'il s'en agissait bien d'un.

Lucy contourna le lit pour venir se placer au pied.

— Êtes-vous en train de dire que le Roi de la Cour Seelie vous a fait réveiller ces fantômes affamés ?

— Oui.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle.

Nous semblions aujourd'hui tous poser cette question à qui mieux mieux.

— Il voulait qu'ils tuent Maeve Reed.

Lucy ne put que le fixer des yeux.

— Parfait, vous m'avez perdue. Pourquoi le Roi voudrait-il voir morte la déesse dorée d'Hollywood ?

— Je n'en sais rien, dit Bucca, et je n'en ai cure. Taranis m'a promis de me donner suffisamment de pouvoir pour récupérer en partie celui que j'ai perdu. Je souhaitais rejoindre la Cour Seelie. Mais il m'en a fait la promesse à condition que Maeve meure, et que je puisse contrôler les Affamés. Nombre d'entre eux étaient de vieux amis. Je pensais qu'ils étaient comme moi, et accueilleraient à bras

ouverts l'opportunité de faire leur retour, mais ils ne sont plus ni buccas, ni sidhes, ni même feys, ils sont devenus des créatures mortes, des monstres morts.

Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration entrecoupée.

— Dès l'instant où j'ai vacillé, ils m'ont attaqué, et à présent, ils se nourrissent, non pas pour revenir comme au bon vieux temps, mais parce qu'ils sont affamés. Ils se nourrissent pour les mêmes raisons qu'un loup se nourrit. Parce qu'il a faim. S'ils récupèrent suffisamment de vies pour revenir à un état proche de celui de Sidhe, cela sera si affreux que ce degré d'horreur ne pourra être égalé, même par la Cour Unseelie.

— On ne va pas s'en plaindre, dit Lucy, mais pourquoi n'avez-vous pas raconté tout ceci à l'assistante sociale ou à l'ambassadeur ?

— Ce fut lorsque j'ai vu Nicca, et même le Gobelin, que j'ai compris que je m'étais conduit comme un crétin. Mon temps est révolu, mais mon peuple perdure. Du moment que mon sang circule dans d'autres veines, alors les Buccas vivent encore.

Des larmes scintillaient à présent dans ses yeux.

— J'ai essayé de sauver ma peau, même si cela signifiait détruire ce qui restait des miens. Comme j'ai eu tort ! Terriblement tort !

Il tenta cette fois d'attraper la main de Nicca, qui se saisit de la sienne en souriant.

— Comment pouvons-nous les arrêter ? demanda Doyle.

— Je les ai réveillés, mais je ne peux les faire aller se recoucher. Je n'en ai plus la force.

— Pourrais-tu nous révéler le sortilège ? demanda Doyle.

— Oui, mais ça ne veut pas dire que vous y parviendrez.

— Laisse-nous nous en préoccuper, lui dit Doyle.

Bucca nous relata comment il avait planifié de faire s'éteindre à nouveau les fantômes. Lucy prit des notes, nous autres nous contentant d'écouter. Ce n'était pas une question de formules cabalistiques, mais plutôt d'une volonté magique, et de savoir simplement la gérer de A à Z.

Lorsqu'il eut terminé de tout nous révéler sur le compte des Affamés, je lui demandai :

— Avez-vous dissimulé L'Innommable aux yeux de la Cour Unseelie ?

— Ma fille, n'as-tu pas prêté attention ? Taranis est celui qui le cache.

— Vous l'avez également invoqué pour lui ? dis-je, sans réussir à réprimer la surprise qui transparaisait dans ma voix.

— J'ai réveillé les Affamés avec un peu d'aide de Taranis, mais Taranis a invoqué L'Innommable avec seulement un peu d'aide de ma part.

— Il était l'une des puissances majeures à l'arrière de son invocation, dit Doyle.

— Pourquoi Taranis a-t-il agi ainsi ? demandai-je.

— Je pensais qu'il avait l'intention de récupérer une partie de son pouvoir abandonné à cette créature, dit Bucca. Et il se pourrait que oui, mais cela n'a pas fonctionné comme prévu.

— Alors c'est Taranis qui contrôle L'Innommable, dit Galen.

— Non, mon garçon, n'aurais-tu pas encore compris ? Taranis l'a libéré, lui a donné l'ordre de tuer cette Maeve, mais il ne le contrôle pas davantage que moi les Affamés. Il a dissimulé ce qu'il a fait, mais c'est la créature même qui le cache à présent. Taranis n'a pas été qu'à moitié paniqué lorsqu'il l'a réalisé, je peux vous l'assurer. Il avait la trouille, comme il se doit.

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

— Lorsque j'ai essayé d'inciter les Affamés à traverser les barrières protectrices de Maeve, ils ne parvinrent pas à s'en approcher. Ils se sont alors retournés contre moi, et ont trouvé d'autres proies. J'ai vu la créature que vous appelez L'Innommable. Il brisera son barrage protecteur, lui, et lorsqu'il l'aura tuée, alors que fera-t-il ?

— Je l'ignore, dis-je à voix basse.

— Tout ce qui lui plaira, dit Bucca.

— Ce qu'il veut dire, précisa Rhys, est que lorsque L'Innommable aura tué Maeve Reed, il n'aura plus aucun objectif à remplir. Il ne sera plus que cette créature gigantesque à la puissance phénoménale, et il détruira tout sur son passage.

— Voilà bien là un garçon futé, dit Bucca.

Je regardai Rhys.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Je lui ai cédé la plupart de mes pouvoirs magiques. Je sais ce qu'il fera, Merry. Nous devons l'empêcher de tuer Maeve. Tant qu'elle restera en vie, cette créature essaiera encore et encore de la trouver pour la tuer, et continuera à tenter de dissimuler sa présence jusqu'à ce qu'elle ait rempli sa mission. Si Maeve meurt, L'Innommable s'en donnera simplement à cœur joie dans toute la ville. L'énergie la plus surnaturelle qu'aient à offrir les Feys sera lâchée sur la Californie du Sud. La créature pilonnera tout Los Angeles, comme Godzilla traversant Tokyo.

— Comment suis-je supposée convaincre Peterson qu'une entité occulte ancestrale venant de la Féerie est quasiment prête à envahir la ville ? demanda Lucy.

— Vous n'y êtes pas obligée, lui répondis-je. Il n'en croira pas un mot, de toute façon.

— Alors qu'allons-nous faire ? insista-t-elle.

— Nous allons nous efforcer de garder Maeve Reed en vie. Peut-

être en la convainquant qu'un petit voyage en Europe serait la chose à faire à cette période de l'année. Peut-être en la faisant le distancer jusqu'à ce que nous trouvions une autre solution.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, approuva Rhys.

— Je retire ce que j'ai dit, dit Bucca. Tu m'as également l'air bien futé !

— Heureuse de l'entendre, lui dis-je. Quelqu'un aurait-il un portable ?

Lucy me proposa le sien. Puis elle me donna le numéro de Maeve Reed noté dans son petit calepin, que je composai. Ce fut Marie, l'assistante personnelle, qui répondit. Hystérique. Elle se mit à hurler :

— C'est la Princesse, c'est la Princesse !

Julian lui prit le téléphone des mains.

— Meredith, est-ce vous ?

— Ouais, Julian, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il y a quelque chose ici, quelque chose d'une telle envergure psychique que je ne parviens même pas à le percevoir en totalité. Ça essaie de traverser les barrières protectrices, et je crois bien qu'il va y arriver.

Je me ruai vers la porte.

— On arrive, Julian. Nous vous envoyons la police en renfort et nous arrivons.

— Vous ne semblez pas surprise, Meredith. Savez-vous ce que c'est que ce truc ? s'enquit Lucy.

— Oui !

Et je le lui expliquai tandis que nous traversions l'hôpital à toutes jambes dans la direction des voitures. Je lui dis ce dont il s'agissait, en ignorant si tout ce que je pouvais lui raconter serait d'une quelconque utilité.

Chapitre 41

Quand nous sommes arrivés à la résidence de Maeve Reed, elle était cernée par la police et tout son attirail de voitures balisées, banalisées, de véhicules blindés des forces spéciales, d'ambulances en attente à une distance ne posant aucun risque. Du moins il fallait l'espérer. Il y avait des armes partout, braquées même sur le mur d'enceinte devant la maison. Seul problème : il n'y avait rien sur quoi tirer.

Une femme portant la tenue complète de combat de la police avec SWAT^[3] écrit en travers se tenait debout à l'arrière d'un barrage de voitures, au centre d'un pentagramme et d'un cercle qu'elle avait tracés à la craie à même l'asphalte. Le département de police de Los Angeles avait été l'un des premiers à affilier des sorcières ou des magiciens à l'ensemble de ses unités spéciales.

Dès l'instant où le moteur s'arrêta, je ressentis le sortilège, qui rendait l'air presque irrespirable. Doyle, Frost et moi avions été convoyés par Lucy. Doyle en particulier n'avait pas vraiment apprécié cette chevauchée sauvage. Il était parti en titubant à moitié vers une rangée d'arbustes où il s'était effondré à genoux. Les humains auraient pensé qu'il était en train de prier – et en quelque sorte, c'est ce qu'il faisait. En renouvelant son contact avec la terre ferme. Presque tous les transports en commun conçus par l'homme effrayaient plutôt Doyle. Il était capable de voyager par des voies occultes qui m'auraient fait hurler à tout jamais, mais être conduit à tombeau ouvert dans le trafic de Los Angeles l'avait presque terrifié. Quant à Frost, il allait pour le mieux.

Les autres gardes, y compris Sauge, sortirent rapidement de la camionnette. À la demande expresse de Doyle, nous étions retournés à l'appart pour aller chercher quelques armes blanches supplémentaires. Lucy s'y était opposée, jusqu'au moment où il avait fait remarquer que, tant que le glamour de L'Innommable n'était pas dissipé, les balles ne lui feraient aucun effet. Il lui avait assuré qu'il y avait dans l'appartement certains objets qui briseraient son glamour comme rien d'autre ne le pourrait.

Lucy avait donc décidé que cela valait le détour. Elle avait

transmis par radio que sans un tant soit peu d'assistance magique, la police ne serait peut-être pas capable de voir la créature, et encore moins de la canarder.

En toute apparence, ils nous avaient pris au mot. La sorcière avait probablement tenté d'effectuer quelques invocations simples, et lorsque cela n'avait pas fonctionné, elle s'était mise à l'œuvre sur son dessin à la craie, complet avec des runes et tout le bataclan. Ce qui se mit en branle par une ruée d'énergie à vous en rider la peau, et à vous en faire fermer le gosier sous ce coup de vent invisible.

Le sortilège se propagea pour aller frapper sa cible. L'atmosphère semblait onduler, telles ces ondes de chaleur émanant l'été de l'asphalte. Sauf que cette chaleur s'élevait de plus en plus haut dans les airs, par vagues successives, nous surplombant de plus de six mètres.

Je n'étais pas certaine que la police, dénuée de facultés psychiques, serait en mesure de voir quoi que ce soit, mais une houle de souffles retenus et de jurons m'indiqua que je me trompais.

Lucy avait les yeux fixés sur tout ce miroitement.

— Pouvons-nous commencer à tirer ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Frost.

Peu importait ce que nous ferions. Qui que ce soit se trouvant au commandement donna un ordre, et brusquement, les bruits d'une fusillade se firent entendre dans toutes les directions, éclatant en une gigantesque explosion.

Les balles traversèrent la semi-forme scintillante comme si elle n'existait pas. Je commençais à me demander où elles s'arrêteraient toutes, car elles poursuivraient leur trajectoire jusqu'à ce qu'elles rencontrent une cible potentielle. Puis des hommes se mirent à crier :

— Arrêtez de tirer ! Cessez le feu !

Un appel qui circula de haut en bas sur toute la rangée.

Le silence soudain résonna à mes tympans. La forme miroitante continuait simplement à pousser contre le mur, ou plutôt contre les barrières protectrices mises en place à l'intérieur de cette enceinte, ne semblant pas plus avoir remarqué les balles que la présence de la police.

— Que vient-il de se passer ? demanda Lucy.

— La créature se trouve dans un espace-temps situé entre le nôtre et le suivant. Il s'agit d'un type de glamour permettant aux Feys de se dissimuler aux yeux des mortels, dit Doyle, qui était venu nous rejoindre pendant que nous les avions regardés tirer sur ce truc à balles perdues.

— Et vous, êtes-vous capable de faire ça ? demanda Lucy en me regardant.

— Non, lui dis-je.

— Ni les autres Sidhes, dit Doyle. Nous avons renoncé à cette faculté lorsque nous avons créé L'Innommable.

— Jamais je n'ai pu faire une telle chose, crus-je bon de préciser.

— Tu es née après que nous eûmes réalisé deux conceptions identiques de L'Innommable, dit Doyle. Comment pourrait-on te blâmer pour posséder moins de capacités que nous à une certaine époque ?

— La sorcière est parvenue à effriter quelque peu son glamour, fit remarquer Frost.

— Mais pas suffisamment, renchérit Doyle.

Ils échangèrent tous deux un regard entendu.

— Non, dis-je. Non à ce qui est en train de vous passer par la tête !

Ils tournèrent les yeux vers moi.

— Meredith, nous devons l'arrêter ici et maintenant.

— Non, répliquai-je. Non, nous devons garder Maeve Reed en vie. C'est ce dont nous avons discuté. Personne n'a mentionné d'éliminer L'Innommable. Après tout, il est immortel, n'est-ce pas ?

Ils se concertèrent de nouveau du regard. Rhys se joignit alors au débat.

— Non, il ne peut pas mourir.

— Est-il réel ? s'enquit Lucy.

Rhys la regarda.

— Que voulez-vous dire ?

— Est-il suffisamment concret pour pouvoir être blessé par nos armes ?

Il acquiesça du chef.

— Oh, oui, il est suffisamment réel pour cela. Une fois que la magie qui le protège se sera dissipée.

— Nous devons donc y procéder, dit Doyle.

— Et comment ? demandai-je, mon estomac se nouant à l'idée de ce que cela nécessiterait sans doute.

— Nous devons le blesser, dit Frost.

Je considérai l'expression arrogante sur son visage, en sachant qu'il me dissimulait quelque chose. Je l'attrapai par le bras.

— Comment peut-on le blesser ?

Son regard s'adoucit lorsqu'il posa les yeux sur moi, dont le gris passa de la couleur des nuages d'orage à celle du ciel juste après la pluie, lorsque le soleil s'apprête à réapparaître. Je regardai cette nuance tourbillonner en travers de ses yeux comme les nuages même.

— Une arme de pouvoir serait capable de le blesser, si le guerrier qui la manie est suffisamment doué.

Je m'agrippais plus fort à son bras.

— Que veux-tu dire, suffisamment doué ?

— Suffisamment doué pour ne pas y laisser sa peau, dit Rhys.

Frost comme Doyle lui lancèrent un regard hostile.

— Écoutez, nous n'avons pas le temps de jouer. L'un de nous avec une arme de pouvoir et suffisamment de compétence pour s'en charger doit faire couler le sang, ajouta Rhys.

Je m'agrippai toujours au bras de Frost tout en regardant Doyle.

— Qui est sur la liste des suffisamment doués ?

— Alors là, c'est tout bonnement insultant, s'exclama Rhys. Doyle et Frost ne sont pas les seuls prétendant à cette catégorie.

Ce qui lui valut un autre regard de leur part, toujours aussi peu aimable.

— Jamais je n'ai été le garde favori de la Reine, mais à une époque, j'étais assez prisé pour les combats.

— Je suis comme Merry. Je suis arrivé après que ce temps fut révolu. Je possède de bonnes lames, mais aucune d'elles n'est une arme de pouvoir.

— Parce que nous avons perdu la main pour en façonner, dit Frost.

— Nous sommes devenus à chaque invocation un peu plus de chair et un peu moins de pur esprit. Ce qui nous a permis de survivre, et même de prospérer, mais cela ne s'est pas fait sans en avoir à payer le prix.

Je me glissai contre le corps de Frost pour trouver son épée, Baiser d'Hiver, entre nous. Cela tombait à pic. Je regardai les autres. Frost était le seul portant une tunique, les autres portant des vêtements de style urbain, des tee-shirts, des jeans, des bottes, sauf Kitto, qui avait passé une chemise sur son short. Des vêtements semblant inappropriés, mais on ne pouvait dire de même de leurs armes.

Frost avait une deuxième épée sanglée dans le dos, une épée quasiment plus haute que moi. Je savais que sa tunique recouvrait encore davantage de lames. Il en emportait toujours partout avec lui, à moins que la Reine ne l'ait interdit.

Doyle avait gardé son revolver dans son holster d'épaule, avec en plus une épée sur la hanche et des protections aux poignets. Les lames scintillaient argentées contre sa peau sombre, mais son épée était aussi noire qu'il l'était, la lame étant de fer, et non d'acier. J'ignorais encore de quel matériau était constituée la poignée noire ; de métal, certes, mais j'ignorais de quel type. Cette épée portait le nom de Noire Folie, BÀinidhe Dub. Si quiconque à part Doyle tentait de la manier, il serait frappé de démence à tout jamais. Les dagues qu'il portait aux poignets étaient jumelles, fabriquées d'un seul tenant. On disait que ces lames légendaires, une fois lancées, ne rataient jamais leur cible. Snick et Snack étaient le surnom qu'on leur donnait à la Cour. Je savais

qu'elles avaient un véritable nom, mais n'avais jamais entendu qu'on s'y référât autrement.

Galen portait au côté une épée fixée à son ceinturon, une épée efficace mais non magique, pas comme les armes d'envergure, équilibrée d'une dague du côté opposé. Il avait passé par-dessus sa chemise boutonnée son holster d'épaule et son revolver, et en portait un second fiché dans son ceinturon, au bas du dos.

J'avais mis une ceinture enserrant par le milieu ma robe bain de soleil, où j'avais fait passer un holster afin d'y ranger mon flingue. Ce qui gâchait la ligne de ma robe, mais si les choses se gâtaient terriblement, je préférerais survivre en ayant l'air d'une cloche plutôt que de mourir avec un look impeccable. Je m'étais munie de deux couteaux à cran d'arrêt rangés dans des gaines sanglées sur mes cuisses sous la robe, ainsi que d'un revolver plus petit rangé dans son holster de cheville. J'avais été considérée comme indigne par les deux Cours de porter une lame, même non magique.

Rhys portait son épée dans le dos, celle qu'il avait utilisée dans l'ancien temps, Uamhas, Terreur Mortelle, et sa hache au côté, passée dans son ceinturon, car avec un seul œil, sa perception de la profondeur nuisait au maniement de l'épée. Il s'était muni de dagues, et je n'étais pas sûre que j'aurais souhaité rester plantée là où il les aurait lancées. Lorsqu'il vous manque un œil, il y a comme qui dirait des limites à ce que vous parvenez à compenser visuellement.

Nicca avait une épée quasiment identique à celle de Galen, l'attirail classique du chevalier, magnifique, fatale, mais pas très puissante. Nicca portait deux revolvers de chaque côté dans leur holster d'épaule. J'avais d'excellentes raisons de savoir qu'il savait se servir tout aussi efficacement de ses deux mains. Il portait un troisième revolver au bas du dos, ainsi qu'une dague à l'opposé de son épée. Peut-être s'agissait-il d'une solution pratique, comme avec l'épée.

Kitto n'en connaissait pas suffisamment au sujet des armes à feu pour que l'on se risque à le laisser se tirer une balle dans le pied, mais il portait une courte épée à sa ceinture dans le dos, par-dessus son tee-shirt « BipBip et le Coyote ».

Sauge était armé d'une minuscule lame d'un argent scintillant vivement sous l'éclat du soleil, mais dont il ne voulut pas nous divulguer le nom.

— Connaître le nom de quelque chose signifie avoir du pouvoir dessus, avait-il dit.

Il se produisit un grondement, et le sol sembla se soulever tandis qu'une section du mur d'enceinte de la propriété de Maeve s'effondrait vers l'intérieur. L'Innommable s'était montré roublard. Il n'était pas passé au travers de ses barrières protectrices, mais avait détruit la

structure sur laquelle elle les avait fixées.

La masse scintillante pénétra dans la trouée tandis que quelques coups de feu retentissaient, puis les officiers au commandement se mirent à hurler :

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas !

Doyle avança à grandes enjambées.

— Je vais faire usage de mes dagues. Elles frapperont droit au but, comme c'est dans leur nature.

— Peux-tu te rapprocher suffisamment tout en restant hors de sa portée ? lui demanda Frost.

Doyle jeta brièvement un regard en arrière.

— Je pense, répondit-il tout en continuant à avancer.

Frost m'écarta de lui d'une poussée de ses mains délicates sur mes bras.

— Je dois l'accompagner. S'il tombe, je dois être à ses côtés.

— Embrasse-moi d'abord, lui dis-je.

Il secoua la tête.

— Si j'effleure tes lèvres, jamais je ne pourrais m'éloigner de toi.

Il m'embrassa rapidement sur le front, puis partit en courant rejoindre Doyle.

Rhys me souleva dans ses bras, alors que j'étais encore trop surprise pour réagir. Il m'embrassa sur la bouche, passionnément et totalement, finissant par se retrouver barbouillé d'une bonne partie de mon rouge à lèvres sur les siennes. Puis il me reposa à terre, quelque peu à bout de souffle.

— Tu ne pourras me départir de mon courage par un baiser, Merry. Tu ne m'aimes pas assez pour ça.

Puis il courut se joindre aux deux autres, avant que je ne puisse penser à dire quoi que ce soit.

Un groupe en tenue de combat d'officiers du SWAT fut rassemblé et délégué comme renfort. Ils avancèrent, passant au travers de la brèche, avant de disparaître hors de vue.

Curieusement, L'Innommable s'était évanoui, également, comme si une fois à l'intérieur des murs, son scintillement s'était dissipé, alors même qu'il aurait dû se dresser de toute sa masse au-dessus de l'enceinte.

— Et si nous passions par-derrière pour évacuer Maeve ? proposa Galen dans le silence pesant qui s'était installé.

Nous avons tous tourné les yeux dans sa direction.

— Nous ne pouvons pas combattre L'Innommable, mais peut-être parviendrions-nous au moins à accomplir cela.

Lucy se frappa le front.

— Mais quels crétins nous sommes ! *Totalement* crétins ! Nous aurions dû faire sortir madame Reed avant tout ceci.

— Il la suivra, dis-je. À moins que vous ne puissiez faire venir un hélico jusqu'ici, nous ne pourrions la faire évacuer suffisamment vite.

Lucy sembla réfléchir quelques instants à cette suggestion.

— Je pourrais peut-être arranger ça. Les Reed ont beaucoup de poids dans cette ville.

— Alors faites-le, si vous en avez la possibilité, lui dis-je.

— Pendant ce temps, donnez-nous quelques hommes et laissez-nous passer par-derrière, dit Galen.

— Je viens avec vous, ajoutai-je.

Il secoua négativement la tête, avec une expression terriblement empreinte de gravité.

— Non, Merry, il n'en est pas question.

— Oh que si, Galen. J'ai été éduquée pour savoir qu'un leader n'exige jamais de son peuple ce qu'il ne veut pas faire lui-même.

— Ton père était un grand homme... mais tu es mortelle, Merry. Ce qui n'est pas le cas du reste d'entre nous.

— Les policiers le sont tous, sans exception, et ils sont quand même là-bas.

Il secoua la tête.

— Non.

Nous en avons débattu, mais finalement, j'eus gain de cause car les hommes qui auraient pu me rabattre le caquet se trouvaient à l'intérieur, à l'arrière du mur d'enceinte effondré, confrontés à la créature que nous étions venus détruire.

Chapitre 42

Escalader le mur fut relativement facile. Il était haut, mais pas tant que ça, et déconnecter l'alarme ne représentait plus un problème. Elle s'était faite silencieuse. La police était déjà sur les lieux. On m'aida à descendre une allée étroite plantée si densément de camélias vert sombre qu'ils en formaient un deuxième mur, jusqu'à en cacher presque la maison qui se dressait devant nous. Ce n'était pas la bonne période de l'année pour la floraison, ils n'avaient donc l'apparence que de hauts buissons au feuillage dense ciré. Je connaissais précisément la texture des feuilles, parce que Lucy et Galen m'ordonnèrent de me planquer dans ces satanés bosquets. J'avais réussi à les accompagner, mais tous deux voulaient s'assurer que je ne puisse agir de quelque manière que ce soit.

Un officier en uniforme se baissa vivement en tournant à l'angle de la maison, en chuchotant qu'il y avait une porte vitrée coulissante : un accès facile. Nous nous apprêtions à nous faufiler en contournant cet angle et à entrer par cette ouverture à la recherche de Maeve Reed, lorsque quelque chose d'horrible se produisit.

L'Innommable devint visible.

Il se départit de son glamour en provoquant une telle onde de choc, qu'elle en fit vaciller tous les Feys présents dans le secteur. Toujours enfouie dans les bosquets de camélias, je n'y voyais rien. Cependant, deux des policiers ouvrirent tout grand la bouche pour se mettre à hurler. Un autre devint livide, tout en essayant de calmer ses deux collègues, jusqu'à ce que l'un des hurleurs tombe à genoux et tente de s'arracher les yeux avec les ongles. L'un des plus calmes s'efforça à grand-peine de lui écarter les mains du visage. Un autre officier plus âgé gifla l'autre hystérique, encore et encore, en jurant dans sa barbe à chaque claque : « fils de pute », une baffé, « fils de pute », une baffé... jusqu'à ce que le policier qui hurlait s'asseye dans l'herbe en gémissant faiblement, se cachant le visage.

Les deux policiers restants ainsi que Lucy, blafarde mais néanmoins prête à l'action, avaient dégainé leurs revolvers.

Galen était sorti du mur lorsque le glamour s'était dissipé avec fracas, et tous les Feys qui nous accompagnaient avaient les yeux rivés

en l'air, fascinés, sur ce qui se trouvait devant nous. Je faillis presque m'en cacher la vue. J'étais en partie humaine ; mon esprit se briserait peut-être comme celui des deux flics. Mais au final, je ne pus me résoudre à ne pas regarder.

Comment décrire l'indescriptible ? Là se trouvaient des tentacules, et des yeux, et des bras, et des bouches, et des dents, et en nombre bien trop considérable. Mais à chaque fois que je pensais l'avoir enfin assimilée, cette forme se métamorphosait. Je n'avais qu'à cligner des paupières, et elle ne correspondait plus à mon souvenir. Peut-être qu'après tout je ne pouvais concevoir à quoi ressemblait L'Innommable. Peut-être que ma mémoire ne pouvait simplement pas en retenir le souvenir dans sa totalité, et que c'était ainsi que pouvait se le figurer mon pauvre esprit. Tout ce que je parvenais à comprendre était que, si cette montagne d'horreur confuse et titubante était la version que mon cerveau m'autorisait à percevoir en vue de me protéger, je ne voulais pas voir la vérité.

Lucy avait les yeux baissés, de la souffrance émergeant sur son visage, comme si le simple fait de regarder cette créature la blessait.

— Nous allons tuer ça ?

— Le restreindre, précisa Galen. On ne peut pas annihiler la magie.

Elle hocha la tête, serrant la crosse de son revolver un peu plus fermement, puis se retourna résolument en arrière pour regarder cette cible particulièrement démesurée.

Les radios fixées sur les uniformes se mirent à grésiller. Le message : si on pouvait le voir, on pouvait le tuer. Feu !

J'eus en tout et pour tout une seconde pour me poser la question : *où est Maeve ?* et y réfléchir, avant que Galen ne se jette sur moi pour me couvrir de son corps en me plaquant au sol. Un battement de cœur plus tard, des balles sifflaient au-dessus de nos têtes. L'un des policiers hurlant se libéra de ses deux collègues qui essayaient de le maintenir à terre, et lorsqu'il se fut redressé, son corps fut agité de soubresauts avant de retomber sans vie à côté de nous. En cet instant précis, les balles s'étaient révélées bien plus périlleuses que L'Innommable.

Lucy hurlait dans la radio qu'elle tenait à la main :

— Nous sommes en train de récupérer les tirs de notre propre camp ! Nous n'avons pas encore mis les civils en sécurité ! Cessez le feu immédiatement, à moins que vous sachiez sur quoi vous tirez, bon sang !

Les tirs se poursuivirent, et Lucy se remit à hurler de plus belle :

— Un policier est tombé, un policier est tombé, sous les balles de son propre camp ! Je répète, sous les balles de son propre camp !

Les tirs s'espacèrent alors, avant de s'arrêter totalement. Nous sommes tous restés plaqués au sol pendant quelques instants,

attendant. Il me semblait plus qu'important de respirer, comme si je ne l'avais pas fait correctement auparavant. Ou il se pouvait qu'il s'agisse du corps ensanglanté du policier tué qui faisait de la respiration un tel plaisir, comme si nous nous devions tous en quelque sorte de compenser pour sa mort.

Lorsque tout sembla demeurer silencieux, Lucy se redressa prudemment sur les genoux, imitée par les autres policiers, jusqu'à ce que, finalement, l'un des plus jeunes se remette debout. Du fait qu'il ne s'écroula pas mort, nous nous sommes tous remis avec prudence sur pied.

— Regardez, dit l'un des policiers.

Nous nous sommes exécutés. Du sang coulait tel un fil écarlate de la « tête » de L'Innommable.

— Merde ! s'exclama Lucy. Nous allons avoir besoin d'artillerie antitank pour faire exploser ce truc !

J'approuvai.

— Combien de temps faudra-t-il pour faire venir de l'arsenal militaire ?

— Beaucoup trop longtemps, dit-elle.

De nouveau, sa radio se mit à brailler. Elle prêta l'oreille à ces mots inintelligibles, avant de dire :

— L'hélico est en route. Nous devons trouver madame Reed et la faire passer par-dessus le mur.

Nous n'avons pas mis longtemps à la trouver ; en fait, ce fut elle qui nous trouva. En compagnie de Gordon, elle arriva en courant en contournant la maison aussi vite que son mari pouvait en suivre le rythme, Julian sur leurs talons. Le plus grand danger en cet instant aurait été de se tirer dessus par pure nervosité. Nous sommes tous parvenus à éviter cette réaction stupide, mais mon cœur martelait dans ma gorge, et tout le monde avait les yeux écarquillés, comme s'ils étaient tous prêts à repasser par-dessus le mur.

Maeve Reed me prit vivement la main entre les siennes.

— Est-ce que c'est Taranis ? Est-il au courant ?

— Il ne sait rien au sujet du bébé.

Elle fronça les sourcils, interloquée.

— Alors...

— Il a découvert que nous vous avons rencontrée.

— Madame Reed... dit un officier de police en lui tendant la main. Nous devons vous faire passer par-dessus le mur.

Elle m'embrassa alors sur la joue et laissa le gentil policier lui prendre la main pour la passer à un autre gentil policier attendant en haut du mur.

Gordon Reed fut le suivant. Il ne disait mot, semblant s'efforcer péniblement de respirer et de rester debout entre Julian et le même

gentil policier qui avait aidé Maeve lors de l'escalade.

Lorsqu'ils furent en sécurité de l'autre côté, je demandai à Julian :

— Où sont vos hommes ?

Il secoua la tête.

— Ils sont tous morts, à part Max, qui est trop amoché pour pouvoir marcher. Je l'ai fait se planquer à l'intérieur de la baraque afin d'en faire sortir les Reed.

J'en restai sans voix. L'un des policiers prit alors la parole, s'adressant à Julian :

— C'est à vous.

Et je n'eus rien à lui dire, me contentant de le regarder grimper vers la sécurité.

La plupart des flics pouvant encore marcher étaient déjà repassés de l'autre côté, quand la voix de Lucy se fit faiblement entendre :

— Oh, mon Dieu !

Ce qui me fit me retourner vers L'Innommable.

La chevelure blanche de Rhys se détachait, brillant intensément contre les couleurs plus foncées qu'arborait le monstre. Quelque chose entre un bras et un tentacule s'enroulait autour de sa poitrine. La lame de sa hache scintilla vivement au soleil tandis qu'il l'assenait dans un œil de la taille d'une Volkswagen, qui se mit à pisser le sang. Le monstre poussa un hurlement, ainsi que Rhys.

— Faites sortir Merry de là, dit Galen, avant de filer à vive allure se joindre au combat.

Chapitre 43

Je n'attendis pas que Nicca ou Lucy puisse m'alpaguer, me mettant illico à courir après Galen. Mes sandales n'étaient pas les mieux appropriées à une course de fond, et je m'en débarrassai en tournant à l'angle de la maison, Kitto sur mes talons. Nicca, portant Sauge sur une épaule, nous suivait de près. Lucy et le dernier policier en uniforme nous avaient également emboîté le pas.

Mais le spectacle qui s'offrit à notre vue nous fit tous nous figer pendant quelques secondes. L'Innommable était dénué de jambes, et cependant semblait en avoir. Il s'agissait d'une masse confuse gélatineuse, que mes yeux ne pouvaient supporter. Je sentis un hurlement s'agripper à ma gorge, mais savais que si je laissais ce cri d'effroi émerger, je ne pourrais plus jamais m'arrêter – comme ce policier toujours recroquevillé contre le mur. Seuls l'entêtement et la nécessité sont parfois ce qui vous empêche de perdre la boule.

Rhys était toujours enfoui dans toute cette chair frémissante, mais ne faisait plus le moindre mouvement, les bras lâches, pâles et désarmés, et je savais que pour avoir laissé tomber toutes ses armes, il devait être au mieux inconscient, ou au pire... Je me refusais à aller au bout de cette pensée. Il serait temps plus tard de faire face à l'inconcevable.

Les flics en tenue de combat qui étaient entrés avec les autres policiers étaient allongés éparpillés autour de la créature, comme des jouets abandonnés. La piscine se trouvait juste derrière le monstre, et son sillage de dévastation avait eu raison de la cabine située à proximité.

La chevelure argentée de Frost volait au vent tel un voile brillant. L'un de ses bras retombait, inerte, le long de son corps, mais il était cependant parvenu, au prix d'un grand effort, à atteindre la base de la créature. Il plongea Baiser d'Hiver dans l'un de ses membres en mouvement, mais un tentacule émergea de la masse de chair en se balançant dans les airs pour venir s'écraser sur lui, le projetant en arrière et le faisant rebondir contre le mur. Il resta allongé telle une masse brisée à l'endroit même où il tomba. Seule la main de Galen sur mon bras m'empêcha de me ruer vers lui.

— Regarde, dit Galen.

Là où l'épée était toujours plantée dans la chair de la créature, un point blanc grossissait à vue d'œil. Lorsqu'il eut atteint la dimension d'un grand plateau de table, je réalisai que c'était du gel et de la glace. Ce qu'était précisément Baiser d'Hiver. Cependant, L'Innommable frappa l'épée et l'envoya valdinguer en tournoyant dans son dos. Le point de froidure demeura, mais son expansion s'arrêta là.

Je cherchai Doyle des yeux, et l'aperçus, semblable à une flaque de noirceur à côté du bleu turquoise de l'eau de la piscine. Du sang s'épandait en dessous de son corps, formant comme une mare où se noyer. Il parvint à se redresser en prenant appui sur un bras, et la créature le frappa sans effort, le faisant tomber dans le bassin, où il disparut à la vue, seule sa main demeurant à la surface. Puis finalement, il sombra complètement dans l'eau bleue.

Galen me fit me retourner brusquement et je me retrouvai face à lui, ses mains m'étreignant si fort les bras, jusqu'à la douleur.

— Jure-moi que tu ne te mettras pas à sa portée.

— Galen...

— Jure-le-moi, jure-le-moi ! dit-il en me secouant.

Jamais je ne l'avais vu aussi féroce, et je sus qu'il ne me laisserait pas aller à leur secours, et qu'il n'y irait pas non plus, jusqu'à ce que je lui fasse cette promesse.

— Je le jure.

Il m'attira contre lui et m'embrassa passionnément, presque à m'en faire des bleus, avant de me confier à Kitto.

— Reste avec elle. Garde-la en vie.

Puis il échangea un regard avec Nicca, et tous deux dégainèrent leurs revolvers, imités de Lucy et du policier. Puis ils se disposèrent en ligne et se mirent à tirer. Il était facile de ne pas toucher Rhys, car il y avait tant de surface sur la masse du monstre où cibler.

Ils tirèrent jusqu'à ce que leurs revolvers indiquent par un déclic qu'ils étaient déchargés. Alors la créature se rua sur eux, et Lucy réussit à se débiter vers la maison. Mais le policier plus âgé fut attrapé par d'étranges membres ressemblant vaguement à des mains griffues géantes. Ces énormes griffes le lacérèrent, faisant jaillir son sang dans les airs en une arche d'un rouge vif écarlate. Le malheureux poussa un hurlement perçant, rempli de souffrance, et d'horreur ; puis le silence s'installa, un silence brutal, et j'aurais pu jurer que je pouvais entendre le bruit du tissu qui se déchirait, le son plus dense de la chair lacérée, le craquement humide des os tandis que la créature déchiquetait l'homme mort en deux morceaux, qu'elle balançât ensuite dans notre direction.

Kitto se jeta sur moi pour me protéger en plaquant son corps plus petit sur le mien, tandis que les fragments macabres passaient au-

dessus de nos têtes, éclaboussant de sang ses vêtements comme l'aurait fait l'averse.

Lorsque je parvins à relever suffisamment la tête pour regarder de nouveau le combat, Nicca et Galen avaient tous deux dégainé leur épée et leur dague, une dans chaque main. Ils se mirent à tourner autour de la créature, chacun d'un côté. Mais comment peut-on cerner une telle chose munie d'une multitude d'yeux comme de membres ?

J'ignore si les autres lames l'avaient suffisamment blessé pour qu'il décide de ne plus s'y risquer davantage, ou s'il était simplement fatigué de se faire piquer la couenne, mais il ne frappa pas de ses membres, mais par l'intermédiaire de la magie. Nicca se retrouva brusquement enveloppé d'une brume blanchâtre. Lorsqu'elle se dissipa, il était à terre, immobile. Je n'eus pas le temps de constater s'il respirait encore, car L'Innommable se rua sur Galen, qui maintint ses positions. Personne n'avait encore pu accuser Galen de lâcheté.

Je hurlai son nom. Mais il ne se retourna à aucun moment, et je ne voulais pas le déconcentrer du combat ; je voulais seulement le garder en vie.

Je tentai péniblement de me relever, et Kitto cessa finalement de m'en empêcher, se mettant plutôt à m'aider. Galen ne possédait pas la moindre arme magique ; je devais faire quelque chose ! Je m'avançai dans sa direction, mais Kitto me retint en arrière. Je tentai de me dégager brusquement, me retournant pour lui ordonner de me lâcher, mais mes pieds nus dérapèrent sur le sol recouvert d'hémoglobine, me faisant choir le cul dans l'herbe glissante. Lorsque je regardai mes mains, elles étaient maculées de sang. De sang frais écarlate, comme la pluie sur la pelouse n'ayant pas encore été absorbée par la terre.

Ma paume gauche se mit alors à me démanger, puis à brûler. C'était le sang de L'Innommable, tout aussi toxique que le reste de cette entité.

Je me remis sur pied, essayant de me débarrasser du sang en me frottant la main sur ma robe, mais cela n'améliora pas les choses. La sensation de brûlure avait pénétré par ma peau dans ma main, et se propageait à présent dans mes veines, me donnant l'impression que tout le sang contenu dans mon corps était comme du métal en fusion, dense et incandescent, comme si mon propre sang était en ébullition et essayait de sortir par tous mes pores.

Je poussai des cris de douleur, et Kitto posa sa main sur moi, dans la tentative de me porter secours. Puis il poussa un cri en s'écartant vivement de moi, en vacillant. L'avant de son tee-shirt présentait une tache rouge allant en s'élargissant, du sang frais. Il griffa son tee-shirt, le relevant suffisamment pour que je puisse constater que les marques laissées par mes ongles dégouлинаient partout de sang, pire encore que les égratignures initialement infligées.

Mon cousin Cel était le Prince du Vieux Sang. Il pouvait raviver n'importe quelle blessure, peu importait leur ancienneté. Mais elles n'étaient pas aussi douloureuses qu'elles l'avaient été à l'origine. Un phénomène différent se produisait ici. Doyle m'avait mentionné en une occasion que je posséderais une deuxième main de pouvoir, mais qu'il n'y avait aucun moyen de savoir lorsqu'elle se manifesterait, ni quelle serait sa nature. La souffrance que je ressentais dans mon propre corps se dissipait peu à peu, au fur et à mesure que Kitto saignait. Mais je ne voulais pas que ce soit lui qui saigne, mais L'Innommable.

Si je devais le toucher pour que cette nouvelle main de pouvoir se mette en action, je mourrais, mais j'allais tenter le coup avec la magie, comme on l'aurait fait armé d'un flingue. En tirant initialement à distance avant d'être obligé de tirer à bout portant. Et, du moment qu'il y ait suffisamment de munitions, en n'arrêtant pas de canarder un seul instant.

Je tendis ma main gauche vers la créature, la paume ouverte, et pensai, non pas au mot *sang*, mais à *du* sang. Je pensai au goût qu'il avait, salé, métallique ; la sensation lorsqu'il est frais et en grandes doses, presque chaud bouillant, la manière dont il se coagule en refroidissant. Je pensai à son odeur – cette senteur à vous faire dresser les poils sur la nuque – et à la manière où, récemment et suffisamment répandu, il sent invariablement la viande, comme un hamburger cru.

Je pensai à du sang tout en avançant vers L'Innommable d'un pas résolu.

Chapitre 44

J'eus à peine le temps de faire quelques pas avant que la douleur fasse sa réapparition, mon sang en ébullition dans mes veines, et je vacillai, m'écroulant sur les genoux, la main toujours tendue vers la créature – mais j'aurais pu parier que les blessures de Kitto avaient cessé de saigner. Je me mis à hurler lorsque je vis un œil gigantesque se tourner pour me lorgner, me regarder réellement pour la première fois. La souffrance me brouilla la vue et finalement me déroba ma voix, mon oxygène. Je suffoquai de douleur. Puis elle s'atténua, juste un peu, puis un peu plus. Lorsque ma vue s'éclaircit enfin, du sang coulait doucement des plaies de cette montagne de chair, pas comme le sang devrait le faire, mais comme de l'eau, plus rapidement, plus fluide. Ce qui demeurait de souffrance s'évanouit tandis que du sang se déversait de chaque blessure infligée en ce jour à la créature. Chaque trou laissé par les balles, chaque coup de lame éclatait, écarlate. Le sang se mit à pisser comme l'averse sur les flancs de cette monstruosité.

L'Innommable s'avança alors vers moi, la démarche pesante, et c'était tout aussi stressant que de regarder une montagne dévaler vers soi. Je savais que s'il parvenait à m'atteindre, il me tuerait. Je me devais donc d'empêcher à tout prix cela de se produire.

Je ne pensai pas seulement à du sang, mais aux blessures ; je ne pensai pas *saigne* mais *meurs*. Je voulais qu'il crève.

Une blessure s'entrouvrit, lui lacérant le flanc, telle une nouvelle bouche. Puis une autre, et encore une autre. Comme si quelque lame gigantesque invisible le transperçait. Le sang coulait plus vite, jusqu'à ce que L'Innommable se retrouve recouvert de haut en bas d'un manteau lisse et rouge, recouvert d'une robe faite de son propre sang. Puis l'hémoglobine jaillit de son être en une déferlante presque noire, comme un lac qui se serait déversé sur le gazon, puis coula en un courant qui tourbillonnait vers moi, jusqu'à ce que je me retrouve agenouillée dans une mare de sang chaud, la créature saignant encore.

Et plus elle saignait, plus cela m'apaisait. Le calme, une quasi-sérénité, m'envahissait. Je restais agenouillée dans la flaque de sang qui continuait à s'étendre, regardant le monstre qui s'avançait vers

moi en frémissant, et je ne ressentais aucune frayeur. Je ne ressentais plus rien, n'étais que néant, n'incarnant que la magie, qu'en cet instant précis je vivais, respirais, mon être n'était plus que sortilège. La main de sang me mettait à contribution, me manipulait, aussi assurément que j'avais moi-même essayé de le faire. Avec les magies ancestrales, qui est le maître et qui est l'esclave n'est jamais clairement défini.

L'Innommable s'éleva au-dessus de moi, telle une gigantesque montagne sanguinolente, une forme se déroulant de sa masse, se tendant vers l'extérieur, se rapprochant de plus en plus de moi, et juste à quelques mètres de distance, je perçus qu'il prenait une inspiration, à la sonorité sifflante, presque de peur ; puis il explosa, non pas son corps, mais comme si chaque dernière once de sang contenue dans cette vaste forme avait à cet instant jailli simultanément. L'air se fit de sang, me donnant l'impression d'essayer de respirer sous l'eau. Le temps d'une seconde, je crus que j'allais m'y noyer, puis je suffoquai en respirant cet air épaissi tout en essayant de recracher du sang.

Quelque chose de grande dimension me frappa alors sur le côté de la tête, et je m'écroulai sur le sol ensanglanté. Même dans les affres de l'agonie, il avait essayé de m'entraîner dans la mort avec lui. Le visage maculé d'écarlate de Kitto portant sur son épaule Sauge trempé de sang fut la dernière image que je vis avant que l'obscurité n'engloutisse le monde à mes yeux.

Chapitre 45

Je repris connaissance avec une impression de flottement. Je flottais en lévitation, et de prime abord, je crus qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Puis j'aperçus Galen qui flottait juste hors de ma portée. Je repris conscience pour découvrir que tous les Feys en ces lieux flottaient. La magie était partout dans les airs comme des feux d'artifice multicolores, circulant autour de nous en nuées d'oiseaux fantastiques qui n'avaient jamais connu de ciel éphémère. Des forêts entières s'élevaient et descendaient devant nos yeux. Les morts se relevaient, puis se mettaient en marche avant de disparaître. Cela s'apparentait à visualiser les songes de quelqu'un d'autre traversant l'éclat vif du soleil californien. Un enchantement à l'état pur, sans aucun contrôle pour le restreindre ou lui donner sens ; simplement de la magie, partout.

Et cette magie se déversait en Rhys, Frost, Doyle, Kitto, Nicca, et même en Sauge. J'observai un arbre spectral qui dérivait vers le corps de Nicca avant d'y disparaître. Sauge était recouvert d'une plante grimpante toute en fleur. Les hommes morts marchèrent tous vers Rhys puis pénétrèrent dans son corps, le faisant hurler. Frost était dissimulé par ce qui semblait être de la neige, qu'il tentait de repousser de son bras indemne, mais sans pouvoir l'arrêter. J'aperçus du coin de l'œil Doyle à moitié caché derrière quelque chose de noir et de sinueux ; puis la magie trouva finalement Galen et moi, en lévitation à quelques centimètres seulement l'un de l'autre. Nous fûmes frappés par un parfum et des explosions de couleurs. Je pouvais sentir la senteur des roses, et du sang apparut sur mon poignet comme sous la piqûre de leurs épines. Je pense que les autres récupéraient ce qu'ils avaient abandonné à L'Innommable, mais ni Galen ni moi ne lui avions cédé quoi que ce soit. Je pensais que la magie nous laisserait de côté en raison même de cela, mais il se révéla que j'avais tort. La magie débridée avait été libérée, et tout ce qu'elle voulait était de se retrouver quelque part, en quelqu'un.

Une forme vague et blanche s'éleva, tel un oiseau gigantesque, de ce chaos de sang, puis se dirigea vers moi comme si elle avait un objectif.

— Merry ! hurla Galen.

Et la forme brillante s'écrasa sur moi, pour me traverser, mais sans ressortir de l'autre côté. Le temps d'un instant, je perçus le monde au travers du cristal et de la brume. Je pouvais sentir quelque chose qui brûlait, puis de nouveau l'obscurité régna.

Lorsque Galen et moi avons repris connaissance, les autres avaient entravé L'Innommable dans les profondeurs de la terre, dans l'eau, dans l'air même. Ils l'avaient entravé comme il devait l'être. On ne pouvait le tuer, mais il ne serait pas autorisé à guérir, ni à être libéré.

Maeve Reed nous avait gracieusement autorisés à faire usage d'une partie de son gigantesque domaine en tant que lieu de sépulture, bien que ce ne soit pas exactement de ce dont il s'agissait. Il était à la fois inhumé sur ses terres et non enterré sur une terre en particulier. Piégé entre les deux, ni dans l'une, ni dans l'autre.

Maeve nous proposa l'usage permanent de sa maison réservée aux invités, qui était plus spacieuse que la plupart des demeures. Ce qui résolut le problème de trouver un appart plus grand, tout en nous gardant à portée au cas où Taranis concevrait de nouvelles tactiques pour lui nuire.

J'avais toujours pensé qu'Andais était la plus cinglée des deux, mais j'avais changé d'avis. Taranis souhaitait tout faire pour sauver sa peau. Tout. Et ce n'est pas ainsi que devrait penser un bon roi. Bucca-Dhu se retrouva sous bonne garde sous la protection des Unseelies. Nous avons dû tout raconter à Andais. Nous avons un témoin des manigances de Taranis, ce qui n'était néanmoins pas suffisant pour renverser un règne datant d'un millénaire. Un véritable cauchemar politique à contourner de préférence sur la pointe des pieds. Mais on ne pouvait l'autoriser à rester au pouvoir.

Taranis avait de nouveau insisté que je lui fasse une petite visite à sa Cour. Il peut toujours attendre.

Rhys a fait se recoucher les fantômes en colère des Affamés, sans problème. Il a récupéré, ainsi que tous les autres, les pouvoirs que L'Innommable lui avait pris. Mais qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

Cela signifie que Rhys parle face à des pièces inoccupées... mais si elles étaient vides, alors pourquoi des voix lui répondent-elles, venant de partout et de nulle part ? Frost peut à présent faire apparaître en été sur ma fenêtre une étendue de dentelle de givre pour me dessiner de jolis motifs. Doyle peut disparaître à la vue, et aucun de nous ne parvient à le localiser. Je suis quasiment certaine qu'il ne devient pas invisible, mais il pourrait tout aussi bien l'être. Nicca a provoqué la floraison d'un arbre des mois hors saison... simplement en s'appuyant contre. Kitto peut maintenant parler aux serpents, qui se

faufilent dans l'herbe pour le saluer, comme on saluerait un roi. Il est positivement énervant de constater la quantité de reptiles en tout genre qui existent et qu'on ne voit jamais, à moins qu'ils ne le souhaitent. Sauge a réussi à préserver la fraîcheur et le parfum d'une fleur de jasmin pendant deux semaines sans eau. Elle reste simplement fichée à l'arrière de son oreille, sans montrer le moindre signe de flétrissement.

Quant à Galen et moi – touchés par tant de magie sauvage, dont aucune portion n'avait initialement été en notre possession – nous ne savons pas encore. Doyle pense que nos nouveaux pouvoirs se manifesteront petit à petit, avec le temps. Ma deuxième main de pouvoir s'est bel et bien manifestée. Tout ce dont j'ai besoin est d'une petite égratignure de rien du tout, et je serais en mesure d'invoquer une hémorragie dans le corps d'un être vivant, jusqu'à la dernière goutte. Je suis la Princesse de la Chair et du Sang. La main de sang n'a pas été considérée comme un pouvoir en soi depuis l'époque de Balor au Mauvais Œil. Pour ceux d'entre vous ne connaissant pas très bien l'histoire préceltique, cela s'est passé des milliers d'années avant la naissance du Christ.

La Reine est contente de moi. Elle était d'ailleurs de si bonne humeur que j'ai obtenu d'elle qu'elle me cède les hommes. Après tout, le Prince Cel possède sa propre garde, et elle aussi. Ne devais-je pas avoir également la mienne ? Andais a acquiescé, et dorénavant, tous ceux s'étant présentés à moi m'appartiennent. Et je les garde tous sans exception.

J'ai promis à Frost d'assurer sa sécurité, comme à tous les autres. Et une Princesse se doit impérativement d'honorer ses promesses.

Andais va envoyer des gardes supplémentaires pour assurer ma sécurité. J'ai sollicité l'autorisation de les choisir, mais cela ne lui a pas trop plu. J'ai demandé que Doyle soit autorisé à le faire, et j'ai essuyé un nouveau refus. Je pense que la Reine de l'Air et des Ténèbres a son propre agenda, et qu'elle enverra qui bon lui semble. Je ne peux rien y faire, à part attendre pour voir qui se présentera sur le perron.

Et puis, il y a ces nuits câlines en compagnie de mon chevalier vert, Galen, enfin tout à moi. Mes Ténèbres sont toujours aussi dangereuses qu'auparavant, je n'en parviens pas moins subrepticement à avoir quelques aperçus de la souffrance de Doyle et de sa détermination à améliorer les choses en faveur de nous tous. Rhys a changé et n'est plus mon amant rigolard, et ne souhaite même plus me partager avec Nicca. Comme si, avec les pouvoirs qui lui sont revenus, il s'était fait plus sérieux, plus impérieux. Sa personnalité dégage maintenant beaucoup plus, davantage de magie, davantage de désir et davantage de force.

Nicca est toujours fidèle à lui-même, charmant, délicat, tout en manquant de poids.

Kitto a également grandi et changé. Bien plus qu'avant. Je l'ai observé prendre peu à peu possession de son pouvoir, animée d'un sentiment ressemblant à de l'émerveillement.

Et puis il y a Frost. Que peut-on dire de l'amour, car il s'agit bien là d'amour, mais il n'en demeure pas moins que je ne suis toujours pas enceinte.

J'ai effectué un rituel de fertilité qui a fait éclore la vie à l'intérieur du ventre d'une autre Sidhe, alors que le mien est resté vide. Pourquoi ? Si j'étais véritablement stérile, le sortilège aurait échoué, mais il n'en fut rien.

Je dois tomber enceinte bientôt, ou sinon plus rien d'autre n'aura d'importance. Noël est venu et reparti, et nous n'avons que deux mois encore avant que l'emprisonnement de Cel ne prenne fin. Sera-t-il devenu fou lorsqu'on le relâchera ? Oubliera-t-il toute prudence en essayant à nouveau d'attenter à ma vie ? Il vaudrait mieux que je sois enceinte avant qu'il ne sorte. Rhys a suggéré que nous engagions un assassin pour le zigouiller dès l'instant où il sera libéré. Si ce n'était en considération de la colère et du chagrin qu'éprouverait la Reine, je lui aurais presque donné mon accord. Presque.

Je m'agenouillais devant mon autel pour prier. Je priais pour être guider, et je priais pour la chance, de la bonne chance. Certains souhaiteront à d'autres de la chance, mais sans préciser de quelle nature. Restez toujours prudent en priant, parce que la divinité prête l'oreille et exaucera généralement ce que vous avez souhaité, et non pas ce que vous *aviez l'intention* de demander.

Que la Déesse nous accorde une chance qui nous soit propice, ainsi qu'un hiver fécond.

Fin du tome 2

[1] Frost signifie « gel » en anglais. (N.d.T.)

[2] Chanson de Judy Garland dans *The Wizard of Oz (Le Magicien d'Oz)*. (N.d.T.)

[3] SWAT signifie en anglais : *Special Weapons And Tactical*, équivalent du GIGN en France. (N.d.T.)